



VARIÉTÉS
LITTÉRAIRES
MORALES ET HISTORIQUES

I

Paris.— Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, quai des Augustins, 55.

VARIÉTÉS
LITTÉRAIRES
MORALES ET HISTORIQUES

PAR M. S. DE SACY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



TOME I



PARIS

DIDIER ET Ce. LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1858

PRÉFACE

Le même travail a rempli toute ma vie : j'ai fait des articles de journaux, je n'ai pas fait autre chose. Encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, le *Journal des Débats*. J'y travaille depuis trente ans. En quatre mots, voilà toute mon histoire.

Jamais je n'ai songé à faire un livre. Ni mes goûts, ni la tournure de mon esprit, ni la force de mon tempérament peut-être ne me portaient vers les études de longue haleine. Au jour le jour j'ai immensément écrit, oubliant moi-même l'article de la veille pour ne penser qu'à l'article du lendemain, et ne prévoyant pas qu'un moment viendrait où j'éprouverais l'envie de réunir quelques-unes de ces pages fugitives pour en composer quelque chose de moins éphémère, et y attacher mon nom.

C'est pourtant ce que j'essaie de faire aujourd'hui. Parmi les articles de critique et de littérature que j'ai publiés dans le *Journal des Débats*, j'ai choisi ceux qui m'ont paru les moins indignes d'être remis sous les yeux du public ; je les ai revus avec tout le soin dont je suis capable, sans y rien changer pour le fond des choses, et j'en ai formé ces deux volumes. Ils trouvaient des lecteurs lorsqu'ils paraissaient dans le *Journal des Débats;* en trouveront-ils sous cette nouvelle forme? Je l'espère, sans me faire illusion sur leur mérite, qu'on en soit bien convaincu. Du moins puis-je dire qu'ils expriment très-fidèlement mes sentiments, mes goûts et mes opinions en toute matière. Si peu de valeur qu'ait le cadeau, c'est moi-même que j'offre au public dans ces deux volumes. Je ne pouvais pas faire autrement, je ne pouvais pas faire mieux ; je suis là tout entier.

La critique n'a été cependant pour moi qu'une occupation secondaire pendant les vingt premières années de ma vie de journaliste. Du mois de février 1828, époque de mon entrée au *Journal des Débats*, jusqu'au mois de décembre 1848, c'est la polémique qui a été ma grande affaire, mon travail et mon souci de chaque jour. Dans l'espace de ces vingt années, il n'y a pas eu à la tribune ou dans la presse une discussion de quelque importance à laquelle je n'aie pris part ; le cours des événements n'a pas soulevé une question qui ne m'ait passé, pour ainsi dire, sous la main. C'est l'honneur des journaux, et c'est aussi leur

écueil, que tout aboutit à eux, quand ils sont libres; qu'il faut être prêt sur tout, parler de tout, et que le pays ne ressent pas une émotion qui ne vienne retentir dans le cœur de celui qui s'est imposé la lourde et périlleuse tâche de servir d'organe au public. Vie laborieuse et dévorante, qui use les plus forts, pour peu qu'ils aient de délicatesse dans la conscience et de sensibilité dans l'âme! Improvisation perpétuelle qui consume le talent et l'épuise, sans lui offrir d'autre récompense que le succès d'un jour et l'estime d'un moment! Noble vie cependant, quoique l'on en pense et que l'on en dise aujourd'hui! Usage du talent qui en vaut bien un autre, si c'est à la patrie qu'on se dévoue, si c'est à l'amour de la justice et du droit que l'on a consacré sa plume et ses veilles! Le public a des passions, et il les oublie. Le vent de chaque jour chasse celle d'hier et lui substitue celle d'aujourd'hui. L'émotion de l'écrivain ne s'efface pas si vite; il l'a fixée, en quelque sorte, dans son âme, en l'exprimant. Si c'est un honnête homme, comme il réfléchit avant d'écrire, il ne change pas après avoir écrit. Tous ces événements que le public voit passer, et auxquels il se souvient à peine d'avoir eu part, tant il est loin de s'en croire responsable, même lorsqu'il les a préparés, lorsqu'il les a voulus, lorsqu'il les a accomplis de sa main, l'écrivain les accepte comme les événements de sa vie propre; il consent qu'on lui en donne tout l'honneur ou toute la honte; et quand l'opinion change, quand ceux

mêmes qui ne lui reprochaient que son trop de modération et de prudence le maudissent comme un séditieux ou l'insultent comme le partisan vieilli d'une liberté impossible, il ne se donne pas même la peine de leur répondre : La liberté, c'est vous qui l'avez flétrie, deshonorée, rendue suspecte au pays! La sédition, s'il y en a eu, c'est vous qui l'avez faite; et vous alliez follement crier : Vive la réforme! sous un habit de garde national, tandis que nous défendions ce trône que vous renversiez sans le vouloir!

Pour ma part, lorsque je repasse sur ces feuilles oubliées, dans lesquelles j'ai consigné pendant vingt ans mes sentiments et mes opinions de chaque jour, j'y retrouve mes émotions toutes brûlantes; le cœur me bat encore en les lisant; il me semble que c'est ma vie tout entière qui se déroule devant moi. Voilà le jour où j'entrai au *Journal des Débats*, bien jeune, bien inexpérimenté, mais désirant, moi aussi, prendre part aux luttes constitutionnelles et contribuer de ma plume à l'affermissement de la Charte et du trône. Voilà le premier article que je hasardai, en tremblant, dans ce journal que la critique avait tant illustré au commencement de ce siècle, sous la plume des Geoffroy, des Dussault, des Hoffman, des Feletz, et que venaient de rendre plus fameux ses longs combats contre M. de Villèle, couronnés par la victoire électorale de 1827; dans ce journal où écrivaient encore M. de Salvandy, M. Villemain, M. de Chateaubriand! Avant de paraître

devant le public, il fallait passer sous l'œil du rédacteur en chef, M. Bertin aîné, et de son frère, M. Bertin de Vaux, l'un des membres les plus influents alors de la Chambre des députés, tous les deux aussi charmants par leur affabilité et par la grâce de leur accueil, qu'effrayants par la justesse et par la vivacité de leur esprit, par leur expérience consommée, par la brièveté nette et ferme de leur parole. M. Bertin aîné avait quelque chose de plus grave et de plus imposant dans le regard, M. Bertin de Vaux quelque chose de plus vif et de plus perçant. Ils m'inspiraient l'un et l'autre une crainte mêlée de reconnaissance et d'affection, et je ne respirais qu'avec peine tout le temps que je les voyais lire à voix basse les premiers essais de ma plume. Le jugement du public m'effrayait beaucoup moins.

Cette année 1828, l'année de mes débuts, je ne l'oublierai jamais! La France n'a pas vu de plus beaux jours que ces jours d'illusion et d'espérance! M. de Martignac était ministre. La modération de son esprit et le charme de sa parole aplanissaient les difficultés. C'est bien de lui qu'on peut dire que la persuasion coulait de ses lèvres. J'ai entendu de plus grands orateurs; je n'en ai pas entendu de plus séduisants. La grâce répandue sur toute sa personne désarmait d'avance ses adversaires. Pour sauver la Restauration, il ne lui aurait fallu peut-être qu'un peu plus de décision et de vigueur dans le caractère. Le *Journal des Débats*, au plus haut point alors de

son influence et de sa renommée, soutenait le ministère. Dans la Chambre des députés, une majorité aussi dévouée à la monarchie qu'à la Charte ne demandait pas mieux que de prêter son appui au gouvernement et désirait sincèrement calmer les frayeurs du roi et le réconcilier avec l'opinion. Honoré par le pays de sept élections simultanées, M. Royer-Collard présidait la Chambre. Son nom brillait comme le symbole de cette réconciliation tant souhaitée entre les princes de la vieille dynastie et la France. La Chambre des pairs jouissait de la popularité que lui avaient acquise quelques actes de sage opposition sous le ministère de M. de Villèle; personne ne songeait à lui arracher le privilége de son hérédité, privilége nécessaire à son indépendance et à sa considération, et dont la liberté recueillait le profit. Le jour paraissait arrivé, en un mot, où la révolution, à la fois victorieuse et soumise, allait payer à la France le prix de trente ans de deuil et de combats. Avec quelle ardeur et quelle sincérité, nous autres, enfants de la génération nouvelle, sans lien avec le passé de l'Empire et de la République, nous acceptions cet avenir de paix et de liberté ! J'ai vu les hommes les plus marquants de cette époque ; humble et obscur, j'ai vécu au milieu d'eux; j'ose affirmer que pas un d'eux ne nourrissait dans son cœur la pensée de rouvrir nos discordes civiles en renversant le trône de Charles X. L'orage approchait, et nous ne nous en doutions pas. M. de Marti-

gnac était déjà perdu, sinon dans le cœur du roi, au moins dans sa confiance, et nous le défendions, tranquilles sur ce lendemain qui devait tout changer! Peu importe. Aujourd'hui même, après trente ans de réflexion et d'expérience, j'ai la pleine conviction qu'en soutenant jusqu'au bout M. de Martignac nous avons fait notre devoir envers le roi et envers la France. C'est un des souvenirs de ma vie dont je m'honore et dont je me félicite le plus. Je suis heureux de n'avoir pas débuté dans les journaux par l'opposition. J'aime le pouvoir, je l'aime par jugement et par goût; je l'ai toujours défendu avec plaisir; je ne l'ai jamais attaqué sans regret et presque sans remords. Il est si peu enviable, à mon gré! on doit tant de reconnaissance à ceux qui veulent bien se charger de l'horrible fardeau de gouverner les autres!

L'année 1830, cette sombre et mémorable année, me laisse moins tranquille, non que j'aie des doutes sur le fond du droit; tout ce que je pensais pendant ces longs jours d'agitation et d'attente, je le pense encore à l'heure qu'il est. Nous avions raison contre la royauté, nous n'avions que trop raison, hélas! et lorsque le *Journal des Débats* s'écriait prophétiquement le jour même de l'élévation de M. de Polignac au pouvoir : *Malheureuse France! Malheureux roi!* sa douleur ne le trompait pas. Ce cri, arraché à de vieux royalistes, n'était pas un cri de sédition. Dans notre ardente polémique, tout ce qu'on pouvait faire

pour avertir la royauté et pour la retenir sur la pente fatale des abîmes, nous le fîmes loyalement. C'était aussi une prétention trop folle que celle de s'armer, pour détruire la Charte, d'un article de la Charte elle-même, et de tenir toujours un coup d'État en réserve, sous prétexte de salut public, contre l'usage le plus légitime de la liberté. Il y allait du gouvernement représentatif tout entier! Sous combien de formes ne l'avons-nous pas écrit et répété, dans l'espace des onze mois qui séparèrent la chute de M. de Martignac de la chute de Charles X? Tous les jours nous avions la plume à la main; une discussion sans relâche foudroyait d'avance les principes qui devaient servir de fondement aux ordonnances de juillet, et lorsque ces ordonnances parurent, ceux mêmes qui les avaient appelées et souhaitées furent sans force pour les défendre.

Ce n'en est pas moins une lourde responsabilité que celle d'avoir pris part à une révolution, quelque faible qu'ait été cette part!

Pour mon compte, si légitime et si nécessaire que m'ait paru la révolution de 1830, je sais bien que le sentiment qu'elle m'a laissé dans le cœur est celui d'une répugnance profonde pour ces recours à la force, qui ne font triompher une cause qu'en ternissant sa pureté, et qui donnent au droit même quelque chose de violent et de brutal dont l'empreinte ne s'efface pas. Ces brûlantes journées de Juillet, pendant que d'autres les célébraient avec transport, je ne les re-

passais dans mon âme qu'avec tristesse. J'aurais eu horreur d'écrire un mot contre Charles X, tandis qu'il était encore en France, et que l'exil n'avait pas mis sa personne à l'abri des passions populaires. Jamais il ne m'a paru plus sacré qu'après sa chute. Effrayé des conséquences possibles de cette révolution que je n'avais pas désirée, que je n'avais pas prévue, profondément troublé du désordre des esprits, des divisions qui éclataient déjà dans le parti vainqueur, des cris discordants qui s'élevaient du sein de la foule pour demander la réforme ou la ruine des institutions que j'avais cru le plus généralement acceptées, l'hérédité de la pairie, le cens électoral, la royauté elle-même, j'étais plus près du regret que de l'enthousiasme. Ce moment a décidé de ma vie. Mon parti fut immédiatement pris de continuer la lutte en changeant d'adversaires, et puisque j'avais contribué, par la presse, à jeter mon pays dans une révolution, de rester dans la presse pour y concourir de tous mes efforts à refouler le flot révolutionnaire et à le renfermer dans son lit.

L'origine même du mouvement de 1830 en marquait assez la limite et le but. Ce n'était pas aux cris de vive la république! que la révolution s'était accomplie. La France ne s'était pas soulevée pour arracher à Charles X les droits de sa couronne et le rabaisser aux fonctions d'un président des États-Unis. Si quelqu'un, la veille des ordonnances de Juillet, se fût avisé de demander le suffrage universel, ou la

liberté illimitée de la presse, il n'y aurait eu qu'un cri pour lui imposer silence. Sans la provocation, en un mot, partie de la couronne, tout complot contre la Restauration, toute tentative anarchique n'aurait rencontré qu'un désaveu général. Trois jours de révolution, rendus nécessaires par la violation des lois, ne pouvaient pas avoir changé subitement les besoins et les vœux de la France. Réaliser la monarchie constitutionnelle dans toute sa sincérité, établir le règne d'une inviolable légalité, en réprimant la licence assurer au pays le libre usage de la tribune et de la presse, tel devait être le programme du nouveau gouvernement. Ce fut aussi celui que Louis-Philippe accepta en montant sur le trône et que, pendant dix-sept ans, avec des fortunes diverses et à travers bien des incidents regrettables, nous avons eu à défendre contre l'esprit révolutionnaire déchaîné !

Mon intention n'est pas de retracer ici les dramatiques et saisissantes péripéties de ces dix-sept années. Ce serait m'y attribuer un rôle que je n'y ai pas joué. Obscur soldat de la presse, j'ai assisté à toutes les batailles, j'y ai tiré mon coup de fusil, ferme à à mon poste, mais ne désirant pas monter plus haut, et trop heureux de marcher sous des chefs qui seraient restés invincibles s'ils étaient restés unis. Dans le *Journal des Débats* même, je n'ai à revendiquer qu'une part modeste du travail commun. Avant tout, la vieille réputation de ce journal et la

célébrité de ses anciens rédacteurs nous prêtaient une force que nous n'aurions pas èue ailleurs. Nous avions pour nous guider l'incomparable bon sens des deux frères qui dirigeaient cette feuille, et que j'ai déjà nommés, M. Bertin aîné et M. Bertin de Vaux. Le même esprit s'est perpétué dans leurs successeurs, M. Armand Bertin, enlevé trop tôt hélas ! à notre affection, et M. Édouard Bertin, qui remplace aujourd'hui si dignement son frère. Parmi les rédacteurs proprement dits, M. Saint-Marc Girardin tenait incontestablement le premier rang. Je le suivais, me dévouant aux longues discussions et aux fatigues de la polémique journalière. D'autres sont venus plus tard, et ils sont assez connus du public. Il me suffira de nommer M. Cuvillier-Fleury, M. Alloury, M. Michel Chevalier, M. John Lemoinne. Je puis dire, cependant, que le gros de la besogne, si l'on veut bien me passer ce terme, retombait sur moi. Il fallait aller aux chambres, et, pendant de longues heures, l'esprit tendu, le cœur brûlant, assister, l'arme au bras, à ces joutes héroïques de la tribune ; puis, le soir, prendre la plume à la hâte, retracer la séance en traits rapides, et en reproduire, pour le public, le sens politique et l'effet oratoire. Des nuits agitées suivaient ces jours d'émotion. Jamais je n'ai pu assister de sang froid à un grand débat parlementaire. Je frémissais d'indignation avec Casimir Périer. Un discours de M. Guizot, de M. Thiers ou du duc de Broglie, me remuait

jusqu'au fond de l'âme. Même après avoir écrit, le calme ne me revenait que lentement. Il fallait aussi répondre aux journaux et nous les avions presque tous contre nous; défendre la révolution et la dynastie de Juillet contre les légitimistes, la royauté contre les républicains, la politique du gouvernement contre l'opposition; trop heureux encore quand nous ne rencontrions pas dans cette opposition des noms qui nous étaient chers, des amis que nous n'attaquions qu'à regret, et que nous ne blessions pas sans nous blesser nous-mêmes. A une question vidée en succédaient cent autres. Après l'hérédité de la pairie venait la réforme électorale; après les lois de septembre, les longs débats sur la fameuse maxime : *Le roi règne et ne gouverne pas;* après les fortifications de Paris, la discussion envenimée de l'Université et des Jésuites, et les mille incidents de la politique de chaque jour; sans parler des grandes crises, des émeutes, des attentats contre le roi, des changements de ministère, et des élections générales. Pas un jour de relâche, pas un moment de repos. Nos mains ne quittaient pas la plume. Je m'étais promis de rester sur la brèche. J'y suis resté jusqu'à la fin. Les banquets de 1848 m'ont retrouvé à mon poste. C'est la dernière campagne que j'aie faite, hélas! Pendant ces derniers mois, pas un jour ne s'est écoulé sans que nos avertissements et nos cris ne signalassent au pays le danger qui s'approchait.

Voilà la vie que nous avons menée pendant les

dix-sept années du règne de Louis-Philippe. Je ne m'en plains pas, je ne le regrette pas; je m'en honore au contraire. Défendre le pouvoir, quand le pouvoir se soumet noblement à l'examen et à la critique de tout le monde, le défendre avec une indépendance parfaite d'opinion et d'intérêt, c'est un rôle qu'on peut hautement avouer. En défendant le pouvoir à cette époque, qui peut en douter aujourd'hui? nous défendions la liberté elle-même. Les droits de nos adversaires ne nous étaient pas moins chers que les nôtres. Nous aurions rougi de parler s'ils n'avaient pas eu la bouche aussi libre que nous, et de discuter contre des gens qui n'auraient pas pu nous répondre. La loi seule intervenait et réglait l'usage de la liberté, on sait avec quel respect pour le droit, d'autres diraient avec quelle indulgence pour l'abus. L'insulte ne se rencontrait pas sous notre plume. Je ne veux pas dire que, dans la chaleur de la polémique, il ne nous soit jamais échappé des injustices d'appréciation ou des vivacités de parole. Le plus souvent, néanmoins, nous nous plaisions à relever le talent de nos adversaires, à honorer dans leur caractère et dans leurs actes ce qui était digne d'honneur; et je m'en félicite! car, parmi ces adversaires, il y en a que je regretterais bien aujourd'hui d'avoir méconnus et affligés. Aussi, ne leur est-il demeuré aucun sentiment amer sur le cœur. La justice que nous leur rendions, ils nous la rendent. Nous avons leur estime. Douce récompense d'une

modération qui ne nous coûtait pas! Fidèles, jusqu'au dernier jour, à nos principes, si nous avons eu la douleur de voir tomber Louis-Philippe, du moins avons-nous eu cette consolation que pas un acte de violence ou d'arbitraire n'a pu lui être reproché, après sa chute, par ceux mêmes qui l'avaient renversé. Surpris tout les premiers et presque épouvantés de leur victoire, ils ne savaient qu'en faire. Au delà de cette politique qu'ils avaient tant attaquée, ils ne rencontraient que l'anarchie et la guerre, l'anarchie et le socialisme au dedans, au dehors une guerre, une conflagration universelle, devant laquelle leur patriotisme et leur bon sens reculaient. Plus le temps a marché, plus les événements ont justifié la politique et la mémoire de Louis-Philippe. Des fautes de détail, dans un règne de dix-sept ans, ne pèseront rien devant l'équitable avenir contre dix-sept années du gouvernement le plus doux, le plus juste et le plus libéral!

Mais il est tombé, ce gouvernement! elles n'ont pas duré, ces institutions, conquises avec tant de peine, défendues avec tant de sueur! Aujourd'hui, qu'en reste-t-il? Que reste-t-il aussi des conquêtes de l'Empire? de tant de victoires, du sang versé sur tant de champs de bataille, que reste-t-il? Un souvenir immortel, et ce souvenir est la gloire et la force de la France; c'est sa défense et son rempart; car, par ce qu'elle a fait, le monde peut juger de ce qu'elle ferait encore. Que reste-t-il des trente années de la

monarchie constitutionnelle? un souvenir non moins glorieux qui a laissé et qui laissera, quoi qu'il arrive et sans préjuger l'avenir, sa trace profonde dans les mœurs et dans l'esprit de la France. La modération est désormais une loi imposée, je ne dis seulement pas à tout gouvernement régulier, quels que soient son principe et sa forme, je dis à la multitude elle-même. En vain des insensés parlent encore de relever les échafauds de 1793 et de 1794, je les en défie ! Ils seraient les maîtres de la France, que je les en défierais de même. Rappelez-vous les mois de février et de mars 1848. Où était la loi? où était la force publique? Dieu me garde d'insulter les hommes qui tenaient alors entre leurs mains un pouvoir si frêle ! Ils en ont fait, généralement, un usage honnête et courageux. Mais qu'avaient-ils pour contenir la multitude, maîtresse de Paris? Rien, avec leur dévouement dont il faut tenir compte, rien que le souvenir tout récent d'un règne de modération et de liberté, rien que les habitudes d'ordre, de douceur, de discussion pacifique, consacrées par ce régime qu'ils venaient de détruire. Et aujourd'hui encore, aux moindres symptômes qui font craindre au public que le gouvernement, ce gouvernement même qu'il veut puissant et respecté, ne sorte des voies de la modération et n'abuse de son immense autorité, voyez quelles inquiétudes ! quel ébranlement du crédit et de l'opinion ! Je ne sais ce que Dieu réserve à la France, mais il se passera bien du temps encore avant que le

verbiage parlementaire, comme on dit maintenant, ne soit assez oublié pour qu'un vrai despotisme, une vraie tyrannie, le despotisme d'un seul ou la tyrannie de la multitude, ait quelque chance de s'établir et de durer chez nous !

Quant à moi, j'en fais l'aveu sincère, je n'ai pas changé. Que ce soit un mérite ou un tort, je suis resté le même. Bien loin de m'avoir ébranlé dans mes convictions, la réflexion, l'âge et l'expérience m'y ont affermi. Je suis libéral comme je l'étais il y a trente ans. Je crois au droit et à la justice comme j'y croyais dans ma plus naïve jeunesse. Ce principe de liberté, que le temps et les circonstances ont ajourné dans la politique, je suis heureux de le reprendre dans les lettres, dans la philosophie, dans tout ce qui est du domaine de la conscience et de la pensée pure. C'est ce que nous essayons de faire au *Journal des Débats*. Avec des nuances de goût et d'opinion différentes, c'est l'esprit qui nous rallie tous; c'est aussi celui, j'en ai l'espoir, qu'on retrouvera, à chaque ligne, dans les articles de critique et de littérature qui forment ces deux volumes.

Ces articles sont de diverses époques. Ils embrassent un espace de trente années. Plus rares tant que la politique a fait l'intérêt principal des journaux, ils sont devenus mon occupation de chaque jour, ma ressource et ma consolation dans le silence qui a succédé si subitement à nos longues et ardentes discussions. Ces douces études, qui n'avaient été pour

moi qu'une aimable distraction pendant vingt ans, avec quel bonheur je les ai reprises et je m'y suis livré tout entier! Assurément, je ne suis ni un grand critique, ni un grand érudit ; mais j'aime les lettres, je les aime avec passion ; c'est un sentiment qui est né, pour ainsi dire, avec moi. Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je ne trouve pas un jour où la vue seule d'un bon livre, à plus forte raison sa lecture, ne m'ait ravi et transporté. Je ne pourrai jamais dire tout ce que ce goût des livres et des lettres a répandu de charme sur ma vie ; quelle force j'y ai puisée contre le découragement et l'ennui; combien de fois une heure, une seule heure de lecture, m'a ranimé et rendu à moi-même ! Dans les premières années de la monarchie de Juillet, dans ces années d'émeutes qui jetaient déjà une lueur si sombre sur l'avenir, je me rappelle encore avec quel plaisir le soir, enfermé dans mon humble chambre, j'ouvrais un volume des *Lettres* de madame de Sévigné. C'est la première fois que je les ai lues tout entières. Peu à peu mon esprit se calmait ; je ne sais quel sentiment de fraîcheur délicieuse s'insinuait jusqu'au fond de mon âme. J'oubliais mon temps ; je me croyais presque le commensal et l'ami de la société des Rochers. Et vingt ans plus tard, dans les premiers mois qui suivirent la révolution de 1848, à la fin de ces longues soirées pendant lesquelles Paris tout entier semblait transformé en un immense *forum*, lorsque le dernier des trois clubs de l'Institut avait enfin fermé sa tribune,

et que la voix elle-même des crieurs de journaux ne se faisait plus entendre, que j'étais heureux de me retrouver avec Horace ou Montaigne, et de passer une heure paisible avec eux! Dans des temps meilleurs, je n'allais pas aux chambres sans m'armer d'un petit volume, ressource toujours prête contre l'ennui de l'attente, ou contre l'ennui plus grand du bavardage inutile qui précède toute discussion sérieuse. Les beaux jours arrivaient-ils; mon livre me suivait dans de longues promenades : je l'ouvrais ou je ne l'ouvrais pas; il était avec moi. Trop souvent peut-être j'abusais du soleil et de mes yeux, oubliant que ce plaisir de la lecture, qui semble le plus pur et le plus innocent de tous, a aussi ses excès, et qu'ils ne sont pas moins sévèrement punis que les autres.

Je dois le confesser d'ailleurs : en littérature, mes goûts sont exclusifs. N'ayant jamais eu le temps de lire autant que je l'aurais voulu, je n'ai lu que des livres excellents; je les ai relus sans cesse. Il y a une foule de livres, très-bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le monde connaît et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. C'est un malheur, peut-être, mais, malgré moi et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main va toute seule chercher dans une bibliothèque ces livres que les enfants savent déjà par cœur : un Boileau, un Corneille, un Racine, un La Fontaine, un La Bruyère, un Pascal, un Bossuet. Quand j'ai eu à rendre compte de quelques-uns des ouvrages de notre littérature moderne,

c'est donc avec mes goûts antiques que je les ai lus et appréciés. Un livre est plus ou moins bon, à mon gré, selon qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne davantage des vieux modèles, et je ne connais pas plus deux sortes de beau en littérature que deux sortes de bien en morale.

Ce qui diffère, c'est le point de vue où l'on se place pour juger.

On peut, dans un livre, ne chercher que le livre lui-même, et l'apprécier comme une œuvre d'art, en le rapportant aux règles immuables du beau et du vrai. C'était, si je ne me trompe, la méthode des anciens critiques. Elle avait cet avantage, qu'une fois jugé bon, un livre avait grande chance de ne pas perdre la place que le public et la critique lui avaient assignée, et ne courait pas le risque d'être oublié généralement six mois après avoir été lu de tout le monde.

On peut, au contraire, dans un livre, chercher, avant tout, l'auteur, le caractère de son esprit, le tour de son imagination, sans le confronter, ni lui, ni son œuvre, à aucun principe, à aucune règle fixe. Pour peu qu'il ait de talent, et que ses fantaisies et ses tours de force amusent, c'est tout ce qu'on lui demande. Celui-ci est dur, bizarre, forcé dans son style. Que voulez-vous? c'est sa manière. Cet autre ne respecte pas plus la décence que la langue; ses tableaux sont révoltants de cynisme; il pousse à bout la luxure des mots et des idées. Que voulez-vous?

c'est sa manière. Cette méthode de juger, que j'appelerais volontiers une espèce de panthéisme littéraire, est, je crois, la plus commune aujourd'hui. Elle a aussi son avantage, qui est de préserver bien des livres d'un naufrage immédiat et de leur assurer, au moins, la vogue d'un moment. Car, quel est l'auteur assez malheureux pour ne pas mettre un peu de lui-même dans son œuvre? Mais elle a cet inconvénient, qu'un livre passe comme une mode de toilette, et que le plus lu de tous n'est pas sûr de n'être pas le plus oublié au bout d'un temps très-court.

Entre ces deux méthodes, c'est la première que je préférerais, sans hésitation, si je voulais m'ériger en juge. Mais comme je n'ai pas, et que je n'ai jamais eu pareille prétention, je passe aux autres leurs goûts, à la condition qu'ils me passent les miens, et je trouve très-bon qu'ils lisent et qu'ils admirent tout ce qu'il leur plaira pourvu qu'ils ne m'obligent pas à partager leurs admirations et leurs lectures. C'est tout ce que je veux dire sur ce sujet.

Quant à l'ordre que j'ai cru devoir adopter dans le classement de ces articles, il est fort simple. Je ne pouvais pas les ranger à leur date et en composer des annales littéraires. Des annales supposent une suite. Les articles que j'ai recueillis, séparés quelquefois par de longs intervalles de temps, n'ont pas de suite et ne forment pas un ensemble par eux-mêmes. Je les ai donc rangés par ordre de matières, sous ces trois titres : *Littérature, Morale* et *Histoire;* en

ayant soin, néanmoins, de les classer chronologiquement, quant aux auteurs ou aux sujets auxquels ils se rapportent. Ainsi, dans la littérature, Cicéron passe avant Plutarque, et Amyot ou Henri Estienne avant Fénelon. On trouvera d'ailleurs, à la fin de chaque article, la date de sa publication.

J'ai exclu soigneusement de ce recueil les articles de polémique. Je ne veux troubler la paix de personne, encore moins la mienne. Un jour, pourtant, si la France se sentait curieuse de savoir ce qu'elle a fait pendant dix-sept ans, peut-être ne serait-il pas impossible, avec beaucoup de choix et de précaution, d'extraire de cette polémique oubliée une histoire jour par jour de la monarchie constitutionnelle de Juillet, histoire qui aurait au moins le mérite d'être l'expression toute chaude des émotions du moment.

Je n'ai plus qu'un mot à dire; il me tient au cœur. Un journal est une œuvre commune. L'esprit de tous y contribue beaucoup à l'esprit de chacun. A qui donc pourrais-je mieux dédier ce recueil qu'à mes amis et à mes collaborateurs du *Journal des Débats?* Je les réunis tous en ce moment dans ma pensée, les plus anciens et les plus jeunes. Qu'ils me permettent de leur offrir, j'allais dire de leur léguer, ces deux volumes, comme un souvenir de la tendre affection que je leur porte, et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie!

S. DE SACY.

Le 4 mai 1858.

DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE 28 JUIN 1855.

MESSIEURS,

J'essayerais bien inutilement de dissimuler l'émotion que j'éprouve en venant prendre place parmi vous dans cette enceinte. Tant de souvenirs et de sentiments divers se pressent à la fois dans mon âme! Sans doute, c'est un jour glorieux pour moi que celui où l'Académie française, dans son indulgence, veut bien m'ouvrir ses rangs! mais ce jour m'impose une première obligation, bien redoutable à qui n'a connu, depuis tant d'années, que cette tribune des journaux où l'on s'adresse à tout le monde sans jamais être en spectacle à personne, l'obligation de prendre la parole devant une assemblée nombreuse et choisie! Et,

lorsque je jette les yeux sur les amis qui veulent bien, en ce moment, me soutenir par leur présence, m'encourager par leurs regards, quel vide ne suis-je pas forcé de remarquer parmi eux! Où sont quelques-uns des plus chers et des plus fidèles compagnons de ma vie, quelques-uns de ceux même que j'aurais été le plus heureux de voir ici? Je manque peut-être à l'usage : laissez-moi cependant en nommer un seul, auquel il me semble que je déroberais quelque chose si je n'associais pas du moins son souvenir et son nom à l'honneur de cette journée. Une si longue et si douce habitude me faisait tout partager avec M. Armand Bertin! Vous-mêmes, n'avez-vous pas ressenti notre douleur, Messieurs, et honoré sa mémoire par l'expression de vos regrets, lorsqu'un coup subit et cruel nous le ravit, il y a un an?

Ma pensée remonte encore plus haut : ma reconnaissance et mon respect filial voudraient aller chercher dans les rangs d'une Académie, sœur de la vôtre, celui qui m'a transmis, avec son nom, quelque titre peut-être à votre bienveillance, et dont le souvenir, suppléant à ma propre insuffisance dans cette occasion comme dans tant d'autres, m'a valu, j'en suis sûr, plus d'un suffrage parmi vous; car il y a aussi une noblesse littéraire, on peut le dire, je crois, sans blesser l'amour-propre et les préjugés de personne. L'opinion publique, par une illusion touchante de reconnaissance, par une erreur presque volontaire, reporte sur le fils quelque chose du mérite et

de la renommée du père. Pour recueillir l'héritage, il suffit de ne pas le répudier trop manifestement : je le sais, permettez-moi de le déclarer hautement ici, je le sais par ma propre expérience. Que d'obligations n'ai-je pas à ce nom qui m'a couvert et protégé toute ma vie! Ah! qu'aujourd'hui du moins je m'acquitte, autant que je le puis, envers cette chère et vénérée mémoire, en lui consacrant l'honneur que je reçois. Il m'est si doux de lui tout devoir et de tout lui rendre!

Vous me pardonnerez, Messieurs, je l'espère, de m'être abandonné aux premiers sentiments que m'inspirait cette solennité. Croyez-le bien, la place que ces sentiments occupent dans mon cœur ne prend rien sur la vive et profonde reconnaissance que je vous dois. Vous m'avez comblé d'honneur en m'admettant parmi vous. Vous avez satisfait l'ambition de toute ma vie. Même à d'autres époques, et lorsque l'élection populaire ouvrait à l'imagination de si brillantes perspectives, je n'ai souhaité que vos suffrages. Tout en prenant ma modeste part dans les luttes politiques de mon temps, je n'ai jamais jeté un regard d'envie que sur ces fauteuils. Ce que je sens aujourd'hui, je l'ai toujours senti. J'ai toujours pensé que, pour quiconque a tenu une plume, l'Académie française était le plus noble des buts, la plus désirable des récompenses, le couronnement et comme la consécration de toute une vie d'efforts et de travail. Les autres récompenses auxquelles les

lettres peuvent prétendre ne sont pour ainsi dire pas de leur domaine naturel ; un siècle leur accorde les dignités et le pouvoir, un autre siècle les leur refuse ; et, sans attendre même les révolutions qu'amène à la longue la succession des âges, nous, qui appartenons tous à la même génération, n'avons-nous pas vu l'éloquence, qui menait à tout, devenir un titre à la défiance et comme un préjugé défavorable aux yeux ingrats de bien des gens? N'aperçois-je pas parmi vous d'illustres orateurs, des hommes d'États éminents, de profonds publicistes, auxquels les événements ont fermé la tribune et interdit la carrière politique? Après avoir présidé noblement aux destinées publiques, ces hommes, que l'on accusait d'une ambition immodérée, se contentent de leur titre d'hommes de lettres. L'Académie française, qu'ils se sont fait un honneur de rechercher dans leurs jours de triomphe et de puissance, est devenue leur asile et comme le lieu sacré de leur refuge. Ici, ils sont chez eux. Ces fauteuils, qui ont été ceux des représentants les plus illustres de la littérature française, leur appartiennent naturellement. Aucune révolution ne les leur enlèvera ; ou du moins, tant qu'il y aura une Académie française, ils en seront! Qui ne se sentirait fier et heureux de tenir de leurs suffrages le droit de paraître ici et d'y occuper une place, si petite qu'elle soit, à côté d'eux?

En vain quelques esprits dédaigneux voudraient-ils dire que l'Académie française n'est plus ce qu'elle

était autrefois. C'est une vieille et calomnieuse accusation avec laquelle se consolent ceux qui n'osent aspirer à vos suffrages, et qu'ils se chargeraient de réfuter eux-mêmes le jour où il les auraient obtenus. Déjà, du temps de La Bruyère, ne parlait-on pas de la décadence de l'Académie française, de son âge d'or qu'apparemment il fallait faire remonter à Conrart et à Chapelain, et de son âge de fer qui coïncidait justement avec l'époque la plus brillante du siècle de Louis XIV ? La Bruyère ne nous a-t-il pas conservé le souvenir de cette folle aberration de l'esprit de dénigrement dans la préface même de son discours de réception, de ce discours où il trace le portrait de Bossuet, de Fénelon, de Racine, de Boileau, de La Fontaine qu'il avait sous les yeux, dont il devenait le confrère ? Non, l'Académie française n'a pas trompé le génie de son fondateur. Sans faire tort à l'illustre cardinal, on peut croire plutôt que toutes ses prévisions ont été dépassées. Depuis deux siècles, l'Académie française n'a pas cessé de marcher à la tête de la société, d'inspirer et de régler le mouvement des esprits, non moins grande lorsqu'elle comptait dans son sein Voltaire, Buffon, Montesquieu, que lorsque La Bruyère pouvait en quelque sorte montrer du doigt, parmi ses membres, un Bossuet, un Racine, un Fénelon ; grande encore aujourd'hui, malgré le refroidissement des convictions et le désenchantement littéraire de notre époque, grande par le génie de l'histoire, de l'histoire qui raconte et

qui peint, de l'histoire qui juge et qui ne retranche les ornements superflus, avec la sévérité de Polybe, que pour donner plus de place aux détails du gouvernement, de la guerre et de l'administration, de l'histoire qui recherche la raison philosophique des choses et les lois du développement de la civilisation; grande par l'esprit nouveau d'une philosophie à laquelle on n'a su reprocher jusqu'ici que son impartialité même, et qu'on attaquerait avec moins d'acharnement peut-être, si elle était moins élevée, moins pure, si elle n'avait pas eu l'honneur de relever la première, dans l'abattement universel des âmes, le drapeau du spiritualisme; grande par une critique littéraire qui a su prendre toutes les formes, tantôt celle d'une improvisation colorée, rapide, éclatante, tantôt celle d'une conversation ingénieuse et délicate, mais qui, sous ces formes diverses, a été jusqu'au fond des choses, jusqu'aux principes les plus secrets de l'art, empruntant à la philosophie sa science du cœur humain et son flambeau moral, à l'histoire ses grandes vues sur le caractère différent des époques, à la biographie ses tableaux d'intérieur.

Pourquoi l'usage ne permet-il pas à ma reconnaissance et à mon amitié de citer ici les noms propres? Je sais qu'il n'est pas difficile de les deviner; ils viennent d'eux-mêmes à tous les esprits, ils sont sur toutes les lèvres. Qui donc ignore qu'à côté de l'éloquence de la chaire et de celle de la tribune, notre siècle a vu s'élever une éloquence nouvelle,

l'éloquence du professorat et de l'enseignement? Ceux qui l'ont créée, cette éloquence, il y a déjà bien des années, et ceux qui la soutiennent encore aujourd'hui avec tant d'éclat, ne sont-ils pas sous vos yeux? Ils parlent comme ils écrivent. Leurs leçons, après avoir enchanté un immense auditoire, deviennent presque d'elles-mêmes des livres excellents où brille, à côté du goût le plus pur, une fine et exquise morale. Chose bien digne de remarque, Messieurs! Remontez à l'origine de toutes les réformes sérieuses dont peut justement s'enorgueillir notre époque : c'est à l'enseignement public qu'en revient l'honneur. Qui a tiré les études chrétiennes de l'injuste mépris où elles étaient tombées? Qui a remis en vogue, si je puis m'exprimer ainsi, ces vieilles gloires du christianisme, les Augustin, les Chrysostome, les Ambroise, les Tertullien? Qui nous en a rendu l'intelligence et le goût? A la parole éloquente du maître, des générations encore tout imbues des préjugés irréligieux du dernier siècle ne s'étonnaient-elles pas d'applaudir les Pères de l'Église? Et ce moyen âge, que l'on exalte maintenant jusqu'au ridicule, qui l'a réhabilité dans une juste mesure, qui lui a rendu sa place dans l'histoire de la civilisation, des arts et de la philosophie? Et ce XVIIIe siècle dont on voudrait nous faire renier aujourd'hui jusqu'à la gloire légitime, jusqu'aux principes de justice et d'humanité, qui lui a arraché son empire exclusif et tyrannique? qui a flétri son immoralité, et détruit dans l'esprit de

la jeunesse l'influence qu'exerçait encore le côté faux, déclamatoire, chimérique de ses théories? Qui nous a remis, en toutes choses, dans la voie du bon sens et de la modération ?

A un fanatisme, Messieurs, il est toujours aisé d'en substituer un autre. Pour détruire ce qu'ils appellent la philosophie, il y a des gens qui n'ont rien trouvé de plus simple que d'attaquer la raison même, et d'envelopper dans une égale proscription les trois grands siècles littéraires de la France, ne pardonnant pas plus au bon sens de Bossuet qu'au scepticisme téméraire de l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, et croyant, je ne sais pourquoi, gagner quelque chose à établir une sorte de filiation entre la renaissance des lettres au XVIe siècle, le développement prodigieux des arts et du bon goût au XVIIe siècle, et les égarements par lesquels le XVIIIe siècle a trop souvent compromis ses principes de tolérance et d'humanité! Vous, Messieurs, dans vos leçons, dans vos livres, sans briser aucune des gloires de la France, sans abjurer aucun des principes qui sont la conquête de la civilisation et le fruit du sang de nos pères, vous avez remis les choses à leur place; vous avez rendu, s'il est permis de le dire, à chacun selon ses œuvres. La licence de Rabelais et de Voltaire a trouvé en vous des juges sévères, sans vous faire méconnaître la vivacité de bon sens qui brille dans l'un et dans l'autre. Les légèretés regrettables de l'auteur des *Lettres persanes* ne vous ont pas empêché d'honorer dans

Montesquieu l'interprète éloquent de ces règles de justice et de droit, dont le gouvernement représentatif offre l'application la plus parfaite, et les erreurs de J.-J. Rousseau ne vous ont pas obligés à ne voir qu'un misérable sophiste dans l'auteur de l'*Émile !* Vous n'avez pas cru, en un mot, que la raison et la liberté dussent être responsables de tout ce que l'on a pu dire en leur nom, de tout ce que l'on a pu faire qui les blessait trop souvent elles-mêmes ! Vous avez eu le droit d'être justes envers le XVIIIe siècle et la philosophie, car vous l'aviez été envers le XVIIe siècle et la religion. Vous n'aviez pas rendu celle-ci responsable des fautes et des barbaries de l'intolérance. La révocation de l'édit de Nantes ne vous avait pas fermé les yeux sur l'éclat incomparable dont le catholicisme a fait briller la France. Ce n'est pas vous qui avez flétri du nom de courtisan ce Bossuet, le plus grand des évêques, le plus sublime des orateurs, le plus honnête, le plus pieux, le meilleur des hommes ! En relevant dans Pascal les exagérations de la polémique, vous vous seriez bien gardé de déshonorer ce grand nom, aussi cher à la religion qu'aux lettres, et d'attacher l'ignoble qualification de *menteuses* aux immortelles et vengeresses *Provinciales !*

Je ne l'ignore pas, la modération et l'équité peuvent passer momentanément pour faiblesse aux yeux de l'esprit de parti ; les derniers représentants de l'école exclusive de Voltaire vous accusaient, il y a quelques années encore, de sacrifier la philosophie

au bigotisme; c'est de voltairianisme, passez-moi ce mot, que vous accusent aujourd'hui des voix animées de passions non moins injustes, quoique bien différentes. Au milieu de tant de ruines, dont notre société offre le douloureux spectacle, l'Académie française est restée debout; elle a recueilli dans son enceinte respectée toutes les idées de justice, de sage indépendance, de conciliation philosophique et religieuse, que la violence de l'esprit de parti chassait de partout ailleurs. Voilà votre crime, Messieurs! et ce que ne vous pardonne pas l'esprit de secte, malgré la haute et ferme impartialité avec laquelle vous appelez à vous tous les talents, vous honorez de vos récompenses tous les efforts dont il peut résulter quelque progrès moral, quelque bien pour la société et pour la religion. L'Église n'avait pas de représentants dans votre sein; c'était un vide injuste et regrettable : vous l'avez comblé, en profitant de la première occasion pour ouvrir vos rangs à la charité même, à l'éloquence épiscopale sous sa forme la plus pure et la plus douce, à un pieux et vénérable prélat qui est en même temps un fidèle ami des lettres, un écrivain plein de goût et de raison. Quelle est la gloire de notre temps qui ne soit pas représentée parmi vous? Nous avons eu de grands orateurs; l'un d'eux, à la place même où je suis, vous faisait applaudir, il n'y a pas bien longtemps encore, sa parole éloquente; et, par un choix récent, vous avez mis au nombre de vos membres le seul qui vous

manquât encore, cet illustre représentant de notre aristocratie libérale, ce noble cœur devant lequel tous les partis s'accordent dans un égal respect, et qui a ajouté l'éclat de tant de vertus civiles à l'illustration guerrière du nom de Broglie. Nous avons eu, pendant le cours de cette brillante période de rajeunissement intellectuel qui commence avec la Restauration, d'ingénieux auteurs dans tous les genres de littérature et de poésie, dans le roman, dans le drame sérieux ou léger, dans l'épigramme et dans la fable; nous avons eu dans le genre lyrique des génies inspirés, des talents qui soutiennent la comparaison avec les plus grandes renommées de notre histoire littéraire. Ils sont ici, ou du moins leurs noms brillent encore parmi les vôtres. Quelle gloire manque donc à l'Académie française dans ce troisième siècle de son âge? Quand a-t-elle plus dignement tenu sa place à la tête de la grande et noble société des intelligences?

Ne semble-t-il pas même qu'à votre insu, Messieurs, et par la force seule des choses, votre mission pacifique se soit agrandie de tout ce que les vicissitudes de notre temps ont renversé autour de vous? Si l'on peut trouver des époques littéraires plus brillantes dans l'histoire de l'Académie française, en trouvera-t-on où elle ait été la gardienne plus fidèle et plus nécessaire de ces doctrines généreuses qui font l'honneur d'une littérature et d'une nation? Le silence qui a succédé à tant d'orages ne donne-t-il

pas aux simples conseils du bon goût et de la saine morale une portée extraordinaire dans votre bouche? Ici, ne s'adresse-t-on pas toujours à cette haute et délicate partie de notre nature où vivent les nobles instincts, où l'on ne goûte que des jouissances pures?

N'êtes-vous pas là, en un mot, Messieurs, pour rappeler à la France qu'elle doit aux lettres la plus brillante et la plus solide partie de sa gloire, et pour empêcher la civilisation matérielle de tout envahir dans le pays de Corneille, de Bossuet, de Voltaire et de Mirabeau?

Cet empire moral que vous exercez sans l'avoir cherché, je sais bien qu'il se trouve des gens pour vous le reprocher comme une usurpation. Non, Messieurs, vous n'avez rien usurpé. Tout a changé autour de vous, ce n'est pas vous qui avez changé. Vous êtes ce que vous avez toujours été, vous n'aspirez pas à être davantage. Vous ne demandez que l'indépendance dont vos prédécesseurs jouissaient sous Louis XIV, que les droits dont le cardinal de Richelieu a doté l'Académie française en la fondant. La liberté dont le dépôt vous a été transmis est la liberté de la raison et de la pensée; et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! cette liberté-là était bannie de toute la France, où donc, en effet, devrait-elle se retrouver, sinon dans cette représentation permanente des lettres, des sciences et des arts qui s'appelle l'Institut? Renfermés dans le domaine de l'intelligence pure, c'est votre privilége d'échapper aux

caprices des événements. Il n'y a pour vous qu'une vérité, la même dans tous les temps; et si c'est là ce qui peut, selon les circonstances, donner plus de portée à l'expression de vos sentiments et rajeunir à tel moment ce qui aurait paru vieux et usé à une autre époque, est-ce votre faute? Ne faut-il pas se féliciter plutôt qu'il y ait quelque chose de stable dans notre pays, ne fût-ce qu'une assemblée littéraire; qu'il existe un corps où se conserve la tradition de l'esprit français, et une institution où nous puissions nous reconnaître nous-mêmes?

J'avoue, Messieurs, que je me suis complu dans l'éloge de l'Académie française, non pour vous adresser, dans l'effusion de ma reconnaissance, des compliments dont vous n'avez pas besoin. Cet éloge, si je ne me trompe, a une signification plus sérieuse : j'ai cédé au plaisir de peindre l'Académie dans un des jours de son histoire où il m'a paru que l'utilité de son institution se montrait le mieux, où elle prouve par des effets sensibles qu'elle est capable de conserver autre chose que des mots et des phrases. Je me suis laissé aller à l'expression de mes sentiments, sans songer qu'on me demanderait naturellement quel droit j'ai à l'honneur de faire partie d'un pareil corps. Cette question, je n'ai pas attendu qu'on me l'adressât, Messieurs; je me la suis faite à moi-même avant de solliciter vos suffrages; je l'ai résolue en ma faveur, il faut bien que je l'avoue, puisque je me suis présenté, et qu'en exigeant des candidats une

demande formelle, l'Académie a coupé court aux démonstrations d'une fausse modestie. Vous aviez déjà parmi vous des hommes dont le talent avait brillé dans les journaux. Vous en aviez de bien illustres. La polémique quotidienne s'honore encore d'avoir compté parmi ses organes celui de vos membres qu'un sort dont je me félicite a désigné pour me recevoir, et qui a ajouté tant d'autres titres politiques et littéraires à ceux qu'il s'était acquis dans les discussions de la presse par la justesse et la pénétration de son coup d'œil, par la chaleureuse éloquence de sa plume. Je pourrais en indiquer d'autres qui me sont bien chers! Mais j'ai cru qu'avoir été journaliste, et n'avoir été que cela, me créait peut-être un titre particulier, et que le jour était venu où la modestie même de cette position pourrait vous sembler une raison de préférence en ma faveur; car il n'y a pas à s'y méprendre, et personne ne s'y trompe moins que moi : en me nommant, c'est à la presse que l'Académie a voulu donner une marque d'intérêt; je dis à cette presse qui n'a mérité ni les rigueurs de l'opinion ni celles de la loi, et je puis le dire, je l'espère! Bien loin de m'offenser de ce que cette nomination a pour ainsi dire de collectif, de ce qui en rejaillit sur mes amis, sur mes collaborateurs et sur mes confrères, je m'honore de la partager avec eux. J'osais croire qu'ils regarderaient ma nomination comme leur propre succès; je suis heureux et fier de ne m'être pas trompé. Rien ne m'a plus touché après

vos suffrages mêmes, permettez-moi de le dire, que la satisfaction avec laquelle la presse, sans distinction d'opinion et de couleur, a bien voulu accueillir le résultat de vos suffrages.

Aussi n'ai-je pas cherché, vous le savez, Messieurs, à me parer de titres étrangers lorsque je suis venu solliciter vos voix, et à grossir mon humble bagage par des promessses d'avenir. Je l'ai dit à chacun de vous : je n'ai jamais fait que des articles de journaux; selon toute apparence, je ne ferai jamais autre chose. C'était ma vocation. Je l'ai remplie de mon mieux. Je l'ai remplie dans un temps où les journaux ont joué, à tort ou à raison, un rôle dont personne ne leur conteste l'importance, et exercé quelque chose de l'influence populaire qu'exerçaient à d'autres époques le théâtre et la chaire. Tant que les luttes ardentes de la politique ont été permises, j'y ai pris part sous le voile d'un anonyme que la loi autorisait. Pendant vingt ans de combats journaliers, j'ai défendu ce qu'on appelait alors la cause de l'ordre et de la liberté. Depuis que, par une conséquence inévitable de l'anarchie, l'usage a été refréné avec l'abus, et que la liberté a dû subir les lois faites pour la licence, je n'ai pas désespéré des journaux, de ces journaux dont peut-être ceux même qui les maudissent le plus auraient un jour regretté l'absence! La critique littéraire nous restait; nous nous y sommes refugié sans regret pour nous-même, et plût à Dieu que des devoirs de reconnaissance et d'amitié ne m'eussent pas

obligé de reprendre une position moins paisible et moins douce ! En un mot, l'Académie, vous ai-je dit, Messieurs, qui ne dédaigne aucune des formes sous lesquelles se manifeste l'empire des lettres, veut-elle donner à la presse quotidienne une petite place dans son sein? Je me présente sans me faire illusion sur la valeur de mes titres personnels, mais aussi sans rabaisser ceux de cette presse à laquelle je m'honore d'appartenir ; sans prétendre que j'aie échappé aux écueils inévitables d'une discussion de tous les jours, on serait sans chaleur et sans âme si l'on était sans passion ; mais en protestant avec énergie contre l'injuste réprobation qui ne veut voir dans les journaux qu'une spéculation sur la crédulité du public, et dans les journalistes que des organes plus ou moins intéressés des factions ou du pouvoir. Je cherche dans mon cœur : je n'y trouve que l'amour de la justice. Du moins, après vingt ans d'une vie de discussion politique et littéraire, puis-je, la main sur la conscience, répéter ce vers que prononçait un grand poëte [1] du siècle dernier au milieu même de l'Académie :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

Un dernier motif m'a encouragé à me présenter, Messieurs. Le membre que vous aviez perdu et qu'il s'agissait de remplacer, l'honorable M. Jay, avait été

1 Crébillon. *Discours de réception à l'Académie française*, prononcé le 17 septembre 1731.

non-seulement journaliste, mais fondateur de deux journaux fameux. Quelle circonstance plus favorable aurais-je pu attendre? S'il eût vécu, j'aurais hardiment sollicité son suffrage; la place que sa mort laissait vacante, je l'ai demandée avec confiance, bien sûr, que lui-même, s'il en eût été le maître, l'aurait léguée de bon cœur à un écrivain de la presse quotidienne. Je suis heureux aujourd'hui d'avoir à vous retracer sa vie en quelques traits rapides. M. Jay est un de ces hommes dont les journaux ont le droit de s'honorer. Nul n'a mieux prouvé que lui qu'on peut être en même temps un homme de parti très-décidé et un excellent homme, et que les qualités qui font le journaliste, l'ardeur dans la discussion, le dévouement un peu exclusif à une opinion, la promptitude à juger, n'ont rien d'incompatible avec la droiture des sentiments et la bonté du cœur. C'est qu'avant tout M. Jay avait su se rendre maître de lui-même et se créer au fond de son âme une retraite fermée aux passions, un asile où régnaient un calme et une sérénité inaltérables. Là, les tempêtes du dehors ne l'atteignaient pas. Il les voyait passer sur sa tête, et les soulevait peut-être quelquefois lui-même sans en être troublé. Son sang-froid faisait sa force. D'autres savaient écrire; ils avaient la vivacité, ils avaient ce trait brillant si nécessaire dans les journaux. M. Jay savait écrire; il savait de plus, chose rare et difficile, gouverner une réunion d'écrivains. Toujours tranquille dans le feu des discussions les plus vives, il ne

perdait rien de l'esprit qu'il avait, et mettait en valeur, par une direction habile et ferme, l'esprit de ceux qui travaillaient avec lui. La vie du monde n'énervait pas ses facultés en partageant son attention. Les salons ne le voyaient guère. L'esprit de parti lui-même le faisait rarement sortir de son cabinet. C'est du milieu de sa famille et du sein d'une vie modeste et retirée, que le rédacteur du *Constitutionnel* et de la *Minerve* lançait ces étincelles légères auxquelles la passion publique venait s'enflammer.

Non que M. Jay, je me hâte de le dire, cherchât, par une tactique indigne de sa probité, à inspirer aux autres des sentiments qu'il n'éprouvait pas ! non que les journaux fussent dans ses mains une arme destinée à être brisée après la victoire, et la liberté un moyen passager d'opposition ! S'il y a eu une comédie de quinze ans jouée contre la Restauration, M. Jay n'a pas été des comédiens. L'homme en lui ne démentait pas l'écrivain. Tout ce qu'il disait, il le pensait ; et s'il a su mieux que d'autres conserver son calme au milieu des orages, c'est qu'il puisait dans la fermeté de ses convictions une force que tant de gens sont obligés de demander aux aveugles entraînements de la colère ou de la haine ! Aussi l'amour de la liberté n'était-il pas un sentiment nouveau et éphémère dans le cœur de M. Jay lorsqu'il prit, sous la Restauration, la plume du journaliste. Né en 1769, dans ce département de la Gironde qui a donné à la tribune tant d'illustres orateurs, à la liberté des fa-

natiques et des martyrs, élevé dans l'enthousiasme des idées philosophiques d'alors, M. Jay appartenait à cette forte génération de la fin du dernier siècle, dont notre froide expérience peut bien blâmer les erreurs, mais dont il est impossible de ne pas admirer l'énergie surabondante. Notre foi même, à nous, n'est que doute et qu'incertitude. Leur incrédulité même, à eux, était une foi. Les opinions qu'il avait à vingt ans, M. Jay les a gardées jusqu'à son dernier jour, modifiées sans doute dans leur expression par le calme de l'âge, mais entières et inébranlables. Il les avait reçues de son père, comme il avait appris d'une jeune et tendre mère, que la mort lui enleva trop tôt, à chercher le bonheur dans les douces et pures affections de la famille. Ce qu'il avait puisé au foyer domestique d'idées philosophiques et libérales, l'éducation littéraire les fortifia encore sous la conduite de ces Oratoriens qui dirigeaient alors les principaux colléges de la France, et qu'un goût naturel d'indépendance rendait généralement favorables aux opinions nouvelles. Le barreau était aussi une école de libéralisme; M. Jay se destina au barreau : il était avocat lorsque éclata la révolution de 1789. Ainsi préparé, comment n'aurait-il pas embrassé avec ardeur les principes et les espérances de ces jours d'ivresse généreuse?

Les illusions ne se dissipèrent que trop vite. Après les grandes épreuves, M. Jay, ne trouvant pas la liberté en France, alla la chercher aux États-Unis

d'Amérique. Un séjour de sept ans sur cette terre qui méritait vraiment alors le nom de terre classique de la liberté, d'étroites liaisons avec les hommes les plus distingués de la jeune République, entre autres avec Jefferson, la rédaction d'un journal, dans un pays où tout se fait par les journaux, en familiarisant M. Jay avec les mœurs anglaises et américaines, achevèrent sans doute de lui apprendre à distinguer le sentiment du droit, qui constitue la liberté politique, de la passion révolutionnaire, qui n'enfante que l'anarchie. Je ne vois, dans toute la vie de M. Jay, qu'un moment où il semble qu'une courte éclipse ait caché, non ses opinions philosophiques, il les a toujours hautement professées, mais ses opinions libérales. Il est vrai qu'alors la France tout entière ne cherchait plus que l'ordre et la règle sous la tutelle d'une épée victorieuse, et que l'esprit de conquête avait comme éteint pour quelques années l'esprit réformateur de 1789. A son retour d'Amérique, M. Jay ne trouva plus dans cette France, qu'il avait laissée en proie à tous les excès de la licence, qu'obéissance et soumission. C'était l'époque du Consulat, suivi bientôt de l'Empire. Tout au plus un petit groupe de philosophes continuait-il à former une opposition qui voyait tous les jours ses rangs s'éclaircir. M. Jay ne resta pas dans les mécontents. Grâce à l'intervention de Fouché, que d'anciennes relations avec les Oratoriens lui avaient fait connaître, et dont il élevait alors les enfants, une place de traducteur des jour-

naux étrangers l'attacha au cabinet de l'empereur.

C'est à cette époque de tranquillité publique, car sous l'Empire tout était calme et presque morne au dedans, l'agitation du dehors, le bruit des champs de bataille ne troublait qu'à peine l'oisive sécurité des salons, qui ne s'émurent qu'aux dernières catastrophes; c'est à ce moment paisible de sa vie que M. Jay se livra tout entier aux lettres; c'est alors qu'il obtint quelques-unes de ces couronnes que vous décernez, et qui lui furent disputées plus d'une fois par de rudes jouteurs. Dans l'éloge de Montaigne il n'eut que l'accessit; ai-je besoin de dire qui remporta le prix? Le discours que l'Académie couronna, œuvre charmante d'un jeune homme qui était déjà un grand écrivain, n'a pas fait oublier entièrement le discours de M. Jay; on le lit encore avec plaisir, rare fortune pour l'accessit quand le prix est tombé en si bonnes mains! Quelques années auparavant, dans un concours célèbre aussi, celui qui eut pour sujet le tableau littéraire de la France pendant le XVIIIe siècle, M. Jay avait partagé le prix avec un athlète souvent couronné dans ces jeux de l'intelligence, M. Victorin Fabre. Il faut bien que je l'avoue, l'ouvrage qui est resté n'est ni celui de M. Victorin Fabre ni celui de M. Jay. L'historien des ducs de Bourgogne et de la convention nationale, bien jeune alors, préludait à ses succès futurs par un livre où se montre déjà, avec un merveilleux esprit, une fermeté de raison extraordinaire. Pour être présenté au concours, l'ouvrage

de M. de Barante avait trop d'avance sur les idées du temps. Mais il a survécu, et il gardera sa place à côté de nos meilleurs livres de critique et de morale, tandis que le discours de M. Jay, écrit cependant avec goût et talent, est plus curieux à consulter aujourd'hui comme un témoignage de l'esprit de l'époque, qu'à lire comme œuvre littéraire. C'est là qu'il faut voir, dans tout son triomphe, l'empire ou plutôt le despotisme que Voltaire exerçait encore sur les esprits il y a moins d'un demi-siècle. Nous avons peine à comprendre maintenant cette admiration presque sans réserve, ce culte qui semble aller quelquefois jusqu'au fanatisme. Notre justice, plus sévère, s'étonne et s'afflige de la facilité avec laquelle un honnête homme passe sur les écarts les plus regrettables du génie, et pardonne au talent une licence dont le bon goût ne gémit guère moins que la morale. A notre tour, cependant, prenons garde de tomber dans un autre excès et d'oublier, dans une sécurité imprudente peut-être, que s'il y a le Voltaire de la licence et de l'impiété, il y a aussi le Voltaire de la liberté d'examen et de conscience, et à côté du poëte formé pour son malheur dans les salons de la Régence, le défenseur persévérant des droits de la raison et de l'humanité, l'infatigable avocat de la tolérance. On n'avait rien à craindre sans doute du fanatisme religieux à l'époque où M. Jay retraçait le tableau littéraire du XVIIIe siècle; mais le nom de Voltaire n'était-il pas alors un symbole d'indépen-

dance, et son éloge la seule expression permise des idées libérales ?

C'est encore à l'époque de l'empire, je pense, que M. Jay composa celui de ses ouvrages qu'il regardait avec raison comme le plus sérieux de ses titres littéraires, je veux dire son *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*. Lorsque l'ouvrage parut, en 1816, les événements en avaient presque fait un livre de circonstance ; M. Jay put l'adresser dans une dernière page au petit-neveu du cardinal, à ce loyal duc de Richelieu, qui portait, sinon avec génie, du moins avec tant d'honneur, le fardeau de son grand nom. Pour le temps où il fut écrit, le livre de M. Jay est excellent. C'est un récit clair et rapide des faits connus, un exposé plein de chaleur et d'intérêt. Sans doute nous exigerions davantage aujourd'hui de celui qui entreprendrait d'écrire l'histoire du cardinal de Richelieu. Nous lui demanderions plus de profondeur et de nouveauté dans les recherches, plus d'exactitude dans les détails, plus de couleur dans le style. M. Jay a le naturel et la simplicité. Son modèle, c'est encore Voltaire, modèle dangereux, il est vrai, en histoire surtout. Peut-être n'appartient-il qu'à Voltaire d'être léger sans être superficiel, de se jouer des choses sans les défigurer, de pénétrer aussi avant dans la vérité avec son trait moqueur, que Tacite ou Bossuet avec la mâle énergie de leurs coups de pinceau. Des ouvrages de Voltaire, il n'y en a pas qui aient plus besoin que ses histoires de tout son

talent pour subsister; et je ne sais si le sujet choisi par M. Jay, l'histoire de ce terrible cardinal, qui fut si grand au dehors et si cruel au dedans, n'est pas de ceux auxquels tout le talent de Voltaire lui-même n'aurait suffi qu'à moitié.

Quelle occasion, Messieurs, si j'avais plus d'autorité dans ces matières, pour ramener devant vous votre fameux fondateur et pour soumettre à l'examen la célèbre tradition d'éloges que se sont transmise de main en main vos prédécesseurs pendant si longtemps ! Il faut l'avouer, le cardinal de Richelieu n'a jamais mieux entendu les intérêts de sa gloire que le jour où il a fondé l'Académie française. Il s'est assuré un retour d'apothéoses publiques qui ont formé peu à peu l'opinion générale et étouffé la voix des contemporains, qui flétrissaient du nom de tyran celui que nous appelons le grand ministre de Louis XIII. On a loué invariablement le cardinal de Richelieu d'avoir porté les derniers coups à la puissance des grands, comme si nous avions dû nous féliciter beaucoup de ne plus trouver que des courtisans là où nos pères trouvaient des gentilshommes, remuants quelquefois, il est vrai, mais libres de langage, de fortune et de cœur; comme si c'était une désirable organisation sociale que celle qui ne place aucun intermédiaire entre les masses et le trône, et qui expose une nation à flotter éternellement de l'anarchie au despotisme, du despostime à l'anarchie ! Otez cependant cette prétendue nécessité d'abaisser les

grands et de faire fléchir tous les genoux devant un pouvoir unique, quel nom donnerez-vous à cette justice impitoyable qui n'avait pas un pardon pour le petit-fils du connétable de Montmorency ?

M. Jay se contente de suivre la tradition. Il condamne la cruauté dont les actes du cardinal sont entachés; il approuve sa politique, se bornant à faire remarquer qu'un des effets de cette politique tant vantée fut de bannir à jamais du palais de nos rois la vieille liberté du langage français. Que de conséquences il aurait pu faire sortir de cette seule remarque!

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que je vous présente une analyse détaillée des divers ouvrages de M. Jay. Lui-même, avec une sévérité qui sied au vrai talent, il en avait condamné un grand nombre à l'oubli. Ce qu'il en a conservé, dans le modeste recueil de ses œuvres littéraires, suffit pour faire apprécier la rare variété de ses connaissances, l'élégante facilité de sa plume, son bon esprit et son bon goût. L'écrivain politique se mêlait aussi quelquefois aux querelles littéraires. Les classiques n'ont pas eu de champion plus décidé que M. Jay dans cette fameuse dispute si oubliée aujourd'hui, après avoir fait tant de bruit il y a vingt ans. Non que M. Jay s'échauffât contre les romantiques, et que son repos en souffrît : ces haines vigoureuses n'entraient pas dans son caractère; il souriait et ne s'indignait pas. Peut-être n'a-t-il rien publié de plus spirituel

et de plus agréable dans ce genre qu'un opuscule intitulé *la Conversion d'un romantique*. Je ne vois à reprendre dans cet ouvrage qu'une seule chose : le romantique y est converti par le classique. Pure vanterie! Personne n'a converti les romantiques; en gens d'esprit et de talent, ils se sont convertis tout seuls. Du moins, M. Jay donna-t-il dans cette dispute un exemple parfait d'urbanité littéraire. Quel avantage d'avoir toujours la paisible possession de soi-même[1]!

Un jour, cependant, il paraît que M. Jay dépassa la mesure dans un de ces nombreux écrits politiques qu'il laissait peut-être échapper trop facilement de sa plume. Il n'était pas alors de l'Académie française. M. Jouy, qui en était, subit les mêmes poursuites et fut frappé de la même peine. Les deux écrivains furent condamnés à un mois de prison, justement ou non, je l'ignore. Ce que je sais, c'est que cela s'appelait alors une persécution, une tyrannie. Un mois de prison prononcé par les tribunaux, après plaidoiries et débats publics, quelle tyrannie! C'était sous

[1] Dans un article assez récent du *Moniteur* sur les poésies de M. Théodore de Banville (12 octobre 1857), mon ami et mon confrère à l'Académie française, M. Sainte-Beuve, a répondu à ce passage de mon discours de réception. On trouvera à la fin de ce discours la réponse de M. Sainte-Beuve. Je la reproduis avec plaisir; car, outre qu'elle est écrite avec le talent qui distingue M. Sainte-Beuve et qu'elle contient beaucoup de vérité, il n'y a rien que j'honore plus au monde que la franchise du caractère et la ermeté des convictions, en littérature comme en toute autre chose.

la Restauration. Heureux temps! On souffrait peu et l'on avait le droit de se plaindre beaucoup. Sans examiner la cause, le public prenait feu pour l'écrivain condamné. Un procès faisait vendre un livre que l'indifférence de la justice eût fait oublier. M. Jay et M. Jouy étaient des gens d'esprit et des écrivains connus. Un éditeur célèbre, trouvant l'occasion excellente, obtint d'eux qu'ils publiassent un livre intitulé *les Ermites en prison*. Le succès fut si grand, que M. Jay et M. Jouy, une fois sortis de captivité, en publièrent un autre, *les Ermites en liberté*. Heureux temps! je le répète. Franchement, quand on relit aujourd'hui *les Ermites en liberté* et *les Ermites en prison*, on regrette que de nobles esprits, qui avaient tant pardonné au patriotisme de la Révolution et à la gloire de l'Empire, n'aient pas eu plus d'indulgence pour ce gouvernement de la Restauration, si doux et si honnête malgré ses fautes. Oh! qu'il est dangereux de s'engager dans un parti! M. Jay ne portait pourtant pas ses vœux au delà de l'établissement sincère de la monarchie constitutionnelle. Après la révolution de 1830, il sortit de l'opposition pour n'y plus rentrer. Le gouvernement de Juillet n'eut pas d'ami plus dévoué que lui. Nommé membre de la chambre des députés, M. Jay n'intervint dans les discussions que pour y faire entendre sa voix respectée en faveur de cette cause que l'on croyait flétrir en l'appelant la cause du juste milieu. M. Jay pensait, hélas! qu'après tant d'erreurs et de

traverses, la France avait atteint le but! C'était sa conviction. Il l'exprime fortement dans son discours même de réception à l'Académie française. Illusion bien naturelle! Et pourtant, quinze années plus tard, un jour de délire populaire a suffi pour briser l'édifice qui portait tant de garanties et de droits!

Mais alors l'âge avait mis M. Jay à l'abri de ces cruels retours de la politique et de la fortune. Retiré loin du théâtre des révolutions, il achevait paisiblement ses jours dans cette maison paternelle qui l'avait vu naître : heureux, car il était en paix avec sa conscience, et la fermeté de ses convictions assurait la tranquillité de son âme! heureux, car il aimait les lettres, et une fable de La Fontaine suffisait pour lui faire passer une douce et riante matinée! heureux, enfin, car une tendre fille, un gendre dont il était justement fier, l'entouraient de leurs affections et de leurs soins! Il est mort entre leurs bras, sans trouble, sans effort douloureux, comblé de jours et plein de reconnaissance envers le ciel! Trop souvent les gens de lettres ne cherchent que la renommée. M. Jay a obtenu le bonheur!

Le bonheur! je me reproche presque d'avoir prononcé ce mot. Qu'importe, au terme de la carrière, que l'on ait été plus ou moins heureux? C'est l'usage que l'on a fait de son talent et de la vie, ce sont les services rendus à l'humanité et à la patrie qu'il faut compter. Quelle place M. Jay a-t-il méritée par ses ouvrages? Il n'est donné qu'à bien peu d'écrivains

de survivre à leur siècle, et d'enchanter encore la postérité après avoir instruit et charmé leurs contemporains. Le génie seul jouit de ce privilége. Il y a un second rang bien honorable encore, et auquel peuvent prétendre les ambitions plus modestes : c'est celui de l'écrivain utile et estimable qui est l'homme de son temps. Ce rang, M. Jay l'a obtenu. Ses livres, appropriés à l'époque où il a vécu, ont presque toujours servi les bonnes causes, la cause du vrai goût dans les lettres, celle des idées généreuses, de la raison et de la justice dans l'État. Il s'est trompé quelquefois, je le pense. On peut, on doit même peut-être condamner quelques-unes de ses opinions. Du moins, a-t-il toujours été sincère avec lui-même et avec les autres. Grand et rare mérite dans ce siècle!

M. Jay ne s'est pas servi seulement des livres pour propager sa pensée : il a eu recours aux journaux. Il faut même le dire avec franchise : si M. Jay a eu de l'action sur ses contemporains, c'est plus encore par ses journaux que par ses livres. Qui ne se souvient du rôle qu'ont joué *le Constitutionnel* et *la Minerve* au commencement de la Restauration, et de l'influence qu'exerçaient alors sur l'esprit public ces deux journaux, par un habile mélange d'idées libérales exprimées avec passion, et de sympathies plus ou moins avouées pour la gloire et pour les malheurs de l'Empire? Après quinze ans de silence, la France se précipitait tout entière vers les discussions de la tribune et de la presse. Elle s'enivrait de ses institutions nouvelles. Tout fut-il pur dans ce mouvement

libéral? Trop de gens ne prirent-ils pas pour amour de la liberté ce qui n'était dans leur cœur qu'un sentiment secret de jalousie démocratique, qu'un reste du levain révolutionnaire, qu'une impossibilité de vivre sous un régime de pondération, sous des lois équitables et modérées? Ce sont des questions que ne songeaient guère à s'adresser ceux qui lisaient *le Constitutionnel* et *la Minerve*. La popularité de ces deux journaux fut immense. Mais combien de gens savent aujourd'hui que M. Jay en fut l'un des plus actifs rédacteurs? Tel est le sort des écrivains de la presse quotidienne : l'oubli les attend; leur nom comme leur influence n'a qu'un jour. Que de verve cependant, que de ressources d'esprit, que de raison même et de force de jugement M. Jay n'a-t-il pas dû déployer dans ces feuilles qu'on ne lit plus? Le temps a tout emporté; tout a péri : l'œuvre et l'écrivain!

Tout a péri! faut-il le croire? Ce qui périt dans les journaux comme dans les livres, n'est-ce pas l'œuvre de l'esprit de parti, ce que la passion du moment a fait naître, et qu'un juste arrêt condamne à passer avec elle? Une seule idée juste peut-elle périr, et revenir sans fruit comme sans gloire à celui qui l'a semée? Qu'a détruit le temps, sinon ce que M. Jay effacerait lui-même aujourd'hui dans les jugements qu'il a portés sur les hommes et sur les choses de la Restauration? Qu'importe d'ailleurs que le nom de l'écrivain périsse, si ce qu'il y a de bon et de vrai

dans sa pensée demeure et se propage? Qu'importe que l'oubli engloutisse son œuvre d'un jour, s'il peut se rendre le témoignage d'avoir été quelquefois utile à la bonne cause? Un journal n'est-il pas l'œuvre de ceux qui le lisent presque autant que de ceux qui le font? et n'est-ce pas un honneur pour l'écrivain que son nom s'efface dans le succès même de son opinion, devenue l'opinion de tous? Sera-t-il pour cela privé de récompense? Lui refusera-t-on l'estime, cette modeste couronne des honnêtes gens? Ne trouvera-t-il pas, dans le sentiment seul de ses droites intentions, de quoi se consoler de bien des injustices et des mécomptes? Et l'amour des lettres, cet amour que tout écrivain digne de ce nom a dans le cœur, ne sera-t-il pas pour lui une source inépuisable de pures et de délicates jouissances, un bonheur de tous les moments?

Pour mon compte, qu'il me soit permis de le dire en finissant : la carrière que j'ai choisie, je la choisirais encore. Bien loin de me plaindre du lot qui m'est échu dans ce siècle de lutte et de travail, je m'en félicite. Ce jour, Messieurs, met le comble à ma reconnaissance. Vous m'avez admis parmi vous, dans le sanctuaire de ces lettres que j'ai aimées et servies toute ma vie; je ne suis que trop récompensé!



Un de nos amis et confrères à l'Académie, un de nos bons et très-bons écrivains en prose, M. de Sacy, venant prendre séance à la place de M. Jay, a dit dans son discours de réception (juin 1855) une parole qui m'est toujours restée sur le cœur, et que je lui demande la permission de relever; parce qu'elle n'est pas exacte, parce qu'elle n'est pas juste :

« Les classiques, disait-il, n'ont pas eu de champion plus décidé que M. Jay, dans cette fameuse dispute si oubliée aujourd'hui, après avoir fait tant de bruit il y a vingt ans. Non que M. Jay s'échauffât contre les romantiques, et que son repos en souffrît: ces haines vigoureuses n'entraient pas dans son caractère, il souriait et ne s'indignait pas. Peut-être n'a-t-il rien publié de plus spirituel et de plus agréable dans ce genre qu'un opuscule intitulé *Conversion d'un Romantique*. Je ne vois à reprendre dans cet ouvrage qu'une seule chose : le romantique y est converti par le classique Pure vanterie! Personne n'a converti les romantiques; en gens d'esprit et de talent, ils se sont convertis tout seuls. Du moins M. Jay donna-t-il dans cette dispute un exemple parfait d'urbanité littéraire. Quel avantage d'avoir toujours la paisible possession de soi-même! »

Je ne veux pas m'attacher à ce qui est relatif à M. Jay, homme de sens et fort estimable, mais qui n'avait certes fait preuve, dans l'écrit dont il s'agit, ni d'intelligence de la question, ni d'esprit, ni d'agrément, et qui n'y avait surtout pas mis le plus petit grain d'urbanité ; ce sont là des éloges sur lesquels on doit être coulant et qui sont presque imposés dans un discours de réception. Ce qui seulement m'a choqué en entendant ces paroles, c'est que je trouvais que notre nouveau et digne confrère faisait bien lestement les honneurs, je ne dis pas de M. de Lamartine (il est convenu qu'on l'excepte à volonté et qu'on le met en dehors et au-dessus du romantisme), mais de M. de Vigny, de M. Hugo, de M. de Musset. Et quant à moi, qui étais plus intéressé peut-être qu'un autre dans le livre de M. Jay, intitulé : *Conversion de Jacques Delorme,* je trouvai aussi qu'on m'avait peu consulté en me

louant aussi absolument d'une conversion qui n'était pas si entière qu'on la supposait.

De ce qu'on s'arrête, à un certain moment, dans les conséquences que de plus avancés ou de plus aventureux que nous prétendent tirer d'un principe, il ne s'ensuit pas qu'on renonce à ce principe et qu'on le répudie. Ce n'est pas à des hommes politiques, qui tous les jours appliquent cette manière de voir aux principes de 89, qu'il est besoin de demontrer cette vérité : de ce qu'on ne va pas aussi loin que tout le monde, et de ce que même, à un moment, on recule un peu, il ne s'ensuit pas qu'on se convertisse ni qu'on renonce à tout.

Mais les principes littéraires sont chose légère, dira-t-on, et ils n'ont pas le sérieux que comportent seules les matières d'intérêt politique et social. Ici je vous arrête ! ici est l'erreur et la méconnaissance du fait moral que je tiens à revendiquer. Il y a eu, durant cette période de 1819-1830, dans beaucoup de jeunes âmes (et M. de Sacy ne l'a-t-il pas lui-même observé de bien près dans le généreux auteur des *Glanes*, cette sœur des chantres et des poëtes?), un sentiment sincère, profond, passionné, qui, pour s'appliquer aux seules choses de l'Art, n'en avait que plus de désintéressement et de hauteur, et n'en était que plus sacré. Il y a eu la *flamme de l'Art*. Ceux qui en ont été touchés une fois peuvent la sentir à regret s'affaiblir et pâlir, diminuer avec les années en même temps que la vigueur qui leur permet d'en saisir et d'en fixer des reflets dans leurs œuvres, mais ils ne la perdent jamais. « Il y a, disait Anacréon, un petit signe au cœur, auquel se reconnaissent les amants. » Il y a de même un signe et un coin auquel restent marqués et comme *gravés* les esprits qui, dans leur jeunesse, ont *cru* avec enthousiasme et ferveur à une certaine chose tant soit peu digne d'être crue. C'est le signe peut-être du *sectaire*, comme disait en ce temps-là M. Auger à l'Académie d'alors. Va pour sectaire! « Je suis donc un sectaire, » disait Stendhal. Quoi qu'il en soit, ce signe persiste ; il peut se dissimuler par instants et se recouvrir ; il ne s'efface pas. Viennent les crises, viennent les occasions, un conflit, l'apparition imprévue de quelque œuvre qui vous mette en demeure de choisir, de dire *oui* ou *non* sans hésiter (et il s'en est produit une en ces derniers temps), une œuvre qui fasse office de pierre de tou-

che, et vous verrez, chez ceux même qui s'étaient fait des concessions et qui avaient presque l'air d'être tombés d'accord dans les intervalles, le vieil homme aussitôt se ranimer. Les différences de religion se prononcent. Les blancs sont blancs, et les bleus sont bleus. Voilà que vous vous retranchez dans le beau convenu et dans le noble, fût-il ennuyeux, et moi je me déclare pour la vérité à tous risques, fût-elle même la réalité.—Ou, en d'autres jours, vous abondez dans votre prose, et je me replonge dans la poésie.

Et pour ce qui est de l'inspiration, et du programme poétique lyrique de ces années primitives, à nous en tenir à celui-là, il y avait bien lieu en effet de s'éprendre et de s'enflammer. Rendre à la poésie française de la vérité, du naturel, de la familiarité même, et en même temps lui redonner de la consistance de style et de l'éclat; lui rapprendre à dire bien des choses qu'elle avait oubliées depuis plus d'un siècle, lui en apprendre d'autres qu'on ne lui avait pas dites encore; lui faire exprimer les troubles de l'âme et les nuances des moindres pensées; lui faire réfléchir la nature extérieure non-seulement par des couleurs et des images, mais quelquefois par un simple et heureux concours de syllabes; la montrer, dans les fantaisies légères, découpée à plaisir et revêtue des plus sveltes délicatesses; lui imprimer, dans les vastes sujets, le mouvement et la marche des groupes et des ensembles, faire voguer des trains et des appareils de strophes comme des flottes, ou les enlever dans l'espace comme si elles avaient des ailes; faire songer dans une ode, et sans trop de désavantage, à la grande musique contemporaine ou à la gothique architecture,—n'était-ce rien? c'est pourtant ce qu'on voulait et ce qu'on osait; et si l'on n'a pas réalisé tout cela, on a du moins le droit de mettre le résultat à côté du vœu, et l'on peut, sans trop rougir, confronter le total de l'œuvre avec les premières espérances.

Il faut vraiment qu'en notre pays de France nous aimions bien les guerres civiles: nous avons toujours à la bouche Racine et Corneille pour les opposer à nos contemporains et les écraser sous ces noms. Mais étendons votre vue et songeons un peu à ce qu'a été la poésie lyrique moderne en Angleterre, de Kirke White à Keats et à Tennyson en passant par Byron et les lakistes, — en Allemagne, de Burger à Uhland et à Ruckert en passant par Gœthe,—et demandons-

nous quelle figure nous ferions, nous et notre littérature, dans cette comparaison avec tant de richesses étrangères modernes, si nous n'avions pas eu notre poésie, cette même école poétique tant raillée. Vous vous en moquez à votre aise en famille, et pour la commodité de votre discours, le jour où vous entrez à l'Académie; mais devant l'Europe, supposez-la absente, quelle lacune!

Il n'est pas jusqu'à ces moindres genres dont on se croyait obligé de sourire autrefois, qui ne méritassent désormais une place dans une Exposition universelle des produits de la poésie, car ils ont eu de nos jours leur renaissance, et retrouvé leurs adorateurs. Le sonnet, non pas le sonnet fade, efféminé, énervé et *à pointe* des spirituels et minces Fontenelles, mais le sonnet primitif, perlé, cristallin, de Pétrarque, de Shakspeare, de Milton, et de notre vieux Du Bellay, a été remis en honneur. Il m'est arrivé d'écrire une grande folie:

J'irais à Rome à pied pour un sonnet de lui,

c'est-à dire pour qu'il me fût accordé de trouver en moi un de ces beaux sonnets à la Pétrarque, de ces sonnets *après la mort de Laure,* diamants d'une si belle eau, à la fois sensibles et purs, qu'on redit avec un enchantement perpétuel et avec une larme. Mais pourquoi appelai-je cela une folie? Je le dirais encore, et, si l'on pouvait faire à pareille condition un tel vœu de pèlerinage, ce sont les jambes qui me manqueraient aujourd'hui plus encore que la volonté et le désir.

Je ne suis donc et ne serai jamais qu'un demi-converti.

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE

I

CICÉRON : LES DIALOGUES DE L'ORATEUR

(*De Oratore*),

TRADUITS PAR M. GAILLARD.

Parmi les ouvrages de Cicéron, les trois traités de rhétorique intitulés : *De Oratore, Orator, De claris Oratoribus*, passent généralement pour ce qui nous est resté de plus parfait d'un homme qui fut à la fois le plus entraînant des orateurs et le plus accompli des écrivains. Chose singulière! à Rome comme à Athènes, c'est au moment où la tribune allait périr avec la liberté que l'éloquence s'éleva à son comble, et c'est de la main de Cicéron que furent écrits ces préceptes de l'art qui bientôt ne devaient plus servir qu'à déguiser, sous des formes spécieuses, la bassesse et la cruauté des délateurs en titre!

Des trois traités que j'ai nommés, celui que l'opinion du plus grand nombre place au premier rang est l'*Orateur, Orator*. Il est adressé à Brutus. Cicéron y parle en son propre nom, et cherche ce que

doit être l'orateur parfait. C'est l'idéal de l'art exprimé par un homme qui en portait non-seulement dans son esprit, mais dans son cœur, l'image la plus sublime que l'intelligence humaine puisse en concevoir. Avec une juste confiance Cicéron s'y prend quelquefois lui-même pour exemple, et laisse assez voir, sous de transparentes réserves, qu'il croyait avoir approché de cet idéal aussi près que possible. Ce n'est pas ici une vanité et une gloriole, c'est un jugement que la postérité a unanimement confirmé. Il existe plusieurs traductions de ce traité. Celle de l'abbé Colin, publiée au commencement du dernier siècle, a passé pendant longtemps pour un chef-d'œuvre. On ne la lit plus depuis que notre savant ami, M. J.-V. Le Clerc, en a fait une qu'il a publiée dans son excellente édition des *Œuvres de Cicéron*.

Le traité *des Orateurs illustres*, *De claris Oratoribus*, est l'histoire de l'éloquence chez les Romains, écrite de la main de Cicéron, avec des jugements littéraires et politiques sur des orateurs dont la plupart ne sont connus aujourd'hui que par cet ouvrage, et des digressions pleines de goût sur l'art. Cicéron y a pris la forme du dialogue; il s'y fait dire par ses deux amis, Brutus et Atticus, ce qu'il ne veut pas dire lui-même de ces vieilles réputations que sa gloire récente avait effacées. Il y garde le rôle de l'indulgence avec une bonne grâce parfaite; il abandonne à ses interlocuteurs celui de la sévérité. Au moment où le lecteur commence à s'impatienter de cette liste de noms inconnus que Cicéron élève à la gloire avec une admiration trop complaisante,

Brutus et Atticus interviennent et tempèrent l'éloge par leurs critiques. Mais à côté de ces orateurs oubliés se trouvent des hommes dont les noms sont restés illustres, quoique les ouvrages qui contenaient les monuments de leur génie oratoire aient péri, les deux Gracques, le vieux Caton, Hortensius le rival de Cicéron, César lui-même. Cicéron juge aussi en passant les orateurs et les historiens grecs; il donne enfin, et c'est là sans doute le morceau le plus précieux de l'ouvrage, sa propre histoire, l'histoire de ses études et de ses progrès dans l'éloquence. En somme, l'antiquité ne nous a pas laissé un morceau plus curieux d'histoire littéraire. Nous en avons une très-bonne traduction par M. Burnouf, le père de celui que les lettres orientales viennent tout récemment de perdre.

S'il est permis de parler de son propre goût, je dois avouer que je préfère à ces deux traités celui qui est intitulé *De Oratore, de l'Orateur*, et dont la traduction par M. Gaillard fait l'objet de cet article. C'est encore un dialogue. Cicéron n'y paraît pas lui-même. Parmi les interlocuteurs qu'il y introduit en assez grand nombre, les principaux sont Antoine, le grand-père du triumvir, et Crassus, les deux plus grands orateurs que Rome eût entendus jusqu'à Hortensius et jusqu'à Cicéron. Antoine développe tout le mécanisme de l'art, mêlant aux préceptes ordinaires des rhéteurs ses propres observations et des souvenirs ou des exemples pris dans ses discours. Crassus traite spécialement du style, de la voix et du geste; mais à chaque moment son génie l'emporte bien au-dessus de son sujet et l'élève jusque dans les

régions les plus sublimes de la sagesse et de la philosophie. Quand il revient au style, il ne donne pas un précepte qui ne soit en même temps un modèle ou de simplicité, ou de grâce, ou d'harmonie. S'il parle des différentes figures destinées à éclaircir et à embellir le discours, il semble que toutes les étoiles du ciel resplendissent dans son langage. La nature même n'est pas plus brillante. On sent que Cicéron a pour Crassus, en le faisant parler, une tendre prédilection ; qu'il lui prête avec amour toutes les richesses de son génie, et que Crassus, ce Crassus si noble, si élégant, si plein de goût pour ce qui est beau, bon et honnête, c'est encore Cicéron! Antoine a la véhémence et quelque chose de la rude enveloppe des vieux Romains, sous laquelle se cachait tant de finesse et de calcul. Il fait semblant de n'avoir ni étude ni science, tout en en montrant comme malgré lui plus qu'un patricien n'en devait avoir. On lui arrache, pour ainsi dire, son secrèt ; on le force à confesser son commerce clandestin avec l'art, et ses lectures, faites à la dérobée, de tous les orateurs et de tous les historiens de la Grèce. Un aveu en amène un autre. Une question le force à nommer tantôt Platon, tantôt Isocrate ; et cet Antoine qui, au commencement de la conversation, semblait vouloir renvoyer l'orateur, pour tout apprentissage, à l'étroite pratique du barreau et de la tribune, finit par se montrer un rhéteur consommé et le plus savant des théoriciens.

Ce que j'aime particulièrement dans cet ouvrage, c'est la forme du dialogue, qui y est plus vif et plus naturel, si je ne me trompe, que dans les autres

ouvrages de Cicéron. Il est certain que, dans la plupart de ses traités philosophiques, par exemple, le dialogue n'est qu'un prétexte pour amener sous des noms différents l'exposition des doctrines appartenant aux diverses écoles de la philosophie. Les personnages se succèdent et se réfutent longuement; ils ne s'interrompent guère. Ils dissertent chacun à leur tour; ils ne causent pas. Dans le *De Oratore,* quoique le fond du discours soit partagé entre Antoine et Crassus, les auditeurs interviennent souvent, et chacun d'eux avec le caractère qui lui est propre : Sulpicius et Cotta, en jeunes gens pleins d'ardeur pour apprendre et de respect pour leurs maîtres; Catulus avec la dignité de son âge et de son rang. Crassus et Antoine se renvoient aussi des plaisanteries pleines d'urbanité et des compliments familiers, comme il convient entre hommes égaux par le talent et les honneurs. Tout est vivant dans ce dialogue. Et dans les préambules qui ouvrent chacun des trois livres, les seules parties de l'ouvrage où Cicéron parle en son nom, quelle touchante éloquence! Quelle peinture que celle du dernier jour de Crassus, de sa dernière lutte contre le consul Philippe, qui en pleine assemblée du peuple avait insulté le Sénat! Quelles réflexions sur le bonheur de Crassus d'être mort avant d'avoir vu la république déchirée par les factions, la liberté anéantie, les meilleurs citoyens emprisonnés, exilés, assassinés, et la tête d'Antoine exposée sur cette tribune illustrée par son génie! Quelle émotion éprouve le lecteur en songeant que, par un pressentiment presque divin, Cicéron prédisait son propre sort

dans celui d'Antoine, et se pleurait pour ainsi dire lui-même!

Si l'on me demandait de choisir celui des ouvrages de Cicéron que je veux relire toujours, je sens qu'après avoir hésité un peu entre le *De Officiis* et le *De Oratore*, c'est ce dernier que je prendrais. Je ne l'ai jamais ouvert sans être comme charmé par la prodigieuse beauté du style, sans me laisser aller avec ravissement au sentiment de bonheur que fait éprouver cette parole claire et transparente comme la lumière qui revêt les bienheureux dans l'Élysée de Virgile. C'est une richesse d'expressions, une élégance et une variété de tours dont rien n'approche. On croirait presque être transporté dans un autre monde et entendre la conversation de ces hommes illustres, sous un ciel plus pur, sous des ombrages plus frais, dans ces bois fortunés, habités par les âmes des justes :

Devenere locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.

Mais aussi quelle difficulté pour un traducteur! Comment rendre tantôt cette précision si juste et si fine, et tantôt cette abondance qui coule comme un grand fleuve, en répandant les mots sans qu'il y en ait jamais un d'inutile ou de perdu? Quand on se laisse simplement entraîner par la lecture, c'est une musique délicieuse qui vous flatte. L'esprit sent la justesse des accords sans se rendre un compte exact de son plaisir, et ne fait qu'apercevoir instinctivement une nuance délicate de la pensée sous chacune

des expressions dont la phrase s'embellit. Quand il faut traduire et trouver en français le mot propre pour répondre au mot latin, alors cette richesse et cette facilité apparentes deviennent la torture du traducteur. Rien n'est si aisé que de traduire Cicéron, si l'on se contente d'exprimer en gros le sens de la phrase; Cicéron n'est pas seulement le plus clair, il est le plus lumineux des écrivains; rien n'est si difficile, si l'on veut pénétrer dans les nuances, saisir ce rayon fugitif qui brille en passant dans chaque expression, ne jamais prendre pour des synonymes ces mots qui ne complètent l'harmonie de la période qu'en représentant toutes les faces de la pensée. C'est Patru, je crois, qui consuma trente ans de sa vie à traduire un seul des discours de Cicéron, et encore un des moins longs, celui que Cicéron prononça pour le poëte Archias, *pro Archiâ poetâ*. Patru, en cela, eut deux torts : celui de donner trente ans à une traduction, et celui de croire que, même avec trente ans de travail, Patru arriverait à égaler Cicéron. Et pourtant, quand on lit cette traduction, on reconnaît que ces trente années de labeur n'ont pas été entièrement perdues; on y sent, malgré certaines bizarreries du style qui a vieilli, je ne sais quoi de cicéronien qu'une précipitation présomptueuse n'aurait pas atteint. Il ne faut approcher de ces grands modèles qu'avec une sorte de terreur religieuse. Faire tout ce qu'on peut pour les atteindre avec la certitude de rester toujours très-loin d'eux, tel est le devoir d'un traducteur.

Je ne pense pas que M. Gaillard ait mis trente ans à traduire le *De Oratore*. Cependant sa traduction mérite, autant que j'en peux juger, d'être placée

parmi les meilleures que nous ayons dans notre langue. Elle subit avec un seul égal succès les deux épreuves auxquelles une traduction doit être mise. Si l'on s'en sert simplement comme d'un secours pour entendre le texte, c'est une interprétation exacte et fidèle. J'ai bien cru apercevoir des faux sens dans deux ou trois endroits, mais ce sont des taches légères et des fautes d'inattention, *quas humana parum cavit natura,* comme il en échappe aux hommes les plus habiles. Veut-on au contraire laisser le texte de côté et lire la traduction comme un ouvrage original? tout y est facile, coulant, d'un style pur et nombreux. M. Gaillard suit la période cicéronienne dans ses gracieuses sinuosités; il en imite autant que possible le développement harmonieux; il ne néglige et ne laisse tomber aucun mot. Ce n'est pas Cicéron sans doute. Et qui pourrait reproduire Cicéron, sinon Cicéron lui-même? C'est une copie aussi bonne qu'une copie peut l'être. Le malheur est qu'on trouve le latin à côté et qu'on est toujours tenté de tourner les yeux de ce côté-là. Pour peu qu'on cède à la tentation, j'avoue qu'il est difficile de revenir à la copie sans se faire quelque violence. Aussi ne dirai-je pas que j'ai lu la traduction de M. Gaillard tout entière; je mentirais. Ce qui est vrai, c'est que toutes les fois que j'ai eu la force de résister à l'entraînement et de m'arrêter pour lire la traduction et comparer, j'ai retrouvé dans M. Gaillard tout ce qu'on peut, je crois, transporter du latin dans le français par une science consommée des deux langues, par un travail persévérant, par un sentiment très-juste des beautés de l'original. Quiconque sait le latin sera enchanté

de voir avec quel bonheur M. Gaillard se tire des pas les plus hasardeux, non pas en éludant les difficultés, mais en les abordant avec courage ; et qui ne le sait pas lira certainement cette traduction avec beaucoup de fruit et de plaisir. Il y retrouvera Cicéron autant qu'on peut le retrouver sous un vêtement étranger.

Notre siècle est le siècle de fer pour les traductions. Il y a cent ans, l'abbé Colin faisait une grosse figure dans le monde avec sa faible traduction de l'*Orateur*. M. Gaillard, avec un travail cent fois meilleur et digne d'être mis à côté de la traduction des lettres de Pline le Jeune par Sacy, ou des morceaux choisis de Pline l'Ancien par Guéroult, n'obtiendra que l'estime de ses confrères de l'Université et d'un certain nombre de vieux amateurs du latin. Ah! les lettres s'en vont, malgré tous les efforts qu'on pourra faire pour arrêter leur décadence! Tout le monde va au collége, et le latin n'est déjà plus qu'une langue savante, dont l'intelligence est réservée à un petit nombre d'adeptes. Avec la connaissance des originaux, on a aussi perdu le goût des traductions. Ne nous y trompons pas cependant, les lettres anciennes entraîneront dans leur ruine cette autre antiquité encore si voisine de nous par le temps, mais que le changement de nos idées et de nos mœurs nous rend chaque jour plus étrangère. Bossuet et Racine ne survivront pas à Virgile et à Cicéron. Où nos pères puisaient-ils cette langue si claire et si précise dont nous avons perdu le secret? cette phrase si nette, si ferme et en même temps si nombreuse? Ils nous l'ont dit eux-mêmes : dans les écrivains d'Athènes et de Rome. Bossuet, parvenu à la maturité de son talent,

est tout latin. En un mot, voulez-vous apprendre à écrire le vrai et le bon français? Lisez et relisez Cicéron. Ce n'est pas moi qui l'ai dit; c'est celui que le siècle de Louis XIV appelait le grand Arnauld.

Quoi! vous aspirez à devenir quelque chose par l'art d'écrire ou de parler, et vous négligez les leçons et les exemples que l'antiquité nous a laissés dans ce genre? Où donc en trouverez-vous de meilleurs? On a dépassé peut-être les anciens sur d'autres points; dans la poésie et dans l'éloquence, on ne les a pas atteints, probablement on ne les atteindra jamais! Je n'ai pas à parler ici de de la poésie. Mais pour l'éloquence, que n'ont-ils pas fait? Sous quelle face ne l'ont-ils pas envisagée? Avec quelle profondeur philosophique n'ont-ils pas sondé tous les secrets de l'art, analysé, classé tous les moyens de persuader et d'émouvoir dans une cause donnée, d'exciter à volonté la pitié ou la haine, de tendre ou de relâcher ces ressorts mystérieux qui livrent à l'écrivain et à l'orateur le cœur de ceux qui l'écoutent ou qui le lisent! Avant Cicéron, les rhéteurs grecs, et au-dessus d'eux le plus pénétrant des philosophes, Aristote, avaient déjà fait de la rhétorique une science complète, fondée sur la connaissance de l'homme et sur la morale. En rhétorique comme en philosophie, on peut dire que Cicéron n'a rien inventé. Seulement, tous ces préceptes il les avait éprouvés au grand jour de la tribune avant de les réduire en théorie. Avec son génie et son expérience, il en élague l'inutile, il les dépouille de cette enveloppe scolastique sous laquelle la subtilité grecque les étouffait, il les ramène aux principes de la philosophie, il les éclaircit par ses

propres observations. Songez que c'est l'éloquence même, pour me servir de la belle expression de Montaigne, qui va vous enseigner par la bouche de Cicéron l'art de toucher, de convaincre, d'entraîner! L'homme qui a composé ces traités de rhétorique est le même qui faisait tomber des mains de Catilina la torche incendiaire et qui le forçait à sortir de Rome; le même qui a laissé ces immortelles *Verrines* où, comme il s'en est justement vanté, se rencontrent tous les tons, depuis celui de la discussion d'affaire la plus simple jusqu'à la plaisanterie la plus fine et à la véhémence la plus passionnée; le même qui, dans ses derniers jours, déjà cassé par l'âge et découragé par le malheur, soutenait contre le futur triumvir Antoine cette lutte héroïque dans laquelle il s'en fallut de bien peu que l'orateur ne vainquît le lieutenant de César.

Cicéron n'est pas moins supérieur dans les autres genres. C'est encore lui qui a réduit la philosophie grecque au bon sens romain. Son traité sur les devoirs, *De Officiis*, restera l'ouvrage de morale civile et politique le plus parfait qui soit sorti de la main des hommes. Après deux mille ans, tout y est encore vrai et praticable comme le jour même où Cicéron l'écrivait; tout y tend à former non-seulement l'honnête homme et le bon citoyen, mais le galant homme et l'homme aimable. Enfin un ouvrage unique dans son genre, et dont l'antiquité ne nous offre pas un autre modèle, ce sont ses lettres, si précieuses pour l'histoire, plus précieuses encore, selon moi, par les rapports qu'elles établissent entre l'âme de celui qui les lit et la belle et excellente âme de Cicéron. On y

trouve et on y a relevé avec bien de l'amertume quelques traits vaniteux dont la naïveté même est une grâce de plus ; on n'y trouve pas un sentiment mauvais ! Dans ses lettres famillières, c'est lui qui encourage tout le monde à défendre la liberté. Au moment même où le triumvirat se formait entre Octave, Antoine et Lépide, il écrivait encore aux chefs des légions et aux gouverneurs des provinces, il les flattait avec sa belle parole pour les retenir dans le devoir. Dans sa correspondance avec Atticus, on le voit sans doute quelquefois abattu, découragé, ne sachant quel parti prendre entre César entouré de tous les mauvais sujets de Rome, et Pompée affectant les airs de Sylla. Remontez à la cause de ses hésitations. Il n'y en a pas d'autre que son honnêteté ! Temps terribles que ceux où il n'y a pas de camp pour l'honnête homme, et où la neutralité n'est pas possible quand on s'appelle Cicéron ! Si vous prenez cette correspondance par son côté domestique et familier, madame de Sévigné n'est pas plus naturelle et plus aimable, elle ne fait pas partager avec plus de simplicité à ceux qui la lisent les émotions de son cœur, les bons ou les mauvais événements de sa vie, ses petits triomphes et ses grandes douleurs. Le style majestueux de l'orateur se détend et s'assouplit dans ces lettres avec une grâce merveilleuse. Et cependant jusque dans les plus petits détails on retrouve encore le grand écrivain, on reconnaît Cicéron; comme dans les plus beaux discours de l'orateur, au milieu des mouvements les plus vifs et de toute la pompe des périodes, l'homme d'esprit et l'homme aimable se laisse toujours entrevoir. Cicéron a plaidé quelquefois de

mauvaises causes, je le crois; il n'a jamais exprimé que des pensées droites et honnêtes. Son âme a pu être abattue, déchirée; son patriotisme et son amour de la liberté n'ont pas fléchi. Dans ses lettres, dans ses discours, dans ses traités de philosophie et de rhétorique, tout respire je ne sais quel parfum d'honnêteté et de patriotisme. Le premier des orateurs et des écrivains de Rome a été aussi le plus grand de ses citoyens.

Je sais que ce dernier point est contesté. On reproche à Cicéron de n'avoir pas compris son temps, de n'avoir pas vu que le moment était arrivé où l'ancien gouvernement ne pouvait plus subsister et où il était nécessaire que le pouvoir d'un seul mît un terme aux compétitions armées des grands. On lui fait un crime de ne s'être pas tué comme Caton, ou, après avoir accepté le pardon de César, de s'être réjoui de sa mort, et d'avoir prolongé contre Antoine une lutte inutile. Cicéron n'a pas sauvé, il est vrai, les vieilles institutions, et je crois bien qu'aucune force humaine ne les aurait sauvées. Mais sa persistance n'a pas été en pure perte; il a laissé au monde un grand et rare exemple, celui du devoir accompli jusqu'au bout. Cicéron se soumettant avec une froide raison à la nécessité et finissant obscurément sa vie dans sa maison de Tusculum jouerait dans l'histoire un triste rôle. Sa modération ne le menait pas au suicide de Caton; son courage et son patriotisme demandaient qu'il pérît dans une lutte suprême. Son sang du moins a laissé une tache ineffaçable sur la victoire des oppresseurs de Rome. Par cette mort il a confirmé toute sa vie, imprimé à ses

ouvrages le sceau de la vérité ; il a fini comme devait finir l'homme qui, trente ans plus tôt, s'écriait dans ses *Verrines*, avec une sensibilité si profonde : O doux nom de liberté ! droits sacrés du citoyen ! loi Porcia ! loi Sempronia ! *O nomen dulce libertatis ! ô jus eximium nostræ civitatis ! ô lex Porcia ! legesque Semproniæ !*

J'avoue ma prédilection; de tous les grands hommes de l'antiquité, celui qui, tout compensé, me paraît avoir réuni le plus de nobles et de belles qualités, c'est Cicéron, Cicéron orateur, philosophe, homme de lettres, Cicéron homme d'État !

8 décembre 1852.

ESSAI SUR AMYOT

ET SUR LES TRADUCTEURS FRANÇAIS AU XVIe SIÈCLE,

PAR M. AUGUSTE DE BLIGNIÈRES.

L'histoire de la traduction formerait un des chapitres les plus curieux de notre histoire littéraire. La première question qui se présenterait serait celle-ci : Quel est l'objet d'une bonne traduction? Les idées ont singulièrement varié sur ce point, selon les siècles. Du temps d'Amyot, les traducteurs, et Amyot tout le premier, n'aspiraient, ce semble, qu'au mérite modeste de faire goûter aux ignorants quelque chose de la docte antiquité. Ils ne traduisaient pas pour les savants ; les savants, dans ce temps-là, se passaient fort bien de traductions. Encore moins avaient-ils la prétention de lutter d'éloquence et de génie avec leurs modèles, de les égaler ou de les surpasser. Une pareille prétention eût été à leurs propres yeux le comble de l'impiété. Aujourd'hui nos traducteurs ne se croient pas non plus des Virgile et des Cicéron.

On a renoncé, je pense, une bonne fois à l'espoir de faire passer le génie des grands écrivains d'une langue dans une autre. On ne traduit pas pour les ignorants. Les ignorants ne se soucient guère, à l'heure qu'il est, de faire connaissance avec Virgile et avec Homère. S'ils lisent quelque chose, ils lisent les romans du jour. Les plus courageux remontent jusqu'à Racine et jusqu'à Molière. On traduit pour ceux qui sont censés entendre les idiomes de l'antiquité, et que la traduction soulage d'une partie de leur peine quand ils sont obligés de lire les anciens. La traduction, en un mot, remplace le commentaire, et en cela, il faut l'avouer, elle rend un grand service, car, à force de se grossir d'inutilités, le commentaire était devenu pour le lecteur une horrible charge au lieu d'un secours.

Mais après Amyot et avant nous, au XVII[e] siècle et au XVIII[e], on s'était fait de la traduction une idée bien différente. Très-sérieusement on traduisait dans l'espoir d'égaler son auteur, cet auteur fût-il Cicéron ou Démosthène, et non-seulement de l'égaler, mais, ce qui est bien plus surprenant encore, de le surpasser en le corrigeant. Perrot d'Ablancourt, le fameux Perrot d'Ablancourt, tant prisé par les connaisseurs de son temps, et ce temps était déjà celui de Corneille et de Pascal, tranchait hardiment du maître et du supérieur dans ses traductions surnommées : *les Belles infidèles*. Il ajoutait, selon son caprice, de l'esprit à Lucien, ou lui en ôtait, pour le rendre plus digne de paraître devant le lecteur français. Tantôt il abrégeait, tantôt il paraphrasait. Le style de Tacite lui semblait-il trop grave, *il l'égayait,* c'est son

expression, par la plus fine fleur de la galanterie française. Si Tacite dit énergiquement quelque part, en parlant de l'aspect terrible que se donnent certains peuples pour effrayer leurs ennemis, *nam primi in acie vincuntur oculi,* « car les yeux dans la guerre sont vaincus les premiers, » Perrot d'Ablancourt traduit : « Car les yeux sont vaincus les premiers en guerre *comme en amour.* » Avec cette correction, Tacite était sûr d'être bien accueilli dans toutes les ruelles. C'était très-naïvement que Perrot d'Ablancourt se croyait en droit de prendre de pareilles libertés et de traiter toute l'antiquité en terre de conquête. Et notez, encore une fois, que cela se passait en plein XVIIe siècle, à une époque où l'on était encore idolâtre des anciens, presque sous les yeux de Racine et de Boileau! Je tremble de le dire : mais Racine lui-même, en affadissant quelquefois dans ses tragédies les personnages qu'il empruntait au drame grec, ne croyait-il pas les embellir? N'était-ce pas pour *égayer* l'Hippolyte d'Euripide qu'il lui donnait une maîtresse? Ne faisait-il pas, en homme de génie sans doute, du Perrot d'Ablancourt?

Quoi qu'il en soit, l'idée de traduire, non pour venir au secours de l'ignorance ou du demi-savoir, mais *pour faire passer dans notre langue les beautés du génie grec et latin,* et pour nous donner des Homère et des Horace français, a été pendant près de deux siècles l'idée et la prétention de l'innombrable peuple des traducteurs. Il n'y a pas bien longtemps encore, un des derniers traducteurs de Virgile et d'Horace, le bon M. Binet, un digne homme et un excellent professeur, s'évertuait à rendre dans sa

prose traînante les beautés sublimes des deux poëtes latins, et se flattait d'y avoir passablement réussi. Il ne lui restait de scrupule, comme on peut le voir dans ses préfaces, que sur certaines témérités de style qu'il croyait s'être permises, et Dieu sait ce que sont ces prétendues témérités! Ces braves gens ne se disaient pas que pour traduire, comme ils l'entendaient, les orateurs et les poëtes de l'antiquité, ce n'aurait pas été trop du génie de Bossuet et de Racine. Cependant les traducteurs pullulaient et jouissaient d'une grande estime. On arrivait très-bien à un bénéfice, à une pension, à l'Académie, avec une traduction qui ne vaudrait pas aujourd'hui à son auteur une place de surnuméraire dans un bureau. Sous François Ier et sous les princes ses successeurs, tous grands amateurs des lettres antiques, le métier de traducteur avait presque été un office en titre et une charge du palais. Amyot fut évêque d'Auxerre et grand aumônier de France. Il est vrai qu'au mérite d'avoir traduit Plutarque avec un succès éclatant, il joignait celui d'avoir été le précepteur de ces deux infortunés rois, les derniers de leur race, Charles IX et Henri III. Mais jusque dans le dernier siècle, sous le règne de Voltaire, l'abbé Colin, avec sa médiocre traduction de l'*Orateur* de Cicéron, et le père Dotteville, avec sa mauvaise traduction de Tacite, se faisaient une réputation. On promettait une traduction dix ans d'avance, comme on promet aujourd'hui un poëme ou une histoire. N'est-ce point Patru, cité par Boileau comme un de nos meilleurs écrivains, qui avait travaillé trente ans à une traduction du *Pro Archiâ poetâ*?

Que sont-ils devenus tous ces traducteurs plus ou moins célèbres de leur temps? Qui lit Patru? qui lit le Tacite de Perrot d'Ablancourt, l'Horace de Dacier, le Quinte-Curce de Vaugelas? Tous les devanciers et les contemporains d'Amyot sont tombés dans l'oubli ou peu s'en faut : les Selve, les Seyssel, les Louis Leroy, ces utiles et modestes ouvriers qui ouvrirent les premiers au public illettré le trésor de l'antiquité grecque et latine. Leurs traductions cependant ne sont pas sans mérite; leur vieux style a son charme. Un petit nombre d'amateurs et de curieux les recherchent encore. Amyot seul est resté populaire. Son Plutarque est toujours le Plutarque du public. Non-seulement on lit Amyot, mais on l'aime, et voilà tout à l'heure trois siècles que cette vogue dure sans varier. Le gaulois du bonhomme a porté malheur à tous ceux qui ont tenté après lui de traduire l'auteur grec. C'est qu'Amyot n'est pas seulement un habile traducteur, un excellent écrivain. Sans doute il a une grâce infinie dans son vieux langage; il est le père de la prose française; il l'a enrichie d'une foule d'expressions pittoresques et de tours heureux; il lui a donné le nombre et la période. Les mots coulent de sa plume avec une merveilleuse abondance. Avec toutes ces qualités cependant, dont quelques-unes sont celles du siècle même et tiennent à la jeunesse de la langue, Amyot aurait pu vieillir et passer de mode comme tant d'autres s'il ne s'était pas peint lui-même dans sa manière d'écrire, si tout ce qui est sorti de sa plume ne portait pas l'empreinte de son caractère, sa physionomie, si je puis ainsi parler. Ce qu'on aime dans les ouvrages d'Amyot, dans ses tra-

ductions d'Héliodore et de Longus, comme dans son Plutarque, c'est Amyot en personne. Son style n'est, ce semble, que l'interprète et le miroir de son âme. Ce style naïf et aimable reflète la bonté de l'homme et l'abondance des belles images qu'Amyot portait dans son propre cœur. Aussi, par un privilége unique, on pourrait presque dire qu'ici le traducteur est devenu l'auteur original ; Amyot n'a pas pris la physionomie de Plutarque, il lui á donné la sienne. Ce sera une infidélité, si l'on veut, mais une infidélité dont je ne pense pas que l'auteur grec ait à se plaindre. Nous ne pouvons plus, nous autres ignorants, nous figurer un autre Plutarque que celui d'Amyot. Les savants auront beau réclamer, nous les laisserons dire. Nous leur permettrons d'avoir un Plutarque pour eux ; nous garderons le nôtre. Le leur sera un grand peintre, mais un dur écrivain, un profond moraliste, mais quelquefois aussi un rhéteur et un esprit sophistique. Ce sera le vrai, soit ; le Plutarque de Chéronée, à la bonne heure. Le Plutarque que nous garderons sera le Plutarque un peu trop babillard peut-être du XVIe siècle, mais si bonhomme et si charmant dans ses causeries, si plein de sens et d'expérience de la vie, un de ces écrivains dont on se fait un ami. Si c'est Amyot qui a créé ce Plutarque-là, tant mieux pour Amyot et tant mieux pour Plutarque.

Il faut avouer cependant qu'Amyot a trouvé une belle matière toute prête, et que, voulant enrichir notre langue d'un des grands monuments de la sagesse et du génie antiques, il a eu la main heureuse en prenant les *Vies* et les *Morales* de Plutarque.

Ce n'est pas que je regarde les *Vies* de Plutarque comme des Mémoires très-exacts et des biographies très-fidèles. Ce qu'il faut y chercher, je pense, c'est l'idéal de l'héroïsme tel que les anciens aimaient à se le représenter dans leurs grands hommes. Je ne dis pas : Voilà Lycurgue et Solon, voilà les deux Catons, voilà César et Alexandre tels qu'ils étaient. Je dis : Les voilà tels que l'imagination grecque et latine se les dépeignait. Ce ne sont pas des individus plus ou moins brillants, ce sont des types, le type du législateur, le type du censeur romain, le type de l'orateur, le type du conquérant. Et qu'importe que ces tableaux aient un peu plus ou un peu moins de vérité réelle, s'ils m'élèvent l'âme en honorant l'humanité, s'ils m'inspirent le désintéressement, l'esprit de dévouement et de sacrifice, la patience dans les mauvais jours, et s'ils me font aimer la vertu et y croire? L'âme ne se décourage que trop par le triste spectacle des choses réelles, surtout quand on avance dans la vie! Qu'une envieuse critique ne nous rabaisse pas au moins ces grands hommes du temps passé! qu'elle ne nous ôte pas nos Romains et nos Grecs! qu'elle permette à l'histoire un peu d'idéal, quand cet idéal est consacré par la tradition!

Les *Morales* de Plutarque sont comme le complément de ses *Vies*. C'est la sagesse même s'exprimant dans le langage le plus aimable et le plus persuasif. Cette sagesse est purement humaine, sans doute, et qui s'en tiendrait aujourd'hui à la morale de Plutarque ne serait qu'un païen. Mais cette morale, puisée dans la raison la plus pure et dans le sentiment

intime de l'honnête et du bien, est cependant le fond solide d'où il faut partir si l'on ne veut pas s'égarer. Il n'est pas sans exemple que, pour s'être cru trop au-dessus de l'honnêteté vulgaire et de la morale naturelle, on soit tombé dans d'étranges écarts, et qu'en ayant les vertus de luxe, on ait manqué des vertus nécessaires. La morale des honnêtes gens du paganisme, pour peu qu'elle tombe dans un cœur droit, sera toujours une excellente préparation à la morale évangélique. Ainsi le pensait-on dans les siècles les plus religieux. Amyot était récompensé de ses traductions par un évêché et retouchait son Plutarque dans les moments de loisir que lui laissaient ses devoirs d'évêque. Bossuet témoigne assez son estime pour la sagesse antique dans la troisième partie de son admirable *Discours sur l'histoire universelle*. Rollin, nourri de l'Écriture sainte, trouvait encore un grand charme dans la morale de Cicéron et de Sénèque et en faisait l'aveu. Remercions donc éternellement le bon Amyot d'avoir naturalisé dans notre langue ces deux œuvres immortelles : les *Vies* de Plutarque et ses *Morales*.

A la vérité, la reconnaissance publique s'est exprimée de toutes les manières envers le gracieux traducteur. Il ne manquait, je crois, à Amyot que les honneurs d'un éloge académique. Enfin, cette dernière justice lui a été rendue. En 1849, son éloge a fait le sujet du concours ouvert pour le prix d'éloquence. L'auteur du livre que j'annonce, M. de Blignières, professeur de l'Université, obtint l'accessit. Encouragé par ce succès, il continua pendant trois ans, avec une patience infatigable, ses recherches sur

la vie et sur les ouvrages d'Amyot, et, par un enchaînement fort naturel, il les étendit insensiblement sur les autres traducteurs du XVIe siècle et même sur les traducteurs les plus célèbres du commencement du XVIIe, sur Perrot d'Ablancourt notamment. Ainsi s'est formé ce livre très-agréable et très-instructif, qui ne paraît, hélas! que lorsque son auteur ne peut plus en voir le succès. M. de Blignières n'existe plus. Une mort prématurée l'a enlevé aux lettres qu'il aimait et qu'il aurait honorées par son talent. Du moins il aura laissé dans ce livre un témoignage de ses heureuses facultés, de ses nobles sentiments, de la pureté et de la solidité de son goût. M. de Blignières était fait pour sentir Amyot et pour l'aimer. La belle âme du vieil écrivain attirait naturellement celle du jeune professeur. Aussi le livre de M. de Blignières a-t-il un mérite que je prise avant tout : c'est un livre vrai. L'auteur ne l'a pas écrit pour écrire et pour faire montre de sa plume brillante; il a suivi son goût et son penchant. Je ne veux pas dire assurément que l'ouvrage soit sans défaut. M. de Blignières était jeune, il avait les défauts de notre temps. Il écrivait avec plus d'élégance que de naturel. Sa phrase n'a pas cette marche simple et lumineuse qui entraîne. Sa pensée, avant de conclure et d'arriver au but, s'égare dans une multitude de petits sentiers où on ne la suit pas sans peine. Grand Dieu, qui nous rendra la belle période du XVIIe siècle ou la phrase courte et nette de Voltaire!

Un autre défaut très-commun aujourd'hui, et auquel M. de Blignières n'a pas échappé, c'est l'abus des notes. Son livre est mal composé, ou plutôt n'est

pas composé du tout. Souvent c'est l'intéressant qui se trouve rejeté au bas de la page ou à la fin du volume, parmi les éclaircissements et les pièces justificatives. Puis ces éclaircissements ont eux-mêmes leurs notes et leurs notules. Avez-vous quelque chose de bon à me faire connaître, anecdote, citation, mot plaisant? Mettez-le dans votre texte, à la place d'honneur et en grosses lettres, et n'obligez pas le patient, je veux dire le lecteur, à courir pour l'aller chercher du haut en bas de la page, du commencement à la fin du volume. Ces voyages sont horriblement fatigants, sans compter que, les notes étant généralement imprimées en caractères plus fins, les yeux du lecteur ne souffrent pas moins que son attention de ces brusques changements.

Ces défauts, encore une fois, sont aujourd'hui ceux de presque tout le monde et de nos bons comme de nos mauvais écrivains. Ils n'empêchent pas le livre de M. de Blignières d'être un très-solide et très-curieux chapitre de l'histoire littéraire du XVIe siècle. On y apprend tout ce qu'on peut savoir sur Amyot, sur sa vie et sur ses œuvres, et beaucoup de choses sur les traducteurs ses contemporains. On y rencontre, chemin faisant, grand nombre d'observations intéressantes sur la formation et le développement de notre langue. Mais ce qui anime tout le livre et ce qui en fait, selon moi, la véritable valeur, c'est l'amour des lettres qui y brille. Ce goût n'atteste pas seulement un bon esprit, il atteste une belle âme. On peut, hélas! avoir le talent d'écrire sans être un homme estimable; on peut être un orateur et un coquin, quoi qu'en ait dit Cicéron. On n'a pas l'amour

des lettres dans le cœur si le cœur n'est pas bon et honnête. Ce livre de M. de Blignières, le seul que la mort lui ait laissé le temps de faire, honorera sa mémoire et fera regretter à tous les amis de la vieille et de la saine littérature cette vie trop tôt interrompue.

6 janvier 1852.

III

ÇONFORMITÉ DU LANGAGE FRANÇAIS

AVEC LE GREC,

PAR HENRI ESTIENNE,

Nouvelle édition, accompagnée de notes et précédée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de cet auteur, par Léon Feugère.

Je sais gré à M. Léon Feugère de s'être beaucoup occupé de nos écrivains du XVIe siècle, ces pères de notre langue et de toute bonne et solide littérature, ces hommes énergiques qui, presque tous, ont produit leurs beaux et doctes ouvrages au milieu de la persécution, sans cesser de prendre part aux querelles politiques et religieuses de leur temps! Nous devons déjà à M. Léon Feugère une bonne édition des œuvres françaises et latines de La Boétie, l'ami de Montaigne. Tout le monde connaît ou est censé connaître le discours de *la servitude volontaire,* que Montaigne a inséparablement uni à son propre livre. Je suis au nombre des admirateurs de cet opuscule de La Boétie; je ne le trouve guère inférieur pour la richesse et l'imagination du style à Montaigne lui-même. Je n'en juge pas non plus trop sévèrement la

pensée. Au moins est-il sûr que la lecture de ce petit ouvrage élève l'âme, l'échauffe, et je me sens profondément dégoûté, pour mon compte, de cette sagesse mondaine qui, à force de craindre ce qui peut troubler l'ordre, proscrirait volontiers toute idée suspecte de générosité. Mais il y a un autre opuscule de La Boétie que l'on connaît très-peu, quoiqu'il ait été aussi imprimé par les soins de Montaigne, les exemplaires en étant devenus rares; c'est sa traduction des Économiques, ou, pour parler son langage, de la *Mesnagerie* de Xénophon, délicieux petit livre, modèle de grâce et de délicatesse, dans lequel je crois que Xénophon se contemplerait avec plaisir. Si nous avions tout Xénophon traduit de cette sorte, Amyot courrait grand risque de n'avoir pas le premier rang parmi nos traducteurs du grec en français.

Nous devons encore à M. Léon Feugère une édition très-bien faite des œuvres choisies d'Etienne Pasquier. Les œuvres complètes d'Etienne Pasquier en deux gros volumes in-folio tiennent place dans toutes les bibliothèques, mais à la condition d'y dormir dans la poussière, car qui ne reculerait devant deux volumes in-folio? Et pourtant l'œuvre et l'homme ont une originalité de caractère, une verdeur et un piquant qu'on ne retrouve pas assez dans les écrivains plus policés du siècle suivant. Il y a du Rabelais dans tous ces personnages du seizième siècle, même dans les plus graves, je veux dire de la malice gauloise, une singulière liberté de pensée, un fonds d'indépendance qui résiste à tout. Il y a aussi du Montaigne par le tour de l'imagination, la vivacité du style, et

une certaine empreinte personnelle qu'ils laissent dans leurs moindres écrits. Leur rhétorique même est un effort malheureux vers l'idéal ; ce n'est pas de l'impuissance de pensée se cachant sous la phrase. Les recherches de Pasquier sur l'histoire de France et ses lettres méritaient mieux que le dangereux honneur de l'in-folio. Je souhaite que les deux petits volumes de M. Léon Feugère fassent lire davantage le vieil écrivain.

Il était juste que Henri Estienne eût son tour. M. Léon Feugère avait déjà publié, il y a deux ans, une nouvelle édition de l'un des ouvrages les plus célèbres de cet écrivain, *la Précellence du langage français;* cette publication en appelait une autre. M. Léon Feugère l'a senti, et il a fait paraître récemment le traité de *la Conformité du langage français avec le grec,* par le même auteur. Ces deux ouvrages en effet se lient étroitement. Ils ont pour but l'un et l'autre de relever l'excellence de notre langue. Que pouvait faire de mieux, dans ce dessein, l'auteur du glossaire grec que d'établir une sorte de filiation entre la langue française et la langue d'Homère et de Démosthènes? Henri Estienne avoue, d'ailleurs, son intention sans détour : « Je fais mon compte, « dit-il, qu'on m'accorde que la langue grecque est « la roine des langues, et que si la perfection se doit « chercher en aucune, c'est en ceste-là qu'elle se « trouvera. Et de là je conclus que tout ainsi que le « temps passé, après que Apelles eût peinct l'image « de Vénus, d'autans que son tableau étoit tenu pour « un parangon de toute beauté, celles qui lui pour- « traioyent le mieux et tenoyent le plus de traits de

« son visage, estoyent estimées les plus belles : « pareillement la langue françoise, pour approcher « plus près de celle qui a acquis la perfection doibt « être estimée excellente par-dessus les autres. » Henri Estienne n'hésite donc pas à mettre le français, non-seulement au-dessus de l'italien, pour lequel il professait une haine particulière, quoiqu'il le parlât admirablement bien, mais au-dessus même du latin, beaucoup plus éloigné, selon lui, du grec que le français. Aussi ne veut-il pas que ce soit par le latin que nous ayons reçu la plupart des mots et des tournures grecs qui sont entrés dans notre langue. Par où donc le grec serait-il venu jusqu'à nous? C'est un côté de la question qui aurait eu grand besoin d'être éclairci, et auquel le savant helléniste ne touche guère. Il est possible, dit-il, à propos de je ne sais plus quelle tournure commune aux deux langues, que *par même gaieté d'esprit les deux peuples se soient rencontrés en façon de parler*. Cette explication me paraît la meilleure de celles qu'il donne. On pourrait peut-être la généraliser beaucoup, et je suis très-disposé à croire, quant à moi, que dans un grand nombre de cas les ressemblances de grammaire entre deux langues viennent tout simplement de la ressemblance des esprits.

Dieu me garde, au surplus, de prétendre porter un jugement sur le fond de l'ouvrage de Henri Estienne! J'abandonne de tout mon cœur la question aux savants. L'opinion de Henri Estienne n'a pas prévalu, voilà le fait. Malgré ses efforts pour établir l'étroite parenté de notre langue avec la langue grecque, cette dernière est toujours restée pour nous

une langue savante. Le latin est un vieux parent auquel nous rendons respect; le grec est un étranger qui nous effraie. Henri Estienne voulait que l'on fît précéder l'étude du latin par celle du grec. L'usage contraire s'est maintenu. Il trouvait le français plus propre que le latin à la traduction des auteurs grecs, et lui-même, je crois, n'a pas publié une seule traduction française des écrivains d'Athènes : toutes ses traductions sont des traductions latines. Sans être un grand savant, on comprend très-bien que le latin, ayant été pendant la domination romaine la langue vulgaire de tous les gens bien élevés dans les Gaules, la langue des lettres, de la politique, des lois, et étant resté jusqu'à nos jours la langue de l'Eglise et de tous les hommes instruits, il a dû laisser de profondes traces dans notre français. Si quelques mots et quelques phrases grecs se sont introduits chez nous, c'est bien plutôt sans doute par l'intermédiaire des Romains, auxquels le grec était très-familier, que par les Phocéens de Marseille, qui sont toujours restés assez étrangers au reste de la Gaule. En un mot, Henri Estienne, avec toute sa verve et toute sa science, n'ayant pas pu réussir à déposséder le latin des honneurs et des droits de la paternité sur notre langue, il faut penser, ce me semble, qu'Henri Estienne avait tort. On n'a pas raison contre tout le monde. Quel dommage pourtant qu'Homère ne nous soit pas aussi familier que Virgile, et Thucydide que Tite-Live !

Ce côté savant de la question mis à part, l'ouvrage de Henri Estienne n'en est pas moins un charmant livre dont il faut savoir d'autant plus de gré à l'au-

teur, qu'au moment même où il défendait ainsi notre langue et essayait d'en démontrer la supériorité, mille autres s'efforçaient de la dénaturer et de la corrompre, les gens du bel air par une invasion de mots italiens qui nous arrivaient à la suite de toutes ces princesses du sang des Médicis, les poëtes et les savants par une introduction barbare de mots empruntés au grec et au latin. Le patriotisme et le bon sens de Henri Estienne se révoltaient contre cette irruption d'étrangers. Pour lui, qui parlait le grec comme sa propre langue, qui écrivait en latin avec une facilité et un naturel extraordinaires, auquel l'italien était si familier, que les Italiens mêmes le prenaient pour un des leurs, jamais il n'a consenti, quand il écrivait dans notre langue, à se servir d'un mot étranger, préférant, s'il le fallait, avoir recours à nos patois qu'il aurait volontiers élevés à la dignité de dialectes, ou *dérouiller,* comme il le dit, quelque vieille expression gauloise. Sa langue, c'était la langue populaire, celle des rues plutôt que celle des salons. Il regrettait déjà ceux de nos vieux mots que l'usage proscrivait peu à peu. Il étudiait dans les romans notre antique et naturel idiome, dont le tour vif et libre, la naïveté narquoise convenaient merveilleusement à son esprit. Aussi son style a-t-il conservé une saveur toute particulière. C'est le français dans tout son piquant; c'est une bonne vieille monnaie qui n'a rien perdu de son poids et de sa valeur. Chose singulière! tandis que Ronsard et les gens de son école se donnaient beaucoup de peine pour forger du français tout grec, et ne réussissaient, par leurs pédantesques inventions, qu'à déshonorer leur talent

et à se rendre illisibles, l'helléniste le plus savant peut-être de son siècle, le déchiffreur de manuscrits antiques, l'auteur du glossaire de la langue grecque en un mot, donnait dans l'*Apologie pour Hérodote*, cette satire si vive et si piquante du clergé, le premier modèle des *Lettres provinciales*, et dans le *Discours merveilleux sur la vie et sur les actions de Catherine de Médicis*, le type tout français du pamphlet politique. C'est que Henri Estienne avait l'esprit juste et le goût sain, tandis que Ronsard, malgré sa verve poétique, avait l'un et l'autre parfaitement faux. Henri Estienne est de la bonne école en fait de style, de l'école de Rabelais et de Marot. Il faudra toujours remonter là quand on voudra bien parler et bien écrire, frapper sa phrase d'une empreinte vraiment française, posséder à fond les tours et les finesses de notre langue. Je ne connais pas de style plus net, plus vif, plus *gai* que celui de Henri Estienne. L'expression me plaît; elle est de lui. Il semble, en le lisant, qu'on se retrouve en pleine vieille France, dans une de ces salles où nos pères se réunissaient pour donner un libre cours à leur humeur et d'où sortaient des mots d'un si bon sel. Je crois voir la malice éclater sous leurs épais sourcils, je ne sais quel mélange de raillerie et de tristesse, de franchise un peu rude et de bonhomie se peindre sur leurs fronts. Montaigne ne l'emporte que par l'art et par le profond calcul de sa naïveté; Henri Estienne est le vrai bourgeois savant et moqueur du seizième siècle. Il n'écrit pas pour écrire. Il a toujours une colère qui le pousse ou une idée qui demande à voir le jour. Son style c'est lui-même. Sa science étincelle

de boutades, son érudition est toute parsemée de retours sur lui-même et sur son temps. Voyez ce petit passage jeté tout au beau milieu d'une dissertation sur des mots grecs; n'est-ce pas de l'esprit français tout pur? « J'avertirai encore de ceci en pas-« sant, c'est que comme cette manière de parler, *je* « *suis votre serviteur,* se doibt rapporter au langage « grec et non au latin, au contraire, le mot de *mais-* « *tresse,* ainsi qu'il se prend par ceux qui font « l'amour, ha convenance avec le latin et non avec « le grec; car les poëtes latins (et principalement « élégiaques) sont pleins de ce mot *domina* en cette « signification; mais les Grecs ont été en cet endroit « mieux conseillés que nous et que les Latins de ne « se vouloir dire valets des femmes pour plusieurs « bons respects, et mesmement de peur d'enfler le « cœur à celles qui l'auroyent déjà assez gros de « nature. » Charmant style et bonne leçon !

Tous les petits traités de Henri Estienne sont pleins de ces traits d'humeur qui sentent, pour ainsi dire, le vif. Chacune des lignes qu'il écrit est empreinte de la passion qui l'agitait au moment même. On croit le voir et l'entendre. Ouvrez le volume à la page que vous voudrez; vous voilà aussitôt en conversation intime avec l'auteur. Vous êtes avec Henri Estienne dans son imprimerie; on lui enlève ses feuillets à mesure qu'il écrit; il se plaint, il crie, il n'a pas le temps d'achever sa page ou de raturer un mot. Voulez-vous savoir pourquoi il abandonne ses éditions commencées, un Plutarque ou un Thucydide, que toute l'Europe savante attend? quelle mouche le pique et le jette dans ces petites compositions fran-

çaises? Lui-même va vous le dire, *rondement et privément*. C'est que trois fois il s'est déjà trouvé malade d'*une sorte de maladie dont les médecins n'ont faict aucune mention, d'un desgoustement de ses actions accoustumées qui l'a contrainct de chercher appétit en des nouvelles, tout ainsi que font ceux qui sont desgoustés des viandes ordinaires*... « La troisième « fois, dit-il, a été depuis environ cinq mois qu'il « pleut à Dieu me priver de la doulce et heureuse « compagnie de celle avec laquelle il m'avoit con- « joinct par le lien qui est entre les chrétiens le plus « estroict. Depuis lequel temps mon esprit, qui avoit « longtemps demeuré coy et tranquille, a esté agité « de tant de tourmentes et tempestes les unes sur les « autres, qu'au lieu de tirer vers orient il a esté « emporté vers occident. » Henri Estienne vous apprendra encore qu'il était né paresseux, avec un penchant naturel pour la vie insouciante et oisive. Henri Estienne paresseux! Eh bien! oui, je le crois. Je suis persuadé que tous les gens d'esprit sont nés paresseux. Il n'y a que les sots, les esprits lourds et lents, qui aiment naturellement le travail. Pour eux, le travail n'est qu'un exercice machinal, sans lequel ils ne se sentiraient pas vivre. Leur tête et leur main travaillent. Leur cœur et leur âme ne travaillent pas. Le travail de l'âme est le seul qui fatigue. On le redoute, il épuise. On vit si bien avec ses propres rêveries! Il est si doux de ne rien faire quand on est avec soi-même en bonne et aimable compagnie! *Bella cosa far niente*, dit madame de Sévigné à sa fille.

Ce paresseux de Henri Estienne pourtant, que

n'a-t-il pas fait? C'est à épouvanter! Dans cette race du seizième siècle, si dure au travail, on ne trouvera personne, je crois, qui ait rendu aux lettres plus de services que lui. Son Glossaire grec tout seul aurait dû occuper sa vie tout entière. C'est le seul ouvrage de ce genre qui ait atteint du premier coup la perfection. On a pu y introduire quelques améliorations dans l'excellente édition que publie en ce moment la maison Didot, et essayer d'en rendre l'usage plus commode par une distribution moins savante des parties; mais le refaire, l'idée n'en viendrait à personne! Il est vrai que Henri Estienne parlait grec pour son plaisir; c'était, pour ainsi dire, la langue de sa maison. Presque toutes les éditions qu'il a données des auteurs anciens, et surtout des Grecs, sont encore recherchées pour leur beauté, leur correction et pour les notes dont il les a enrichies. Son Platon, son Plutarque, son Thucydide sont au nombre de ces livres que les savants achètent pour les consulter et les bibliophiles pour les avoir. On a des Henri Estienne dans sa bibliothèque, comme on a des Elzevirs. Les savants se servent des livres, les amateurs les conservent. Il ne faut donc pas se moquer des amateurs; ils ont leur place et leur rôle dans la république des lettres. On sait que Henri Estienne était imprimeur, comme son père, le fameux Robert Estienne, auteur du *Trésor de la langue latine;* imprimeurs d'une espèce toute particulière, car ce qu'ils imprimaient de meilleur c'était leurs propres ouvrages. Henri Estienne voulait-il publier une édition de quelque ancien célèbre? Sa *copie,* pour me servir d'un terme du métier, il la faisait lui-même. La moitié de son

temps se passait en voyages pour fouiller toutes les bibliothèques de l'Europe et courir à la recherche de quelques manuscrits nouveaux; l'autre moitié à déchiffrer ces manuscrits, à en épurer le texte, à les traduire, à les commenter, à les imprimer, enfin, dans son atelier de Genève, avec un soin, hélas! qui n'est plus guère de mode. C'est ainsi que les lettres lui doivent le premier *Anacréon* qui ait été publié, et plusieurs livres, jusqu'à lui inconnus, de Diodore de Sicile.

Il est triste de penser que cet homme si savant n'a pas été heureux. A qui la faute? A lui-même, je le crains bien, et à son humeur inquiète et chagrine. Henri Estienne était de ces gens qui se font des affaires avec tout le monde, et qui s'en prennent ensuite à tout le monde des mésaventures qu'ils s'attirent. Je serais disposé à lui donner raison contre bien des gens; mais contre son gendre Casaubon, le plus doux et le plus timoré des hommes, c'est impossible! Et puis, quand on a l'humeur libre et satirique comme Henri Estienne, il faut s'attendre à la revanche. Je ne sais par quelle bizarre contradiction ce sont les gens qui se montrent les plus vifs dans l'attaque que la riposte blesse le plus. Ils voudraient des compliments en retour de leurs injures. Voyez Voltaire! Henri Estienne était un peu de cette école-là. Je ne dis pas qu'il eut tort d'attaquer le faux savoir et le pédantisme de son temps, de se moquer des gens de cour et des gens d'Église, de décocher même en passant quelques traits piquants contre le rigorisme des successeurs de Calvin. C'est un beau rôle que celui de censeur universel, mais c'est un rôle

dangereux, et quand on l'a pris, le moins qu'on puisse faire, à coup sûr, est d'en supporter tranquillement les conséquences. Si Henri Estienne avait eu moins d'esprit et d'imagination, il aurait vécu plus heureux, je pense. Il serait sorti moins souvent de sa paisible imprimerie. Il ne serait pas mort, ruiné et abandonné de tout le monde , dans un hôpital à Lyon. Il est vrai qu'il n'aurait pas fait l'*Apologie pour Hérodote,* l'un de ses plus jolis ouvrages; sa réputation ne serait que celle d'un savant. Il a eu plus de gloire avec moins de bonheur : tout se compense.

M. Léon Feugère a mis en tête de cette réimpression de la *Conformité du langage français avec le grec* un essai fort curieux sur la vie et les ouvrages de Henri Estienne. J'y renvoie le lecteur pour plus de détails. Le travail de M. Léon Feugère n'a pourtant pas tout à fait le mérite de la nouveauté, car, il faut être juste, nous possédions déjà sur la famille des Estienne, sur leur vie et sur leurs publications un très-savant ouvrage de M. Renouard, l'ancien imprimeur. J'acquitte une vieille dette de conscience en mentionnant ici M. Renouard. Voilà bien des années que j'avais promis de rendre compte de ses Recherches sur les Estienne et sur les Alde, deux excellents volumes que j'ai dans ma bibliothèque et que je n'y vois pas sans qu'ils me reprochent ma négligence ! Que voulez-vous? la politique nous absorbait dans ce temps-là ; la littérature avait le dessous ; les Alde et les Estienne le cédaient naturellement à M. Guizot et à M. Thiers. Je suis heureux d'avoir eu l'occasion de nommer M. Renouard : il me semble que j'en ai

déjà la conscience toute soulagée. Par parenthèse, et c'est le nom de M. Renouard qui m'y fait penser, n'est-il pas remarquable que la noblesse de l'imprimerie n'a jamais entièrement dégénéré chez nous? Nous avons toujours eu, sinon des Henri Estienne, au moins des imprimeurs hommes de goût et hommes de lettres. Je nommais M. Renouard. Ses éditions, qui datent tout au plus d'une quarantaine d'années, ont déjà la valeur des livres rares et recherchés, non-seulement parce qu'elles sont fort jolies, mais parce qu'on y sent la main d'un éditeur lettré. Nous avons encore des imprimeurs hellénistes. Henri Estienne lui-même ne désavouerait pas Ambroise-Firmin Didot, le traducteur de Thucydide. Et ce bon M. Lefèvre, le patriarche de nos éditeurs, après s'être fait une célébrité et non une fortune avec ses magnifiques réimpressions de nos classiques, n'achève-t-il pas d'user ses yeux à confronter des textes, à rechercher les bonnes leçons? La digression m'entraîne. C'est qu'aimant les livres et les lettres, il m'est impossible de ne pas aimer un peu les imprimeurs et les libraires. Cela vient si naturellement d'ailleurs à propos des Estienne, la gloire de la typographie française! Est-ce qu'on ne dit pas le Plutarque de Vascosan comme on dit le Plutarque d'Amyot? Est-ce que le nom de Barbin ne sonne pas agréablement aux oreilles d'un véritable amateur? Les Estienne, les Elzevir, les Didot, nobles familles auxquelles les lettres doivent trop pour que les lettres ne saisissent pas toutes les occasions de se montrer reconnaissantes envers elles!

Nos destinées sont communes d'ailleurs. Les vicissitudes que la liberté de la presse subit depuis cin-

quante ans, l'invention même de l'imprimerie les a subies à son origine. Cet art admirable, la plus belle conquête peut-être de l'esprit humain, après avoir joui au commencement d'une faveur extraordinaire auprès des princes et des peuples, s'est bientôt vu chargé de toutes les fautes et de toutes les calamités du siècle par des gens qui auraient dû peut-être se les imputer à eux-mêmes. On l'aurait étouffé dans son berceau, si l'on en eût cru les vieux abus qui se sentaient menacés par les flots de lumière qu'il répandait; Robert Estienne et son fils Henri étaient obligés d'aller chercher de la sécurité à Genève; le même prince qui avait fait fondre pour eux des caractères grecs, François Ier, par un édit de 1534, faisait provisoirement défense de rien imprimer dans son royaume, sous peine de la corde. L'imprimerie l'a emporté cependant; ayons confiance. La liberté de la presse l'emportera aussi, et il sera toujours honorable dans l'avenir d'avoir servi la grande cause, celle de la liberté de l'intelligence!

Je ne veux plus qu'adresser une prière à M. Léon Feugère. A mon avis, il nous doit encore quelque chose de Henri Estienne. Lui-même dit quelque part qu'on ferait un excellent livre avec le recueil des préfaces latines mises par Henri Estienne à la tête de ses éditions des auteurs anciens. Pourquoi M. Léon Feugère ne se chargerait-il pas de ce travail? C'est très-bien fait d'avoir réimprimé *la Précellence* et le traité de la *Conformité du langage français avec le grec*. Cependant ces deux ouvrages ne sont pas très-rares; on se les procure assez aisément dans le commerce, et peut-être même y a-t-il un plaisir de plus à les lire

dans les exemplaires originaux avec leur vieux caractères et leur papier jauni par le temps; *l'Apologie pour Hérodote* a été réimprimée dans le dernier siècle; le *Discours merveilleux sur la vie et sur les actions de Catherine de Médicis* se trouve partout. Quant aux dialogues sur *le français italianisé,* s'ils sont rares ils ont aussi beaucoup perdu de leur intérêt. Il faut les laisser dans leur rareté. Mais comment se procurer ces préfaces où, à la critique la plus profonde, Henri Estienne a souvent joint les détails les plus curieux sur lui-même, à moins de réunir à grands frais les vieilles éditions où elles se trouvent? En les réimprimant, ne pourrait-on pas y ajouter quelques-uns des opuscules latins du même auteur? Voilà une publication qui serait digne de M. Léon Feugère et de son éditeur, M. Jules Delalain. Henri Estienne avait trop de talent, il ne faut rien laisser se perdre d'un pareil homme. En général, nos écrivains du XVIe siècle, je dis les écrivains en prose, mériteraient bien qu'on leur rendît une vie nouvelle par d'intelligentes réimpressions. C'est une si grosse portion de notre gloire littéraire que ces écrivains! Certes personne n'admire plus que moi le siècle de Louis XIV avec sa grande police littéraire, politique et religieuse; j'admire le calme et l'ordre qui régnaient dans les esprits, la régularité majestueuse qui brille dans toutes les œuvres de ce temps-là; j'y reconnais, quoi qu'on en dise, l'influence du grand roi. Le XVIIIe siècle se recommande par d'autres titres : quatre grands noms, ceux de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de Montesquieu et de Buffon, le mettent presqu'au niveau du siècle de Louis XIV; j'ai bien

de la peine cependant, je l'avoue, à rejeter au troisième rang ce XVIe siècle si agité et si fécond, le siècle des Budée, des Estienne, des Scaliger, de Rabelais, d'Amyot, de Montaigne et de tant d'autres. Les esprits y étaient libres et fiers, le talent original, les caractères plus fortement trempés peut-être qu'ils ne l'ont jamais été depuis. Quand je lis Henri Estienne, je n'ai guère envie d'aller demander plus d'esprit et de finesse à Voltaire, plus de solidité aux savants auteurs des grammaires de Port-Royal. Réimprimons donc nos écrivains du XVIe siècle, avec choix sans doute et discrétion, mais réimprimons-les. Ce sera un bon remède à l'ennui et à la tiédeur de notre propre temps.

23 juillet 1853.

IV

ORAISONS FUNÈBRES DE BOSSUET,

Nouvelle édition, accompagnée d'un aperçu sur l'Oraison funèbre en France, de notices biographiques et de notes, par M. C AUBERT, professeur au lycée Louis-le-Grand.

L'Université travaille. J'ai là, sous la main, un grand nombre d'éditions nouvelles de nos classiques, données par des professeurs, et parfaitement appropriées au but pour lequel elles sont faites, celui de former le goût et l'esprit des jeunes gens. J'espère bien y trouver le sujet de plusieurs articles. Il est si doux de revenir de temps en temps à cette vieille et bonne littérature, notre vraie gloire! Aujourd'hui je prends une édition nouvelle du plus célèbre des ouvrages de Bossuet, ses *Oraisons funèbres*.

C'est un joli volume imprimé à l'ancienne mode, en beaux caractères bien lisibles, et dans le format in-12, le plus commode de tous. L'éditeur est un professeur du lycée Louis-le-Grand, M. Aubert. On doit à M. Aubert, dans cette édition, un aperçu littéraire sur l'histoire de l'oraison funèbre en France, qui m'a

paru fort bien fait ; des notices biographiques placées en tête de chacune des oraisons funèbres de Bossuet, et quelquefois nécessaires pour rectifier les jugements de l'orateur et du panégyriste, enfin des notes critiques curieuses et solides en général. Quelques-unes de ces notes portent sur des expressions et sur des tours de phrase, en bien petit nombre, qui ont vieilli ou que la stricte grammaire semble condamner. Je ne reprocherai pas à M. Aubert de critiquer Bossuet; on peut trouver à reprendre même dans ces grands modèles de langage et d'éloquence. M. Aubert n'a fait que son devoir d'éditeur et de professeur ; il l'a fait sobrement. Mais j'avoue que dans quelques cas particuliers j'oserais n'être pas de son avis. On est bien fort quand on a Bossuet avec soi. Si quelques-unes des expressions de Bossuet ont vieilli, n'est-ce pas tant pis pour nous, et ce que nous aurions de mieux à faire, ne serait-ce pas de les reprendre? Nous cherchons des mots nouveaux et nous abandonnons les anciens qui valaient cent fois mieux ! Ainsi Bossuet emploie admirablement, ce me semble, le mot *courage* au pluriel ; il dit dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre : « Le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines, sans fin, sans règle, sans soumission, *a emporté les courages;* » et dans celle du prince de Condé : « *Ce grand prince calma les courages émus.* » Que mettrez-vous à la place de *courages?* les esprits, les cœurs, les passions? Ce serait faible et décoloré. Le mot *courages* dit les trois choses à la fois, et quelque chose de plus encore : il remplit la phrase, il l'élève, il lui donne de la couleur et de l'énergie. M. Aubert prétend que *courage*

dans ce sens a vieilli, au singulier comme au pluriel. Tant pis, encore une fois, tant pis si c'est vrai ! C'est nous qui avons vieilli et qui ne parlons plus qu'une langue affadie. Au surplus, je le répète, M. Aubert est très-sobre de critique ; son ton général est celui d'une juste et profonde admiration. Il sent bien Bossuet et il le commente avec goût.

Les plus curieuses de ces notes sont celles, à mon avis, où M. Aubert rapproche des plus beaux morceaux de Bossuet certains passages des orateurs qui l'avaient précédé dans la chaire. Il faut avouer que ces passages brillent par le ridicule, et quelques-uns pourtant de ces orateurs ne sont antérieurs à Bossuet que de quelques années. Combien de progrès le goût n'avait-il pas fait en peu de temps sous l'influence de quelques esprits éminents, à la tête desquels il est juste de placer Pascal et la sévère école de Port-Royal ! Quand on lit, par exemple, l'exorde de l'oraison funèbre du maréchal de Rantzau par l'évêque de Belley, Camus, croirait-on que cette oraison funèbre a été prononcée en 1650, dix-neuf années seulement avant la première des oraisons funèbres de Bossuet, celle de la reine d'Angleterre? Ce passage est d'autant plus remarquable qu'il a quelque rapport par l'idée avec le fameux exorde de l'oraison funèbre du prince de Condé ; Bossuet dit : « Au moment que « j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire de Louis « de Bourbon, prince de Condé, je me sens égale« ment confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il « m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. « Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les « victoires du prince de Condé et les merveilles de

« sa vie? Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, « pour la gloire des âmes extraordinaires, etc. » Camus, évêque de Belley, homme d'esprit et de réputation, en son temps, exprimait la même pensée de la manière que voici :

« Certes, Messieurs, la fertilité est si grande et la « moisson si ample, que je puis véritablement dire « avec ce poëte :

L'abondance me perd et me rend disetteux;

« et avec cet autre, des plus célèbres en élégance « entre ceux de nos jours,

Comme en cueillant une guirlande
On est d'autant plus travaillé
Que le parterre est émaillé
D'une diversité plus grande,
Tant de fleurs, de tant de costés,
Faisans paroistre en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Que les yeux troublés de plaisir
Ne sçavent en cette peinture
Ni que laisser ni que choisir.

« Car, à dire le vrai, si je voulois ramasser les excel- « lentes qualités qui ont mis notre défunt au nombre « des héros de la terre, je ferois plutôt un faisceau « qu'un bouquet, et je succomberois sous cette charge « de baume et de cinnamome. Je me contenterai « d'imiter l'ingénieuse abeille que l'Église, en quel- « que part de son office divin, appelle argumenteuse, « d'autant que voltigeant et bourdonnant sur les

« diverses fleurs d'un parterre, elle semble, au lieu « *de resonnemens,* faire *des raisonnemens,* comme si « elle disoit : De celle-cy je tirerai la doulceur, de « celle-là la constance, de cette autre la fluidité, de « celle-cy la pointe, de celle-là le coloris, de cette « autre l'odeur du miel que je prétends faire. Ainsi « cette bestiole, si petite entre les volatiles, dit le « sage, fait un fruit et un ouvrage qui tient un rang « principal parmi les doulceurs. » Le reste est si ridicule, que je n'ose continuer la citation.

On sait avec quelle éloquence Bossuet parle de la mort. Comment en parlait le père Cotton, bien peu d'années avant la naissance de Bossuet, en 1618? C'était dans l'éloge de M. de Villeroy :

« O moissonneuse de nos jours! ô faucheuse de « nos vies! fière et implacable mégère! qui croiroit « jamais qu'un bras décharné comme le tien fust « d'une si grande force? Et jusques à quand, ô félone « Bellone, feras-tu brandir si furieusement ton cimeterre sur nos testes? Manger toujours et toujours « estre affamée! boire toujours et toujours estre altérée! dévorer toujours et toujours estre en toi des« charnée et sur nous acharnée! Ne sont-ce pas des « prodiges? »

Ne nous moquons pas trop cependant; à part quelques mots et quelques tours qui ont bien réellement vieilli et mérité de vieillir, ceux-là! il ne serait peut-être pas difficile de montrer dans des auteurs très-renommés de nos jours, dans des ouvrages qui ont eu du succès, la même inconvenance de pensée, la même exagération déclamatoire, et tout autant de mauvais goût. Ce n'est pas dans le mot de *bestiole,* ou dans

celui de *faucheuse de nos jours,* que gît ici le vrai ridicule. Ces mots pouvaient être d'un bon usage quand le père Cotton et l'évêque Camus s'en servaient; nous en employons tous les jours que Bossuet n'aurait pas mieux aimés. Le contraste de la dignité de la chaire et du sérieux chrétien d'une oraison funèbre avec ces profanes citations de vers, cette peinture bucolique de l'abeille voltigeant sur les fleurs, le souvenir de la mort ne fournissant au père Cotton qu'une apostrophe toute païenne à la déesse « descharnée, » voilà la faute. Là est le mauvais goût. Il est encore dans l'ampleur de ces détails inutiles au sujet, dans la fausse richesse des expressions et dans l'abus de la couleur. Sommes-nous bien sûrs de n'avoir pas applaudi de nos jours des pères Cotton et des évêques de Belley? Il faut le redire, ces gens-là étaient des gens d'esprit, très-goûtés dans la société de leur temps. Ils aimaient les lettres plus que nous ne les aimons. Ils avaient plus d'étude et de littérature que nous n'en avons. L'opinion les favorisait; le suffrage universel était pour eux. Ce n'est pas le public qui a réformé le goût. Si, quelques années plus tard, toute cette barbarie avait disparu, l'honneur en est dû à quelques hommes prédestinés, à quelques génies plus heureux. Avant d'être corrigés par le public, ces grands hommes le corrigèrent. Avant de le prendre pour juge, ils lui formèrent le jugement. Avant que les oracles de Versailles pussent être utiles à Bossuet lui-même, Bossuet avait appris à Versailles à ne pouvoir plus souffrir dans la chaire qu'un langage sérieux, digne et sévère comme le ministère évangélique. Mon Dieu! nous n'aurons

jamais assez de reconnaissance pour ces grands hommes!

L'édition de M. Aubert me paraît donc fort bonne; mais il y a une chose, avant tout, dont je sais gré à M. Aubert, c'est de m'avoir fourni l'occasion de relire les *Oraisons funèbres* de Bossuet. On croit avoir assez lu ces sortes d'ouvrages et n'avoir plus rien à y apprendre; on se trompe! Ils sont toujours nouveaux! Je ne parle que pour moi, mais enfin j'avouerai que je croyais mon jugement parfaitement arrêté sur les *Oraisons funèbres* de Bossuet. Enfant, j'en avais appris quelques-unes par cœur; à une époque où le goût est plus mûr, je les avais relues et plus d'une fois. Le dirai-je? oserai-je le dire? Oui, ne fût-ce que pour m'humilier. Sur les six oraisons funèbres qui composent la collection, il y en a trois que je croyais, malgré leur beauté, très-inférieures aux autres: celle de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, celle de la princesse Anne de Gonzague et celle de Michel Le Tellier, la première et la dernière en particulier; car M. de Châteaubriand, dans son *Génie du christianisme,* avait déjà relevé avec un goût parfait le parti admirable que Bossuet a su tirer, dans son oraison funèbre d'Anne de Gonzague, des plus petits détails de la conversion de cette princesse. J'achèverai ma confession. Dans l'oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse, sauf le fameux passage, éternellement cité, sur le bombardement d'Alger par Louis XIV: *Tu céderas ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté!* et l'apostrophe non moins célèbre à l'île des Faisans, où se célébra le mariage du roi et de l'infante, je pensais, à part

moi, n'avoir rien trouvé qu'un grand et admirable style sur un fond passablement mystique et ennuyeux. L'oraison funèbre de Michel Le Tellier me touchait encore moins. J'étais choqué de la peinture assez infidèle, il est vrai, que Bossuet y trace de ce personnage, et des éloges qu'il donne à la révocation de l'édit de Nantes. Quant à l'oraison funèbre de la princesse Anne de Gonzague, il fallait toute l'autorité de M. de Châteaubriand pour me faire goûter certains passages d'une petitesse apparente ; ma fausse délicatesse en était blessée.

La dernière lecture que je viens de faire des *Oraisons funèbres* m'a bien changé ! J'ai peur de retomber dans un autre paradoxe. Sans cela, peu s'en faudrait que je ne misse au premier rang l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, et au niveau des autres tout au moins celles d'Anne de Gonzague et de Michel Le Tellier. J'ai vu, j'ai senti dans ces trois ouvrages ce que je n'y avais jamais ni senti ni vu. J'en ai compris pour la première fois le plan et la pensée. Croyez-moi : ne vous figurez jamais en avoir fini avec ces œuvres parfaites. Elles sont, si la comparaison est permise, comme les œuvres mêmes de la nature et de Dieu : c'est une matière infinie d'étude et de contemplation. L'âge change et les impressions changent avec lui. Que goûte d'abord un enfant dans une fable de La Fontaine ? l'historiette elle-même, si naïvement racontée, la sottise du corbeau qui laisse échapper son fromage, l'innocence du pauvre agneau que le loup emporte et dévore. Quelques années plus tard, ce sont les grâces de la poésie qui frappent et enchantent. Plus tard encore, sous le poëte se révèle le pen-

seur. Dans ces fables légères comme dans un drame *à cent actes divers*, apparaît le tableau même du monde et de la vie. Reprenons donc de temps en temps ces bonnes lectures, ne fût-ce que pour nous contrôler nous-mêmes et réformer, s'il y a lieu, notre jugement.

Cette oraison funèbre de la reine, qu'autrefois, Dieu me le pardonne ! j'avais trouvée presque ennuyeuse, est un chef-d'œuvre de grâce et de pureté. C'est d'un bout à l'autre le tableau ravissant de la candeur et de l'innocence chrétienne. Cette pauvre reine, humainement parlant, n'avait guère eu d'autre mérite que sa piété. Ses vertus étaient de celles qui n'ont pas grand éclat dans le monde, soumission, modestie, douce résignation aux infidélités du roi ! Ce n'était pas par ces qualités modestes qu'une reine de France pouvait attirer les regards dans une cour où brillaient les La Vallière et les Montespan. Elle était belle, mais de cette beauté calme et un peu monotone qui n'est que le reflet de la candeur et de la pureté de l'âme. Sa sainteté même, timide et douce comme sa personne, n'avait rien qui brillât aux yeux du monde. Pour faire son éloge, c'est dans son cœur qu'il fallait aller chercher tout ce qu'elle avait eu de gracieux, de tendre, d'héroïque dans son dévouement à ses devoirs ; c'est le sacrifice perpétuel de cette âme brisée par des douleurs secrètes qu'il fallait peindre; c'est l'idéal, en un mot, de la piété toute pure, et la vertu d'autant plus accomplie qu'elle est sans éclat extérieur, que Bossuet avait à faire voir à ses auditeurs : c'est aussi cette peinture qui donne à l'oraison funèbre de la reine un charme, une douceur, une

beauté incomparables! Jamais la perfection d'un cœur innocent, jamais la virginité de l'âme n'a été représentée avec un sentiment si vrai. Il n'y a pas jusqu'à la blancheur éclatante du teint de la reine qui ne fournisse à Bossuet un trait admirable pour achever le tableau de la candeur et de la pureté de cette princesse. N'est-ce pas le ciel même avec ses chastes délices que Bossuet ouvre à son auditoire lorsque, au début de son discours, il représente la reine au milieu des âmes bienheureuses dont la robe d'innocence n'a pas été souillée par le péché ? Tout le monde connaît ce passage, je le sais bien. Je le connaissais aussi, et je l'ai relu avec tant de plaisir !

« C'est dans cette troupe innocente et pure que « la reine a été placée. L'horreur qu'elle a toujours « eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi qui « pénètre jusque dans les cieux nous la fait voir au- « jourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il « me semble que je reconnais cette modestie, cette « paix, ce recueillement que nous lui voyions devant « les autels, qui inspirait du respect pour Dieu et « pour elle. Dieu ajoute à cette sainte disposition les « transports d'une joie céleste. La mort ne l'a point « changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a « pris la place d'une beauté changeante et mortelle. « Cette éclatante blancheur, symbole de son inno- « cence et de la candeur de son âme, n'a fait pour « ainsi dire, que passer au dedans où nous la voyons « rehaussée d'une lumière divine. » Malheur à qui ne serait pas remué jusqu'au fond de l'âme par cette sublime peinture !

Dans l'oraison funèbre de la princesse Anne de

Gonzague, le tableau change : ce n'est plus la candeur de l'innocence, c'est la beauté plus sévère d'une pénitence chrétienne que Bossuet avait à représenter. La princesse Anne de Gonzague était du monde ; elle y avait professé assez ouvertement l'incrédulité. Sa conversion tardive fut l'effet d'un songe, ou plutôt ce songe fit éclater des dispositions qu'à son insu sans doute elle nourrissait déjà dans son cœur. Toute l'histoire de la conversion de cette princesse et des états par lesquels passa son âme est quelque chose de merveilleux dans le discours de Bossuet. Il n'y a pas là de grandes aventures; le roman est dans le cœur. Nous avons tous dans l'âme un roman comme celui-là, dont les péripéties ne nous échappent que parce que nous ne savons pas nous étudier nous-mêmes. Quel est le cœur où ne se passe pas une lutte entre la voix qui nous rappelle à notre origine céleste et le monde qui nous retient? Au XVII[e] siècle, le dénoûment, presque toujours chrétien, de cette lutte s'appelait une conversion. Je préfère pourtant à la description admirable de la conversion d'Anne de Gonzague celle de sa vie pénitente. Je ne connais rien qui fasse mieux sentir, en fait d'art et d'éloquence, l'alliance intime du beau et du sévère. On croirait voir un tableau de Philippe de Champagne. A la vérité, ces sortes de vies vouées à la pénitence la plus rigoureuse au milieu du monde étaient assez communes du temps de Bossuet; il avait eu souvent l'occasion de les étudier et de les prendre sur le fait. On n'en voit plus guère de telles de nos jours : serait-ce parce que nous en avons moins besoin, ou parce que le ciel se gagne aujourd'hui à meilleur

marché? Quoi qu'il en soit, la description de Bossuet n'en est que plus curieuse. Me permettra-t-on de la citer? Ce sera encore un plaisir pour moi de la transcrire.

« Douze ans de persévérance, au milieu des « épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un émi-« nent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès « le premier jour fut immuable; toute sa maison y « entra : chez elle, on ne faisait que passer d'un « exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de « l'oraison ne fut changée ou interrompue, pas « même par les maladies. Elle savait que dans ce « commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la « main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir. « Ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ, son « oraison fut perpétuelle, pour être égale au besoin. « La lecture de l'Evangile et des livres saints en « fournissait la matière : si le travail semblait l'in-« terrompre, ce n'était que pour la continuer d'une « autre sorte. Par le travail on charmait l'ennui, on « ménageait le temps, on guérissait la langueur de « la paresse et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. « L'esprit se relâchait pendant que les mains, indus-« trieusement occupées, s'exerçaient dans des ouvra-« ges dont la piété avait donné le dessein; c'étaient « ou des habits pour les pauvres ou des ornements « pour les autels. Les psaumes avaient succédé aux « cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'était pas « nécessaire de parler, la sage princesse gardait « le silence... Quand elle parlait de Dieu, le « goût intérieur d'où sortaient toutes ses paroles se « communiquait à ceux qui conversaient avec elle;

« et les nobles expressions qu'on remarquait dans « ses discours ou dans ses écrits venaient de la haute « idée qu'elle avait conçue des choses divines. » Quelle connaissance du cœur dans *cette langueur de la paresse* et dans *ces pernicieuses rêveries de l'oisiveté !* Le monde, qui ne s'étudie que légèrement, n'a point de ces délicatesses et de ces profondeurs; il ne connaît de toutes choses, même des passions, que la superficie. Aussi entendez-vous tous les jours des gens qui passent leur vie dans le tumulte des plaisirs et des affaires vous dire tranquillement qu'ils ne se reprochent rien; l'habitude des passions leur a fait comme une seconde innocence, tandis qu'une conscience pure et attentive sur elle-même découvre des abîmes qui l'effraient. Ce n'est pas dans le monde, mais dans la solitude, ce n'est pas dans l'usage, mais dans la fuite des passions que s'apprend la science du cœur. Les plus profonds moralistes sont ceux qui ne connaissent le mal que par la peur qu'il leur inspire et par la haine qu'ils en ont.

L'oraison funèbre de Michel Le Tellier, chancelier de France, est la dernière des trois que j'ai nommées. Dans celle-ci, c'est le ministre chrétien que Bossuet a voulu peindre. L'original ressemblait-il bien au portrait? Il est malheureusement permis d'en douter. Bossuet était orateur : pardonnons-lui, et ne demandons pas à l'éloquence la rigoureuse exactitude de l'histoire. Il y a un passage, dans cette oraison funèbre, où Bossuet se livre lui-même plus qu'il n'a coutume de le faire dans ses discours ; car c'est là le défaut de ce grand homme, si c'en est un ; habituellement il est trop évêque. C'est ce qui fait que ses

ouvrages, quelque admirables qu'ils soient, ne sont pas de ceux qu'on veut avoir toujours avec soi, et dont la lecture est un plaisir de toutes les heures. On les lit comme ils ont été composés, avec une sorte d'apprêt et de solennité, en composant son esprit et son maintien. Dans le passage que j'indique, Bossuet, ayant à parler des rapports du clergé avec le magistrat dont il fait l'éloge, entre pour ainsi dire naturellement en scène. L'homme et l'évêque se confondent davantage. La qualité officielle, au lieu de resserrer l'âme de Bossuet, la fait ressortir, au contraire, et donne à son langage une énergie et une vérité toute particulière. C'est à la fois un éloge de Michel Le Tellier et un appel à la concorde des deux puissances. Je ne puis citer le passage tout entier, malgré l'envie que j'en aurais ; il est trop long : qu'on me passe seulement quelques lignes. Qu'y a-t-il de plus beau au monde que cette peinture de l'Eglise ?

« Ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que « l'Evangile que j'annonce, et l'exemple du grand « ministre dont je célèbre la vertu, m'oblige à recom- « mander plus que toutes choses, c'est le droit sacré « de l'Eglise. L'Eglise rassemble tous les titres « par où l'on peut espérer le secours de la justice. « La justice doit une assistance particulière aux fai- « bles, aux orphelins, aux épouses délaissées et aux « étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, et que « redoutable est le glaive que le fils de Dieu lui a mis « dans la main ! Mais c'est un glaive spirituel dont les « superbes et les incrédules ne ressentent pas le dou- « ble tranchant. Elle est fille du Tout-Puissant, mais « son père, qui la soutient au dedans, l'abandonne

« souvent aux persécuteurs... Son époux est le plus « beau comme le plus parfait et le plus puissant des « enfants des hommes, mais elle n'a entendu sa voix « agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable pré- « sence qu'un moment... Semblable à une épouse « désolée, l'Eglise ne fait que gémir, et le chant de « la tourterelle délaissée est dans sa bouche. Enfin, « elle est étrangère et comme errante sur la terre, où « elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses « ailes ; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne « cesse de traverser son pèlerinage. Mère affligée, « elle a souvent à se plaindre de ses enfants qui l'op- « priment... On se venge sur elle de quelques-uns « de ses ministres, trop hardis usurpateurs des « droits temporels ; à son tour, la puissance tem- « porelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, « et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ « même, etc., etc. » Vous voyez qu'au moment même où Bossuet, de sa voix imposante d'évêque et d'orateur, élevait si haut les droits de l'Eglise, il ne se croyait pas obligé, dans l'intérêt de sa cause, de justifier quelques-uns de ses ministres *trop hardis usurpateurs des droits temporels*. Le paradoxe n'était pas l'arme de ce temps-là. On en avait une meilleure, la foi sincère qui ne craint pas la vérité.

Quand je pense aux trois autres oraisons funèbres de Bossuet, surtout à celle d'Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, frère de Louis XIV, j'ai presque peur d'avoir montré une admiration trop exclusive pour les trois dont je viens de parler. En y réfléchissant, si j'étais obligé de choisir celle que j'aime le mieux, je serais bien embarrassé. C'est le cas d'em-

prunter à Voltaire la seule note qu'il voulait mettre aux tragédies de Racine : Beau, parfait, admirable ! Cela s'appliquerait encore mieux, je crois, aux oraisons funèbres de Bossuet. Seulement la lecture des oraisons funèbres de la reine d'Angleterre, de Madame et du prince de Condé n'a fait que confirmer mon ancienne admiration. Les trois autres, par le goût nouveau que j'y ai trouvé, ont été pour moi des œuvres toutes nouvelles. La maturité de l'âge m'y a fait découvrir des beautés que je n'y avais jamais aperçues. Vieillir est donc bon à quelque chose !

Il y a pourtant, à mon avis, dans les ouvrages de Bossuet un livre plus admirable encore que les *Oraisons funèbres*, plus éloquent que le *Discours sur l'Histoire universelle*. Ce ne sont pas les *Elévations sur les Mystères,* malgré l'inspiration toute lyrique qui règne dans cet ouvrage, ni les *Méditations sur l'Evangile,* malgré le goût qu'y trouvent les âmes sévères et vraiment religieuses. C'est l'*Histoire des Variations*. Dans ce livre unique, Bossuet est à la fois peintre, historien, orateur. Il raconte, il discute, il plaisante. C'est Pascal dans ses *Provinciales*, Tacite dans ses *Histoires,* Cicéron dans ses *Invectives*. Je ne donne assurément pas l'*Histoire des Variations* pour un ouvrage impartial. Bossuet lui-même, en l'écrivant, ne prétendait pas à l'impartialité. Si je m'en souviens bien, il la repousse, au contraire, avec dédain dans une page de la plus haute éloquence. Je ne parle ici que littérairement. Qui n'a pas lu l'*Histoire des Variations* ne connaît pas Bossuet.

Mais au-dessus de tous les ouvrages de Bossuet, il

y a quelque chose de plus digne encore de respect et d'admiration, le caractère de Bossuet lui-même. Tant de simplicité avec tant de génie ! tant de profondeur dans le bon sens ! tant de droiture et d'honnêteté au milieu d'une polémique ardente et avec un parti pris si vif sur des questions brûlantes alors ! Simplicité, droiture, bon sens, mots bien vulgaires ! Oui, dans l'usage banal. Mais pour qui en pénètre le sens, y en a-t-il de plus expressifs et dont on trouve, hélas ! plus rarement l'application? Ce grave, cet éloquent Bossuet, il était doux et bon. Sa vie par M. de Bausset est un des ouvrages les plus touchants que je connaisse. Bossuet est l'honneur de la France, et c'est à notre vieille Eglise gallicane que nous devons Bossuet.

5 janvier 1853.

V

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE,

PAR FÉNELON,

Publiées par M. Lefèvre.

M. Lefèvre réimprime sa belle collection des classiques français, l'un des chefs-d'œuvre modernes de la typographie française. L'édition nouvelle ne sera pas inférieure à la première, si j'en juge par les deux volumes que j'ai sous les yeux. Ils sont magnifiquement imprimés. C'est le *Télémaque* de Fénelon. Caractères et papier, tout en est parfait. M. Lefèvre n'a pas négligé non plus ces ornements secondaires qui font toujours plaisir au lecteur le plus sérieux; chaque livre est décoré d'un joli frontispice. Quant au texte, il est excellent. C'est, à de légères exceptions près, celui de la grande édition de Versailles, avec la division en dix-huit livres, plus conforme, à ce qu'il paraît, aux manuscrits que la division en vingt-quatre livres, qui a cependant en sa faveur l'autorité du marquis de Fénelon, le neveu chéri

de l'archevêque de Cambrai. Un petit nombre de notes géographiques et grammaticales accompagnent le texte ; on trouve aussi dans ces notes les passages des auteurs grecs et latins imités par Fénelon et souvent traduits par lui à la lettre. Enfin M. Lefèvre a mis en tête du *Télémaque* l'*Éloge de Fénelon* par La Harpe, morceau agréable de littérature, quoiqu'un peu au-dessous, je pense, de son ancienne réputation, et dans lequel il faut chercher plutôt quelques bonnes leçons de goût qu'une juste appréciation du caractère de Fénelon. La Harpe ne connaissait que le Fénelon idéal du XVIII[e] siècle, cette espèce de philosophe sentimental ou humanitaire, comme nous dirions aujourd'hui. C'est bien un des côtés de la physionomie de Fénelon ; c'est loin d'être sa physionomie tout entière. A la fin de l'ouvrage, M. Lefèvre a placé, outre une bonne table, chose toujours précieuse, un recueil des principales maximes de morale et de politique contenues dans le *Télémaque*. Ce recueil est rédigé en forme de dictionnaire ou d'index. Il est curieux à parcourir, même quand on vient de lire l'ouvrage. L'enchantement du style fait passer si légèrement sur le fond des choses !

Pour ma part, je sais gré à M. Lefèvre de m'avoir fourni l'occasion de relire le *Télémaque,* bien qu'à vrai dire il ne me faille pas d'occasions très-pressantes pour relire un bon livre. Un prétexte me suffit. Je me passerais même de prétextes. Que faire quand il pleut ? Et quand il fait beau, est-ce que la pureté de l'air, l'éclat du soleil, l'aspect riant de toutes choses, n'ouvrent pas notre cœur à la poésie, à l'éloquence, aux merveilles du monde idéal ? C'est une chose si

douce de se laisser aller au plaisir paresseux de la lecture, comme on s'abandonne à un beau rêve! Juger est plus délicat. J'avoue tout de suite qu'il n'y a pas de livres dont la lecture m'ait fait éprouver des impressions plus diverses que le *Télémaque.* C'est l'histoire de ces impressions que je voudrais naïvement représenter. Je ne jugerai pas; Dieu m'en garde!

Quand j'étais jeune, le *Télémaque* était encore un livre défendu dans la plupart des pensions et des colléges par une vieille tradition universitaire. On ne le lisait qu'en cachette. Il avait tout l'attrait du fruit défendu. C'est assez dire qu'on allait chercher bien vite l'endroit coupable, cette histoire des amours d'Eucharis qui faisait frapper d'interdit le livre tout entier, bien plus, selon moi, par une rancune janséniste contre l'archevêque de Cambrai que par le danger véritable du passage. Dois-je en convenir, pourtant? ma première impression, en lisant le *Télémaque*, a été celle d'un assez grand ennui. Je lisais tout, il est vrai, n'ayant jamais rien pu passer dans un livre. Je commence méthodiquement par la première ligne et je vais jusqu'à la dernière, quoi qu'il m'en coûte. Mentor me gâtait singulièrement Eucharis, et, après tout, j'ai eu beau lire et relire *Télémaque* à tous les âges de ma vie, je n'ai jamais pu comprendre qu'Eucharis motivât une interdiction si sévère. Là n'est pas, à mon sens, le côté dangereux du livre. Je craindrais plutôt que sa lecture ne faussât de jeunes esprits, en leur inspirant le goût d'une morale et d'une politique chimériques, si la longueur un peu rebutante des sermons de Mentor n'y mettait bon ordre. J'absous donc

parfaitement Fénelon pour son Eucharis; je ne crois pas nécessaire de supposer, avec un savant ecclésiastique, que Fénelon ait gardé son *Télémaque* en portefeuille jusqu'au mariage du duc de Bourgogne et ne l'ait remis à ce prince que le jour ou le lendemain de ses noces. Mme de Sévigné et sa fille en lisaient bien d'autres; et l'Eucharis de Fénelon ne devait pas être si dangereuse pour un jeune prince qui avait tous les jours sous les yeux les Eucharis de Versailles.

Quoi qu'il en soit, j'en demande mille pardons au bon goût, mais le *Télémaque* m'a presque ennuyé à la première lecture; il m'en est longtemps resté quelque chose. Il y a des endroits qu'aujourd'hui encore je ne vois pas arriver sans malaise. Par exemple, lorsque Adraste envahit le camp des alliés pendant la nuit, au milieu d'une peinture admirable du désordre causé par cette irruption soudaine, Fénelon abandonne tout à coup le camp à demi brûlé, Hippias expirant sous les coups d'Adraste, Phalante blessé et noyé dans son sang, pour expliquer comment Adraste avait surpris le secret des alliés et savait tout ce qui se passait dans leur camp, grâce à l'indiscrétion de Nestor et de Philoctète : de Nestor, auquel on faisait tout dire en le flattant et en écoutant avec complaisance ses longs discours; de Philoctète, auquel on arrachait son secret en irritant son impatience par la contradiction. Les deux portraits sont admirables. La Bruyère ne les aurait pas tracés avec plus de finesse et de profondeur. Sont-ils bien à leur place? N'interrompent-ils pas l'action d'une manière déplaisante? Ne sauterait-on pas quelques pages, si on l'osait, pour retourner à Adraste et à Phalante?

Jeune, j'aurais décidé. Aujourd'hui je présente des doutes. Mentor, tout le monde en convient, je crois, est un peu trop long, un peu trop prédicateur dans sa morale. Ne descend-il pas même jusqu'au puéril? C'est souvent la sagesse incréée, Minerve, qui parle par sa bouche; n'est-ce pas quelquefois le gouverneur, le précepteur, je dirais presque la nourrice et la bonne d'enfants? Aussi ne doutais-je pas, quant à moi, que le *Télémaque* n'ait été fait pour le duc de Bourgogne enfant, et peut-être pourrait-on reconnaître et marquer à quelle époque de l'âge et de l'éducation de ce prince se rapportent les différentes parties de l'ouvrage. Est-ce pour un jeune homme déjà formé, n'est-ce pas plutôt pour un enfant, que Fénelon a imaginé ce singulier supplice des mauvais rois dans le Tartare, auxquels on présente deux miroirs, l'un dans lequel ils se voient tels que la flatterie les représentait pendant leur vie, l'autre qui leur offre leur image réelle, avec toute la laideur et la difformité de leurs vices? Ce n'est pas que je voulusse retrancher du *Télémaque* ce qui se rapporte directement au duc de Bourgogne; au contraire, on aime à entrevoir derrière le léger voile qui les cache Fénelon et son élève. L'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau est un ouvrage purement romanesque, on le sent trop; le *Télémaque* rappelle jour par jour, heure par heure, la longue lutte de Fénelon contre les défauts naturels du jeune prince, contre ses impatiences, ses hauteurs, ses colères redoutables, son mépris des hommes, son goût pour le faste et pour le luxe. Seulement il n'y a pas de maître, ce maître fût-il Fénelon ou Mentor, dont les gron-

deries ne fatiguent à la longue : toute ma critique se borne là.

Qu'on ne croie pas, au surplus, que j'en sois resté à l'ennui. Non; j'ai eu aussi pour le *Télémaque* ma période d'admiration presque sans réserve. Un jour le rideau s'est levé et il m'a semblé que je sentais pour la première fois toutes les grâces de ce style ravissant! je me suis laissé enchanter; j'ai lu le *Télémaque* comme il faut le lire, je pense, pour en avoir tout le plaisir, sans rien contester, sans rien juger, m'abandonnant de tout mon cœur à la fraîcheur des tableaux, à la sagesse souvent trompeuse, mais toujours brillante des idées, à la séduction de cet art profond qui se cache sous un air de naturel et de naïveté; j'aurais volontiers mis le *Télémaque* au-dessus de tous les ouvrages de notre langue; j'y retrouvais la simplicité d'Homère, la douceur et l'âme de Virgile, la sublimité de Platon. J'étais moins choqué du contraste des idées chrétiennes de Fénelon, avec toute cette mythologie de l'Olympe qu'il rajeunit, que ravi de l'heureux mélange des deux religions. Sa Minerve, c'est la sagesse de Dieu, c'est le Verbe avec je ne sais quoi de tendre et de gracieux qui n'appartient qu'à une déesse; son Jupiter, c'est le père des dieux et des hommes, le Jupiter de Phidias, moins grossier que le Jupiter d'Homère, moins terrible que le Dieu unique renfermé dans son éternel isolement ou dans sa mystérieuse trinité; sa Vénus même, la Vénus de Paphos et de Cythère, quand elle monte dans l'Olympe pour se plaindre à Jupiter, a quelque chose de vraiment céleste. Sa grâce, ses larmes, son sourire font oublier ses fêtes impures.

Rien n'est plus merveilleux que l'art avec lequel Fénelon s'est tiré de ce pas difficile et a sauvé le ridicule de cette théologie qui égale la sagesse, sous les traits de Minerve, à la déesse du vice et des plaisirs honteux sous les traits de Vénus, et qui les fait toutes deux immortelles, toutes deux de la nature divine, toutes deux filles de Jupiter. Peu s'en faut que ce paganisme épuré, ce christianisme embelli de toutes les grâces un peu sensuelles de la mythologie, n'aille jusqu'au cœur, et contre l'intention de Fénelon à coup sûr, ne se montre comme un milieu séduisant entre la grossièreté des superstitions païennes et la sombre sévérité des croyances chrétiennes. Voilà du moins ce que j'ai senti à cette époque d'enthousiasme pour le *Télémaque*. C'est un des articles de ma confession et je veux la faire tout entière. Quant à la politique du *Télémaque*, je la prenais comme un beau rêve. Le monde réel est si laid qu'il y a plaisir à s'en séparer quelquefois. J'oubliais que le *Télémaque* est un livre d'éducation très-sérieusement fait pour un prince destiné à régner. Après tout, les jours d'enchantement sont trop rares dans la vie pour que je regrette ceux où le *Télémaque* m'a semblé si beau.

Je viens de le relire avec toute la maturité de l'âge. Cette fois quelle impression m'en reste-t-il? Je le dirai avec la même franchise. Le *Télémaque* m'a apparu encore sous un jour tout nouveau; il m'a surpris comme si je ne l'avais jamais lu. Je ne crois pas qu'il existe au monde un ouvrage plus singulier, où les contrastes se rapprochent et se heurtent davantage, quelque dissimulés qu'ils soient

par un art prodigieux, un ouvrage plus chrétien et plus païen tout ensemble, plus sage et plus chimérique, plus ingénu et plus habile, plus naturel dans sa forme apparente, plus raffiné et plus calculé au fond, un ouvrage qui se rapproche davantage des anciens quand on le lit superficiellement, et qui s'en écarte plus quand on en sonde les ressorts secrets. C'est le comble et le chef-d'œuvre de l'esprit; c'est le livre d'un grand poëte, d'un sage, d'un homme de génie, auquel il a manqué pourtant l'une des plus précieuses qualités d'un homme de génie, d'un grand poëte et d'un sage, la candeur, la vraie simplicité d'âme, une certaine naïveté de bon sens qui fera le charme éternel d'Homère et de Bossuet. L'esprit a suppléé à tout; il est tout dans le *Télémaque;* le *Télémaque* justifie le mot de Bossuet lorsqu'il disait de Fénelon : *Il a plus d'esprit que moi; il en a à faire peur*. Toute la vie de Fénelon s'explique par le *Télémaque,* ses succès, ses disgrâces, son charme entraînant et l'antipathie profonde qu'il inspirait à Louis XIV, sa passion pour Mme Guyon, la plus raffinée des dévotes avec la prétention d'aller à la piété par la voie la plus courte, ses disputes sur le quiétisme et sur le pur amour, sa condamnation, sa mort enfin sans qu'il ait pu réaliser un seul de ses rêves moraux, politiques et religieux. Ces contrastes, en effet, que je crois voir dans *Télémaque*, ne sont-ils pas Fénelon lui-même? N'éclatent-ils pas dans sa théologie tout aussi bien que dans son admirable roman? Lisez les *Maximes des Saints!* lisez les *Lettres spirituelles!* Que de calcul, que de subtilité, que de travail pour se faire petit et humble, pour arriver à l'abandon et

à la naïveté d'un enfant! Lisez encore sa correspondance avec le duc de Bourgogne et avec les ducs de Beauvillers et de Chevreuse; c'est là que Fénelon se montre tout entier. Comme il tient le duc de Bourgogne sous son joug tout en lui prêchant la fermeté d'action, l'indépendance de jugement! Comme il règle ses moindres pas, et, tout en essayant de le faire homme, comme il le traite et le gouverne en enfant! Dans les lettres aux ducs de Beauvillers et de Chevreuse, quel singulier mélange de tendresse d'âme, de résignation, de détachement des choses de ce monde, et d'aigreur, de rancune implacable, d'ambition profonde!

Homère a inspiré le *Télémaque;* c'est la suite de l'*Odyssée*. Les premières éditions portaient même, je crois, ce titre. Tous les héros du *Télémaque* sont les héros d'Homère, Nestor, Diomède, le sage Ulysse, Idoménée, si étrangement transformé en un roi moderne. Il n'y est question que de la superbe Troie, d'Achille et d'Hector. Au premier aspect, on est enivré par ces souvenirs de l'antiquité. *Il y a dans le* Télémaque *de M. de Fénelon une imitation d'Homère que j'approuve fort,* disait Boileau. Boileau s'y connaissait assurément mieux que moi. Je ne veux pas faire l'helléniste, mais j'ai lu Homère comme tout le monde. Qu'y a-t-il de plus différent que la simplicité d'Homère et celle de Fénelon? Est-ce que Fénelon ne calcule pas sa simplicité? Est-ce qu'il ne la recherche pas? Ne sent-on pas la main de l'artiste partout, et dans ces descriptions de la nature qui sont trop brillantes et trop parées pour être vraies : bois d'orangers, grottes profondes, cascades jaillissantes:

et dans ces mœurs héroïques dont la rudesse apparente n'a pour but que de faire contraste avec l'élégance et le faste de Versailles, et jusque dans ces tresses négligées qui tombent avec une grâce merveilleuse sur les épaules d'Eucharis? Malgré tous ces grands noms antiques, l'illusion tombe souvent, au point qu'on éprouve une sensation désagréable lorsque Fénelon ramène sur la scène le sage Ulysse et Pénélope avec ses amants. Son Ulysse n'est pas plus l'Ulysse d'Homère que sa Minerve n'est la Minerve antique. Au fond, ce qui est admirable dans le *Télémaque*, c'est l'art, l'élégance, une imagination toujours maîtresse d'elle-même. Ce qui y manque... vais-je écrire un blasphème? c'est la simplicité, le naturel, la vraie grâce, la grâce qui s'ignore. Le goût de Fénelon pour le vrai, le simple et le naïf, n'est qu'un goût de l'esprit. Bossuet était simple par le cœur, et voilà la vraie simplicité !

En politique et en morale, ce n'est pas ce qu'il y a d'utopie avouée dans le *Télémaque* qui me choque. L'utopie est permise. Qui serait assez barbare pour défendre à cette malheureuse race humaine de s'enchanter de ses propres rêves? La place de la réalité n'est déjà que trop grande, et l'âge de fer qui a subsisté et qui subsistera toujours peut bien nous passer la fable de l'âge d'or qui n'a jamais été et ne sera jamais. Je suis bien sûr que, dans la description des mœurs de la Bétique, par exemple, Fénelon s'est laissé aller à son imagination sans prétendre mettre un modèle sous les yeux du duc de Bourgogne. Le grave Tacite a fait sa *Germanie;* l'historien de Tibère avait besoin de trouver quelque part la vertu simple

et primitive. La Bétique est la Germanie de Fénelon. Salente est encore une pure utopie. Cette cité, réglée comme un monastère, avec ses sept classes d'hommes assujetties à sept sortes de costumes différents, le jaune, le vert, le rose pâle, etc., n'est qu'un caprice d'imagination, plus digne d'un fondateur d'ordre religieux que d'un politique. Fénelon ne prétendait certainement pas imposer un pareil régime à la France et faire de son prince un abbé de couvent. Tout au plus peut-on apercevoir dans ces règlements un génie minutieux et conjecturer que le gouvernement de Fénelon, si Fénelon eût jamais gouverné, n'aurait pas été exempt de la tyrannie des petites choses. On peut faire des objections plus sérieuses contre la politique du *Télémaque*. Est-ce bien le précepteur du duc de Bourgogne qui se prononce d'une manière si remarquable en plusieurs endroits contre l'hérédité monarchique? En Crète, le roi qu'on élit n'accepte la couronne qu'à la condition que ses enfants n'auront aucun rang dans l'Etat pendant sa vie, et aucun droit au trône après sa mort. Minos est loué d'avoir décidé que ses enfants ne régneraient qu'autant qu'ils resteraient fidèles à ses lois. Mais ce personnage de Mentor lui-même, quelle singulière création! Je n'accuse Fénelon d'aucune ambition petite ; je crois qu'il en avait, à son insu même, une immense. Il n'y a aucune illusion à se faire. Mentor, c'est Minerve ; Minerve, c'est Fénelon en personne, représentant la sagesse de Dieu. Jamais l'idée du gouverneur n'a été élevée plus haut. Télémaque n'a pas un désir, pas une pensée secrète qu'il ne doive faire connaître à Mentor. Quand il aime Antiope, il le

cache à tout le monde, si ce n'est à Mentor. Au camp des alliés, Télémaque commande à tous les rois, même au vieux Nestor et à Philoctète, l'ami d'Hercule. Tout le monde lui cède; il a quelque chose de divin. Sa sagesse, son éloquence, son courage, mettent à ses pieds princes et soldats, amis et ennemis. C'est un homme et plus qu'un homme. Revenu à Salente et devant Mentor, ce n'est plus qu'un enfant. Il rougit, il tremble. Le gouverneur reprend son terrible ascendant; le vainqueur d'Adraste redevient l'élève modeste et soumis qui attend pour parler la permission de son maître. Quand on a lu le livre jusqu'au bout, il reste un grand doute dans l'esprit, malgré les précautions habiles de l'auteur, qui semble avoir prévu l'objection; que deviendra un prince ainsi élevé? sera-t-il jamais autre chose qu'un enfant aimable et docile? Minerve n'a-t-elle pas tort de remonter au ciel? Télémaque roi aura tant besoin d'un premier ministre! Le duc de Bourgogne aurait été plus heureux; Fénelon restait sur la terre.

Il a manqué au *Télémaque* une grande épreuve; le duc de Bourgogne n'a pas régné. Je sais tout ce que le duc de Saint-Simon dit de ce prince, et je sais aussi quelles larmes la France entière a versées sur sa tombe. Le cri des contemporains est venu jusqu'à nous. Leur désespoir et leur deuil a longtemps survécu dans le cœur de la postérité. Par malheur, ces enthousiasmes sont trop communs en France; je m'en défie. Le duc de Bourgogne aurait-il été un vrai roi? Télémaque sur le trône aurait-il été un homme? Le premier acte du duc de Bourgogne

aurait tranché la question. L'élève, le disciple destiné à avoir toujours un maître aurait appelé Fénelon à la cour, en aurait fait un premier ministre ou mieux encore, un conseiller intime, un directeur spirituel et temporel. Le petit-fils de Louis XIV, le roi, l'homme, au risque d'être accusé d'ingratitude envers Fénelon, l'aurait laissé dans l'archevêché de Cambrai. Avec Fénelon à Versailles, jamais le duc de Bourgogne n'eût pu être que le sujet et l'élève; Fénelon seul aurait été le roi. Minerve aurait gouverné; Télémaque aurait vieilli dans une éternelle enfance. Fénelon n'était pas de ces hommes avec lesquels on partage le gouvernement; il était de ceux auxquels il faut tout ou rien. Fénelon possédait le cœur du prince. Comment n'aurait-il pas eu tout? Sous des formes profondément respectueuses, il n'y a pas un mot dans ses lettres au prince qui ne sente l'empire, l'empire froid, absolu, le commandement sans réplique. Après tout, eût-ce été un si grand malheur pour la France d'être gouvernée par Fénelon? Je ne sais; Mentor me fait peur; j'aurais craint que Fénelon ne voulût faire de la France entière un enfant, un élève, un Télémaque ou un duc de Bourgogne. La tyrannie systématique du bien m'inspire presque autant d'antipathie que la tyrannie du mal. Peut-être vaut-il mieux pour tout le monde que Fénelon soit resté un grand évêque exilé, le duc de Bourgogne un jeune prince enlevé à l'amour de la France, et le *Télémaque* un roman!

En littérature comme en politique, deux époques bien distinctes partagent le règne de Louis XIV.

Dans la première, époque de gloire et d'enchantement, les lettres n'ont de voix que pour célébrer le monarque jeune et victorieux. La poésie chante ses triomphes, l'éloquence élève jusqu'aux nues sa sagesse; dans la chaire même, malgré le scandale de ses amours, on vante sa piété. Son gouvernement est pour les politiques le modèle du gouvernement royal. Bourdaloue et Bossuet parlent du roi comme Boileau, Racine et Molière. L'entraînement est universel. Louis XIV est l'idole de la France, et cela dure plus de trente ans. Dans la seconde, qui embrasse presque le même nombre d'années, époque de déclin et de malheur, une opposition formidable s'élève. On dirait que ce n'est plus le même peuple; c'est pourtant toujours le même roi, plus grand peut-être dans l'adversité par la fermeté de son âme qu'il ne l'avait été dans l'orgueil de ses prospérités. Massillon remplace Bourdaloue dans la chaire, et l'auteur du *Petit Carême* se fait déjà sentir dans les sermons prêchés à Versailles devant le vieux roi. Saint-Simon note tout ce qu'il voit et prépare les matériaux de ses terribles Mémoires. Fénelon remplace Bossuet. Du fond de son exil, il dirige une opposition secrète contre le gouvernement de Louis XIV; par les ducs de Beauvillers et de Chevreuse, il introduit cette opposition jusque dans les conseils du roi, et par le duc de Bourgogne dans sa famille. Les hommes de la première époque, malgré leur enthousiasme excessif pour le maître, se distinguaient par un bon sens très-net, par un fond de génie qui leur imposait la mesure en tout et réglait leurs idées comme leur goût. Le réel était assez brillant pour qu'ils s'en

contentassent en l'embellissant un peu. Les hommes de la seconde époque, dégoûtés et rebutés du présent, s'abandonnent à leur imagination ; il leur faut à tout prix autre chose que ce qui est ; ils se créent un idéal de sagesse, de vertu, de bonheur dont la poursuite les jette trop souvent dans le chimérique. Louis XIV, qui dans les trente premières années de son règne n'avait trouvé d'opposition nulle part, en trouve partout dans les trente dernières. Le *Télémaque,* que Fénelon en ait eu ou non le dessein secret, est le manifeste de cette opposition. Louis XIV ne s'y trompa pas. L'effet en fut grand en France ; il fut terrible à l'étranger. Tout ce côté du *Télémaque* qui contribua tant à sa popularité est à peu près perdu pour nous. Il faut l'avoir présent à l'esprit néanmoins, si l'on veut bien comprendre ce livre. L'ouvrage de Fénelon est beau et séduisant, comme l'est toute opposition qui n'a qu'à promettre ; il est souvent faux et chimérique au même titre. En littérature, en morale, en politique, en religion même, il présente un problème à résoudre : Est-ce un roman ou un poëme ? est-ce le rêve d'un utopiste ou le code d'un sage ? un pamphlet ou le résumé le plus pur de la politique des philosophes ? est-ce un ouvrage païen ou un ouvrage chrétien ? C'est tout cela ensemble, accordé et fondu avec un art prodigieux par un esprit à qui rien n'était impossible, et revêtu d'un style qui serait ce qu'il y a de plus beau et de plus enchanteur au monde s'il n'y avait pas quelque chose de plus enchanteur encore, la grâce toute simple et la vérité naïve !

24 novembre 1853.

VI

ŒUVRES COMPLÈTES DE MASSILLON,

Édition de 1745; édition de 1810, donnée par M. Renouard.

Chacun a sa dévotion d'inclination et de préférence : la mienne, que je ne donne pas pour la meilleure, est de m'édifier le plus littérairement que je le puis et de profiter de toutes les fêtes de l'année pour relire tantôt quelques bonnes pages de Nicole, tantôt un sermon de la vieille chaire française, illustrée par les grands orateurs du xviie siècle.

En relisant donc cette année le *Grand Carême* de Massillon, dans la belle édition donnée en 1810 par M. Renouard, j'avoue que le fond des choses n'a pu m'empêcher d'être attentif à un certain nombre de locutions bizarres et de phrases négligées, qui m'ont paru tout à fait indignes de l'élégant rival de Bourdaloue. Etait-ce de simples fautes d'impression? Pour le savoir, j'ai pris le moyen fort simple de confronter l'édition de M. Renouard avec l'édition de 1745, don-

née sur les manuscrits mêmes de Massillon, après sa mort, par le père Joseph Massillon, son neveu. Massillon, s'il faut en croire d'Alembert, retouchait sans cesse ses manuscrits, ce qui prouve qu'il n'était pas insensible à sa gloire de bel écrivain; mais il ne paraît pas qu'il ait fait imprimer de son vivant aucun de ses sermons. L'édition de 1745 est donc l'édition *princeps* ou l'édition originale. M. Renouard déclare dans sa préface qu'il n'a pas cherché un autre mérite que celui de la reproduire fidèlement; j'ai comparé, en effet, les deux éditions, et le résultat de cette comparaison a été que la plupart des locutions et des phrases mal sonnantes que j'avais trouvées dans le *Massillon* de M. Renouard existaient déjà dans le *Massillon* de 1745, dans l'édition qui a servi de modèle à toutes les autres.

Reste une question grave et qui ne pourrait être résolue que par un nouvel examen des manuscrits de Massillon. Cette édition de 1745 n'est-elle pas fautive elle-même en bien des endroits? Il ne faut pas se dissimuler que, si nos pères avaient d'ailleurs toutes sortes de mérites que nous n'avons plus, il leur en manquait un, celui de bien corriger leurs épreuves quand ils faisaient imprimer leurs propres ouvrages, ou d'être des éditeurs exacts et fidèles quand ils faisaient imprimer ceux des autres. La Bruyère a donné lui-même neuf éditions de ses *Caractères;* les fautes y sont nombreuses, la ponctuation surtout en est détestable. J'ai eu sous les yeux l'édition originale du petit traité de *l'Éducation des Filles*, par Fénelon. C'est, je crois, la plus incorrecte de toutes celles qui existent, et Fénelon cependant n'était pas alors un

assez grand personnage pour ne pas surveiller lui-même l'impression de ses ouvrages. Racine a été plus heureux. Si depuis sa conversion il ne s'est plus occupé de revoir les éditions que l'on donnait de ses pièces de théâtre, l'exact Boileau les a revues pour lui. Aussi sont-elles imprimées avec beaucoup de soin. C'est dans le siècle suivant que de téméraires éditeurs se sont permis trop souvent de corriger Racine et de lui prêter leurs idées et leur style. Les sermons de Bourdaloue n'ont été imprimés qu'après sa mort par les soins du père Bretonneau. Pour le papier et pour le caractère, l'édition est très-belle; elle est fameuse parmi les amateurs, et se paie fort cher. On l'appelle l'édition Rigaud. Je préviens ceux qui l'ont dans leur bibliothèque, si jamais ils la lisent, qu'ils la trouveront très-fautive.

Ce qui est arrivé à Bourdaloue, malgré les soins du père Bretonneau et l'importance que tout l'Ordre des jésuites devait attacher aux œuvres d'un homme qui avait été l'honneur de la Compagnie, ne pourrait-il pas être arrivé à Massillon? Faut-il mettre sur son compte des négligences et des locutions telles que celles qu'on va voir? Est-ce Massillon qui, en parlant des instances de la Chananéenne dans le second de ses deux sermons sur *la prière,* a dit : « Elle crie, à « la vérité; mais le cri invisible de son cœur est en-« core plus puissant : Elle pleure; mais ses larmes ne « sont qu'une faible expression de sa peine : Elle « touche les assistants par le spectacle de sa désola-« tion mais son cœur offre aux yeux de Jésus-Christ; « *un cœur mille fois plus touchant.* » *Un cœur* qui offre aux yeux de Jésus-Christ *un cœur plus tou-*

chant! J'ai bien cru que c'était une faute de M. Renouard. Mais non, la bonne édition de 1745, l'édition *princeps,* donne précisément la même leçon. Il semble cependant qu'il n'y a pas à hésiter et qu'il faudrait corriger ainsi la phrase : « Elle touche les assistants « par *le spectacle de sa désolation,* mais son cœur « offre aux yeux de Jésus-Christ un *spectacle* mille « fois plus touchant. » Je crois que c'est en effet ce que Massillon a dû écrire. Qui oserait néanmoins substituer cette leçon à celle de l'édition originale sans l'autorité des manuscrits? Quel scrupule! direz-vous. Mettez *spectacle,* qui est évidemment le mot que Massillon a eu dans l'esprit, s'il ne l'a pas eu au bout de la plume, et n'en parlons plus! Quel scrupule? Je vous déclare que si l'on accorde une fois aux éditeurs une pareille licence, le texte entier de nos écrivains classiques fondra sous leurs corrections et sous leurs restitutions arbitraires. D'évidence en évidence, on arrivera à faire exprimer à Bossuet et à Corneille des idées qu'ils n'ont jamais eues, dans une langue qu'ils n'auraient jamais voulu parler, et nous aurons, au lieu du vrai La Fontaine et du vrai Racine, le Racine de M. Luneau de Bois-Germain ou le La Fontaine de je ne sais qui.

Je continue. Dans la péroraison du sermon pour le mardi de la Passion sur *le salut,* je lis cette phrase : « Ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des évé-« nements; c'est le comble de la folie quand il s'agit « de l'éternité; et d'autant mieux que vouloir risquer « ici, c'est être assuré de tout perdre. *Rapprochez « toujours les usages et les exemples à la règle;* sou-« venez-vous qu'il y a une infinité de voies qui

« paraissent droites aux hommes et qui néanmoins « conduisent à la mort, etc. » *Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle !* Quoi ! Massillon, un écrivain si élégant et si pur, qui corrigeait sans cesse ses manuscrits, d'Alembert le dit, et je le croirais quand d'Alembert ne l'aurait pas dit; Massillon aurait laissé échapper de sa plume une pareille phrase? Il y a deux manières de la corriger. Massillon a pu dire, et cette manière de parler se rencontre souvent dans ses œuvres : *Rappelez* toujours les usages et les exemples *à la règle;* ou bien : *Rapprochez* toujours les usages et les exemples *de la règle.* Ce qu'il n'a pas dit, sans doute, c'est ce qu'on lui a fait dire. La faute est manifeste, je le crois; j'étais même très-disposé, dans ma colère, à la mettre sur le compte de l'édition de 1810. Je me repentais déjà d'en avoir acheté fort cher un exemplaire relié en maroquin rouge, à une vente récente. J'ai consulté l'édition de 1745, toujours la bonne édition! Cette fois encore, je suis obligé de le reconnaître, M. Renouard n'a été que le copiste fidèle de son prédécesseur, le père Joseph Massillon, neveu du grand écrivain!

Dans le sermon sur *la Passion*, ce sermon si beau, si souvent cité, l'un des chefs-d'œuvre de la chaire française, Massillon représente l'âme de Jésus-Christ saisie d'horreur à la vue de toutes les iniquités dont elle est chargée, à la vue de tous les péchés passés et futurs du monde qui retombent sur elle, et en particulier des péchés de cet auditeur auquel Massillon s'adresse par un tour qui lui est familier : « Rien « ne lui échappe de toutes les horreurs de votre « vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette

« passion honteuse *qui vous a suivi de tous les âges*, « et qui a infecté tout le cours de votre vie, etc. » La faute est peut-être moins sensible ici. A la rigueur, cette tournure : *La passion qui vous a suivi de tous les âges* peut s'expliquer. Il y a bien à parier cependant que c'est *dans tous les âges* qu'il faut lire. Mais comment hasarder cette correction quand la leçon, qui semble défectueuse et qui choque l'esprit tout d'abord, est celle de l'édition faite sur les manuscrits? Vers la fin du premier point du même sermon, je lis encore : « Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, « dans votre agonie, comme le modèle des pénitents : « *voilà ce qui doit nous en coûter* pour nous réconcilier avec votre père. » Disait-on, du temps de Massillon : *Voilà ce qui doit nous en coûter*, au lieu de : *Voilà ce qu'il doit nous en coûter?*

Je pourrais multiplier beaucoup ces citations. Par exemple, est-ce bien Massillon qui écrit tantôt, comme nous écririons aujourd'hui : *Les inclinations que nous avons apportées en naissant*; et tantôt : *Les inclinations que nous avons portées en naissant?* Cette dernière locution se représente plusieurs fois. En général, ce qui me met en doute sur la correction de l'édition de 1745, malgré les éloges que lui ont donnés tous les bibliographes, gens, il faut le dire, trop sujets à ne lire des livres que le titre, c'est que la ponctuation en est on ne peut plus mauvaise. Ici la chose est hors de doute : chacun peut s'en assurer par ses yeux. Non-seulement il y a des points d'interrogation où il n'en faudrait pas et il n'y en a pas où il en faudrait, mais il arrive que le sens même des phrases est misérablement défiguré par un point

placé mal à propos ou omis. Je ne connais rien de plus impatientant qu'une mauvaise ponctuation, qu'il faut rectifier soi-même en lisant. C'est une voiture qui vous cahote. On s'arrête quand il faudrait aller; on va quand il faudrait s'arrêter. L'esprit est obligé de revenir sur ses pas. Pour Dieu! ne ponctuez pas du tout! le sens et mon esprit ponctueront tout seuls. Je me fie à vos points et à vos virgules, et ils m'assassinent. Je crains moi-même de tomber dans les infiniment petits et d'impatienter le lecteur par ces minutieuses remarques. Pourtant ces minuties, c'est le style, c'est au moins une partie essentielle du style. Une phrase bien ou mal faite, un mot bien ou mal placé, une expression propre ou impropre, c'est ce qui fait le bon ou le mauvais écrivain, et cela est vrai surtout des écrivains comme Massillon, qui brillent principalement par la pureté et l'élégance. Massillon ne prend pas ses mots indifféremment comme la passion les lui donne; il les choisit avec réflexion, les plus beaux qu'il peut, jusqu'à fatiguer quelquefois par le poli de ses phrases et l'éclat trop continu de ses expressions. Il développe avec une complaisance un peu monotone ses belles et longues périodes, il les déroule au soleil; si vous jetez au milieu des anneaux brillants de sa phrase un point malencontreux qui la coupe où il ne faut pas, tout est perdu. Le corps élégant de la diction n'offre plus que des tronçons qu'on ne sait comment rejoindre. Je crois que Bossuet défierait toutes les incorrections; son génie se retrouverait toujours et se referait, pour ainsi dire, de lui-même. Otez à Massillon sa pureté et son élégance, il se ternit et s'éteint tout entier.

J'ajoute qu'une fois en défiance contre le texte qu'on a dans les mains, tout devient sujet de doute et de soupçon. Je vois dans Massillon des phrases qui ne portent, en quelque sorte, sur rien. Elles semblent bâties en l'air, et restent comme suspendues, au lieu de tomber sur un verbe et de s'y rasseoir. J'entends bien que ce sont quelquefois des exclamations qui échappent à l'orateur, des mots entrecoupés, que le geste et le ton de la voix devaient expliquer et faire comprendre, et que Massillon a conservés dans ses manuscrits pour reproduire le mouvement de la chaire et faire revivre dans la parole écrite l'allure naturelle et les élans de la parole prononcée. Mais quelquefois aussi, quand l'ellipse est trop forte, je me demande si l'on n'a pas tout simplement omis quelques mots qui complétaient le sens et la phrase. Un beau désordre peut être un effet de l'art, je le sais; par malheur, depuis qu'il y a une imprimerie dans le monde, un beau désordre peut être aussi un effet de la négligence et de l'incorrection des imprimeurs. Il est tout à fait désagréable de ne pas savoir si ce qu'on lit est le comble et le sublime de la passion et de l'art ou une faute d'impression plus grosse que de coutume, et de se mettre en frais de rhétorique pour justifier ce qui s'explique très-simplement peut-être par une sottise de copiste ou de compositeur.

Ce que je veux conclure de tout ceci, c'est qu'il y aurait lieu de donner une nouvelle édition de Massillon, mais une édition prise sur les manuscrits mêmes; car mieux vaudrait encore continuer de reproduire l'édition de 1745 avec ses fautes, que d'en refaire arbitrairement le texte. C'est sur les manuscrits que

cette édition a été faite; c'est avec les manuscrits qu'il faut la corriger. Ne se trouvera-t-il pas une bonne âme, un ami de la religion et des lettres, pour rendre à l'auteur du *Petit Carême* le service que l'on a déjà rendu à Pascal, à La Bruyère et à plusieurs autres de nos écrivains classiques? Massillon, je le sais, n'est pas tout à fait au premier rang parmi les grands hommes du siècle de Louis XIV; il ne vient que bien loin après Bossuet comme orateur, et les juges d'un goût sévère lui préfèrent encore Bourdaloue. Déjà l'homme de lettres se fait trop sentir en lui; il abuse de ses belles qualités; son élégance même finit par avoir quelque chose d'affadissant. Jusque dans ses excès de sévérité évangélique, le bel esprit perce toujours, et jamais il n'a plus l'air de rechercher les applaudissements et la gloire de l'éloquence que lorsqu'il repousse avec tant d'art, dans le sermon sur *la parole de Dieu,* la critique et les éloges du monde! Il parle un peu pour parler : c'est l'Isocrate français. Vous ne le verrez pas abandonner une idée avant d'avoir épuisé toutes les formes qu'elle peut revêtir. Sa richesse de langage dégénère en un luxe malheureux : par moments, on croirait presque lire un dictionnaire d'expressions fleuries. L'art de son style est trop à nu : trop souvent cet art consiste à changer l'adjectif en substantif. Massillon ne dira jamais : *Nos destinées obscures;* il dira : *L'obscurité de nos destinées,* et cela lui fournit le moyen de faire choquer les mots les uns contre les autres, et de parsemer tout ce qu'il écrit d'antithèses éblouissantes. Pour ne rien omettre de ce que l'on peut justement lui reprocher, j'ajoute qu'il pousse jusqu'à l'excès la

méthode scolastique des divisions et des subdivisions, cette méthode dont Fénelon se moque avec tant de raison dans ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire.* Vous avez d'abord une première division de tout le sermon en deux ou trois points, puis de chaque point en deux ou trois réflexions, qui se subdivisent elles-mêmes en *premièrement*, *secondement*, etc.

Ce sont là des défauts graves, il faut l'avouer. Massillon a eu, de plus, un malheur : il lui est arrivé ce qui arrive assez souvent aux écrivains dont l'un des ouvrages obtient un succès éclatant et populaire; cet ouvrage étouffe les autres. La popularité dont le *Petit Carême* a joui, dans le dernier siècle surtout, a presque fait oublier les autres œuvres oratoires de Massillon. Ce n'est pas que cette popularité soit imméritée; tout balancé, le *Petit Carême* est encore, ce me semble, le chef-d'œuvre de Massillon. C'est le seul ouvrage dans notre langue qui puisse entrer en comparaison avec cet autre chef-d'œuvre que l'antiquité nous a transmis, le *Traité sur les Devoirs,* de Cicéron. Nulle part Massillon n'a déployé plus de grâce et n'a fait parler à la sagesse un langage plus aimable. Les péroraisons qu'il adresse presque toujours directement au jeune roi sont des modèles de tendresse respectueuse et d'émotion contenue. Tout l'amour de la France pour le fils du duc de Bourgogne y respire, avec la gravité du prêtre et l'autorité du ministre de l'Évangile. Jamais roi n'entendit de si parfaits conseils et jamais roi, hélas! n'en profita moins. Le *Petit Carême* n'a pas plus réussi à faire de Louis XV un grand roi que le *De Officiis* à faire du fils de Cicéron un grand homme. C'est assez le sort des ouvrages de

morale. Quel que soit pourtant le mérite du *Petit Carême,* qui ne connaît de Massillon que cet ouvrage est loin de connaître Massillon tout entier. Si ses qualités y brillent éminemment, ses défauts peut-être s'y font aussi plus sentir que dans ses autres compositions; l'abus des répétitions, le développement excessif des mêmes idées, un style trop uniformément riche, une symétrie fatigante dans les divisions, et, à force d'art, quelque chose de froid et de compassé par moments. Dans le monde on cite encore de Massillon deux ou trois sermons qui sont beaux en effet : le sermon sur *l'aumône,* l'un des plus pathétiques de la chaire française, le sermon sur *le petit nombre des élus,* fameux par la prosopopée qui fit lever tout l'auditoire de terreur. Combien d'autres qu'on ne cite pas, qu'on ne connaît pas, et qui ne sont pas moins admirables : le sermon sur *le véritable culte,* par exemple, où la limite entre le culte raisonnable et le culte superstitieux est posée avec une si profonde sagesse, et, je le dirai malgré la défaveur attachée aujourd'hui à ce mot, avec tant de philosophie ! Qu'on me permette d'indiquer encore un autre sermon que je n'ai jamais entendu citer à personne, et que je crois pourtant l'un des meilleurs de Massillon, le sermon sur *les afflictions,* qui fait partie de *l'Avent.* Massillon en a de plus brillants; il n'en a pas qui aillent mieux au cœur. Tout y est simple et sur le ton d'une conversation presque familière. Le sentiment qui y domine est celui d'une mélancolie inconnue dans le siècle de Louis XIV. Ce sermon est de ceux qui n'éblouissent pas d'abord, mais que l'on goûte de plus en plus quand on les relit. Je voudrais

qu'il y en eût beaucoup de ce genre dans Massillon, et en général dans nos orateurs chrétiens, dont le défaut est de baisser trop rarement le ton.

Comme orateur, que Massillon ne soit donc qu'au second rang ! C'est encore une assez belle place que le second rang après Bossuet. Comme écrivain, malgré des défauts qui ne sont que l'excès de ses qualités, il restera toujours l'un des modèles de notre langue, et celui qu'il faudra étudier pour l'harmonie, pour l'abondance, pour la richesse incomparable de son style. Je ne parle pas de sa profonde connaissance du cœur humain et de ce terrible dialogue entre la passion et la foi qui fait le fond de tous ses discours. Massillon est le plus philosophe de nos orateurs chrétiens. Dans un siècle éminemment religieux on a pu lui préférer Bourdaloue; Bourdaloue parlait un langage compris de tout le monde alors. On comprendra Massillon tant qu'il y aura des passions en lutte contre la loi morale. Mais c'est de l'écrivain seul que j'ai voulu m'occuper ici, et c'est parce que Massillon occupe le premier rang pour l'élégance et la beauté de la diction qu'il serait à désirer que l'on purgeât enfin ses œuvres des fautes qui s'y sont glissées, et qui les dépareront tant qu'on se bornera à reproduire l'édition réputée irréprochable de 1745.

4 mai 1852.

VII

CHEFS-D'ŒUVRE

DE L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

AU XVIIe ET AU XVIIIe SIÈCLE,

Avec des jugements et des notes, par M. Léon Feugère.

Combien n'a-t-on pas fait déjà, pour les vers et pour la prose, de recueils du genre de celui-ci, sous le titre de *Morceaux choisis,* d'*Ornements de la Mémoire,* de *Leçons de Littérature,* etc.! La compilation de M. Léon Feugère a son mérite; elle fera son temps comme une autre. Les morceaux qui la composent m'ont paru choisis avec soin et avec goût. M. Léon Feugère a évité la banalité autant qu'il le pouvait dans un ouvrage de cette sorte. A côté des morceaux que tout le monde connaît et que tout le monde cite, il y a dans nos plus grands écrivains, dans Bossuet, par exemple, des choses qu'on ne cite pas, qu'on ne connaît pas, et qui ne sont pas moins dignes cependant d'être proposées pour modèle. On sait, ou l'on est censé savoir par cœur les *Oraisons funèbres,* le *Discours sur l'Histoire*

universelle, même l'*Histoire des Variations ;* y a-t-il beaucoup de gens qui aient lu les *Élévations sur les Mystères*, *les Méditations sur l'Évangile*, des traités particuliers comme celui *de la Concupiscence et du libre arbitre*, et la volumineuse collection de sermons, où sont enfouies d'admirables beautés? N'y a-t-il pas d'ailleurs, à côté des grands écrivains qu'on lit encore plus ou moins, les grands écrivains qu'on ne lit plus du tout, dont les noms seuls ont conservé de la célébrité, et qu'il faut faire connaître au moins par fragments aux jeunes gens des écoles ? je veux parler de Balzac, de Voiture, de Mézeray, du grand Arnauld, de Nicole, de Pellisson, etc. M. Léon Feugère a puisé à toutes ces sources, et cela donne à son recueil une physionomie moins sévèrement classique peut-être, mais plus originale et plus piquante.

Je pourrais citer encore quelques autres améliorations. C'en est une, selon moi, de s'être borné au dix-septième et au dix-huitième siècle. Dans des recueils du même genre, où l'on ne s'était pas imposé cette règle, la faveur a trop souvent donné place à des morceaux d'un goût douteux. Quant aux notes, M. Léon Feugère les a peut-être un peu trop multipliées. On y trouve le superflu quelquefois et pas toujours l'utile. Ainsi, dans les petites notices qui précèdent l'article de chaque écrivain, j'aurais voulu qu'au lieu d'une appréciation littéraire assez vague, M. Léon Feugère donnât à ses jeunes lecteurs quelques renseignements biographiques précis ; qu'il leur dît, par exemple, à l'article Bossuet, quand Bossuet est né, quand il est mort, et à quelle date ont été

publiés ses ouvrages principaux. Ce sont des choses excellentes à savoir et qui ne se retiennent que difficilement quand on ne les a pas apprises de bonne heure. Rien ne s'allie mieux que l'histoire de l'écrivain à l'étude de ses œuvres. Je ne serais même pas fâché qu'on joignît à la biographie un peu de bibliographie, et qu'après avoir fait connaître par extraits les chefs-d'œuvre de la littérature aux jeunes gens, on les renvoyât, pour en apprendre davantage, aux meilleures éditions de nos grands écrivains. Toutes ces petites connaissances de fait sont bonnes et solides. Je n'exclus pourtant pas les notes critiques, et je crois, au contraire, que M. Léon Feugère a très-bien fait d'enrichir son recueil de citations et de jugements empruntés à M. Villemain, à M. Saint-Marc Girardin, à M. Sainte-Beuve. M. Léon Feugère est lui-même un juge de très-bon goût.

Je ne veux pas faire trop d'étalage d'un livre qui n'est, après tout, qu'une pure compilation. M. Léon Feugère n'y a pas mis d'autre prétention que celle d'être utile aux jeunes gens. Mais j'avoue que, ce recueil m'étant tombé sous la main, je l'ai parcouru avec un extrême plaisir. Il a eu pour moi un grand mérite, celui de me faire oublier le présent, et de me transporter, pour quelques moments du moins, dans le monde idéal de la pure littérature. Je sais bien que ces grands hommes ont souffert comme nous, qu'ils se sont souvent plaints de leur temps comme nous nous plaignons du nôtre. Je sais que ce qui n'est plus pour nous dans leurs ouvrages que de l'éloquence, a été pour eux de la lutte, des angoisses, de réels et sanglants combats. Quand

Pellisson écrivait ses *Mémoires* pour Fouquet, Pellisson était à la Bastille et courait le risque d'y rester toute sa vie; il défendait son maître, qui n'échangea qu'à grand'peine une mort ignominieuse contre le supplice d'une prison perpétuelle. Pascal se cachait pour écrire ses *Provinciales*. La moitié peut-être des ouvrages de Bossuet est due à sa controverse ardente contre les protestants, et cette controverse était le prélude de la révocation de l'édit de Nantes. Nous avons nos misères; ces grands hommes avaient les leurs. Mais ils sont devenus pour nous, grâce à leur génie, ce que l'antiquité grecque et latine était pour eux, l'idéal! Un reflet du beau et du bien absolu semble colorer tout ce qui est sorti de leur plume et donner à l'expression même de leurs passions et de leurs faiblesses un intérêt touchant. Quel bon sens d'ailleurs! quelle solidité de principes et de jugement! Je parle du XVIIe siècle surtout; car, sans faire tort au XVIIIe, on ne se sent pas avec lui en si grande sécurité sous le rapport de la justesse et du goût. Aussi M. Léon Feugère lui a-t-il fait la part plus petite dans ces extraits, et je crois qu'il a eu raison. Voltaire est simple, mais il est aride et va rarement jusqu'à l'âme. J.-J. Rousseau, Buffon, Montesquieu n'évitent pas la déclamation. Le XVIIIe siècle est le siècle des hommes de lettres; le XVIIe est celui de l'éloquence.

C'est Balzac qui paraît le premier dans le recueil de M. Léon Feugère, et qui ouvre cette galerie des grands écrivains, honneur bien dû au père du beau style. Balzac est délicieux à lire par fragments. Détachés du reste, certains morceaux font illusion. On

croirait presque entendre Montesquieu ou Bossuet, tant, à force de manier le langage en tout sens, il finit par rencontrer des pensées ingénieuses et subtiles, ou même grandes et fortes. Est-ce Balzac, l'artiste en phrases, n'est-ce pas plutôt l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle* qui a écrit les lignes suivantes: « Il est très-vrai qu'il y a quelque chose de divin, « disons davantage, il n'y a rien que de divin dans « les maladies qui travaillent les États. Ces disposi- « tions, ces humeurs, cette fièvre chaude de rébellion, « cette léthargie de servitude, viennent de plus haut « qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte et les hommes « ne sont que les acteurs. Ces grandes pièces qui se « jouent sur la terre ont été composées dans le ciel. » Veut-on du Montesquieu? qu'on lise ce passage sur la défaite et le suicide de l'empereur Othon : « L'em- « pereur Othon fut vaincu parce qu'il n'eut pas la « patience de vaincre. Il se tua par délicatesse, et « aima mieux promptement périr que de se donner « de la peine quelque temps. Il ne manquait ni de « conseil ni de force; il avait les plus belles troupes « et les plus désireuses de bien faire qu'on eût jamais « vues; et néanmoins, pour une journée qui ne leur « fut pas heureuse, il abandonna la victoire à un « ennemi qui en toutes choses lui était inférieur, et « quitta la partie à cause qu'il ne gagna pas du pre- « mier coup. Il renonça à l'empire, à l'honneur et à « la vie, pour ne pouvoir plus supporter le doute et « l'incertitude de l'avenir; et le soin de penser tous « les jours à ses affaires lui sembla si fâcheux que, « pour être de loisir en quelque façon, il résolut de « s'ôter du monde. » *Pour être de loisir* est trop joli

et ôte à la pensée son sérieux. Ce n'est plus qu'une subtilité, qu'un trait aigu, qu'une gaîté, si je puis ainsi dire, qui contraste avec la gravité du morceau. Voilà bien Balzac, artiste admirable qui abuse de son talent de sculpteur et de peintre ! Tant qu'une pensée peut lui fournir un tour piquant, une expression noble ou pittoresque, un trait de style, il ne l'abandonne pas, et tombe dans la redite et dans le forcé, après avoir épuisé le neuf et le naturel.

On ne nomme pas Balzac sans nommer Voiture. Ce sont deux renommées que la postérité a indissolublement associées, deux génies bien différents néanmoins. Voiture n'est pas un déclamateur de mots, c'est un déclamateur d'esprit. Il cherche le fin et l'ingénieux dans la pensée, comme Balzac le brillant et le pompeux dans l'expression. Aussi se prête-t-il beaucoup moins à être coupé par fragments. Le passage que cite M. Léon Feugère est une apologie du cardinal de Richelieu, morceau qui ne fait pas moins d'honneur au patriotisme et au droit sens de Voiture qu'à son esprit. La postérité a fait du cardinal de Richelieu un grand homme. Les contemporains, pour la plupart, ne voyaient en lui qu'un tyran. Guy-Patin le place sur la même ligne que les Tibère et les Néron. La postérité a recueilli les fruits de la politique du cardinal. Les contemporains n'en sentaient que la dureté intolérable, et sans s'inquiéter du progrès de notre considération et de notre puissance à l'extérieur, ils souffraient trop à l'intérieur pour ne pas détester la main de fer qui les comprimait. A la nouvelle de la mort du cardinal, Guy-Patin, que je nommais tout à l'heure, s'écrie avec une énergie digne de

Tacite ou de Saint-Simon : « Enfin, le voilà donc en « plomb ce tyran, ce Néron, etc. » On voit, par l'apologie même de Voiture, que les succès du cardinal irritaient l'opposition d'alors, bien loin de la désarmer. Une bonne partie du public ne chantait les *Te Deum* qu'à contre-cœur ; et cependant il n'y avait pas de journaux et de gouvernement parlementaire dans ce temps-là ! Voiture fut simple, vrai, naturel, tout à fait éloquent un jour, et ce jour fut celui où il eut le courage et le mérite de défendre un grand homme, un grand ministre méconnus !

Pellisson aussi défendit un ministre, et quoique ce ministre ne fût pas un grand homme, quoiqu'il semble aujourd'hui que sa condamnation n'ait été que trop justifiée par d'impardonnables dilapidations, les contemporains, touchés, prirent parti pour Fouquet ; la postérité l'a absous ; Pellisson a gagné sa cause. Fouquet, le ministre dilapidateur, l'homme de plaisir, corrompu et corrupteur, est resté un personnage intéressant dans l'histoire. Voltaire a fait un grand éloge des *Mémoires* de Pellisson pour Fouquet : il les compare aux plus beaux discours de Cicéron, et vraiment l'orateur romain n'a pas trop à se plaindre de la comparaison. Pellisson est encore un de ces écrivains dont le nom est aussi populaire que ses œuvres le sont peu. Dans le temps où ils parurent, ses *Mémoires* firent un prodigieux éclat. On en sentit tout le mérite. Peu s'en fallut que l'éloquence de l'avocat ne fît tort au client, et que tant d'art ne rendît la cause plus suspecte aux yeux de certains juges. Les ennemis de Fouquet se faisaient une arme contre lui du talent de son défenseur. Pellisson s'en plaint,

avec quelle noblesse! « Qu'ils sachent, ces mauvais « juges de la solidité et de l'éloquence, qu'ils ne con- « naissent ni l'une ni l'autre, quand, par une consé- « quence ridicule, ils veulent faire passer pour incom- « patibles et séparer si cruellement deux choses que « le ciel et que la nature ont jointes ensemble! Qu'ils « sachent qu'on ne touche point sans instruire, que « l'éloquence n'est elle-même qu'une solide et forte « raison, tellement accommodée au sens général et « aux divers goûts des hommes, qu'elle entre dans « les esprits malgré qu'on en ait. » Cela est merveilleusement bien dit. Reste à savoir si cela est toujours vrai. Pellisson lui-même et son habile apologie de Fouquet pourraient nous en faire douter. Les abus avaient été trop nombreux et trop graves dans la gestion du surintendant. Tout nier était impossible. Il faut voir avec quelle adresse Pellisson essaie de farder certains endroits et de substituer, malgré sa théorie, le spécieux au solide. Le passage est curieux comme trait de mœurs. Un ministre des finances qu'on défendrait aujourd'hui de cette façon se tiendrait assurément pour perdu.

« Quand on vous parlera des abus et des désordres « des finances (c'est au roi que Pellisson s'adresse) « comme des seuls, comme des plus grands, comme « des plus inouïs qui soient dans l'État ou qui furent « jamais au monde, vous ne vous y tromperez pas. « Fixez les yeux sur l'histoire de tous les siècles, sur « les vénérables restes des républiques les plus floris- « santes et les mieux réglées, vous y verrez que ces « mêmes désordres des finances ont toujours fait non « pas tant le crime des plus grands hommes que le

« prétexte de les opprimer; témoin, en Grèce, les « Miltiade, les Thémistocle, les Périclès, et presque « tous ceux qui furent en grande autorité dans « Athènes; témoin, à Rome, Coriolan, Camille, Sci-« pion l'Africain, son frère l'Asiatique, Livius Sali-« nator, ce grand capitaine, cet illustre censeur Livius « Drusus, un Caius Flavius, un Memmius, un et plu-« sieurs Caton, tous opprimés et persécutés par l'ac-« cusation de péculat, soit que l'obscurité des finances « ait fourni en tous les siècles un lieu propre et com-« mode aux embûches de la calomnie et de l'envie, « soit que de tout temps le mérite un peu élevé, par « une faute sans doute, mais des plus humaines, mais « des plus pardonnables, ait confondu sa fortune avec « celle du public, ait compté le moindre de ses ser-« vices pour plus que beaucoup d'argent, ait fait plus « d'état du cœur des citoyens que de leurs bourses, et « n'ait pas cru faire un péculat quand, sans rien gar-« der pour lui-même, il ne prenait d'une main que « pour répandre de l'autre. »

Voilà, il faut l'avouer, de la morale facile. Et pourtant il est vrai que toute la défense de Fouquet était là, et que cette même prodigalité, qui l'avait rendu coupable comme ministre et comme gardien du trésor public, faisait son excuse auprès des contemporains, comme elle sauve encore sa mémoire auprès de la postérité. Il prenait, mais il ne prenait d'une main que pour répandre de l'autre! L'usage excusait d'ailleurs des abus inexcusables en eux-mêmes. Un surintendant devait faire une immense fortune, et Fouquet, qui peut-être n'avait pas pris plus qu'un autre, qui certainement avait moins pris que le cardinal Maza-

rin, se distinguait de ses prédécesseurs par une générosité qui allait jusqu'à la grandeur. O bizarrerie de la destinée ! honnête homme, Fouquet n'aurait pas eu de quoi faire éclater son goût pour les arts et sa magnificence. Selon toute apparence, il serait profondément oublié aujourd'hui, tandis que son nom, malgré la tache du péculat, est arrivé jusqu'à nous environné de je ne sais quelle auréole touchante, et peu s'en faut que ce ne soit Louis XIV qui ait peine à se justifier de l'imputation de dureté ! On conviendra du moins, après le passage même qu'on vient de lire, que Fouquet, pour échapper à la peine, aurait eu grand besoin de la clémence du roi ; aussi est-ce à cette clémence que Pellisson s'adresse en cent endroits avec des accents pathétiques, tout à fait dignes de Cicéron, le plus touchant des orateurs. Pellisson trouve le moyen d'attendrir les lois elles-mêmes et de les faire parler en faveur de son client : « Il n'est « pas jusqu'aux lois, Sire, qui, tout insensibles, « inexorables, dures, fermes, rigoureuses qu'elles « sont de leur nature, ne se réjouissent lorsque, ne « pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent flé« chir d'une main toute-puissante, telle que celle de « Votre Majesté, en faveur des hommes dont elles « cherchent toujours le salut, lors même qu'elles « semblent demander leur ruine. »

Si je faisais un cours de rhétorique, je remarquerais avec quel art le lieu commun sur la dureté des lois est ici retourné en faveur de l'accusé. Ces lois, qui ne peuvent se fléchir elles-mêmes, s'animent pour demander qu'une main puissante les fléchisse ! Voilà ce qu'un païen, ce que Cicéron lui-même n'aurait pas

imaginé, je crois. La loi qui cherche toujours le salut des hommes, même lorsqu'elle semble demander leur peine, est la loi chrétienne.

On pense bien que Bossuet occupe une grande place dans un recueil des chefs-d'œuvre de l'éloquence française. Au commencement de ce siècle, M. de Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme,* cita un morceau de Bossuet qui parut tout neuf à la plupart des lecteurs. C'était une description du cheval, opposée par M. de Chateaubriand à la fameuse description de Buffon. Pour la simplicité au moins, l'avantage était assurément du côté de Bossuet, j'ajoute et pour le pittoresque. Le cheval de Bossuet est vivant; on le voit frémir sous la main de l'écuyer qui le dresse. Le morceau était tiré des *Méditations sur l'Évangile,* l'un de ces ouvrages du grand évêque que les gens du monde ne lisaient guère alors et qu'ils ne lisent probablement pas davantage aujourd'hui. Il y aurait encore beaucoup de découvertes de ce genre à faire dans les œuvres de Bossuet. Voici, par exemple, dans le recueil de M. Feugère, un clair de lune, une aube du jour qui n'ont rien, ce me semble, à envier aux descriptions les plus romantiques; seulement Bossuet a un but moral. Il ne peint pas la nature pour le simple plaisir de la peindre. Ce qu'il veut faire voir dans ce tableau, c'est une image de l'âme humaine qui ne brille que de la lumière qu'elle reçoit de Dieu : « Je me suis levé pendant la « nuit avec David pour voir vos cieux qui sont les « ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que « vous avez fondées. Qu'ai-je vu? ô Seigneur! et « quelle admirable image des effets de votre lumière

« infinie! Le soleil s'avançait, et son approche se fai-
« sait connaître par une céleste blancheur qui se ré-
« pandait de tous les côtés. Les étoiles étaient dispa-
« rues, et la lune s'était levée avec son croissant d'un
« argent si beau et si vif que les yeux en étaient
« charmés. Elle semblait vouloir honorer le soleil en
« se montrant claire et illuminée par le côté qu'elle
« tournait vers lui; tout le reste était obscur et téné-
« breux, et un petit demi-cercle recevait seulement
« dans cet endroit-là un ravissant éclat par les rayons
« du soleil, comme du père de la lumière... Mon
« Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui
« arrive à mon âme quand vous l'éclairez, etc. »

Je voudrais bien citer encore un morceau qui est tiré d'un ouvrage plus connu de Bossuet, de ses *Élévations sur les Mystères;* je voudrais le citer, parce qu'il renferme un trait de mœurs avec une leçon, et qu'il montre que la passion de quitter la condition où l'on est né pour en chercher une autre n'est pas nouvelle. Nous n'avons, nous autres, que des arguments pour combattre cette passion : nous tâchons de persuader au fils du laboureur et de l'artisan qu'on est tout aussi heureux en maniant le rabot ou en conduisant la charrue qu'en venant à Paris endosser la robe d'avocat ou ajouter un médecin de plus à la foule des médecins sans malades. Nous ne persuadons pas, parce que notre exemple prêche contre notre morale et qu'il n'y a pas un de nous qui n'aimât mieux sécher et dépérir dans ce qu'on appelle une profession libérale que de vivre du travail de ses mains. Nous avons l'air de parler dans notre intérêt, pour diminuer la concurrence. Bossuet ne raisonne pas dans une ma-

tière où la passion est intéressée; il parle au nom du ciel, et divinise en quelque sorte, par l'exemple du charpentier de Nazareth, le travail des mains, si injustement dédaigné. Et que lui reproche-t-on à ce travail? qu'il laisse l'esprit oisif? N'est-ce pas un avantage, au contraire, si, pendant que les mains s'occupent et gagnent la vie du corps, l'esprit libre médite humblement sur ses devoirs ou s'élève par la contemplation jusqu'aux vérités éternelles? Laissons parler Bossuet avec cette vivacité de forme qui lui est propre :

« Je sèche, je n'ai rien à faire; ou mes emplois trop « bas me déplaisent, je veux m'en tirer et en tirer ma « famille.—Et Marie, et Jésus songent-ils à s'élever? « Regarde ce divin charpentier avec la scie, avec le « rabot, durcissant ses tendres mains dans le manie- « ment d'instruments si grossiers et si rudes. Ce n'est « point un docte pinceau qu'il manie; il aime mieux « l'exercice d'un métier plus humble et plus néces- « saire à la vie. Ce n'est point une docte plume qu'il « exerce par de beaux écrits; il s'occupe, il gagne sa « vie, il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu « dans son humiliation. » Voilà une humiliation qui place en effet celui qui l'accepte au-dessus de toutes les grandeurs de ce monde; voilà une simplicité vraiment divine, et une soumission volontaire qui peut faire de l'état le plus pénible et le plus obscur un paradis sur la terre. S'élever au-dessus de sa condition est hasardeux et difficile. On n'y réussit pas, ou, ce qui est bien pire, on n'y réussit qu'en sacrifiant sa candeur, sa modestie, sa probité. Réformer son âme et la faire assez humble pour qu'elle se contente des

plus petites fortunes, sachant bien que par son origine et par sa fin elle est au-dessus des plus grandes, ce serait la solution du problème!

Que de choses je pourrais citer encore dans ce genre, et, entre autres, un admirable morceau de Malebranche sur la patience chrétienne, opposée à l'indifférence stoïcienne qui se dispense de pardonner les injures en faisant semblant de ne les pas sentir; un autre de Nicole sur la manière d'avoir la paix avec les hommes, non pas en prétendant les corriger de leurs défauts, moyen infaillible d'avoir avec eux une guerre perpétuelle au lieu de la paix, mais en se corrigeant soi-même; un morceau enfin du grand Arnauld sur les sciences auxquelles Arnauld, si savant lui-même, n'accorde d'importance qu'autant qu'elles peuvent servir à perfectionner la raison, à rendre l'esprit plus droit et plus juste, qu'à proportion, en un mot, de leurs effets moraux. Oh! que la théorie de Pellisson s'applique bien à ces grands hommes, et qu'il est vrai que la solidité est, avant tout, le caractère de leur éloquence! Ils disent bien, parce qu'ils pensent bien. C'est du trésor de leur cœur que sortent tant de généreux mouvements, tant de pures et brillantes images où se peint leur amour du juste et du vrai. Ils méritent réellement le nom de philosophes, car la sagesse est le but où ils visent. Avec eux on n'a pas à s'égarer. Jamais ils ne tendent de piége à leur lecteur, jamais ils ne le flattent par de belles paroles pour surprendre son âme et y allumer une mauvaise passion ou y introduire une idée fausse. Plaire, pour eux, n'est que le moyen d'instruire et de mener doucement à la correction. Dans toute la force du terme,

ce sont d'honnêtes gens. On peut dire, selon la parole de l'Évangile, qu'ils ont cherché la justice et qu'ils ont obtenu le reste par surcroît. Ils n'ont été d'admirables écrivains que parce qu'ils voulaient être quelque chose de mieux, je veux dire de vrais sages et de vrais chrétiens. Quels bons moments que ceux que l'on passe avec eux, et où l'on réussit presque à se croire de leur siècle et de leur société ! Bossuet, la Bruyère, Racine, Boileau, quelle époque que celle où ces grands hommes vivaient, conversaient ensemble, où l'on pouvait les voir et les écouter ! Il nous reste du moins leurs ouvrages, où ils ont déposé l'immortelle empreinte de leur âme et de leur génie. C'est là qu'ils vivent et que nous les retrouverons toujours. Non, il me semble que nous ne sommes pas encore assez reconnaissants envers leur mémoire. Il faut les aimer, avoir leur image dans le cœur comme on a leurs noms dans la bouche, et se faire d'eux une société tendre et familière. C'est pour le plaisir, je l'avoue, d'arrêter ma pensée sur ces hommes illustres et sur leur siècle que j'ai parlé si longuement du recueil de M. Feugère.

9 septembre 1852.

VIII

MORCEAUX CHOISIS

DES MEILLEURS PROSATEURS FRANÇAIS DU SECOND ORDRE

AUX XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] SIÈCLES

Avec une introduction et des notes historiques, philologiques et littéraires, par M. THÉRY, recteur d'Académie.

Les recueils de morceaux choisis abondent sous les titres les plus divers. Mais jusqu'ici tous ces recueils, faits pour la jeunesse, avaient eu le même but. Tous étaient composés des meilleurs morceaux de nos grands écrivains classiques. Tous tendaient à inspirer aux jeunes gens un goût sévère et à leur donner l'horreur du médiocre. Ainsi dans Bossuet, par exemple, on prenait l'oraison funèbre du grand Condé ; dans Racine, *Athalie*, et dans *Athalie* même on choisissait encore la scène du songe ou celle de la prophétie du grand-prêtre ; dans l'oraison funèbre du grand Condé, cette péroraison, l'éternel honneur de la chaire française ou plutôt de l'éloquence humaine. Si l'on puisait aussi dans quelques écrivains du second ordre, c'était pour y prendre des morceaux qui atteignent presque le premier ordre

par une exception heureuse : ainsi l'ode de Lefranc de Pompignan sur la mort de J.-B. Rousseau ; ou ce qui est du premier ordre dans un genre secondaire : ainsi certains passages des *Éloges académiques* de Fontenelle.

M. Théry a eu une autre idée : il a choisi dans les écrivains du second ordre des morceaux de second ordre aussi ; je veux dire des morceaux qui, tout en étant peut-être ce que ces écrivains ont fait de mieux, ne s'élèvent pourtant pas au-dessus du degré ordinaire de leur talent. Il y avait à Athènes un autel consacré aux dieux inconnus. M. Théry a consacré son recueil, non pas aux auteurs inconnus, mais aux auteurs dont on ne connaît plus guère que les noms, quoique quelques-uns d'entre eux aient été de leur temps des auteurs très-goûtés, tels que Vaugelas, Lamothe-Le-Vayer, Sarrasin, au XVII[e] siècle, et, au XVIII[e], Rivarol, Fréron, Clément et la Beaumelle lui-même. Je nomme les moindres pour faire voir l'esprit général du recueil. Fréron était certainement un homme de goût, malgré les injures de Voltaire. Rivarol avait l'esprit original et quelquefois profond. Il faut lire Vaugelas et Lamothe-Le-Vayer quand on veut savoir ce qu'il y a sous ces noms, qui reviennent sans cesse dans l'histoire de notre littérature. Mais enfin tous ces auteurs sont bien des auteurs du second ordre, sinon du troisième et du quatrième, et l'on ne tirerait pas de toutes leurs œuvres réunies un de ces morceaux d'exception qui échappent quelquefois aux écrivains inférieurs dans un jour d'inspiration, et qui les élèvent accidentellement au niveau des premiers. Au total, c'est donc le

meilleur dans ce qui n'est pas très-bon, le plus digne d'être lu dans ce qu'on ne lit plus, et de vivre dans ce qui est à peu près mort, qu'a voulu offrir à la jeunesse M. Théry.

Je reconnais l'autorité de M. Théry en matière d'éducation et de littérature. J'avoue même que, l'intérêt de la jeunesse et des études mis à part, l'idée de tirer de l'oubli les meilleurs morceaux de nos prosateurs du second ordre, en les réunissant dans un recueil, a de quoi séduire au premier abord. Il peut y avoir tant de bonnes choses enfouies dans de petits livres qui se perdent tous les jours ou dans d'immenses recueils qui s'affaissent sous leur propre poids ! Qui oserait affronter les deux cents volumes de *l'Année littéraire* de Fréron, pour y chercher, au milieu d'un océan d'articles plus ou moins médiocres, deux ou trois jugements sur Voltaire motivés avec un goût sûr et une modération rare, ou une appréciation de J.-J. Rousseau aussi fine que juste? Chapelain, au nom de l'Académie française, a fait la fameuse critique du *Cid*. Vaugelas a écrit sur l'*autorité de l'usage dans la langue* un morceau très-remarquable. Saint-Evremond a des pages qui ne pâlissent pas trop à côté de celles de nos meilleurs moralistes. Quelques-unes de ses réflexions sur le peuple romain ne paraissent pas inférieures à Montesquieu. Tous ces ouvrages ont été imprimés. Peu à peu l'oubli public les a fait disparaître du marché littéraire. Ils se sont réfugiés sur les rayons des grandes bibliothèques publiques ou dans l'humble asile du cabinet des curieux. On ne les trouve plus que là. Sans vouloir revenir contre le jugement de la

postérité, ne pourrait-on pas du moins extraire de ces œuvres qu'on ne lit plus le petit nombre de pages qui méritent d'être lues?

Ces raisons semblent spécieuses, et je suis bien loin de dire qu'il ne faille pas lire et étudier les auteurs de second ordre, quand on veut avoir en littérature quelque chose de plus que les connaissances suffisantes. Mais peut-on tirer de ces écrivains, toujours inférieurs même quand ils sont bons, un recueil de morceaux choisis, c'est-à-dire de modèles pour la jeunesse? C'est ici que j'ai de grands doutes, et ces doutes, M. Théry me permettra bien de le dire, c'est en lisant son recueil même qu'ils me sont venus. Je ne suppose pas que l'on puisse faire mieux que M. Théry ; j'en conclus que l'idée de ce recueil, cette idée qui séduit au premier aspect, pourrait bien être une idée fausse. A la vérité, à côté d'écrivains d'un nom et d'un rang très-secondaires, on trouve aussi, par exception, dans le recueil de M. Théry, des écrivains d'un mérite supérieur, Saint-Simon, par exemple. Ici l'objection change. Saint-Simon est-il un écrivain du second ordre? Qu'est-ce qu'un écrivain du second ordre? Saint-Simon ! Mais c'est le plus grand peintre des temps modernes, c'est le seul qui puisse soutenir la comparaison avec Tacite, et qui efface quelquefois, par la vérité et l'énergie de ses tableaux, le plus grand peintre de l'antiquité ! Est-ce à cause de ses barbarismes et de ses solécismes que M. Théry le rejette dans le second ordre? A ce compte, il faudrait le mettre bien au-dessous encore : il n'aurait pas de rang du tout. Quand Saint-Simon est mauvais, il est détestable. Il y a dans ses *Mémoires*

des volumes entiers qui sont à peine lisibles. Ses généalogies embrouillées, ses dissertations sur les finances lasseraient la patience d'un saint. Quand il est bon, Bossuet n'est pas plus pathétique, La Bruyère plus piquant, Pascal plus profond. Tous les genres d'éloquence lui sont familiers. Il a la force, il a l'amertume, il a la grâce et la tendresse. Voyez plutôt les portraits de la duchesse de Bourgogne, de Fénelon et de la fameuse Ninon de Lenclos! Quel tableau que celui de Versailles après la mort du grand dauphin! Quel récit de roman est plus entraînant que celui du mariage de la duchesse de Berry? Et Bossuet lui-même, dans ses pleurs sur la mort de Madame, égale-t-il Saint-Simon, quand le vieux courtisan, après avoir décrit sa dernière entrevue avec le duc de Bourgogne, s'écrie du fond de ses entrailles : « Ce « fut la dernière fois que je le vis. Dieu me fasse la « grâce de le voir éternellement dans la place où sans « doute sa miséricorde l'a mis! » Sur les vingt volumes des *Mémoires* de Saint-Simon, il y en a dix ou douze qui sont à cette hauteur. Et ce serait là un écrivain du second ordre? Ce n'est pas par le bas qu'on prend le niveau des écrivains, ce n'est pas par ce qu'ils ont de défectueux qu'on les classe. Un trait de premier ordre peut échapper sans doute à un écrivain du second rang; mais quand on est homme de génie dans des pages entières, à plus forte raison dans des volumes, comme Saint-Simon, on a conquis le premier rang malgré mille défauts et mille faiblesses; on le gardera toujours. Pour moi, je résumerai mon opinion en un mot : Si nous n'avions pas Saint-Simon, nous n'aurions pas d'historiens.

Avec Saint-Simon, nous pouvons défier sur ce point l'antiquité tout entière.

Il y a des écrivains que je ne mets pas au niveau de Saint-Simon, et que je ne voudrais pas cependant classer dans le second ordre, parce qu'ils ont été pour leur temps des hommes trop supérieurs, parce qu'ils ont rendu trop de services aux lettres, et que si leurs œuvres ne se lisent plus guère, leur nom est resté environné d'un éclat que n'effacent pas les plus grands noms : je veux parler de Balzac et de Voiture, par exemple. Qui dit écrivains du second ordre, dit aussi, je pense, esprits du même degré. On ne sera pas un simple écrivain du second ordre, avec un talent et des qualités supérieures, parce qu'on aura eu le malheur de venir dans un temps où la langue n'avait pas encore reçu sa dernière forme, où le goût n'avait pas atteint le point de la perfection. On peut se tromper comme Ronsard et être avec du génie un écrivain barbare ; on n'est plus lu, on n'a plus qu'un nom dans l'histoire littéraire ; on ne descend pas pour cela au second rang, on ne tombe pas au niveau de ces esprits honnêtes et médiocres, aussi incapables de se perdre dans le très-mauvais que d'atteindre l'excellent. Balzac et Voiture, avec des défauts qu'il fallait qu'ils eussent peut-être pour entraîner leur siècle, ont été évidemment des esprits du premier ordre. Ils n'ont péché que par l'excès de leurs qualités. S'ils sont trop souvent au-dessus du bon, du délicat, de l'éloquent, ils ne tombent jamais au-dessous. Songeons que tout le XVIIe siècle les a reconnus pour ses maîtres, et que Boileau lui-même, Boileau ! place Voiture à côté d'Horace. C'est de Balzac que tous nos

grands prosateurs ont appris la science du nombre et de l'harmonie, l'art de choisir les mots et de les placer admirablement dans la structure de la période. J'avoue qu'on ne soutient pas longtemps la lecture de Balzac. Mais ouvrez ses œuvres au hasard, prenez la première de ses lettres qui vous tombera sous la main ; pendant quelques minutes vous serez sous le charme; vous sentirez à cette école votre langue s'enrichir, votre oreille devenir plus sévère. A l'époque où ils ont paru, ces hommes ont été des prodiges. Leur siècle les a idolâtrés. Aujourd'hui si ne pouvons pas les laisser à ce haut rang qu'ils occupaient, il ne faut pas non plus les dégrader en les mettant à côté de Chapelain, de Cyrano de Bergerac, de Barbier d'Aucour et de M[me] Lambert. Qu'ils restent à part. Leur place est celle de tous les précurseurs, moins grands que ceux qu'ils annoncent et auxquels ils ouvrent immédiatement le chemin, plus grands que tous les autres.

Il ne me paraît pas possible non plus, je l'ai déjà dit, de rejeter Fontenelle au second rang, surtout quand on admet dans le second rang Fréron, Clément et jusqu'à la Beaumelle. Qui aura la première place dans le genre tempéré, si ce n'est Fontenelle? Ses *Éloges académiques* sont dans notre langue le plus parfait modèle de cet atticisme que les anciens prisaient tant. Dira-t-on que le genre lui-même est secondaire? Quand cela serait, Fontenelle, par sa valeur propre, sera toujours un de ces esprits originaux et rares qui illustrent trop une nation et une littérature pour qu'on ne leur assigne que la seconde place. Il y a des écrivains, au contraire, qui sont évidemment parmi nos prosateurs du second ordre, et

dont on s'étonne de ne pas trouver une ligne dans le recueil de M. Théry : Rollin, par exemple, Mézeray, le cardinal de Retz, pour le dix-septième siècle; la Harpe, Thomas, Marmontel, pour le dix-huitième. Ce n'est pas un oubli, comme on le pense bien, de la part de M. Théry. S'il n'a rien emprunté à ces écrivains, c'est qu'il a cru qu'il était impossible de faire connaître les uns par de simples extraits, et que les ouvrages des autres sont entre les mains de tout le monde. Je conçois en effet qu'il eût été assez inutile de citer les meilleurs morceaux du *Cours de Littérature* de la Harpe ou de l'*Essai sur les Éloges* de Thomas. Marmontel peut-être, plus original que l'un et que l'autre, et moins connu, aurait pu fournir de bons extraits à M. Théry. Quoi qu'il en soit, voilà donc encore une des conditions imposées par M. Théry aux écrivains du second ordre pour être admis dans son recueil, celle de n'être pas trop connus. Cela paraît bizarre au premier abord. Cependant réfléchissez-y un peu; cela s'explique. Quand il s'agit de composer un recueil de ce genre avec les écrivains du premier ordre, on ne repousse pas les morceaux les plus connus, on les cherche au contraire. On n'écarte pas Racine et Bossuet parce qu'ils sont ou qu'ils doivent être dans les mains de tout le monde; bien loin de là : c'est à ce titre qu'on leur fait de plus amples emprunts. On ne veut pas que les jeunes gens lisent seulement une fois ou deux ces auteurs, on veut qu'ils les relisent toujours et qu'ils les apprennent par cœur. C'est tout différent quand il s'agit des auteurs du second ordre, même des meilleurs. Il suffit de les avoir lus une fois avec soin. Si on les lit deux fois

c'est beaucoup ; trois fois c'est trop. Personne ne serait donc bien curieux de retrouver la Harpe ou Thomas, ou même le bon Rollin, par extraits dans un recueil de morceaux choisis. Il faut, quand on veut composer un pareil recueil avec des écrivains du second ordre, chercher des morceaux qui joignent au mérite d'une honnête médiocrité le petit intérêt de la nouveauté, c'est-à dire qu'on est obligé d'emprunter aux moins populaires de ces écrivains quelques passages de leurs ouvrages les moins connus. Moi qui parle, il est certain que j'aurais passé à pieds joints par-dessus des morceaux extraits du *Traité des Études* de Rollin, ou du *Cours de Littérature* de la Harpe, et que je me suis arrêté avec assez de plaisir sur des articles de Fréron et de Clément que je ne connaissais pas. Reste une question, celle de savoir si c'est la peine de découper par morceaux des auteurs de cet ordre, et si l'on peut en tirer des modèles et des sujets d'étude pour les jeunes gens ; j'ai déjà dit que j'en doutais fort.

Qu'arrive-t-il en effet ? C'est que ces auteurs du second ordre, qui sont souvent à peine des auteurs du troisième, bronchent à chaque instant et offensent tantôt le goût, tantôt la raison, tantôt la langue. Barbier d'Aucour, j'en demande pardon à M. Théry, a la plaisanterie passablement lourde. Vaugelas a terriblement vieilli. Fréron est généralement simple, mais il frise la platitude. D'autres, comme la Motte-Houdard, sont sans aucun doute des esprits délicats et des écrivains ingénieux ; mais leurs paradoxes sont-ils faits pour former le jugement et le goût des jeunes gens ? Même comme paradoxes, toutes ces théories

littéraires du dernier siècle n'ont-elles pas perdu leur brillant? Si je ne me trompe, c'est vieux et terne aujourd'hui. Nous n'en sommes plus à raisonner avec la Motte et Fontenelle, comme si les arts avaient été inventés pour l'amusement des oisifs, pour fournir un sujet aux causeries des salons et exercer la critique des amateurs. Éloquence, poésie, musique, peinture, nous savons que toutes ces nobles inventions de l'homme ont eu pour but de fournir à ses passions une expression plus énergique.

Il faut donc, à chaque instant, avertir le jeune lecteur et le tenir en garde contre ces morceaux mêmes qu'on lui présente comme des modèles. M. Théry, je dois le dire, n'y manque pas. Ses notes en elles-mêmes sont très-bonnes ; elles n'ont qu'un tort, celui de prouver que ces morceaux choisis ne sont pas toujours des morceaux de choix. Tantôt c'est l'idée qui est fausse, et tantôt c'est l'expression. M. Théry a bien soin de le noter. Un tour est sans grâce et sans vivacité ; M. Théry en fait la remarque. Un mot a vieilli ; M. Théry ne le laisse pas passer. J'en conclus que peut-être les auteurs du second ordre, même dans leurs meilleurs endroits, sont peu propres à servir d'exemple. Ce qui trompe, quand on les lit de suite, c'est que la médiocrité de l'ensemble relève certains passages ou mieux écrits ou mieux pensés que les autres. Détachés, ils perdent ce prestige. Ils restent ce qu'ils sont : peut-être même donnent-ils une idée trop petite de l'ouvrage et de l'auteur auquel on les a pris. Un bon livre ordinaire veut être lu d'un bout à l'autre. Les grands écrivains seuls se retrouvent tout entiers dans

chaque morceau de leur œuvre comme dans leur œuvre totale.

Est-ce à dire qu'il faille absolument condamner l'étude des écrivains du second ordre, et même du troisième et du quatrième? A Dieu ne plaise! J'admets, pour mon compte, tous les goûts et toutes les études libérales. Je trouve très-bon que les uns se délectent dans la lecture de nos vieux romans, les autres dans les vers de Ronsard ou de Chapelain. J'avoue qu'il y a de belles places encore après les premières. Je reconnais que, si l'on commence ses études avec Virgile et Racine, avec Cicéron et Bossuet, on les complète avec les Claudien, les Sénèque, les la Motte-Houdard, les Saint-Évremond, et qu'il est bon que le jugement s'exerce sur la critique des auteurs du second ordre, après s'être formé dans le premier âge par l'étude assidue des grands maîtres. C'est à chacun à pousser ses recherches dans ce genre aussi loin que le demandent ses goûts et sa vocation. Je ne prétends pas non plus qu'il faille tout lire dans les auteurs du second ordre quand on veut les connaître, et qu'il soit absolument impossible d'en faire de bons abrégés. Je crois bien que les deux cents volumes de Fréron gagneraient beaucoup à être réduits à deux ou trois volumes de critique que les gens de goût aimeraient à avoir dans leur bibliothèque. Je ne condamne personne à lire les quinze volumes de La-mothe-Le-Vayer d'un bout à l'autre. Je ne dis qu'une chose, c'est que les auteurs du second ordre, même quand ils sont bons, ne le sont pas assez pour entrer dans l'éducation classique et pour être proposés en exemple aux jeunes gens. Je dis que ce n'est pas avec

ces auteurs qu'on peut faire des *Ornements de la Mémoire* et des *Leçons de Littérature,* et qu'ils offrent trop peu de substance, trop peu de beautés complètes et de pages irréprochables, pour être coupés en morceaux choisis. Quand nous aurons besoin d'eux, nous irons les chercher dans leurs vieilles éditions, et nous ferons nous-mêmes notre choix. Je sais bien qu'ils deviennent de plus en plus rares et difficiles à trouver. La rareté! N'ôtons pas aux auteurs du second ordre cet avantage qui fait peut-être la moitié de leur mérite. Il est de leur intérêt qu'on ne les ait pas sous la main aussitôt qu'on le veut; cela donne un air de découverte aux bonnes choses qu'on rencontre chez eux et les fait paraître cent fois meilleures. Les deux ou trois morceaux de Fréron que cite M. Théry m'auraient paru bien plus piquants, j'en suis sûr, si je les avais trouvés moi-même dans *l'Année littéraire.* On me les donne tout choisis, peu s'en faut qu'ils ne m'aient paru fades.

Voilà bien de la sévérité, je l'avoue, contre le modeste travail de M. Théry. J'en ai presque du remords, car, après tout, je n'ai pas parcouru ce recueil sans plaisir; et qu'a voulu M. Théry? remettre entre les mains de tout le monde quelques bonnes pages qui sont comme noyées dans des œuvres qu'on ne lit plus. Au lieu de morceaux choisis, c'est, je crois, un choix des œuvres de ces auteurs qu'il aurait fallu faire pour atteindre le but. Si ces œuvres sont trop longues dans leur ensemble, des morceaux choisis sont trop courts. Comme modèle, c'est trop imparfait, et c'est trop abrégé comme simple *spécimen.* Quand on a parcouru ces morceaux, il n'en reste que le souvenir de quel-

que chose de médiocre et d'écourté. Je retombe dans la critique ; que M. Théry me le pardonne ! Je n'en rends pas moins justice aux excellentes intentions qu'il a eues. Quand il se serait trompé, c'est un moyen d'étude de plus qu'il a voulu fournir à la jeunesse. Tout est honorable dans ce genre et digne d'estime. Hélas ! avec tant de livres offerts à la jeunesse pour faciliter ses études et réveiller son goût, réussira-t-on à empêcher l'esprit littéraire de s'éteindre chez nous ? L'esprit des affaires, qui gagne du terrain tous les jours, ne finira-t-il pas par tout absorber ? Chaque siècle, ce semble, a ses tendances propres que rien n'arrête et ne détourne. Les philosophes du XVIII[e] siècle étaient les enfants et les élèves des catholiques du XVII[e], et c'est du fond d'un couvent que sortit le grand ennemi des moines et de la scolastique, Luther ! Pendant qu'on parle belles-lettres aux jeunes gens, un instinct secret, une voix intérieure mieux écoutée leur crie : Laissez les livres et faites fortune ! Cette France qui, pendant des siècles, n'a pas eu de plus grande passion, après la guerre, que celle de la philosophie et des lettres, serait-elle donc destinée à n'être plus qu'un vaste atelier, qu'un immense comptoir ? Dans cent ans, dans cinquante ans, lira-t-on encore Corneille, Racine, Bossuet, Voltaire ? Les comprendra-t-on ? Ne sera-t-on pas plus loin d'eux par les idées que nous ne le sommes des Latins et des Grecs par la langue ? Et nous, avec notre goût obstiné pour les lettres, ne sommes-nous pas déjà bien arriérés ? Heureusement ce goût récompense assez par lui-même ceux qui l'ont. Quel chagrin n'adoucit-il pas ? Quels plaisirs ne fait-il pas trouver dans

une vie simple et pauvre ? De combien de bons sentiments n'est-il pas le père et le soutien ? Pour ma part, si l'on me permet de faire ici ma confession, je n'ai pas eu une peine en ma vie, une de ces peines dont on peut se consoler parce qu'elles n'attaquent pas le fond du cœur, qu'une heure de lecture n'ait calmée !

9 septembre 1852.

IX

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

A L'ÉTRANGER

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE,
Par M. SAYOUS.

Je trouve beaucoup de mérite dans l'ouvrage de M. Sayous, et j'ai cru aussi y apercevoir un défaut grave. Par où commencer? par la critique ou par l'éloge? Ce qui fait que j'hésite dans mon choix, c'est qu'ayant lu le livre de M. Sayous avec grand plaisir, et ressentant d'ailleurs une estime particulière pour l'auteur, je voudrais bien m'arranger de manière à laisser à ceux qui liront cet article une impression favorable de l'auteur et du livre. Commençons par la critique.

M. Sayous a entrepris de nous donner une histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, c'est-à-dire, pour m'exprimer plus clairement peut-être que M. Sayous ne l'a fait dans son titre, une histoire des Français qui ont écrit à l'étranger et sous l'influence

des mœurs étrangères, en y joignant l'histoire des étrangers qui ont écrit dans la langue française, soit chez eux, soit en France.

Est-ce un simple cadre que M. Sayous a choisi pour y faire entrer un certain nombre de biographies littéraires, celles de Bayle en Hollande, par exemple, de Saint-Evremond en Angleterre, celles de l'Anglais Hamilton et du Génevois Rousseau? Est-ce une coupure artificielle qu'il a faite dans l'histoire littéraire? ou bien une idée a-t-elle présidé à la composition de son livre? Si j'en crois la préface de M. Sayous, c'est une idée qu'il a voulu développer. Il s'est proposé de mettre en relief la double influence exercée sur le caractère de notre langue et de notre littérature par le tour d'esprit que les étrangers ont apporté chez nous et par les modifications qu'a dû subir le génie français à l'étranger. Au surplus, il vaut mieux laisser M. Sayous s'expliquer lui-même. Voici ce qu'il dit dans sa préface :

« Tantôt la France voit arriver chez elle des étran-
« gers qui, en retour de son hospitalité, lui apportent
« l'originalité de leur esprit, une tradition de princi-
« pes et une habitude de mœurs qui ont une influence
« salutaire. Ces colons infusent dans la littérature
« nationale une part de sang nouveau qui secrètement
« l'active ou l'enrichit; tantôt, au contraire, c'est la
« France elle-même qui, dans ses convulsions inté-
« rieures, rejétte loin d'elle ses propres enfants parce
« que leurs idées, leurs sentiments sont opposés à
« l'esprit qui règne dans la nation ou au pouvoir qui
« la gouverne. Réfugiés au loin ou à la frontière de
« leur pays, ils vivent là d'une existence nouvelle

« pour eux, mêlent leur sang à celui de leurs hôtes, « et créent ainsi autour de la France un autre esprit « français. De leurs rangs partent des voix qui n'ont « plus tout l'accent de la patrie, mais que la patrie « comprend encore... Il restait à réunir les annales « particulières de cette littérature, à en examiner et « à en faire connaître les productions avec une éten« due suffisante. C'est là ce que j'ai essayé de faire, « me proposant encore de rechercher ce que devient « l'esprit français soit lorsqu'il s'est uni au génie « étranger en le pénétrant, soit lorsque, passant la « frontière, il a changé de sol et d'aliment, curieux « surtout de constater les effets de cet échange de « culture et de surprendre au passage ces convois « mystérieux qui font d'une nation à l'autre un com« merce invisible d'idées et de passions, de vie intel« lectuelle et morale. »

Voilà bien l'idée. Assurément elle est ingénieuse, elle pourrait jeter un grand jour sur les causes secrètes des révolutions qu'ont subies notre langue et notre littérature ; reste à savoir s'il est aussi facile de la mettre à exécution qu'il l'est de la concevoir. Il ne s'agit pas, en effet, de ces grandes influences qu'exercent les littératures les unes sur les autres sans s'assimiler : par exemple, de l'influence que la littérature italienne au XVIe siècle et la littérature espagnole au commencement du XVIIe ont exercée sur la nôtre, mais de cette influence beaucoup moins sensible qui a pu modifier secrètement l'esprit de notre littérature et le génie de notre langue quand des Français ont écrit à l'étranger ou quand des étrangers ont écrit en français et pour la France. Aussi,

M. Sayous a-t-il bien rempli son programme? Indique-t-il d'une manière satisfaisante ce que la Savoie nous a apporté par l'intermédiaire de saint François de Sales, de Vaugelas et de Saint-Réal, tous les trois enfants des montagnes savoyardes? Où est dans leurs œuvres, dans le tour de leur esprit, dans leur manière de s'exprimer en français ce que l'on pourrait appeler le génie savoyard? Est-ce à ce génie qu'il faut faire honneur de l'exactitude grammaticale de Vaugelas et de son urbanité dans la critique? du coup de pinceau hardi de Saint-Réal? du génie affectueux de saint François de Sales et de sa dévotion gracieuse? En quoi tout cela appartient-il plutôt à la Savoie qu'à la France? J'en dirais volontiers autant de l'Anglais Hamilton, le célèbre auteur des *Quatre Facardins* et des *Mémoires de Grammont*. S'il y a un auteur qui soit tout français par la manière de concevoir et de s'exprimer, n'est-ce pas celui-là? D'un autre côté, est-il bien sûr que ce soient les habitudes anglaises qui aient donné à Saint-Evremond, dans la dernière moitié de sa vie, une pensée plus sérieuse et plus ferme? N'est-ce pas tout uniment la maturité de l'âge? Bayle n'aurait-il pas écrit à Paris comme il écrivait à Rotterdam, sauf à faire imprimer ses ouvrages en Hollande, si la censure ne lui eût pas permis de les faire imprimer en France? Je crains que l'idée de M. Sayous ne soit de celles qui séduisent à une première vue, et qui échappent dans l'exécution. Ce sont des nuances si fines qu'elles ne se laissent peut-être pas saisir. Tout au plus peut-on les apercevoir dans des écrivains de troisième ou de quatrième ordre, qui prennent aisément la teinte de tout ce qui les

environne parce qu'ils n'auraient eu de génie propre nulle part.

Sans doute l'influence signalée par M. Sayous a dû exister. Mais comment suivre cette influence pas à pas, comment la prendre sur le fait de manière à pouvoir en retracer l'histoire, comment dire avec certitude à la France : Voilà ce que vous devez à la Savoie, ce que vous avez reçu de la Hollande, ce qui vous est venu de Londres ou de Berlin, non pas avec la livrée étrangère, mais sous vos propres couleurs et dans votre style national. Eh! si ce travail était faisable pour les importations de l'étranger, il le serait à plus forte raison pour les révolutions intérieures de la littérature et de la langue. On saurait au juste l'histoire de chaque mot, de chaque tour de phrase, de chaque idée. En pareille matière, les généralités vont toutes seules; le problème ne commence que quand on veut préciser. Nous savons tous qu'il y a un style qu'on appelle le *style réfugié;* on en retrouve quelque chose dans la plupart des écrivains que la révocation de l'édit de Nantes dispersa à l'étranger; il y a aussi un style qu'on appelle le *style génevois*, les caractères généraux en sont faciles à indiquer; mais qu'en est-il passé dans la langue? Je ne nie pas qu'une analyse fine et délicate, aidée d'une connaissance profonde de l'histoire de notre littérature et de notre langue, ne puisse arriver à quelques résultats ingénieux, à quelques découvertes heureuses. On peut faire à ce sujet de très-bonnes observations. Une histoire régulière et suivie de l'infusion du génie étranger dans le génie français, si ce mot d'infusion n'est pas lui-même un peu trop génevois,

me paraît une œuvre au-dessus des forces humaines.

Aussi dois-je dire que c'est précisément *l'idée* qui tient le moins de place dans l'ouvrage de M. Sayous, et voilà le défaut que je voulais y signaler. Le plus souvent l'idée redevient un simple cadre, et les chapitres très-curieux et très-piquants consacrés à Bayle auraient tout aussi bien trouvé leur place dans l'ouvrage de M. Sayous, lors même que cet ouvrage n'aurait été qu'un excellent recueil de biographies littéraires. Quand l'idée échappe à M. Sayous, il s'en passe ; le lecteur s'en passe de même et oublie parfaitement le titre du livre et les promesses de la préface. M. Sayous veut-il ressaisir son idée? Ses observations ne portent pas toujours, il s'en faut, la conviction dans l'esprit. Je l'ai déjà fait remarquer pour Saint-Evremond, pour Hamilton et pour Bayle. Nous n'avons encore, il est vrai que la partie de l'ouvrage relative au XVIIe siècle. Les deux volumes actuellement publiés ne vont pas plus loin. Peut-être dans les volumes suivants l'influence étrangère deviendra-t-elle plus sensible. J'attends, mais avec défiance, après l'expérience de ces deux volumes-ci, ce qui ne m'empêche pas d'ailleurs de souhaiter la suite d'un ouvrage qui sera toujours un très-bon morceau d'histoire littéraire. M. Sayous, s'il ne donne pas ce qu'il promet, donne autre chose. C'est un critique très-sagace des écrits, un observateur très-fin des hommes, un moraliste aussi ferme dans ses principes qu'indulgent pour ce pauvre cœur humain qu'il ne faut pas juger trop sévèrement, puisqu'on est homme soi-même.

Je commence l'éloge; j'en ai donc fini avec la critique? Pas tout à fait encore. Il y a dans la plupart

des histoires littéraires un défaut presque inévitable, je l'avoue, mais qui n'en est pas moins un défaut. Les écrivains que tout le monde connaît y occupent une grande place, ceux qu'on ne connaît guère n'y en tiennent qu'une très-petite. Il s'ensuit qu'on apprend ce que l'on savait déjà, et qu'on n'en devient pas beaucoup plus savant sur ce que l'on ignorait. Tout naturellement M. Sayous consacre ses chapitres les plus longs et les plus détaillés à des hommes tels que Bayle, Saint-Evremond, Saint-Réal. Quant à la foule des prédicateurs et des théologiens protestants dispersés en Hollande et en Allemagne, il ne leur accorde que de très-courtes notices qui prouvent bien une immense lecture dans M. Sayous et une connaissance profonde de l'histoire littéraire, mais qui laissent à peine quelques noms dans la mémoire du lecteur. Ne serait-il pas possible de prendre la méthode inverse et de consacrer les longs chapitres et les détails aux écrivains les moins connus? Pour l'instruction, ce serait mieux, à coup sûr; reste à savoir si ce serait aussi bien pour le plaisir du lecteur et pour le succès de l'auteur. Mon observation subsiste néanmoins. Résolve le problème qui pourra!

Encore un mot. Je pense, je veux dire trop de bien de M. Sayous pour ne pas épuiser tout ce qui me reste de critique sur le cœur. Je ne sais pourquoi, mais son livre me semble inégalement écrit. Il y a des chapitres où le style coule avec abondance et facilité, les chapitres sur Bayle notamment. Il y en a d'autres où la phrase est comme arrêtée dans son cours par des mots mis hors de leur place naturelle. C'est comme si l'on rencontrait en courant un caillou

sous ses pieds. Plus l'intérêt du sujet vous entraîne, plus le heurt est sensible. Ce sont là de bien petites taches et très-aisées à effacer. Une oreille parisienne remettrait tout de suite ces mots à leur place. Pour le coup, c'est fini. Je n'ai plus qu'à louer dans l'ouvrage de M. Sayous.

On dira ce que l'on voudra : le premier des mérites pour un livre, quel qu'en soit le sujet, sérieux ou badin, c'est d'être amusant. Pour mon compte, ce mot me paraît si bon et ce qu'il signifie si nécessaire, que c'est le terme dont je me sers, qu'il s'agisse d'un sermon ou d'un roman, d'une pièce de théâtre ou d'un ouvrage de morale. J'ai vu quelques personnes s'en scandaliser. Mais quoi! ne serait-ce pas un trop beau privilége pour les choses frivoles, si on leur réservait à elles seules le droit d'amuser? On s'amuse de bien des façons, et ce ne sont pas les choses dites amusantes qui amusent le plus un bon esprit. Ce premier de tous les mérites, ce sel nécessaire de tous les livres, l'ouvrage de M. Sayous l'a, selon moi, à un haut degré. Il est difficile, quand on tient le livre de M. Sayous, de le quitter. Une chaleur secrète, un fonds de passion anime ces rapides biographies. Nous avons tous notre petit coin d'idolâtrie. M. Sayous, tout bon protestant qu'il est, a l'idolâtrie de l'esprit et le culte du savoir. Il aime les livres et les gens qui les font. Il a lu immensément; ses analyses, nécessairement un peu brèves, suffisent néanmoins pour faire connaître, sinon les ouvrages, au moins le caractère et le mérite propre des auteurs. Ses citations, en général, sont heureuses. Il est possible que M. Sayous soit quelquefois un peu trop

indulgent. Je me défie, des éloges qu'il accorde à une tribu tout entière de prédicateurs et de moralistes protestants dont pas un, à l'exception de Saurin, n'a gardé une place dans la littérature du public. Il est si aisé de faire un livre de morale passable ! Il est si difficile d'avoir prêché vingt ans, sans avoir rencontré un jour une inspiration heureuse ! Mais cela fait-il des écrivains et des orateurs dignes de mémoire? Nous-mêmes, nous catholiques, que nous reste-t-il de notre littérature sacrée? Trois grands orateurs de la chaire, Bossuet, Bourdaloue et Massillon, Pascal que je ne sais comment classer, et un moraliste qu'on ne lit plus guère, Nicole! Qui connaîtrait le nom du ministre Beausobre sans son histoire du manichéisme, ou celui de Lenfant sans ses histoires des conciles de Constance, de Bâle et de Pise? Claude et Jurieu, tous deux gens de mérite, je le sais, n'en doivent pas moins à Bossuet seul de n'être pas morts tout entiers. Ce qui me laisse quelque doute sur la véritable valeur de la plupart de ces ouvrages de morale ou de théologie protestante exhumés par M. Sayous, c'est le genre même de mérite qu'il leur accorde, de la méthode, de bonnes divisions, une exposition claire, de solides principes. Hélas! que de livres sont morts avec toutes ces qualités-là et beaucoup d'esprit par-dessus le marché! Il est vrai que M. Sayous écrit une histoire de la littérature, et voilà que j'oublie moi-même ce que je disais tout à l'heure, que l'histoire littéraire est faite ou devrait être faite pour les auteurs inconnus.

Ce qui me charme dans M. Sayous, c'est la modé-

ration de ses jugements, je dirais sa charité pour le prochain, si je ne craignais que ce mot de charité ne parût venir singulièrement ici. N'y a-t-il pas pourtant de la charité dans cette équité de jugement qui nous permet d'apprécier avec calme des principes opposés aux nôtres, d'entrer dans l'esprit et dans le caractère d'autrui, de ne pas chercher des motifs déshonorants à des opinions et à des œuvres qui nous blessent? Ne confondons pas avec cette justice de l'esprit et du cœur la froide indifférence, l'impartialité qui traite tout sur le même pied parce qu'elle méprise également le fond de toutes choses. Une pareille impartialité coûte trop cher. L'esprit n'est libre alors qu'aux dépens de l'âme. L'impartialité de M. Sayous n'est pas de ce genre, et voilà pourquoi je l'appelle de la charité. C'est de son point de vue très-fermement chrétien qu'il apprécie sans passion le scepticisme de Bayle et l'incrédulité finale de Saint-Évremond, cherchant bien plutôt à interpréter les ouvrages par le caractère et les habitudes de l'homme, par ces faiblesses, mon Dieu ! qui nous sont plus ou moins communes à tous, qu'à dénigrer l'homme pour rabaisser et rendre odieux les ouvrages. Cette méthode n'est pas seulement la plus charitable, elle est la plus sûre pour atteindre la vérité. En général, voulez-vous savoir ce qui s'est passé dans le cœur des autres, même dans le cœur de ces hommes célèbres dont le fond des sentiments est resté une espèce de mystère? ne vous creusez pas trop l'esprit pour cela, n'imaginez pas des systèmes ; cherchez dans votre propre cœur. On a souvent demandé, par exemple, si Montaigne était chrétien, s'il n'était pas plutôt un incré-

dule prudent. J'en crois Montaigne lui-même. Il était chrétien par naissance et par habitude, philosophe par imagination. Quand il disait son *Pater*, ce n'était pas pure simagrée; quand il voulait se prouver quelque chose à lui-même, il doutait de tout. Et Bayle, qu'était-il? Ce qu'il se montre dans ses livres : un liseur, un chercheur d'idées, un amateur passionné de critique, tout prêt à défendre l'athéisme par jeu d'esprit et de logique, ce qui ne prouve pas le moins du monde qu'il fût au fond un ennemi caché du christianisme. Il est si rare qu'on aille jusqu'au bout de ses idées! Trop souvent on veut faire d'un homme un système. Saint-Évremond est mort en incrédule. C'est la grande pierre de touche, la mort! Je ne voudrais pourtant pas répondre que les pages de Saint-Évremond dans lesquelles il témoigne de son attachement au catholicisme, pages très-curieuses rapportées par M. Sayous, fussent de la pure cérémonie ou une concession faite à la politique. M. Sayous tient compte de tout. Je crois ses portraits fidèles et vrais, précisément parce que la physionomie n'en est pas trop régulière et trop arrêtée.

En un mot, M. Sayous est un chrétien arrivé à la foi par le libre examen, qui respecte dans les autres la liberté dont il a fait usage pour lui-même ; chose rare ! C'est à cette source qu'il puise son équité, sa clairvoyance, son respect pour les droits de la raison, même lorsque la raison s'égare, et une modération qui charme et gagne le cœur. Il est vrai, parce qu'il est juste et indulgent.

Parmi les meilleurs morceaux de son livre, j'ai

déjà cité la biographie de Bayle. M. Sayous le fait observer avec raison : Bayle est de ces gens qu'on aime, tout en étant obligé de blâmer mille choses en eux. On l'aime, parce qu'il est naturel, parce que son prodigieux savoir n'a rien de pédantesque, parce qu'il prend tant de plaisir à remuer des idées, qu'il est impossible de ne pas partager avec lui le plaisir qu'il éprouve. C'est un jeu dangereux sans doute que celui de Bayle ! Il s'y est blessé lui-même sans le sentir, et il reste de la lecture trop assidue de ses ouvrages un fonds de doute qui énerve l'âme. Comme le montre très-bien M. Sayous, le scepticisme de Bayle, pratiqué sur une large échelle et répandu comme un venin secret dans l'esprit du grand nombre, aboutirait à un égoïsme fatal. Pourvu qu'on ait des livres et qu'on pense au coin de son feu, qu'importe au penseur que le reste de l'univers s'abîme dans l'injustice et dans le mal? Une nation de Bayles serait admirablement propre à subir le despotisme et la conquête. D'un autre côté cependant, et par suite de l'infirmité de notre pauvre monde, des esprits de cette trempe ne sont-ils pas quelquefois nécessaires? Lorsque les erreurs se sont accumulées, lorsqu'elles ont pris officiellement la place de la vérité dans le gouvernement, dans la religion, dans les idées, dans les livres, n'est-il pas nécessaire que des esprits hardis jusqu'à la témérité prennent le crible de la critique et de l'examen? C'est un rôle périlleux qu'on n'accepte qu'en ayant cette tournure d'esprit particulière qui fait préférer à tout le plaisir de chercher et la volupté de contredire. Bayle n'était pas fâché, j'en suis sûr, d'établir une vérité neuve ; mais plutôt que

de renoncer à son inquisition raisonneuse, il aurait ébranlé toutes les vérités du monde. Il faut des Bayles ; seulement il en faut très-peu, et il n'en faut pas souvent : *opportet hæreses esse.* Au bout du compte, c'est la vérité qui demeure ; j'en ai, du moins, la conviction profonde.

Ce qui ajoute au charme de la biographie de Bayle, c'est qu'on reste persuadé en la lisant que jamais homme n'a été plus heureux que celui-là. Bayle n'avait qu'une passion : il a pu la satisfaire toute sa vie. Point de fiel dans le cœur, point de jalousie, point d'ambition ; l'amour de lire et l'amour de raisonner, voilà tout. Son tempérament se prêtait admirablement à ses goûts. Car ne lit pas et n'étudie pas qui le veut. Il y faut une disposition particulière, non-seulement de l'esprit, mais du corps et de la santé. Montaigne dit quelque part que ce plaisir délicieux de la lecture, dont on se laisse aisément affoler, est un plaisir malsain, un plaisir sombre qui attriste le corps. Ce n'est que trop vrai. Comment faisait Bayle pour lire tout ce qui paraissait de livres de son temps, sans compter les livres anciens dont pas un ne lui avait échappé ? Il y a une compensation que je recommande aux gens qui ne peuvent pas étudier et lire autant qu'ils le désireraient, soit parce que leurs occupations les en empêchent, soit parce que leur tête se fatigue trop vite. Quand on ne peut pas lire un livre, on l'achète ; c'est toujours cela de fait. On l'a du moins dans sa bibliothèque, on peut l'en tirer quelquefois, l'ouvrir, le manier, finir presque par croire qu'on l'a lu. Cette manière de devenir savant avec sa bourse a sa commodité. En tous cas, c'est un moyen

d'honorer les lettres et de leur prouver qu'on les aime!

Je voudrais dire encore un mot à la défense des hommes de la nature de Bayle, de cette race des raisonneurs et des philosophes. Ils sont naïfs. Les armes que l'on emploie contre eux, il n'est pas nécessaire de les aller chercher bien loin : on les prend dans leurs propres livres. Ils y ont écrit de leur propre main toute leur histoire, tandis que leurs adversaires, plus prudents, ne quittent jamais leur rôle officiel et ne se font pas voir en déshabillé. Voltaire a-t-il eu un sentiment, une passion qu'il n'ait pas consignés dans ses écrits? Et souvent cette passion, sur laquelle on veut condamner tout un homme et juger sa vie, n'est qu'une boutade d'un quart d'heure que la mauvaise foi saisit au passage. On prend le mauvais, on laisse le bon. Avec tout son scepticisme, Bayle avait le cœur excellent. Il aimait tendrement sa famille; il était homme de gracieux et facile commerce. C'est le côté touchant de sa vie ; M. Sayous n'a eu garde d'omettre ce côté-là, quoiqu'il soit sévère pour le douteur.

Après le morceau sur Bayle, qui me paraît le meilleur de l'ouvrage de M. Sayous, je place la biographie de Saint-Evremond, pleine de recherches neuves et curieuses, propres à bien faire connaître le caractère de cet écrivain, qui fut presque de son temps un chef d'école littéraire et philosophique. J'ai déjà cité aussi les chapitres sur Saint-Réal, l'auteur de *la Conjuration contre Venise.* Dans ma jeunesse, c'était encore un livre classique que celui-là et l'un des premiers que l'on faisait

lire aux jeunes gens. Aujourd'hui *la Conjuration contre Venise* a trop perdu de sa popularité. M. Sayous l'apprécie judicieusement, et fait d'ailleurs connaître les autres ouvrages de Saint-Réal qu'on ne lit plus du tout, et Saint-Réal lui-même, qui était aussi un personnage singulier. Enfin je citerai toute la fin du second volume sur Hamilton, comme un modèle d'analyse très-fine et très-délicate de ce qui échappe le plus à l'analyse, l'esprit et la grâce. Que dirai-je encore? Mais vraiment je ne puis rien dire qui exprime mieux mon jugement sur l'ouvrage de M. Sayous que ce que j'ai déjà dit : son livre est un des plus agréables à lire qui me soient tombés dans les mains depuis longtemps. On y apprend beaucoup, et quand on l'a fini, on éprouve pour M. Sayous ce qu'il dit avoir lui-même éprouvé pour Bayle : on aime l'écrivain qui sait si bien faire aimer les lettres!

Honneur à ceux qui conservent le culte des choses de l'esprit et qui l'entretiennent dans les autres! Soyons unis du moins dans cette religion-là. Au milieu de tant de ruines et de déceptions, que les lettres soient notre refuge et le lien de toutes les âmes élevées! Il y a plus d'une manière de participer à leur salutaire influence. Sans doute tout le monde ne peut pas faire des livres; le génie est le partage d'un bien petit nombre; le talent même n'est pas commun. N'arrive pas qui le veut à un savoir profond; mais aimer les lettres, c'est encore être de la grande famille, c'est tenir à l'élite par un petit coin. Sans être poëte ou orateur, qui peut m'empêcher d'adorer la poésie et l'éloquence à ma

manière, et de répéter bien humblement, mais du fond du cœur, ces vers si touchants de Virgile :

Me verò primùm dulces ante omnia Musæ,
Quarum sacra fero ingenti perculsus amore,
Accipiant !

9 mars 1853.

IX

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE

DRAMATIQUE

PAR M. JULES JANIN.

J'ai promis à notre ami M. Jules Janin de rendre compte de ces deux volumes qui sont les premiers d'un choix de ses feuilletons qu'il publie. Je veux m'acquitter de ma promesse. Et pourtant ce printemps tardif me fait souffrir comme beaucoup d'autres ! C'est égal ; je vais tâcher de dire très-simplement tout le bien que je pense de M. Jules Janin et de son livre ; j'y joindrai un peu de critique, ne fût-ce que pour servir de passeport à des éloges qui pourraient être suspects, venant d'un collaborateur et d'un ami.

Oui, d'un collaborateur et d'un ami de vingt-cinq ans ! Que de temps s'est écoulé depuis le jour où j'ai vu arriver M. Jules Janin au *Journal des Débats !* Nous étions bien jeunes tous les deux. Lui, il arrivait avec une réputation déjà faite par son joli roman,

l'*Ane mort et la Femme guillotinée*, et par de nombreux articles de journaux; moi, je n'apportais qu'un ardent amour des lettres, de la liberté et un vif désir de me ranger parmi les défenseurs de la monarchie constitutionnelle. Quel avenir brillant semblait s'ouvrir devant nous! Comme nous étions justement fiers de venir à notre tour écrire dans ce journal qu'avaient illustré dans la littérature les Geoffroy, les Féletz, les Dussault; dans la politique, M. Villemain, M. de Salvandy et le génie de notre siècle, M. de Chateaubriand! Quel plaisir et quel honneur, au début de la difficile carrière de journaliste, d'avoir pour nous guider l'expérience et la sagesse de nos excellents patrons, tous deux vieillis dans la lutte et si jeunes encore par l'esprit et par le cœur, M. Bertin l'aîné et M. Bertin de Vaux! Quels maîtres que ceux-là! De quelle grâce, de quelle politesse flatteuse ils savaient assaisonner leurs leçons! Quel charme que leur compagnie! Quel trésor que leur amitié! Parmi nos collaborateurs, nouveaux encore, mais déjà plus anciens que nous, n'était-ce pas aussi un bonheur de compter le pauvre Étienne Becquet, si fin. si spirituel, si sensé la plume à la main, quand il pouvait se décider à prendre la plume; et l'ami de toute ma vie, le journaliste le plus brillant que j'aie connu, ce qui est maintenant le moindre de ses titres littéraires, M. Saint-Marc Girardin! Jamais début n'a été entouré de circonstances plus heureuses. Depuis ce temps, hélas! quel vide s'est fait autour de nous! Que d'amis disparus! que d'illusions détruites! que de révolutions dans l'État! Pardon, mais ces souvenirs tout personnels

se sont si vivement emparés de moi pendant que je relisais ces aimables feuilletons dont quelques-uns datent déjà d'une vingtaine d'années, qu'il m'a été impossible de n'en pas dire ici quelques mots. Je reviens à l'ouvrage de M. Jules Janin.

M. Jules Janin ne s'est pas contenté de choisir ceux de ses feuilletons qu'il jugeait les plus dignes d'être conservés, de les revoir, de les corriger avec soin; en homme qui ne craint pas le travail et la peine, il a encadré ses anciens articles dans un texte tout nouveau qui est lui-même une espèce de feuilleton perpétuel destiné à commenter, à expliquer les autres et à les remettre pour ainsi dire dans leur jour. Ce livre ainsi composé, M. Jules Janin a eu le droit de l'intituler *Histoire de la littérature dramatique,* pourvu qu'on n'attache pas à ce mot d'histoire un sens trop spécial, car j'avoue que les amateurs de dates très-précises et de faits très-exacts pourraient bien quelquefois ne pas trouver leur compte auprès de M. Jules Janin. Les choses ne se rangent pas dans son imagination comme elles se classeraient dans la tête d'un bénédictin. Notre spirituel collaborateur n'est pas un annaliste, c'est un peintre. A cela près, quelle lecture ne supposent pas ces deux premiers volumes seulement! quelle connaissance de la littérature dramatique ancienne et moderne! Il faut savoir que pour composer ces feuilletons, dont l'apparence brillante et légère fait croire peut-être à ceux qui les lisent qu'il n'en coûte à leur auteur qu'une prodigieuse dépense d'esprit et de verve, M. Jules Janin travaille dix heures par jour, lit tout, apprend tout, et a le bonheur de ne retenir que ce

qui peut féconder son imagination et fournir à son effrayante consommation d'idées et de style. Si vous voulez savoir en quelle année de la fondation de Rome est né le vieux Plaute ou en quelle année il est mort, ce n'est pas à M. Jules Janin que je vous renverrai, c'est vrai. M. Jules Janin l'aurait appris dix fois, qu'il serait encore très-capable de se tromper. Le ciel ne l'a pas fait pour travailler à l'*Art de vérifier les dates*. Vous trouverez assez d'ennuyeux pédants qui vous donneront là-dessus tous les renseignements possibles, quand même l'histoire ne leur en fournirait pas de très-sûrs. Mais voulez-vous un portrait plein de feu et de vie du vieux comique romain? M. Jules Janin est votre homme, lisez son ouvrage; et s'il vous reste ensuite quelques scrupules sur la fidélité des détails, vous avez Plaute lui-même. M. Jules Janin vous aura donné l'envie de le lire, grand mérite, but suprême de la critique : inspirer l'envie de lire et de relire les maîtres.

Je tenais à justifier le titre de M. Jules Janin, que quelques personnes trouveront peut-être trop ambitieux. J'ajoute que ces deux volumes et ceux qui paraîtront plus tard auraient pu tout aussi bien être intitulés *les Mémoires de Jules Janin*, car toute la vie de notre bon et spirituel collaborateur est là. Son feuilleton, c'est lui-même. Toutes les émotions de sa vie, toutes ses joies, toutes ses douleurs, il les a confiées à son feuilleton. M. Jules Janin n'a pas senti le plaisir de voir briller un beau soleil au mois de juin, ou fleurir le lilas au mois de mai, qu'il n'en ait dit quelque chose à son feuilleton du lundi d'ensuite. Et c'est là, selon moi, ce qui donne aux feuilletons

de M. Jules Janin un caractère et un charme tout particulier : ils sont vivants. Ils ont les défauts de leur auteur, oui, mais ils ont aussi toutes ses qualités, et tant de grâce dans leur laisser-aller, tant d'amabilité dans leur abandon, tant de franchise dans leur gaîté ! Je ne puis pas plus me figurer le feuilleton de M. Jules Janin autrement qu'il ne le fait, que M. Jules Janin lui-même autrement qu'il n'est. Je les accepte bien volontiers l'un et l'autre comme ils sont, si bons, si honnêtes, si sensés sous des airs étourdis. Je serais fâché qu'ils fussent plus sages et plus retenus. Il faut leur permettre de battre un peu la campagne, de s'arrêter à tous les buissons, de cueillir toutes les fleurs du chemin. Leur allure vive et capricieuse perdrait trop si l'on prétendait la régler. En un mot, ce que j'aime dans M. Jules Janin, c'est précisément ce que je blâmerais sans doute dans tout autre. N'est pas M. Jules Janin qui le veut. Il n'y a pas eu d'écrivain plus imité que lui de notre temps; et justement le malheur est qu'il n'y en a pas dont il soit plus facile de copier les défauts, plus difficile de reproduire les qualités. Lui seul a le droit d'être prodigue, parce que lui seul est sûr de ne pas épuiser la richesse de son style; lui seul a le droit d'user et d'abuser de la couleur, parce que lui seul possède l'art de varier les nuances à l'infini; lui seul a le droit de se mettre en scène et de parler de lui-même, parce qu'il est, mon Dieu! ce que vous n'êtes pas, messieurs les imitateurs, un caractère, un talent original, Jules Janin, comme on l'appelle d'un bout du monde à l'autre! Sous toute autre plume, le lieu commun n'est qu'un lieu commun; sous la

sienne, c'est un caprice, une fantaisie, un tableau de genre, quelque chose enfin, toujours quelque chose de vif et de piquant.

C'est parce que M. Jules Janin s'est mis tout entier dans le feuilleton qu'il a eu le droit d'y mettre tout le monde et toutes choses, et de faire du feuilleton une espèce d'article universel, de journal à part dans lequel tous les événements, tous les bruits de ville se reproduisent sous cette forme ingénieuse qui est propre à l'auteur. Dès que quelque chose émeut la grande ville, on est sûr que le feuilleton en parlera. Ne soyez pas embarrassés pour M. Jules Janin du terrible devoir qui lui est imposé d'être charmant et spirituel tous les huit jours. Si le théâtre est sec et stérile, M. Janin regardera par sa fenêtre; les sujets ne lui manqueront pas : une vente à l'encan, une exposition de fleurs, un prodige ou un monstre qui fait courir et babiller les curieux, moins que cela, un papillon qui vole lui fournira quelques-unes de ses plus jolies pages. Les choses sérieuses ne lui conviennent pas moins que les choses frivoles. Il a des larmes pour les deuils publics, d'éloquentes paroles de colère et d'indignation contre les scandales du vice et du crime. Il n'y a pas jusqu'au choléra qui n'ait été traité comme il le méritait dans le feuilleton de M. Jules Janin. Littérairement, l'article valait la peine d'être conservé. Je ne l'ai pas relu sans frissonner. Le feuilleton s'est assoupli dans les mains de M. Jules Janin; il a pris toutes les formes : tantôt c'est un tableau de mœurs, tantôt un conte à la manière d'Hoffmann ou une page de Sterne; souvent, trop souvent hélas! c'est une touchante oraison

funèbre; c'est aussi quelquefois un chapitre de morale sans pédanterie. Comme exemple, voyez les excellents articles de M. Jules Janin sur les suicides par vanité littéraire; peut-être ces articles ont-ils épargné à plus d'une famille quelque douleur de ce genre! Même, quand l'occasion le demande et que M. Jules Janin le veut, le feuilleton reprend son ancien caractère officiel et redevient un morceau de critique dramatique dont Geoffroy aurait pu être jaloux, ou une analyse qui aurait excité, je ne dis pas la jalousie, mais l'admiration de notre bon Duviquet. M. Jules Janin n'y ajoute que son imagination et son style, deux choses qui n'en rendent pas, je crois, le feuilleton plus mauvais.

Me voici pourtant au cœur de la question. Je sais que bien des gens reprochent à M. Jules Janin précisément ce dont je lui fais un mérite, son abandon, sa facilité à parler de tout, son feuilleton universel. On voudrait que M. Janin fît toujours ce qu'il fait quelquefois si bien, l'analyse de la pièce dont il s'agit acte par acte, scène par scène, le tout se terminant par un jugement motivé dans les formes. Ah! je voudrais bien vous y voir, vous qui critiquez le critique! Je voudrais que vous eussiez tous les huit jours un feuilleton à faire sur notre théâtre tel qu'il est et sur les pièces qu'on nous donne! Comme cela serait divertissant l'analyse de tout ce qui naît et meurt à Paris de drames, de vaudevilles et de comédies en un an! On cite Geoffroy. Il n'y a qu'un malheur, c'est que tout est changé depuis Geoffroy, le théâtre, les auteurs, et en première ligne le public. Il y avait un code dramatique du temps de Geoffroy,

sur lequel tout le monde se réglait, les auteurs pour composer leurs pièces, le public pour siffler ou pour applaudir, la critique pour juger. C'était bien commode. Où est-il aujourd'hui ce code? Qui est-ce qui se soucie des règles? Et comme le public serait bien satisfait quand M. Jules Janin aurait démontré doctoralement dans son feuilleton que telle tragédie ou telle comédie pèche plus ou moins contre les trois unités! Nous en sommes bien aux trois unités! Où sont les vieux amateurs qui du temps de Geoffroy s'asseyaient à l'orchestre pour examiner à la loupe les défauts d'une pièce nouvelle? Est-ce que le théâtre est encore un plaisir du goût et de l'esprit? Est-ce qu'on y cherche, en général, autre chose qu'un peu d'amusement, une manière de passer une heure ou deux, depuis que cette pauvre torture a été méchamment abolie par la révolution de 1789? Vous demandez du Geoffroy? Je vous le déclare bien sincèrement, malgré le respect que je professe pour Geoffroy, si l'on vous en donnait, vous en seriez bien vite dégoûtés. Le public de Geoffroy est mort, tout aussi mort que Geoffroy lui-même. M. Jules Janin est l'homme de son temps. Lui seul pouvait faire vivre le feuilleton ; lui seul l'a fait vivre.

Eh! M. Jules Janin est trop heureux quand il peut revenir au vieux théâtre et à la vieille manière. Qui a plus applaudi que lui aux débuts de Mlle Rachel? Qui a été plus aise de voir reparaître sur la scène Corneille et Racine? Prenez presque tous les feuilletons de M. Jules Janin sur Molière; ce sont des chefs-d'œuvre d'appréciation délicate, bien sentie et souvent éloquente. Je ne connais pas dans nos

anciens critiques les plus vantés un morceau qui vaille certain feuilleton de M. Jules Janin sur *le Misanthrope*. Jamais la pensée de Molière n'a été mieux saisie, plus clairement exposée, ramenée avec plus de bonheur à sa simplicité première. Je citerai encore quatre feuilletons sur *Don Juan,* d'autant plus remarquables qu'après avoir jugé la pièce sous un point de vue purement littéraire et s'être laissé aller à une admiration fort naturelle, M. Jules Janin, éclairé par la sinistre lumière des révolutions de nos jours, finit par la juger fort sévèrement sous le point de vue moral. Réunis, les articles de M. Jules Janin forment certainement le meilleur commentaire que nous ayons de notre grand poëte comique, si toutefois la sécheresse et la banalité ne sont pas de l'essence du commentaire, s'il est permis d'avoir de l'esprit, du style et des vues à soi, en commentant les gens de génie! Parmi les auteurs du second ordre, il y en a un qui a aussi le don d'inspirer M. Jules Janin, c'est Marivaux. *Marivaudage* tant qu'on le voudra! M. Jules Janin est toujours heureux avec Marivaux, et l'auteur de *Marianne* et de tant de jolies pièces restera l'un des plus ingénieux et des plus charmants écrivains de notre langue. Je ne dis pas d'ailleurs que tout soit irréprochable dans les jugements de notre confrère : ce serait un trop grand miracle si dans une carrière déjà longue le critique n'avait pas eu ses jours de caprice, de passion ou de défaillance! M. Jules Janin peut avoir blâmé des choses qu'il ne blâmerait plus à présent; je le soupçonne davantage d'en avoir admiré qu'il n'admire plus du tout : la foule, la réputation vous

entraînent; on a des amis qu'on ne veut pas blesser; on est homme enfin quoiqu'on soit journaliste ! C'est par l'ensemble de sa vie qu'il faut juger un écrivain. A tout prendre, le bon goût et le bon esprit ont-ils eu depuis vingt ans un plus sérieux défenseur que M. Jules Janin? Personne s'est-il opposé avec plus de courage que lui à la corruption et à la licence du théâtre? Et sa vie de critique, qui n'est pas finie, Dieu merci, n'a-t-elle pas été une vie noblement employée dans l'intérêt des lettres? Quel est l'auteur nouveau qui ait donné quelque espérance, quelle est la pièce où ait brillé un éclair de talent, que M. Jules Janin n'ait pas soutenus de toutes ses forces? Si le critique a péché, n'est-ce pas plutôt par excès de complaisance? Ces pauvres journalistes! on voudrait qu'ils fussent impeccables. Passez-nous nos peccadilles, hauts et puissants seigneurs qui nous jugez si sévèrement; nous vous passerons les vôtres. Qui perdra ou qui gagnera au marché? Dieu le sait!

J'ajoute, et ceci devient plus sérieux, que ce ne sont pas seulement les lettres et le bon goût qui ont trouvé dans M. Jules Janin un énergique et infatigable défenseur. M. Jules Janin a défendu avec le même courage toutes les bonnes causes. C'est une remarque qui m'a frappé en lisant ces deux volumes; elle frappera tous les lecteurs de bonne foi. J'ai reconnu même, non sans quelque surprise s'il faut le dire, qu'avec sa sagacité littéraire M. Jules Janin avait devancé plus d'une fois la prévoyance des hommes politiques, et qu'il avait senti de plus loin que nous s'élever le vent dévastateur du socialisme et l'orage

de 1848. La Chambre et le bruit de la tribune nous étourdissaient; le théâtre avertissait plus sûrement M. Jules Janin. Pendant que nous nous croyions bien forts avec nos orateurs et notre majorité, et qu'absorbés dans le mouvement parlementaire nous ne voyions rien au delà, M. Jules Janin s'alarmait du dévergondage de la scène et du désordre de la littérature. Nous ne savions que ce qui se passait dans notre monde politique, petit monde à part; la pente des auteurs et celle du public à préférer l'extravagant au raisonnable, le monstrueux au simple et au vrai, révélait à M. Jules Janin le fond des cœurs. Combien de fois et avec quelle force n'a-t-il pas protesté contre les profanations historiques du théâtre, contre ces grands noms, ces grands hommes déshonorés sur la scène, traînés dans de sales intrigues, présentés sous un jour propre à dégrader tout ce qu'un peuple doit respecter, la religion, la royauté, les aïeux, la gloire du passé ! Dès le lendemain de la révolution de Juillet, M. Jules Janin, dans une suite de feuilletons qui mériteraient de vivre, ne fût-ce qu'à titre de bonnes et courageuses actions, rappelait le théâtre à la pudeur. Il s'indignait éloquemment de ces costumes sacrés exposés sur la scène comme sur un échafaud de honte, de ces mauvaises pièces exhumées des archives dramatiques du Directoire, et si une demi-réforme s'opéra bien vite, à lui en revient l'honneur ! Moi qui écris ces lignes, j'ai entendu alors, je n'en croyais pas mes oreilles, j'ai entendu nommer sur la scène, j'ai vu livrer à la risée du parterre des personnages vivants que je connaissais, que j'honorais. L'autorité était

faible dans ces jours-là, et tolérait tout; le feuilleton seul faisait la police. Et il fallait du courage pour la faire dans de pareils moments! car il n'y a de courage à défendre l'ordre que lorsqu'on a devant soi la liberté et que ceux qu'on attaque ont le droit de répondre. Après la révolution de 1848, M. Jules Janin a repris le même rôle avec plus de danger encore, et, par conséquent, de mérite. Honneur au feuilleton! Il a bravement combattu avec nous pour la cause de l'ordre et de la liberté, et il n'a succombé avec nous que sous la force des événements!

Après cela, on peut bien pardonner à M. Jules Janin de ne pas parler le langage des saints et des prudes. Le feuilleton n'est pas un sermon. Je passe même au critique son goût un peu trop vif pour les belles dames du XVIIIe siècle et pour le maréchal de Richelieu; je le lui passe d'autant plus volontiers que ses articles sur le maréchal de Richelieu (on les trouvera dans ses deux volumes) sont au nombre des plus jolis qu'il ait faits. Voyez un peu! je reprocherais plutôt à M. Jules Janin d'être quelquefois trop sévère. Je trouve, par exemple, que dans la grande question de savoir si le théâtre est un plaisir permis ou défendu, chrétiennement parlant, M. Jules Janin se range avec trop de facilité du côté le plus rigoureux. Je sais bien que M. Jules Janin a Bossuet pour lui. Bossuet avait raison, oui, mais à un certain point de vue, et à ce point de vue-là tous les arts encourraient la même condamnation que l'art théâtral, tout ce qui embellit ce malheureux monde et le fait aimer plus qu'il ne le mérite devrait être proscrit. Il faut

laisser ces austérités à la chaire ; c'est là qu'elles sont bien placées et toujours respectables. Quant au feuilleton, je me défie de son rigorisme. J'ai peur qu'il ne condamne le théâtre en gros comme un art maudit, pour lui permettre un peu trop de se conduire en vaurien dans les cas particuliers. En attendant que nous soyons des saints, de vrais saints, tâchons toujours d'être d'honnêtes gens avec Racine et Corneille et même avec Molière. Décidément, je suis dans cette question le casuiste relâché. Il est vrai que je ne vais pas au spectacle deux fois en dix ans, et que M. Jules Janin y va tous les jours.

Vous croyez peut-être que j'ai fini? Non, car je n'ai pas encore parlé de ce qui fait le plus grand mérite de M. Jules Janin et son incontestable supériorité, de son style. Ici encore les défauts sont à côté des qualités ou plutôt naissent des qualités elles-mêmes. Il m'est arrivé, je le reconnais, après une lecture un peu trop prolongée des feuilletons réunis dans ces deux volumes, d'avoir appétit de quelque chose de moins splendide, de désirer presque, pour mon soulagement, un style maigre et sec. Quelle abondance ! quelle richesse ! quel luxe de tours et d'images ! Donnez un mot à M. Jules Janin, le premier qui vous viendra à l'esprit ; sur ce mot il va vous écrire toute une page. Poussez le ressort qui retient la source, aussitôt l'eau jaillit en gerbes éblouissantes et retombe en perles dorées. Rien ne l'épuise, rien ne la dessèche et ne la décolore. Elle ne s'arrête, on le sent bien, que parce qu'il faut que tout finisse. Quand je lis M. Jules Janin, je crois être dans un immense Palais-Royal aux bou-

tiques étincelantes de lumières, de pierreries et d'étoffes précieuses; ici les damas, la soie, la gaze légère ou les toiles de Perse aux fraîches et capricieuses peintures; là le diamant, le rubis, l'émeraude enchaînés en colliers et en bracelets; plus loin, des fleurs vraies ou fausses de toutes les nuances. L'œil est charmé, ébloui, fatigué quelquefois. Je ne connais pas d'écrivain qui ait au même degré que M. Jules Janin tous les trésors du style à sa disposition. Il en abuse : les riches abusent toujours! Qu'on est heureux pourtant de pouvoir abuser, au moins dans ce genre-là ! Que je souhaiterais à bien des gens ce que M. Janin a de trop! Et que ses qualités sont belles, rares, brillantes ! Le solide s'y rencontre aussi. M. Jules Janin écrit purement presque toujours, simplement quand il le veut. Je voudrais rendre ma pensée en aussi peu de mots que possible. Si le génie est, comme on l'entendait au XVIIe siècle, ce don de nature, cette originalité de talent qui peut s'allier avec beaucoup de défauts, mais qu'aucune qualité acquise ne remplace, M. Janin, parmi tant d'autres, possède seul un génie d'écrivain. Oh ! vous qui vous sentez l'esprit stérile et la veine à sec, lisez ces deux volumes, étudiez-les. Si cette prose resplendissante ne vous dit rien, n'échauffe pas votre imagination, jetez la plume; vous n'écrirez jamais !

25 mai 1853.

X

TABLEAU DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIe SIÈCLE.

M. PH. CHASLES.—M. SAINT-MARC GIRARDIN.

On se rappelle que l'Académie Française avait proposé, pour sujet du prix d'éloquence décerné au mois d'août dernier, *le Tableau de la marche et des progrès de la littérature française au* XVIe *siècle.* Deux concurrents partagèrent la couronne, M. Saint-Marc-Girardin et M. Ph. Chasles. Leurs discours, aujourd'hui imprimés, méritent à tous égards un examen sérieux et approfondi.

Le XVIe siècle fut, on le sait, une époque de révolutions religieuses, politiques et littéraires. Les glorieuses destinées de l'Europe moderne s'y préparaient au milieu du sang et du désordre. Tout s'agitait et se soulevait à la fois. Les passions et le génie de l'homme n'avaient encore rien perdu de cette franche énergie, de cette rudesse sauvage, derniers legs de la barbarie à une civilisation naissante; et

d'un autre côté mille spectacles nouveaux éveillaient une ardente et inquiète curiosité. C'était le temps des essais et des découvertes, temps heureux, qui s'écoule trop vite, où les imaginations, dans leur virginité primitive, se prêtent volontiers au merveilleux; où chacun, plein de confiance en soi-même et d'espérance en l'avenir, se met courageusement à remuer une terre inculte et féconde! Certes, l'audace aventureuse de nos ancêtres leur coûta cher : ils souffrirent longtemps et beaucoup; bien des gloires s'éteignirent, bien des espérances furent trompées; une génération tout entière se consuma dans le travail et la douleur; mais quels hommes cependant, et quel siècle!

Jamais peut-être l'histoire ne présenta un spectacle plus grand, plus terrible et plus varié que celui du xvie siècle. A la sanglante rivalité de Charles-Quint et de François Ier succèdent les débats plus longs et plus sanglants du catholicisme et de la réforme; les ruses de la diplomatie se mêlent au bruit des armes; la cour de Rome gagne en sagesse et en habileté ce qu'elle perd en puissance; on la respecte peu, mais elle sait se rendre nécessaire et intervient après chaque bataille gagnée ou perdue; on prend des villes, on remporte des victoires; la guerre passe sans cesse de France en Italie, d'Italie en Allemagne, d'Allemagne en France, et d'Espagne partout; on négocie, on change d'alliés au moins une fois par an; c'est à qui déploiera le plus de perfidie dans ses traités et de hardiesse sur le champ de bataille. Quels capitaines plus habiles et plus intrépides que les Guises, les Farnèse et les Henri IV? Quels politiques plus

profonds que les Philippe II, les Élisabeth, les Paul III et les Sixte-Quint? Quel cortége d'ambassadeurs, d'aventuriers, de ministres se groupe autour d'eux! Voilà pour les hommes de guerre et pour les hommes d'État.

Mais ceci n'est en quelque sorte que l'extérieur de la grande lutte du XVIe siècle. Des révolutions bien autrement profondes s'accomplissent dans les esprits et dans les consciences. Un moine fait entendre sa voix fougueuse et austère, et mille voix lui répondent par des cris forcenés d'admiration ou de haine. L'Église se déchire; on dogmatise d'un bout de l'Europe à l'autre; quelques prêtres sont plus puissants et plus redoutables que les rois. C'est dans le fond des cloîtres, dans le silence de l'étude et de la méditation, dans l'exaltation de la prière que se préparent tant d'interminables guerres. Une controverse ardente agite et enflamme les esprits. On prêche, on écrit, on lit les Pères et la Bible. Qui a rasé jusqu'au sol ces antiques monastères, incendié ces églises, démantelé ces villes? C'est Luther, c'est Calvin, docteurs infatigables, prédicateurs d'un culte nouveau, théologiens subtils et hardis. Les fureurs de l'école ont envahi le monde. La théologie, voilà l'âme du XVIe siècle! La philosophie, fille du libre examen, ne tardera pas à naître.

Est-ce tout, du moins? Non, vraiment. Les lettres, les sciences et les arts s'éveillent au bruit des armes et des disputes religieuses. La Grèce expirante lègue à l'Europe ses précieux manuscrits; nos armes ouvrent à la curiosité de nos grossiers ancêtres les portes de cette Italie qui, derrière le rempart de ses

monts, avait su profiter de nos folies superstitieuses et guerrières. Elle s'offre à eux, brillante et civilisée déjà, avec ses monuments majestueux et ses ruines plus majestueuses encore, sa vieille littérature latine et sa poésie moderne. Que de richesses à la fois! Heureusement elles tombèrent en bonnes mains. Les fureurs de l'étude, si l'on peut se servir de cette expression, ne le cédèrent en rien aux fureurs de la guerre et de la théologie. Des gens, qui prenaient en pitié les austérités monastiques, se condamnèrent à une vie plus rude peut-être pour éclaircir, interpréter quelques vers de Virgile, ou quelques lignes de Tite-Live. La science eut ses cloîtres et ses anachorètes. Ces hommes du xvi[e] siècle ne se passionnaient pas à demi! A cette école savante, les langues modernes s'épurèrent et s'enrichirent. On balbutia longtemps sans doute; mais les anciens étaient là, maîtres sûrs et inflexibles, faisant ressortir chaque faute par le contraste, et ne permettant pas au mauvais goût de s'établir. Tôt ou tard, à force de chercher la bonne route, sous de tels guides, on devait la trouver. Voilà pour la science et la littérature!

Que l'on veuille bien se donner un instant le spectacle du xvi[e] siècle tout entier, et en réunir les diverses époques, depuis Bayard, touchant et dernier modèle de la chevalerie du moyen âge, jusqu'à Henri IV, le premier des rois de notre ère moderne; depuis L'hospital jusqu'à Sully; depuis les bûchers de Henri VIII, de Philippe II et de François I[er], depuis les saturnales de la Ligue et les massacres de la Saint-Barthélemy jusqu'à l'édit de Nantes : quel tableau!

On voit d'abord qu'un lien nécessaire rattache l'histoire de la marche et des progrès de la littérature française au xvie siècle, à toutes les révolutions nées du mouvement des esprits à cette époque. Partout la littérature a joué son rôle, souvent à son insu, et c'est tant mieux pour elle. Plus elle est désintéressée, plus elle est vraie ; mais aujourd'hui qu'il s'agit de compter ses titres, nous devons y mettre moins de générosité, et les reprendre, quelque part qu'ils soient, dans les pamphlets politiques ou dans la théologie de Calvin, tout comme dans les poésies légères de Marot et dans les in-folios de Ronsard. L'éloquence et l'art d'écrire lui appartiennent, fussent-ils allés se perdre sous la plume d'un inquisiteur ou d'un prédicant. Les fureurs des sectaires sont éteintes, leur génie subsiste. Pour connaître et apprécier la littérature du xvie siècle, il faut donc étudier à la fois et cette littérature en quelque sorte vivante, née des passions du moment, littérature de pamphlets, de mémoires, de controverse, et cette autre littérature, plus savante, moins originale et moins vraie, qui n'a qu'elle-même pour but, que l'étude pour moyen, et qui cherche avant tout l'art et la gloire de bien écrire.

Aux époques de transition et de renouvellement, c'est cette littérature savante qui souffre davantage des progrès qu'elle-même elle a préparés. Elle se décrédite en proportion des services qu'elle a rendus. Mieux elle a fait son devoir, moins on lui en tient compte. La route est déblayée, on en profite pour marcher en avant, sans s'arrêter à regarder derrière soi. Comme son travail est un travail de mots et de phrases, on lui demande impérieusement des mots choisis et

des phrases bien faites. Comme elle ne s'adresse qu'au goût et à l'imagination, le goût, devenu plus pur, la condamne sans pitié, l'imagination mieux réglée dédaigne ses étranges et capricieuses inventions. La part de gloire qui reste à un poëte suranné, à un rhéteur barbare, est bien petite. Trop heureux encore quand le ridicule ne se charge pas seul d'assurer l'immortalité de leurs noms! C'est de l'ingratitude peut-être; mais la reconnaissance coûterait trop cher. Qui ne sait les infortunes de Ronsard et les tristes vicissitudes de sa renommée? Qui n'a ri des prétentions superbes de la fameuse pléiade qui croyait, à force de soins et d'études, vaincre le génie de notre langue, et que le génie de notre langue a si lestement vaincue? Que sont devenus ces dominateurs de la poésie du XVIe siècle? La postérité n'a conservé d'eux probablement que ce qu'ils estimaient le moins, quelques vers gracieux, quelques stances légères. Marot, Regnier, Malherbe, ont seuls survécu. L'Homère du temps, le grand Ronsard, est resté enseveli sous ses lauriers, et y restera, quoi qu'on puisse tenter pour rajeunir sa gloire.

Ceux, au contraire, qui ont écrit, non pour obtenir une illustration littéraire, mais pour convertir ou soulever les peuples et satisfaire leur haine et leurs vengeances, non en qualité de beaux-esprits oisifs, mais comme hommes d'État et de parti, ceux-là sont à peu près sûrs qu'ils ne vieilliront jamais. Ce capitaine gascon qui, dans le loisir que lui laissent, à son grand regret, sa vieillesse et ses infirmités, retrace avec le feu du jeune âge ses exploits et ses mille aventures, je veux dire Montluc; ce courtisan effronté

qui se plaît à conter les infamies de son siècle, auxquelles il est tout fier d'avoir pris part, je veux dire Brantôme; ces magistrats, ces hommes de lettres qui, par leurs graves écrits, ou leurs malignes satires, ont protesté contre les folies de leurs contemporains, aplani la route du trône à Henri IV, et préparé des jours meilleurs, je veux dire L'hospital, de Thou, Pasquier, les auteurs de la *Satyre Ménippée,* voilà les hommes dont la postérité garde un éternel souvenir! On lit encore, on lira toujours leurs écrits. Qu'importe, après tout, que leurs phrases soient plus ou moins régulières, qu'ils emploient des mots d'un autre âge? Leurs vertus et leurs passions leur tiennent lieu de beau style, ou plutôt leur font deviner et rencontrer ce que cherchaient inutilement les doctes de leur siècle : le goût et l'éloquence. Ils ont marqué leurs livres d'un signe de vérité qui donne la vie.

Chaque siècle cependant a ses phénomènes. Deux hommes, qui semblent n'appartenir ni à la littérature, ni aux passions religieuses et politiques de leur temps, Rabelais et Montaigne, ont leur gloire à part. C'est leur bien propre. Sur leurs pas, à une distance respectueuse, vient Amyot, que la prose française reconnaît pour l'un de ses premiers maîtres.

Faire l'histoire de la marche et des progrès de la littérature française au xvie siècle, n'était donc pas un mince travail. Mais comment en retracer le tableau dans un discours académique? Car ce n'est pas un livre en forme, ce ne sont pas des recherches, fruit du travail et de la patience, une nomenclature exacte de tous ces beaux-esprits défunts, que deman-

dait l'Académie. Deux ans de délai et quelques pages n'eussent pas suffi à un pareil travail. Vouloir tout dire devenait ici un terrible écueil. C'est d'un discours qu'il s'agit, ne l'oubliez pas. Vous aurez beau le grossir et l'enfler, il sera trop long à la fois et trop court. Prenez-y garde : on peut caractériser, en quelques mots, ces génies fameux dont les écrits sont entre les mains de tout le monde. Si l'esquisse est fidèle, nous les reconnaissons sur-le-champ, et c'est assez. Mais, lorsqu'il s'agit d'une littérature morte pour le public, que disent à nos souvenirs ces noms, exhumés l'un après l'autre du tombeau? Rien. Avez-vous la prétention de nous faire renouer connaissance avec leur foule ignorée? prenez courage, suez sang et eau dix années, et donnez-nous quelques volumes bien gros et bien complets. Alors il y aura de l'ennui, peut-être, mais de l'instruction au moins à gagner avec vous. Que m'apprendrez-vous, au contraire, en quelques lignes vagues et précipitées, sur le compte de ces hommes que je ne connais pas d'avance? Leurs noms tout au plus. Encore les oublierai-je vite. Peindre à grands traits la physionomie littéraire du XVIe siècle, les écoles qui ont eu la vogue et les chefs de ces écoles, leur génie et leurs erreurs; rattacher sans cesse aux progrès des lettres les passions politiques et religieuses qui en étaient l'âme, et laisser dans son oubli la multitude obscure des hommes médiocres, c'était là sans doute le but que devaient se proposer les concurrents.

C'est aussi là le point de vue qu'a saisi M. Saint-Marc Girardin et qui convenait d'ailleurs à sa manière vive et piquante. Il ne raconte pas, il peint; il met

volontiers ses personnages en scène, et ses saillies les plus agréables sont encore des traits d'un sens fin et délicat. Il est court, mais parce qu'il sait donner à sa pensée de la précision et du relief. Un mot heureux en dit plus souvent que de longues phrases. C'est un coup de pinceau brillant et hardi, qui donne au portrait sa ressemblance et son mérite. Il y a beaucoup de ces portraits-là dans le discours de M. Girardin. Tantôt c'est Montluc, évêque de Valence : « Courtisan délié, « il se ménage en même temps près de Coligny et « près de Guise. Confident de Médicis, il est prêt, « comme elle, à chanter la messe en français. Enfin, « après avoir longtemps réclamé la tolérance, ce « catholique douteux, cet évêque marié, mourut « jésuite. Ce fut là l'expiation de son indifférence, « si ce n'en fut pas le dernier témoignage. » Tantôt c'est L'Etoile : « annaliste badaud, qui, chaque soir, « avec une régularité scrupuleuse, écrit ce qu'il a « vu et ce qu'il a entendu dire, mêlant les affaires « de son ménage avec les affaires de l'Etat, in- « différent en religion, et spectateur minutieux « des processions et des cérémonies. Voyez-vous « dans la foule cette figure calme, immobile, at- « tentive comme celle d'un homme qui regarde, « plutôt que comme celle d'un homme qui réfléchit : « c'est l'Étoile, je le reconnais; je l'ai vu de nos « jours pendant les troubles de la révolution. » C'est Brantôme, » hardi à se mettre en scène, se faisant « gloire auprès de la postérité de ses familiarités « avec les princes et les grands seigneurs, sans penser « que les confidences des grands marquent aussi « souvent l'intimité de leur mépris que de leur ami-

« tié. N'étant pas homme à se sentir ému de lui-
« même à l'aspect des grands personnages, s'il les
« admire, c'est que les respects de son siècle les ont
« désignés à ses hommages. Pour reconnaître la
« vertu, il a besoin qu'on la lui montre. » C'est Villon, c'est Marot, c'est d'Aubigné, c'est Rabelais; portraits charmants, pleins de vie et de ressemblance, animés par la verve ingénieuse de M. Girardin ; ce sont enfin tous les personnages de *la Ménippée*. Nous regrettons que l'étendue de ces morceaux ne nous permette pas de les citer. Se contenter d'en copier quelques traits, ce serait les défigurer et non les reproduire.

M. Girardin ne s'attache pas seulement à faire ressortir la physionomie originale de quelques hommes célèbres; il les replace au milieu de leur siècle, des passions contemporaines et des circonstances sous l'influence desquelles leur génie s'est développé. L'histoire générale et l'histoire littéraire s'éclairent ainsi l'une l'autre, et de leur rapprochement naissent des aperçus toujours spirituels et parfois éloquents.

Il y a quelque chose parmi nous, dit M. Girardin, qui a résisté à toutes les révolutions, qui les a vaincues et s'est enrichi de leurs dépouilles; l'esprit français! Qu'est-ce donc que l'esprit français? Un bon sens quelque peu railleur, une sagacité philosophique sans amertume, mais non sans malice; une grande liberté, une finesse exquise de jugement qui s'allie à une prudente réserve.

C'est cet esprit, vieux comme la nation même, qui, traversant avec Rabelais, Montaigne, de Thou et Pasquier, les folies du XVI[e] siècle, est arrivé jus-

qu'à Descartes, jusqu'à Port-Royal, jusqu'à Louis XIV, et a donné à notre littérature ce caractère philosophique qui fait son universalité; c'est lui qui, inspirant Montesquieu, Voltaire, et Jean-Jacques lui-même, dans ses jours de sagesse, a pénétré enfin dans nos lois civiles et politiques, et fondé notre liberté moderne, fille de la philosophie. Voilà l'idée fondamentale que M. Saint-Marc Girardin a suivie dans tout son discours, et dont il a résumé les conséquences dans une éloquente péroraison.

Ajoutons un mot du style. On dirait que certains auteurs écrivent toujours en attendant leur pensée. Avant qu'elle arrive, ils ont déjà fait six phrases. Chez M. Girardin, le style se prête avec souplesse à tous les mouvements de l'esprit, et marche d'accord avec la pensée. C'est assez dire qu'il est ingénieux et brillant.

La critique doit cependant avoir sa part. La brièveté de M. Girardin n'est pas toujours un mérite. On croirait parfois y sentir un peu de négligence et de précipitation. M. Ph. Chasles aurait plutôt le défaut contraire. La matière, convenons-en d'ailleurs, était vaste, et passer en courant n'est pas abréger. Qui pourrait, par exemple, trouver trop longues les pages où M. Chasles apprécie avec tant de justesse et de goût le génie et les erreurs de Ronsard, que M. Girardin laisse trop vite de côté? Et l'art dramatique, suffit-il de dire qu'il n'existait pas pour se dispenser d'en parler? N'était-ce pas là une des parties essentielles du tableau? Aussi M. Chasles ne l'a-t-il pas négligée; ce qu'il dit de Jodelle et de Garnier prouve assez qu'il y avait d'excellentes

choses à dire. Et ces prédicateurs barbares, bouffons en chaire, tribuns de la populace, prédécesseurs grotesques des Bossuet et des Bourdaloue, ne méritaient-ils pas quelques lignes? M. Chasles leur a donné place dans son discours, nous lui en savons gré. Ce sont là de ces étranges figures qui étonnent, amusent et instruisent la postérité. Les progrès de la science grammaticale, les utiles veilles de ces hommes modestes qui travaillent incessamment sur des particules et des accents, les vicissitudes de la prononciation, la mort et la naissance d'un grand nombre de mots, ne doivent-ils pas former les premiers chapitres de l'histoire de notre langue? Aussi le concurrent de M. Girardin en tient-il compte, et ses recherches à cet égard sont à la fois ingénieuses et savantes, sans qu'elles lui fassent cependant oublier de peindre les grands traits du siècle, ses révolutions et leur influence sur la marche de l'esprit humain.

La manière de M. Chasles est plus grave et plus sévère que celle de M. Girardin. Son style élégant et pur ne manque ni d'énergie, ni de précision; quand il veut peindre la tyrannie de Louis XI, l'humeur sanguinaire, l'arrogance gasconne du capitaine Montluc, les vertus et la probité de Lanoue, il sait trouver et rendre le trait qui caractérise. Je choisis au hasard le portrait de Comines, l'historien de Louis XI : « Comines, seigneur flamand, était doué « de ce coup-d'œil froid, impassible et sec, qui ne « permet à aucune passion de se mêler à l'examen « des événements et des hommes... Il n'a plus la « naïveté enfantine de nos chroniqueurs. Ne lui de-

« mandez ni le coloris ingénu de Froissart, ni la « bonhomie piquante de Joinville.... Son impartia- « lité et sa froideur étonnent d'abord par la force « de raison qu'elles supposent; et, pour peu que « vous soyez ému des spectacles de l'histoire, elles « finissent par vous irriter. Impassible comme la « destinée, résigné aux vices, aux malheurs, aux « sottises des hommes comme à ses propres infor- « tunes, comme à ses propres fautes, rien ne l'é- « meut, ni le souvenir de son cachot, ni celui des « cruautés de son maître. De tels effets ont eu leur « cause, et il les explique : c'est le fataliste de l'his- « toire... Quant à sa morale, elle caractérise son « temps. Il estime beaucoup ce qui est honnête, « mais un peu moins que ce qui est utile; et quand « le conflit de la vertu et du succès vient étonner sa « raison, il ne balance pas à écarter la loyauté qui « le gêne, s'en remettant d'ailleurs au tribunal « de Dieu, qu'il établit seul juge dans une matière « si délicate. »

Nous aurions encore beaucoup à citer et à louer, s'il n'était bien temps de finir.

En résumé, chacun des deux concurrents a son mérite. Leurs discours réunis forment un tableau complet et brillant de la littérature du XVIe siècle; et si la manière vive et spirituelle de M. Saint-Marc Girardin, sa piquante sagacité, nous font pencher en sa faveur, les recherches soigneuses et l'excellent travail de M. Chasles justifient sans doute le partage prononcé par l'Académie.

10 novembre 1828.

XI

ŒUVRES LITTÉRAIRES

DE M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

Qu'appelle-t-on les Œuvres littéraires de M. de Chateaubriand? Est-il une seule époque de sa vie où l'auteur de *la Monarchie selon la Charte* se soit réduit au rôle paisible et sûr d'homme de lettres? Est-il un seul de ses grands ouvrages qui n'ait donné le signal de quelque révolution religieuse ou politique? Était-ce une œuvre purement littéraire que ce *Génie du Christianisme*, destiné à réhabiliter tout ce que la révolution, dans ses jours de folies, avait flétri de grand et de noble, la religion, la monarchie, la race glorieuse de nos princes, et ces vertus chevaleresques, touchant et dernier débris du moyen âge? Quelle plus sanglante condamnation des hommes qui régissaient alors la France que ces pages où les crimes de quelques-uns d'entre eux sont mis face à face avec les vertus qu'ils avaient proscrites! N'y avait-il que

de la littérature dans ces articles de journaux, dans ce discours de réception à l'Académie dont s'irritait l'inquiète susceptibilité du despotisme? La vie de M. de Chateaubriand aurait-elle été agitée de tant de traverses, s'il n'eût été que le chef d'une nouvelle école littéraire? La France entière, à l'apparition de ses premiers ouvrages, se serait-elle divisée en admirateurs ardents et en détracteurs passionnés, s'il ne se fût agi que d'une futile question de goût?

Etrange et glorieuse destinée! Dès ses premiers pas, M. de Chateaubriand se jette dans une opposition périlleuse. A la génération qui avait fermé les églises, brisé les autels et proscrit les prêtres, il offre *le Génie du Christianisme*. Au milieu d'un peuple qui ne pouvait encore voir une soutane sans rire, il parle avec vénération, avec éloquence de ces mystères, de ces rites, de ces croyances qu'on osait à peine nommer. Il se fait le vengeur de la religion et des vertus de nos pères. Par qui doivent être lus *les Martyrs* et *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem?* Par des hommes qui font leurs délices des impiétés obscènes de Parny ou des voyages de Volney. Et ce discours où, sous le nom de Chénier, se trouvent flétries les doctrines de la Convention, ne sera-t-il pas prononcé au sein d'une compagnie qui compte encore plus d'un conventionnel parmi ses membres? Ce sont là de terribles souvenirs à réveiller. Le chef militaire de la France, le général du 13 vendémiaire, le fils et le vainqueur de la Révolution, s'en effraie. Tant de liberté déplaît à son despotisme. Un discours franc et hardi, et qui, en condamnant les meurtriers de nos rois, condamne ceux qui se sont emparés de

leur couronne, lui semble plus redoutable que les armées de l'Europe. Il le supprime. Le discours n'est pas prononcé, mais on le lit avidement. Ainsi la France se réconcilie peu à peu, sous les auspices de M. de Chateaubriand, avec ses antiques souvenirs; la religion, frappée de ridicule, la monarchie outragée, défigurée par l'ignorance, se relèvent doucement; une grande Restauration se prépare, et lorsque nos princes reviendront s'asseoir sur leur trône, ils trouveront les esprits préparés à les recevoir.

C'est là la première époque de la vie de M. de Chateaubriand. La seconde n'est ni moins agitée, ni moins belle. Elle commence à la Restauration. Une lutte s'engage entre la royauté chancelante encore et la liberté mal comprise. La royauté appelle l'arbitraire à son secours, la liberté se jette dans les conspirations. Qui s'interposera entre elles? Qui saura nous faire comprendre qu'il y a dans la Charte tout ce que la liberté peut justement exiger de garanties, tout ce que la royauté peut réclamer de priviléges? L'auteur de *la Monarchie selon la Charte*. Certes, aujourd'hui que le trône a repris racine parmi nous, il est aisé de sourire des terreurs monarchiques qui agitaient les meilleurs citoyens il y a dix ans et de s'étonner de leur véhémence! Mais, avant tout, c'était alors la monarchie qu'il fallait sauver, la monarchie faible, sans expérience, indécise, prête à s'abandonner aux conseils, également funestes, du despotisme ou de l'anarchie. La monarchie succombant, la liberté, sans règles et sans frein, périssait. La monarchie sauvée, et sauvée par la Charte, la liberté ne pouvait manquer de s'affer-

mir. Pourquoi donc hésiterait-on à le proclamer? M. de Chateaubriand vint au secours de la monarchie ébranlée; il la défendit vivement, éloquemment; il se trouva le chef d'une opposition royaliste ; on disgracia sa franchise; on ne le découragea pas!

Mais dès ces premiers jours de la Restauration, jours orageux, jours de passions et de violences, l'illustre écrivain ne jetait-il pas les fondements d'une alliance durable entre le trône et la liberté? N'est-ce pas à sa recommandation que la liberté de la presse, accueillie, fêtée, s'introduisait jusque dans les salons de l'aristocratie? Royaliste éprouvé, n'a-t-il pas délivré des sauvegardes à plus d'un article de la Charte qui, sans son appui, aurait couru grand risque de ne point passer sain et sauf? N'est-ce pas en lisant ses écrits, que tel, qui n'y cherchait que l'expression éloquente de sa propre haine contre la Révolution, s'est trouvé, un matin, non pas certes moins royaliste qu'auparavant, mais beaucoup plus libéral qu'il ne le pensait? Il faut en convenir : la Charte avait besoin d'un pareil patronage pour vaincre des répugnances obstinées. Quelque pure que fût son origine, bien des gens la regardaient d'un œil de défiance. Ils lui trouvaient je ne sais quel air de parenté avec des institutions qu'ils avaient longtemps haïes et redoutées. Convenir qu'après tout il y avait eu du bon dans ces lois de 89 et de 90, que l'extravagance et la fureur n'avaient pas exclusivement régné chez nous pendant vingt-cinq années, et qu'on pouvait tirer quelque chose d'assez raisonnable même de la Déclaration des droits de l'homme, c'était un sacrifice d'amour-propre bien pénible! Qu'objecter cependant lorsque

ceux qui invoquent la Charte sont des royalistes d'élite? La proscrira-t-on encore, cette Charte, comme entachée de jacobinisme, après avoir placé la monarchie même et la légitimité sous sa garde? Le moyen de ne pas reculer devant une aussi évidente contradiction !

Il y a des gens, par malheur, qui ne reculent jamais lorsque leurs passions et leurs intérêts les aveuglent. Nous en avons vu de mémorables exemples. La liberté, comme la monarchie, a eu ses jours d'épreuves et de périls; et, par un retour de fortune qui n'étonnera que les hommes superficiels ou de mauvaise foi, M. de Chateaubriand, défenseur de la religion sous le Consulat et l'Empire, défenseur de la légitimité pendant et après les Cent-jours, a pris place, en 1825, à la tête des défenseurs de la Charte; toujours en butte aux inimitiés du pouvoir, dès que le pouvoir s'égare; toujours accusé d'ingratitude par ceux qui lui doivent le plus; toujours au premier poste lorsque la justice, quelque part qu'elle se trouve, réclame le secours de son éloquence! La position de M. de Chateaubriand était belle; son génie sembla s'en agrandir encore. Jamais il ne répandit plus de lumières sur les questions dont il se saisissait; jamais il ne laissa échapper plus de pages éloquentes; jamais son imagination ne servit mieux son esprit. Quelques lignes tracées à la hâte, mais de cette touche vive et ferme qui grave indestructiblement la pensée, couraient vite d'un bout de la France à l'autre. On se consolait presque de la censure par l'espérance d'une nouvelle brochure du grand écrivain.

Dire les éclatants services que M. de Chateaubriand

a rendus à la liberté, ce serait répéter ce dont la France garde un cher et précieux souvenir. Mais certains royalistes croiraient-ils par hasard devoir moins de reconnaissance à l'illustre écrivain pour les luttes de ses dernières années? Lui conserveraient-ils rancune du rôle qu'il a joué à la tête de la France tout entière? Lui en voudraient-ils de n'avoir pas sacrifié, à je ne sais quelles convenances de cour, l'intérêt même du pays? Ce serait une bien étrange prévention! M. de Chateaubriand n'a pas moins fait pour l'affermissement du trône en 1825 qu'en 1818; il a fait plus. Jusqu'à lui, l'opposition laissait percer dans son langage quelque chose d'amer et de factieux. Elle attaquait le ministère du même air dont elle aurait attaqué le trône. Les cris et les tumultes populaires ne lui déplaisaient pas. On eût dit qu'une arrière-pensée se cachait sous des apparences légales. On ne savait trop s'il s'agissait d'un changement de système politique ou d'une révolution. Tant de violence justifiait les appréhensions du pouvoir. Sous la plume de M. de Chateaubriand, l'opposition la plus vive n'a jamais cessé d'être monarchique. Le dévouement au prince ne s'est pas attiédi de la guerre à mort dirigée contre une administration coupable. La liberté a su être respectueuse et soumise lorsqu'il le fallait, sans rien relâcher de ses droits, et nous avons compris enfin qu'il y avait place pour la lutte des opinions dans le cercle tracé par la Charte. Ainsi, par un juste retour, la monarchie a profité de ce que M. de Chateaubriand faisait pour la liberté, comme la liberté de ce qu'il avait fait pour la monarchie. En défendant le trône, M. de Château-

briand a, en quelque sorte, consacré la Charte : en défendant la Charte, il a affermi le trône. La monarchie est devenue libérale, la liberté est devenue monarchique.

Certes, il y avait du courage dans les premières années du dix-neuvième siècle à prendre en main la cause de la religion abattue sous tant d'opprobres et de persécutions ; il y en avait plus tard à sauver la royauté, au risque de lui déplaire ; il y en avait à se séparer avec éclat de quelques anciens compagnons de fortune, lorsque ceux-ci se séparaient eux-mêmes des principes qu'ils avaient professés avant d'arriver au pouvoir. Dans sa noble carrière, M. de Chateaubriand s'est vu trois fois le chef de l'opposition ; il n'a guère déposé les armes, et toujours il est sorti avec gloire des luttes où il s'engageait, tantôt réformant l'esprit du siècle, tantôt marchant à la tête du siècle réformé. Personne mieux que lui peut-être ne représente cette génération nouvelle à laquelle pourtant il n'appartient pas. Si les sarcasmes impies ont passé de mode, si la grandeur et la sainteté du christeanisme nous semblent trop au-dessus de quelques ironies dédaigneuses, si nous éprouvons une sorte de sympathie poétique pour ces temps de gloire et de malheurs où brillèrent les mâles vertus de nos aïeux, si nous nous sommes remis avec ardeur à étudier les annales de notre vieille monarchie, à qui le devons-nous, sinon à l'auteur du *Génie du Christianisme* ? N'est-ce pas l'auteur de *Bonaparte et les Bourbons* qui nous a fait connaître, à nous autres enfants du dix-neuvième siècle, la famille exilée de nos princes ? N'est-ce pas l'auteur de *la Monarchie selon la*

Charte qui a posé les principes de notre nouveau droit public ? N'est-ce pas, en un mot, l'auteur de tant d'écrits fameux sur la liberté de la presse qui a rendu désormais impossible la destruction de cette liberté ? M. de Chateaubriand nous a montré la route où il marche avec nous ; il est l'homme de son siècle ; et son nom seul répond à toutes nos espérances de liberté, de gloire et de bonheur.

Mais sa renommée littéraire, qu'est-elle devenue à côté de cette grande renommée politique ? Avons-nous oublié que notre siècle compte aussi un écrivain de génie ? La plume qui a tracé les belles pages du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* ne se reconnaît-elle plus dans cette polémique de tribune, de brochures et de journaux, gloire nouvelle de notre littérature ? M. de Chateaubriand est-il resté au-dessous de lui-même dans ce dernier emploi de son talent ? Qu'on en juge par la haine qu'il inspire à ses adversaires ! Peut-être son éloquence a-t-elle pris quelque chose encore de plus mâle et de plus sévère ; et pour ma part, fût-il question seulement de plaisir littéraire, je ne relirais pas moins volontiers *la Monarchie selon la Charte* que *René* même ou *Atala*. Les Œuvres littéraires de M. de Chateaubriand, c'est tout ce qu'il a écrit, parce que, dans tout ce qu'il a écrit, se retrouvent les formes admirables de son style, et cette imagination passionnée qui anime et colore jusqu'à d'abstraites questions de finances.

L'écrivain, cependant, il faut en convenir, se montre plus à découvert et prend plus de place dans les premiers ouvrages de M. de Chateaubriand. Ceux-ci conviennent mieux à tous les goûts et à tous les

esprits, et la consécration du temps les a déjà mis au nombre des chefs-d'œuvre de notre littérature. Oui, une intention sérieuse, de hautes vues philosophiques se cachent jusque dans la conception poétique des *Martyrs !* Oui, il y a autre chose dans le *Génie du Christianisme* et dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* que de touchantes peintures de mœurs, que d'admirables tableaux des beautés de la nature, qu'un style toujours pittoresque et parfois sublime ! Mais c'est-là ce qui a fait leur fortune, c'est-là ce qui a élevé si haut M. de Chateaubriand. On admirait, on attaquait l'écrivain avant d'admirer ou d'attaquer l'homme politique. *Les Martyrs ! Atala ! René !* Que de souvenirs réveillent ces premiers monuments de son génie ! Quelle vie donna tout à coup à notre littérature glacée cette résurrection de l'antique éloquence sous des formes nouvelles ! Combien de petits champions essayèrent de relever le gant jeté à une école railleuse et impie ! Comme on s'étonna des nouveautés hardies d'une imagination toute poétique ! Que de discussions sans fin et sans raison sur une phrase ou sur un mot ! Que de savantes dissertations de grammaire à propos d'une expression vive et heureuse qu'on ne sentait pas ou qu'on ne voulait pas sentir ! Quelle subite affectation de bon goût, quelle sévérité de logique, quelle tendresse pour des principes de rhétorique à l'aide desquels on espérait bien déguiser sa mauvaise humeur et perdre, s'il était possible, par le ridicule, un homme de génie ! Pauvres critiques ! les ouvrages de M. de Chateaubriand n'en étaient lus qu'avec plus de fureur, et le public n'était pas fâché de savoir à quoi s'en tenir sur cet écrivain si bizarre.

L'admiration, timide d'abord, gagnait peu à peu jusqu'aux censeurs. Tout cela est loin de nous maintenant. *Le Génie du Christianisme, les Martyrs, l'Itinéraire de Paris à Jérusalem,* ont pris place à côté de *l'Esprit des lois*, de l'*Emile* et du *Télémaque*.

Il était donc naturel qu'après avoir donné la collection complète des *Œuvres de M. de Chateaubriand,* on songeât à réimprimer à part ceux de ses ouvrages que vingt années d'admiration ont déjà consacrés, et dans lesquels la grandeur du mérite littéraire se fait mieux sentir, peut-être, parce que la préoccupation des intérêts du jour ne distrait pas l'esprit du lecteur. Comment n'y aurait-on pas joint et *le dernier des Abencerrages,* et *les Natchez*, et les *Voyages en Amérique, en Italie,* où se retrouvent l'éclat et la fraîcheur d'imagination des *Martyrs* et de l'*Itinéraire?* Une sorte de glorieuse fraternité semble unir ces productions de la jeunesse de M. de Chateaubriand. Et ce n'est là cependant que la moitié de son génie! Avec les œuvres de la seconde partie de sa vie, avec ses discours de pair de France et les lignes échappées à sa plume de journaliste, M. de Chateaubriand serait encore le premier des écrivains de son siècle et l'égal des plus grands écrivains de tous les temps!

18 janvier 1829.

XII

MÉLANGES DE LITTÉRATURE

ET DE POLITIQUE

PAR M. BENJAMIN CONSTANT.

Il y a quelque chose qu'on est toujours sûr de rencontrer dans les ouvrages de M. Benjamin Constant: de l'esprit, de la finesse, une manière de dire piquante jusque dans son incorrection. Mais ce que l'on ne saurait trop y priser, à mon sens, c'est un talent d'observation rare, une justesse de raison parfaite, un soin presque minutieux à se tenir en garde contre l'entraînement de ses propres idées, et à ne jamais dépasser la vérité. Aussi ai-je toujours admiré qu'on voulût faire de M. Benjamin Constant une sorte de tribun populaire, un renverseur de monarchies, un ennemi de l'ordre et de la paix publics. M. Benjamin Constant n'est rien moins que tout cela. C'est, avant tout, un homme de lettres éminemment spirituel, un philosophe, sinon sceptique, au moins fort prudent, tout aussi éloigné de l'incrédulité que de la

superstition, parce que l'incrédulité dogmatique n'est, pour l'ordinaire, qu'un autre genre de faiblesse et de préjugé ; un orateur enfin auquel il faut des adversaires et des auditeurs de bonne compagnie. M. Benjamin Constant se trouverait terriblement dépaysé, je crois, à la tribune d'un club de faubourg, ou plutôt il n'y monterait pas. Personne ne condamne avec plus d'énergie que lui les crimes de la Révolution ; son tort serait-il de ne pas croire qu'une cause en devienne plus mauvaise, parce que des méchants ou des fous ont commis des crimes au nom de cette cause ? Personne ne sait mieux faire ressortir les misères de l'incrédulité dogmatique et présomptueuse ; ce qu'on lui reproche, est-ce de ne pas en conclure qu'il faille refouler l'esprit humain sous le joug de l'omnipotence sacerdotale ? M. Benjamin Constant, en un mot, a-t-il trop de bon sens pour les gens d'esprit, et trop d'esprit pour ceux qui se croient des gens de bon sens ?

J'en suis bien fâché ; mais c'est précisement ce caractère de modération impartiale, de raison ingénieuse et parfaite, qui me frappe comme le mérite propre des ouvrages de M. Benjamin Constant. Si ce caractère est moins sensible dans ses discours, il faut s'en prendre aux émotions de la tribune. Dans ses écrits, M. Benjamin Constant, reste toujours maître de lui-même. Le philosophe ne s'y laisse jamais dominer par l'homme de parti. Que de force d'esprit ne lui a-t-il pas fallu pour se défendre des exagérations de tous les genres, à une époque où les exagérations ont été si communes, j'allais dire si excusables ! Regardez autour de vous et cherchez combien d'hommes

ont échappé à l'envie de tout détruire d'abord, bon ou mauvais, et puis à l'envie de tout refaire ensuite, bon ou mauvais également !

C'est la marche presque inévitable des esprits en temps de révolution. Les révolutions commencent par le bon sens, elles finissent trop souvent par la folie. La force même qu'il leur faut pour se développer et se défendre les emporte loin du but. De raisonnement en raisonnement, de conséquence en conséquence, par un entraînement irrésistible de logique et de passion, elles arrivent jusqu'à l'extravagance. Les voyant ainsi folles, on se prend de dégoût et de haine pour elles, sans faire la part du bien et du mal. Pour être bien sûr de n'avoir rien de commun avec leur délire, on se rejette, s'il le faut, de deux ou trois siècles en arrière, au risque de tomber dans une autre folie. On se croit fort sage parce qu'on extravague seulement d'une manière tout opposée. Ce qu'elles ont détruit, on l'idolâtre à tout hasard ; ce qu'elles ont élevé, on le condamne sans examen. Ainsi, de ce que la philosophie du XVIIIe siècle avait eu le tort de vouloir tout soumettre au niveau de la raison pure, on en a conclu que la raison n'était qu'une sotte, et que moins une proposition était raisonnable, plus elle approchait de la vérité ; ainsi, de l'impiété on s'est rejeté vers une théocratie impossible ; ainsi évoquée au bout de trois siècles, la féodalité est venue essayer contre la démagogie sa lance émoussée ! Fantômes impuissants, il est vrai, qui cherchent en vain à remuer les bras, et qu'aucune force humaine ne saurait délier de leur linceul ! Toujours est-il que nous avons vu les hommes les plus distingués

se fatiguer à remonter le torrent des siècles, et que beaucoup de braves gens n'ont encore aujourd'hui d'autres motifs sérieux de haine contre la philosophie et la liberté que les crimes de la Révolution!

Au milieu de cette réaction, une seule école s'est tenue soigneusement en garde contre ses affections et ses haines. Religieuse sans fanatisme, opposant le cri éternel de la conscience humaine, l'instinct du cœur, une science plus vaste et plus profonde, à l'incrédulité légère et facile du XVIIIe siècle, elle s'est bien gardée de confondre la tolérance, la liberté d'examen et de culte avec les erreurs de ce siècle. Fidèle aux premiers, aux vrais principes de la Révolution, elle a eu le noble courage de défendre une cause que d'autres avaient souillée et presque perdue par leurs crimes. Elle n'a pas désespéré de la liberté, et cherché dans le despotisme un remède à l'anarchie, sachant bien que le mal qu'on ajoute au mal ne le neutralise pas, mais le double. En philosophie, c'est cette école qui a porté les premiers coups aux théories, simples et claires, mais courtes et incomplètes du sensualisme. En littérature, hardie et amoureuse de la nouveauté, on lui doit du moins cette justice, que son admiration pour les étrangers ne l'a pas rendue insensible aux beautés de nos grands maîtres. *L'Allemagne* et les *Considérations sur la Révolution française* sont ses chefs-d'œuvre.

Parler de cette école c'est parler de M. Benjamin Constant, l'un de ses plus célèbres et de ses plus anciens maîtres. Partout encore, dans le recueil que nous annonçons aujourd'hui, se retrouvent la même justesse

de pensée sous les formes les plus ingénieuses, cette raison qui ne se passionne pas afin de mieux voir, cette sûreté de principes contre laquelle viennent se briser les sophismes de l'enthousiasme ou de l'irréflexion. M. Benjamin Constant n'accorde rien aux passions de qui que ce soit, ami ou ennemi. Il combat l'erreur partout où il la rencontre, sans s'inquiéter de l'habit qu'elle porte, ou plutôt il pense avec raison que les erreurs qu'il convient le plus de combattre et de détruire sont précisément celles qui se glissent à côté de la vérité et essaient de passer sous son couvert. L'erreur pure est trop facile à démasquer. Plus elle est complète et grossière, moins elle est dangereuse. Au contraire, l'erreur qui s'allie à de grandes vérités, à des sentiments généreux, à l'amour de la liberté par exemple, ne saurait être trop promptement et trop sévèrement combattue, parce qu'elle est plus séduisante, et parce que son contact laisse toujours quelque flétrissure sur les meilleures causes. Ce serait grande faiblesse que de la ménager à cause du bon voisinage. Ainsi j'aime à voir un des plus vieux amis de la liberté s'élever avec chaleur contre cette singulière doctrine qui excuse et justifie presque, par la nécessité, les crimes de la Révolution, et dire sans détour :

« Le régime affreux qu'on a nommé la Terreur n'a « point contribué au salut de la France : la France « a été sauvée malgré ce régime. Il a créé la plupart « des obstacles dont on lui attribue le renversement; « ceux qu'il n'a pas créés auraient été surmontés « d'une manière plus facile et plus durable par un « gouvernement juste. Le crime nécessite le crime.

« La férocité du comité de salut public ayant soulevé « tous les esprits, la Terreur fut nécessaire pour les « comprimer. Mais, avec la justice, le soulèvement « n'eût pas existé, et l'on n'eût pas eu besoin, pour « prévenir de grands dangers, de recourir à d'af- « freux remèdes. Ce régime abominable n'a point, « comme on l'a dit, préparé le peuple à la liberté : « il l'a préparé à subir un joug quelconque; il a « courbé les têtes, mais en dégradant les esprits, en « flétrissant les cœurs ; il a servi, pendant sa durée, « les amis de l'anarchie; et son souvenir sert main- « tenant les amis de l'esclavage et de l'avilissement « de l'espèce humaine. Justifier le régime de 1793, « peindre des forfaits et du délire comme une néces- « sité qui pèse sur les hommes toutes les fois qu'ils « essaient d'être libres, c'est nuire à une cause sa- « crée, plus que ne lui nuiraient les attaques de ses « ennemis les plus déclarés. »

Il est bien permis ensuite à M. Benjamin Constant de demander à ceux qui se font un argument contre la liberté des crimes de la révolution, pourquoi ils passent si légèrement sur les crimes du despotisme, sur les horreurs *des dragonnades;* et je voudrais rapprocher du passage que je viens de citer un des plus piquants morceaux de ce recueil, intitulé : *Des Erreurs que l'Histoire favorise sur les gouvernements absolus et les gouvernements populaires*. On y verrait que le mérite des premiers se réduit à savoir mieux étouffer la voix de leurs victimes. Mais il serait trop fâcheux de briser une suite de réflexions singulièrement spirituelles et vraies. Mieux vaut y renvoyer le lecteur.

C'est, au surplus, le défaut de ces sortes de publications d'échapper à l'analyse par leur variété même. Elles plaisent, elles attachent ; on regrette, par cela même, que l'auteur ne donne pas un peu plus de développement à sa pensée, et qu'il abandonne à chaque instant une matière pour passer à une autre. Ces brusques transitions de la philosophie à la littérature, de la littérature à la politique, rompent l'attention, et répandent je ne sais quelle teinte de légèreté sur les plus graves réflexions. On prend, on quitte le volume avec la même facilité, je dirais presque avec la même insouciance que l'auteur prend et quitte ses sujets. L'apparente frivolité de la forme trompe sur l'importance réelle de l'œuvre. On a quelque peine à l'apprécier à sa juste valeur. Un morceau nuit à l'autre, et le chasse en quelque sorte de la mémoire. Vous êtes bien sûr d'avoir lu un ouvrage agréable. Il faut quelque effort de mémoire et de réflexion pour s'apercevoir qu'on a lu un ouvrage profond et sérieux.

A Dieu ne plaise cependant que je veuille faire un reproche à M. Benjamin Constant de nous avoir donné ce volume de *Mélanges*. Il y aurait de l'ingratitude de ma part. Avec quel plaisir n'ai-je pas relu ce morceau sur *Walstein et la Guerre de trente ans*, qui servait de préface à la traduction en vers français de la tragédie de Schiller ! C'est là que se trouve le passage le plus brillant peut-être qui soit sorti de la plume de M. Benjamin Constant, celui où il explique et justifie éloquemment l'espèce de superstition secrète, ou plutôt d'instinct par lequel les âmes les plus élevées et les plus fortes cherchent à se mettre

en rapport avec la nature entière, et l'interrogent sur leur propre sort !

« Nous n'envisageons guère en France la supersti-
« tion que de son côté ridicule ; elle a cependant ses
« racines dans le cœur de l'homme, et la philosophie
« elle-même, lorsqu'elle s'obstine à n'en pas tenir
« compte, est superficielle et présomptueuse. Il n'y
« a personne, je le pense, qui laissant errer ses re-
« gards sur un horizon sans bornes, ou se promenant
« sur les rives de la mer que viennent battre les va-
« gues, ou levant les yeux vers le firmament parsemé
« d'étoiles, n'ait éprouvé une sorte d'émotion qu'il
« lui était impossible d'analyser ou de définir. On
« dirait que des voix descendent du haut des cieux,
« s'élancent de la cime des rochers, retentissent dans
« les torrents ou dans les forêts agitées, sortent des
« profondeurs des abîmes. Il semble y avoir quelque
« chose de prophétique dans le vol pesant du cor-
« beau, dans les cris funèbres des oiseaux de la nuit,
« dans les rugissements éloignés des bêtes sauvages.
« Il n'y a que les choses que l'homme a façonnées
« pour son usage qui soient muettes, parce qu'elles
« sont mortes ; mais ces choses mêmes, lorsque le
« temps anéantit leur utilité, reprennent une vie
« mystique ; la destruction les remet, en passant
« sur elles, en rapport avec la nature. Les édifi-
« ces modernes se taisent, mais les ruines parlent ! »

J'indiquerai encore le morceau sur *Mme de Staël et ses ouvrages*, et j'en citerai une remarque qui m'a semblé aussi neuve et aussi vraie que bien rendue. On a souvent accusé l'effet moral des plus beaux ouvrages de l'art. On s'est demandé si ces peintures

vives et touchantes des passions n'avaient pas quelque chose de contagieux et de funeste, et si l'intérêt de la vertu ne devait point passer avant l'intérêt du génie. Un instinct secret nous dit pourtant que ces ouvrages sont la gloire de l'homme, et fût-il au pouvoir du plus sévère moraliste de les anéantir, il hésiterait à le faire. Brûlez donc Phèdre, si vous l'osez! Aussi, que de sophismes n'a-t-on pas accumulés pour concilier la conscience qui repousse tout ce qui n'est pas moral, et le cœur qui se laisse si doucement remuer à la peinture des passions! M. Benjamin Constant s'est fait aussi cette question à propos de *Corinne*. Sa réponse me paraît le vrai mot de l'énigme :

« La morale d'un ouvrage d'imagination se com-
« pose de l'impression que son ensemble laisse dans
« l'âme : si, lorsqu'on pose le livre, on est plus rempli
« de sentiments doux, nobles, généreux, qu'avant
« de l'avoir commencé, l'ouvrage est moral et d'une
« haute moralité. La morale d'un ouvrage d'imagi-
« nation ressemble à l'effet de la musique ou de la
« sculpture. Un homme de génie me disait un jour
« qu'il se sentait meilleur après avoir contemplé
« longtemps l'Apollon du Belvédère. Il y a, dans la
« contemplation du beau en tout genre, quelque
« chose qui nous détache de nous-mêmes, en nous
« faisant sentir que la perfection vaut mieux que
« nous, et qui, par cette conviction, nous inspirant
« un désintéressement momentané, réveille en nous
« la puissance du sacrifice, puissance mère de toute
« vertu. Il y a, dans l'émotion, quelle qu'en soit la
« cause, quelque chose qui fait circuler notre sang
« plus vite, qui nous procure une sorte de bien-être,

« qui double le sentiment de nos forces, et qui, par « là, nous rend susceptibles d'une élévation, d'un « courage, d'une sympathie au-dessus de notre dis-« position habituelle. »

Si l'on me demandait enfin quelles sont, dans ce recueil, mes pages de prédilection, je répondrais sans hésiter : c'est la *Lettre sur Julie*. Et quelle est donc cette Julie, si belle et si courageuse, si spirituelle et si simple, accessible à toutes les émotions douces, nobles, élevées, hormis une seule : le sentiment religieux, desséché jusqu'à la racine dans son âme par la philosophie du siècle? Je l'ignore. Mais soit qu'elle ait vécu, soit que M. Benjamin Constant en ait trouvé l'idée dans son imagination, ce que je sais, c'est qu'en moins de sept ou huit pages il a trouvé le moyen de faire un roman plein de grâce et d'intérêt.

Là cependant il n'y a ni action ni intrigue. C'est un simple portrait. Sans y penser, vous vous attachez à cette femme, bonne par instinct, vertueuse sans autre but que la vertu, éloquente sans art, chez qui l'incrédulité même a une sorte de charme et de grâce, parce qu'elle n'est qu'une faiblesse, et non une ostentation de force. Vous la voyez perdre successivement ses deux fils et, dans la douleur qui la tue, se roidir contre les consolations religieuses. Son mal même semble la rattacher tout à coup à la vie, à la vie son seul avenir ! Et puis, lorsque la mort arrive, il semble que, comme elle, vous soyez sans espérance, et qu'elle meure en effet tout entière ! La *Lettre sur Julie* est bien de l'auteur d'*Adolphe*.

9 janvier 1830.

XIII

LITTÉRATURE ET VOYAGES,

PAR M. J.-J. AMPÈRE.

L'auteur de ce livre, M. Ampère, vient d'être nommé tout récemment professeur de littérature au collége de France. De longs voyages et d'immenses études sur les langues et les littératures étrangères l'ont préparé à un enseignement qui a grand besoin d'être renouvelé par la science. La critique, proprement dite, est une mine aujourd'hui épuisée. Il est temps que la philosophie, l'histoire, la science même et la comparaison approfondie des langues, viennent à son secours. Je ne le dis pas par dédain pour l'ancienne critique, à Dieu ne plaise! Il y aurait un sot orgueil à méconnaître les services rendus aux lettres par ces hommes d'un goût exquis et d'un jugement sûr, dont les analyses délicates, quelquefois éloquentes, nous ont appris à mieux sentir les chefs-d'œuvre de nos grands écrivains! Rien n'est plus facile et plus com-

mun que de mépriser La Harpe. Il ne sera peut-être pas aussi facile de faire quelque chose qui prenne dans les bibliothèques la place de ce *Cours de Littérature* tant dédaigné. En général, le temps de la modestie est venu, si je ne me trompe, pour ce qu'on appelait, il y a dix ans, la génération nouvelle. Elle avait tant promis qu'elle n'a pu tout tenir; il s'en faut. Aussi notre littérature, depuis dix ans, ne ressemble-t-elle que trop à une littérature de prospectus, magnifique en promesses, maigre en résultats. Convenons que ce serait un livre comique que celui où l'on réunirait à côté des pompeuses et hautaines préfaces de nos écrivains le peu qu'ils ont réalisé de ces plans admirables!

Quoi qu'il en soit, ce que l'ancienne critique a bien fait, par cela même n'est plus à faire. Qui se donnerait aujourd'hui la peine de se déranger pour aller entendre au collége de France un jugement sur Tacite, ou une analyse d'*Athalie*? La littérature doit être traitée d'une manière plus savante dans ses rapports avec la religion, la philosophie et la politique. M. Villemain, un des premiers, en a donné l'exemple. Dans ses éloquentes leçons, l'histoire de la société marchait toujours à côté de l'histoire littéraire. D'ingénieuses biographies faisaient d'avance connaître le livre par l'auteur. Pitt, Fox, Shéridan reparaissaient sur cette grande scène du parlement anglais, au milieu des passions de leur temps ranimées. Envisagée sous ce rapport, la littérature offre à l'étude un champ sans bornes. Ce n'est plus un passe-temps frivole, mais une science sérieuse, la plus vaste peut-être et la plus philosophique des sciences; c'est l'his-

toire même des nations. La religion d'un peuple, sa philosophie, la forme de son gouvernement, ses mœurs et ses habitudes privées, l'état des sciences et des arts chez lui, tout vient se refléter dans les monuments de sa littérature; tout s'explique par eux et tout concourt à les faire mieux comprendre eux-mêmes. D'un point de vue plus élevé encore, les rapports de filiation qui existent entre les langues et les littératures des différents peuples semblent jeter un grand jour sur leur origine commune, sur la nature et sur le développement de l'esprit humain. Il ne suffira donc plus d'être un homme d'esprit et d'avoir lu Virgile et Racine pour professer la littérature? Non, et c'est tant mieux. Les sciences et les lettres ont assez fait pour se populariser. A force de vouloir se mettre à la portée de tout le monde, elles se sont dégradées elles-mêmes. Une sorte de niveau, pris très-bas, s'est établi entre toutes les intelligences. Ayons au moins l'aristocratie de la science !

Si le livre que M. Ampère vient de publier n'est que le programme de son cours au collége de France, la sévérité de ces conditions n'a rien qui puisse l'effrayer. M. Ampère n'en est pas d'ailleurs à son début. A Marseille et à Paris, il a déjà professé la littérature avec succès. M. Fauriel et M. Villemain, c'est tout dire, l'avaient choisi pour leur suppléant. L'amour des lettres n'a pas été oisif chez M. Ampère. Possédé du désir de connaître à fond les littératures étrangères, il s'est jeté avec passion dans l'étude pénible des langues. De longs voyages en Italie, en Sicile et dans le nord de l'Europe, ont achevé son éducation

littéraire et philosophique. Sa laborieuse jeunesse a été consacrée tout entière à l'étude des littératures comparées. C'est une portion de ces études, et, en quelque sorte, de ces ébauches que M. Ampère donne aujourd'hui au public *moins*, pour me servir de ses propres expressions, *comme un résultat de travaux accomplis que comme un gage, et tout au plus une garantie de travaux à venir*. M. Ampère ne trouvera pas mauvais que l'aveu de sa modestie soit pris à la lettre. Comme pièce à l'appui du choix que le collége de France a fait de lui pour la chaire de littérature, comme preuve de sérieuses études et comme essai d'un esprit singulièrement distingué, ce livre est ce qu'il devait être, et au delà. On sent bien pourtant que ce n'est pas un livre achevé, et quelque esprit qu'il y ait dans ce peu de pages, quelque variété de connaissances, quelque finesse et quelque nouveauté d'aperçus qu'on y trouve, ce serait faire tort à M. Ampère que de prendre cette publication incomplète pour son dernier mot. M. Ampère n'a voulu poser que des pierres d'attente; il le dit lui-même; je le crois sur parole; cela met à l'aise pour louer sans réserve ce qu'il y a d'excellent dans les morceaux qui composent ce recueil.

Tout variés qu'ils sont, un lien commun les unit. Ce que M. Ampère intitule *Esquisses du Nord*, ou le récit de son voyage en Suède, en Danemark et en Norwége, sert d'introduction naturelle à quelques fragments curieux de poésies et d'antiquités scandinaves et à plusieurs morceaux de biographie et de critique sur les écrivains de l'école allemande les plus célèbres. Trois discours de M. Ampère, pro-

noncés à Marseille et à la Faculté des lettres de Paris, donnent une idée de ses vues sur l'*Histoire des Littératures comparées.*

De ces différents morceaux, le plus curieux, le plus complet, et celui, à mon gré, qui fait le plus d'honneur à la sagacité de M. Ampère et à son rare talent comme écrivain, c'est le voyage en Suède, en Danemark et en Norwége. Je le dis avec d'autant plus de confiance que j'ai naturellement moins de goût pour les voyages et moins d'inclination pour les voyageurs, race bavarde et vaniteuse, gens qui font des événements de tout, et qui veulent qu'on s'intéresse aux cahots de leur voiture, ou au malheur qu'ils ont eu de se coucher, sans souper, dans des draps sales. D'autres sont possédés de l'insupportable manie de changer de place. Ils vont pour aller. Ils calculent le plaisir d'un voyage sur le nombre de pas qu'ils auront à faire. Ne croyez pas que cela soit exagéré ou que cette maladie ne prenne qu'aux sots; je connais un homme de beaucoup d'esprit pour qui toutes les occasions de se déplacer sont bonnes, enchanté si, au retour d'un voyage à Rome ou à Vienne il trouve à Paris, à son débotté, un prétexte pour s'enfuir à Bruxelles. La vue d'une diligence lui fait battre amoureusement le cœur, par cela seul qu'elle va il ne sait où! Ces gens-là ne sont ni citoyens, ni pères de famille, ni avocats, ni médecins, ni professeurs; ils marchent. C'est leur état.

Ce que j'admire dans M. Ampère, c'est la sobriété de ses récits et leur bon goût. Il garde pour lui les ennuis et la fatigue de la route : il ne s'associe le lecteur que pour lui faire part de ses émotions et de

ses jouissances. Il va vite ; il peint en peu de mots ; il ne parle de lui qu'autant que cela est nécessaire et à l'occasion du voyage ; il ne s'en fait pas le héros, l'objet intéressant, la curiosité. Il n'est que l'intermédiaire, le point de communication entre le lecteur et les objets qu'il veut lui représenter. Ce qu'il a senti, il le peint pour que vous le sentiez vous-même et non pour occuper de sa personne. M. Ampère, cependant, ne se croit pas obligé non plus de se faire Suédois en Suède, et Norwégien en Norwége ; il garde son propre caractère et les habitudes un peu railleuses de l'esprit français au milieu des Lapons. Pour comprendre les autres, il ne s'oublie pas lui-même, et, certes, il a raison. Qu'y a-t-il de plus insupportable que ces voyageurs qui, à quatre cents lieues de Paris, ne rêvent, ne voient, ne comprennent que Paris, si ce n'est cette autre race de voyageurs, toujours tremblants à l'idée qu'on ne se rappelle ce qu'ils sont et d'où ils viennent, n'osant donner leur avis, ou admirant tout pour faire admirer l'étendue et l'impartialité de leur esprit? Quand on sait raconter et peindre comme M. Ampère, c'est une action, en vérité, très-méritoire que d'aller s'enfoncer dans les marais de la Norwége pour nous en donner quelque idée à nous autres gens paisibles que tous les Lapons du monde n'arracheraient pas à leurs fauteuils, à leurs pantoufles et au coin de leur feu !

M. Ampère excelle à peindre cette nature de Norwége qui semble ne se composer que de rochers, de verdure et d'eau, d'eau surtout. En lisant ses descriptions on éprouve je ne sais quelle sensation de froid humide qui vous donnerait envie de grelotter. En

voulez-vous un exemple? « Nous n'avions point de « chevaux, dit quelque part M. Ampère; il a fallu « avant de passer le Dovrefield attendre plusieurs « heures dans une cabane; elle ne renfermait qu'un « vieillard ivre qui ne comprenait rien à mes de- « mandes de chevaux et de charrette, et dont l'idée « fixe était de me faire prendre de son tabac dans son « horrible tabatière. Je suis sorti pour échapper à « cette hospitalité; je me suis assis devant un chalet « sur quelques peaux qui se trouvaient là; en face « de moi un torrent tombait d'un immense escarpe- « ment, une clochette retentissait au loin; à quelque « distance des vaches ruminaient, couchées sur de la « mousse mouillée. Il faisait humide et froid, il « pleuvait sur les montagnes. Au bout d'une longue « allée, pleine de maigres sapins, s'élevaient des « cimes nues; le soleil les éclairait-il, ou seulement « leur couleur était-elle un peu plus pâle que celle « des cimes environnantes? J'ai douté longtemps, je « me suis demandé quelle heure il pouvait être, je « n'en avais aucune idée; nous avions depuis le ma- « tin été témoins de la même désolation; d'ailleurs « ces jours brumeux se confondent avec le crépus- « cule. J'ai regardé à ma montre, il était six heures « (le 15 août), je n'ai pu m'empêcher de penser tout « à coup à Naples et de me dire : C'est l'heure du « Corso ; à présent les voitures roulent au bord de « la mer, sur cette belle plage où est Chiaja; la « gaîté du soir commence à faire retentir Sainte- « Lucie, le Vésuve est violet, la mer bleue, verte, « étincelante, et le soleil, qui le croirait? ce même « soleil disparaît derrière le Pausilippe embrasé! »

La Norwége est le pays des cascades. On les rencontre par centaines; elles s'échappent de tous les rochers, toutes différentes de forme, d'aspect, d'effet pittoresque. Le voyageur ne sort pas de l'eau; sous ses pieds il a des marais, sur sa tête d'épaisses nuées qui tombent en torrents de pluie : à droite, à gauche, devant et derrière lui, des cascades. M. Ampère raconte fort gaîment les horreurs de la route par laquelle il revint de Norwége en Suède. « Notre cara-« vane avait un aspect original : en tête étaient le « général et ses officiers, quelques gros négociants « de Drontheim, un pasteur avec un chapeau à larges « bords, nous, avec nos mines étrangères, et enfin « un minéralogiste de Christiania, le savant profes-« seur Esmark, qui d'ordinaire fermait la marche, « ayant sur la tête une grande casquette de feutre « gris, sur son dos une redingote de taffetas ciré « vert, froissé de mille plis, et portant l'étui de son « baromètre attaché en manière de carquois derrière « les épaules. » La caravane avait à passer par d'épouvantables fondrières, composées de boue et de rochers. Elle ne s'en serait pas tirée sans l'instinct admirable des chevaux norwégiens, tantôt s'élançant hors des marais par un effort vigoureux, tantôt se cramponnant aux plus petites aspérités des rochers, ou roidissant les jambes de derrière et se laissant ainsi glisser. Il en arriva mal au docteur Esmark pour avoir eu, comme dit spirituellement M. Ampère, la malheureuse idée de mettre l'intelligence d'un professeur aux prises avec l'instinct d'un cheval. Le docteur et le pauvre cheval tombèrent dans la boue. « Imaginez dans quel état on déterra le professeur!

« Mais conservant au milieu des plus grands revers
« un zèle héroïque pour la science, sa première pen-
« sée était toujours pour son baromètre, dont il était
« plus occupé que de lui-même. »

De marais en marais, M. Ampère arrive jusqu'aux Lapons. Ira les voir qui voudra. Je m'en tiens, pour moi, à la description de M. Ampère. Ce qu'il y a de curieux, c'est que M. Ampère, qui les a vus, en est encore à savoir comment une famille peut tenir dans la misérable hutte qui lui sert de logis. « Nos hôtes,
« dit-il, nous abandonnèrent généreusement l'abri
« tel quel de leur toit, et restèrent dehors exposés à
« la pluie. Il est impossible d'y tenir avec eux. Cet
« étroit réduit pouvait à grand'peine contenir nous
« cinq et nos deux guides. Je n'ai jamais pu com-
« prendre comment faisait pour s'y loger la famille
« laponne, composée de dix personnes en comptant
« les enfants. Il ne fallait pas songer à s'asseoir; le
« toit formait avec le sol un angle trop aigu pour le
« permettre; on ne pouvait pas non plus se coucher
« autour du feu, cela aurait pris trop de place; il fallait
« ramasser son corps en s'appuyant sur le côté, à peu
« près comme font les marmottes durant l'hiver. Or,
« dans cette position gênée, et en occupant le moins
« d'espace possible, nous remplissions la hutte très-
« exactement. C'eût été une lithographie à faire que
« l'intérieur de cette hutte; nous, accroupis autour
« du feu et buvant du lait de rennes dans de grandes
« écuelles de bois, la bonne Laponne courbée sur la
« marmitte et préparant notre repas; les chiens et
« les enfants soulevant la méchante tenture qui ser-
« vait de porte pour s'introduire en rampant dans

« la hutte, et, afin de compléter le tableau, la figure « impassible d'un de nos Norwégiens, à genoux « en dehors, la tête seule passée à l'intérieur, et dans « cette attitude fumant imperturbablement sa pipe. »

M. Ampère ne s'est pas borné à décrire les cascades et les éternels marais de la Norwége; il donne aussi de curieux détails sur la Constitution du pays et sur l'esprit républicain des habitants. Je ne sais pourquoi, mais cette partie du livre me semble tenir un peu du roman. Je me défie singulièrement de ces admirables Constitutions qu'on déterre un beau jour entre des rochers et des fondrières, dans un pays perdu. Au surplus, libre à chacun d'admirer la Constitution norwégienne, et d'aller chercher là le vrai type de la monarchie républicaine, pourvu qu'on n'ait pas la prétention d'en conclure que ce qui peut être excellent sous les brouillards et dans les froids et vastes déserts de la Norwége, doit nous servir de modèle en France. La Constitution norwégienne est très-bien où elle est; qu'elle y reste.

Ce n'est point, au surplus, la politique qui a mené M. Ampère en Norwége; c'est la poésie, c'est l'amour de la science, le désir de retrouver, dans le climat même qui les a inspirés, quelque chose de l'ancien esprit des poëtes scandinaves. Qui ne sait que les teintes du climat se reflètent, en quelque sorte, dans les monuments de la littérature? Le voyage de M. Ampère peut servir de commentaire aux fragments de poésies et de traditions scandinaves qu'il a traduits et insérés dans son recueil. Les dieux scandinaves ont quelque chose de sombre et de triste comme le pays qui les adorait. Un lugubre et fatal

avenir pèse sur leur joie et la trouble jusque dans les fêtes du Valhalla, l'olympe scandinave. Un jour les mauvais génies, cachés sous les eaux, seront déchaînés, et accableront les dieux avec les hommes sous les ruines de l'univers. On conçoit encore que c'est de la Scandinavie qu'ont dû sortir ces formidables rois de la mer dont les ravages et la férocité épouvantèrent le moyen âge lui-même. La Norwége, avec ses marais, ses nuages, ses eaux et ses rochers, semble avoir été faite tout exprès pour servir de repaire à une tribu de pirates. Outre quelques fragments de l'*Edda,* recueil des vieilles poésies scandinaves, M. Ampère a traduit en entier l'histoire d'un de ces terribles pirates, Egill l'Islandais. Conte ou histoire, rien n'est plus propre à jeter un grand jour sur la vie des anciens peuples du Nord.

Je doute fort néanmoins que les dieux et les héros scandinaves soient jamais appelés à jouer en ce monde le rôle des dieux et des héros d'Homère ; notre monde civilisé a vieilli avec la mythologie grecque ; tout autre courrait risque de le faire rire ou de l'ennuyer : mythologie pour mythologie, autant garder la plus gracieuse et la plus brillante ; l'Edda restera probablement toujours un livre de savants ; l'histoire de l'esprit humain et la philosophie y puiseront plus que la poésie ; c'est assez, sans doute, pour encourager ceux qui se dévouent à l'étude pénible de ces antiquités.

En Allemagne, on pense autrement. Quelques écrivains ont cru trouver dans la mythologie scandinave une source nouvelle et féconde de fictions poétiques. Mais la poésie allemande elle-même

deviendra-t-elle, restera-t-elle populaire, au moins parmi nous? Depuis Mme de Staël, on a fait, à sa suite, d'immenses efforts pour franciser la poésie allemande. Si je ne me trompe, l'enthousiasme est demeuré un enthousiasme de secte. Est-ce notre faute? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aujourd'hui la question est envisagée très-froidement par tout le monde. La grande querelle des classiques et des romantiques est morte de sa belle mort. Personne, que je sache, n'a envie de s'échauffer pour Racine contre Goëthe ou pour Goëthe contre Racine. Il ne serait pas possible d'être moins passionné que nous ne le sommes. Est-ce bon? Est-ce mauvais? Est-ce touchant? Est-ce froid et ennuyeux? Il ne s'agit plus que de cela. M. Ampère est au nombre des admirateurs; il en a le droit, il sait la langue; la littérature allemande lui est aussi familière que la nôtre. C'est d'ailleurs un esprit trop distingué pour ne pas reconnaître et sentir le beau partout où il le trouve, et notre littérature française n'a pas d'admirateur plus sincère et plus éclairé. On conviendra, en tout cas, que la querelle des Allemands et des Français a fourni à nos écrivains quelques pages très-spirituelles et très-amusantes, au nombre desquelles il faut mettre les *Notices critiques et biographiques* de M. Ampère. Pris dans son ensemble, le livre de M. Ampère annonce les connaissance les plus variées, acquises par l'étude et les voyages, des vues neuves et sûres, un esprit aussi étendu que délicat; il promet un excellent professeur de plus au collège de France.

20 octobre 1833.

XIV

NOTICES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR L'ALLEMAGNE,

PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN.

M. Saint-Marc Girardin fait comme tout le monde; il rassemble les discours qu'il a prononcés à la faculté des Lettres et les principaux articles qu'il a publiés dans les journaux; il y réunit quelques pièces inédites, et il forme du tout un volume qu'il offre modestement au public, sous le titre de *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*. Pourquoi M. Saint-Marc Girardin ne ferait-il pas comme tout le monde? Il a autant d'esprit que qui que ce soit et bien davantage que la plupart de ceux qui font ce qu'il vient de faire. Il semble même que son style étincelant et rapide, que son esprit vif, curieux et remuant soient faits pour ce genre de composition qui saute d'une idée à l'autre, sans transition, et ne s'appesantit sur aucune. M. Saint-Marc Girardin est un voyageur qui voit beaucoup et qui voit vite, un

lecteur qui dévore immensément de volumes et qui relit peu, un écrivain qui met tout en saillie et qui n'a pas besoin de développer longuement ses idées parce qu'il n'est pas embarrassé pour en trouver de nouvelles. Il lui faut, tous les jours, de nouveaux aspects et de nouveaux contrastes. Son esprit vit, se plaît et s'anime dans le mouvement. Il va à la quête des idées; c'est son exercice, son amusement, sa chasse. Aucune n'est rebutée; aucune aussi ne se rend la maîtresse d'un esprit trop original pour ne pas juger par lui-même. Il y a du plaisir à faire en quelque sorte cette revue d'idées politiques, littéraires et philosophiques, en compagnie d'un homme qui les comprend si bien toutes sans être la dupe d'aucune, et qui, chemin faisant, fournit de bonne grâce son propre contingent d'aperçus ingénieux et brillants. Si la littérature n'avait pas trop à se plaindre des auteurs de mélanges politiques, philosophiques et littéraires, si la facilité de composer un gros volume avec des morceaux détachés ne faisait pas avorter les meilleurs esprits, s'il était possible de faire une exception pour quelqu'un, il faudrait la faire pour M. Saint-Marc Girardin. Son livre est, sans contredit, très-instructif et très-agréable. On ne pense pas avec plus de justesse; on n'écrit pas avec plus de goût et d'esprit; il y a là, semées légèrement de page en page, plus d'idées qu'il n'en faudrait pour défrayer une grande composition, une œuvre vraiment littéraire. Mais c'est cela même, c'est cette dissipation d'esprit et de talent qui fait le crime. Je ne demanderais pas un livre, un vrai livre à M. Saint-Marc Girardin, si M. Saint-Marc

Girardin n'était pas capable d'en faire un excellent.

Pourquoi n'établirait-on pas dans la république des lettres, comme on disait autrefois, un règlement, une petite loi [1] en un seul article, qui porterait que quiconque s'aviserait de publier ses Mélanges politiques, littéraires, ou philosophiques, serait frappé de mort littéraire et déclaré inhabile à rien faire imprimer désormais? Pour ceux qui peuvent faire mieux, ce serait la très-juste punition de leur paresse, ou plutôt un salutaire avertissement de ne pas se laisser séduire par la facilité brillante de ces sortes de compositions. Je ne parle pas des autres; car le principal mérite, pour ne pas dire le seul, de ces recueils est de montrer que l'auteur pourrait faire beaucoup mieux s'il le voulait, et qu'il est fort supérieur à son œuvre. De quoi les auteurs auraient-ils à se plaindre? Quand ils ont secoué et vidé jusqu'au fond leur portefeuille, est-ce leur faire tort que d'y mettre le scellé? N'est-il pas juste de tenir pour morts les gens qui publient leur testament? J'avouerai même que, pour donner à la loi toute la portée et toute l'efficacité possibles, je serais très-fort d'avis qu'elle frappât ces publications, qu'elles fussent composées de morceaux *inédits* ou de morceaux déjà publiés, indistinctement. Sans cette salutaire rigueur, la loi serait bientôt éludée par l'esprit inventif des libraires et des gens de lettres. Il n'y a personne qui n'ait dans un coin de son bureau quel-

[1] Voilà une loi bien rigoureuse ! Mais j'étais bien jeune quand j'en demandais la promulgation, et je ne croyais pas devoir un jour publier aussi des mélanges. Aujourd'hui, je suis plus indulgent pour les autres et pour moi-même.

que chose d'inédit, et en ajoutant trois ou quatre morceaux inédits à ceux qui ont déjà paru ailleurs, dans les journaux, dans les revues, dans les dictionnaires, à leur vraie place en un mot, on braverait la loi et on se moquerait de la peine, ce qu'il faut éviter avant tout. Il est bien entendu d'ailleurs que cette excellente loi n'aurait pas d'effet rétroactif; le public perdrait trop à condamner à l'inaction et au silence tant d'hommes d'un talent rare, d'un esprit éminent, qui, depuis quelques années, ont eu la faiblesse de commencer par où il faut finir, par la réunion de toutes les miettes de leur esprit et de leur talent.

J'ai dit franchement ce que je pensais des publications du genre de celle que vient de faire M. Saint-Marc Girardin. La critique est générale, et avec M. Saint-Marc Girardin d'ailleurs, on peut se mettre à l'aise. C'est souvent une preuve d'estime que la critique. Pour moi, par le temps qui court, j'aimerais mieux une critique, même malveillante, qu'un éloge sans réserve. Il y a si peu de livres qui soient de force à supporter une vraie et sérieuse critique! On éprouve tant de répugnance à ajouter la peine de la critique à la peine que doit avoir un pauvre auteur de voir tomber son pauvre livre! A quoi bon pousser le livre pour le faire tomber un peu plus vite? Il tombera bien tout seul! Et puis dans l'empire des lettres, comme ailleurs, l'égalité a fait tant de progrès! Il y a si peu d'écrivains qui n'aient pas assez d'esprit pour justifier jusqu'à un certain point l'éloge, et si peu qui en aient tant que la critique puisse les effleurer sans les blesser jusqu'au cœur! Où sont, dans l'anarchie littéraire, les principes assez solides,

assez généralement admis pour servir de base à la critique? Qu'est-ce qui est bon? Qu'est-ce qui est mauvais? N'est-ce pas une affaire de goût particulier et d'opinion comme tout le reste? L'immuable, l'universelle vérité, proscrite partout, n'a-t-elle pas aussi été chassée de la littérature? A quoi bon se faire un ennemi d'un homme qui, après tout, si vous trouvez son livre mauvais, n'a que le tort d'avoir un système différent du vôtre? Voilà ce que l'on se dit. Ne vous y trompez donc pas : le ton de l'éloge continu est bien souvent celui de l'indifférence, et il faut que les gens aient furieusement d'esprit pour que l'intérêt qu'ils inspirent se manifeste par une sérieuse critique. Si la critique va jusqu'à la passion, jusqu'à l'amertume, s'ils sont assez heureux pour avoir presque des ennemis, ce sont, à coup sûr, des hommes à part. Il faut qu'ils aient possédé à un degré bien éminent l'art d'attirer l'attention et de frapper les yeux, qu'ils aient su s'élever, par l'originalité et l'éclat de leur talent, bien au dessus de cette moyenne région où la foule vit dans une quiétude si parfaite!

Ma mauvaise humeur satisfaite contre le genre du livre, j'examine le livre de M. Saint-Marc Girardin en lui-même. Les notices politiques et littéraires qui le composent peuvent se diviser en trois parties. Quelques-unes sont de simples souvenirs de voyage; d'autres sont des fragments empruntés aux vieilles poésies germaniques et aux épopées carlovingiennes, des contes, des légendes, des traditions, dont les plus récentes remontent au moyen âge et qui fournissent à M. Saint-Marc Girardin un sujet piquant de réflexions et de comparaisons littéraires. Il y a aussi

une partie politique ; c'est la troisième et la plus importante. Le fond de tout le livre, c'est l'Allemagne, la vieille et la moderne Allemagne, l'Allemagne barbare et l'Allemagne savante et policée, toujours guerrière, toujours enthousiaste, ayant je ne sais quoi d'informe et de bizarre, qui remue pourtant l'imagination, dans sa vieille mythologie comme dans les systèmes de sa moderne philosophie, dans son idolâtrie comme dans son christianisme, dans ses poëtes de toutes les époques. Le sujet n'est pas nouveau. Beaucoup d'autres ont écrit sur l'Allemagne avant M. Saint-Marc Girardin, et beaucoup d'autres écriront après lui. Mais après tout, on ne rapporte guère d'un pèlerinage que ce qu'on y a porté, et ceux qui sont partis pour l'Allemagne sans idées à eux, n'en reviennent pas plus riches avec les idées des autres. Le mérite particulier de M. Saint-Marc Girardin, c'est de penser toujours par lui-même, de vivre sur son propre fonds. Les voyages, avec leurs spectacles qui changent et se renouvellent tous les jours, ne sont pour lui qu'une occasion de déployer la fécondité de son esprit. Il nous fait grâce de l'étalage de la science, chose dont il faut lui savoir d'autant plus de gré qu'avec les ressources qu'il a pour tirer parti de tout, rien ne lui serait plus facile que de se donner des airs de savant à peu de frais. Il ne nous rudoie pas, nous autres pauvres Français. Son goût pour l'Allemagne est éclairé, paisible, honnête. Enfin c'est un homme avec lequel on peut très-bien vivre sur le pied de l'égalité la plus parfaite, quoiqu'il ait été en Allemagne et que, grâce à Dieu, on n'ait pas quitté Paris.

Il est vrai que la tournure d'esprit toute française de M. Saint-Marc Girardin favorisera encore le préjugé ou, si l'on veut, l'égoïsme national de bien des gens, qui se figurent que l'Allemagne ne perd pas à être rajustée par des mains françaises, quand ces mains sont habiles, et qu'à force de faire de l'esprit chez elle et à propos d'elle, nous lui en avons donné, sinon plus qu'elle n'en a, au moins un autre que celui qu'elle a, plus courant et plus à la portée du monde. On n'ôterait pas de certaines têtes obstinées la conviction que nos écrivains refont l'Allemagne à leur mode, et qu'elle leur doit une bonne partie de sa réputation. Il y a dans le livre de M. Saint-Marc Girardin un grand nombre de contes qui ont bien un peu de ce qu'on appelle et de ce que l'on croit la couleur locale, mais si sveltes dans leur forme, si légers, si brillants, qu'on peut très-raisonnablement se demander s'ils ne doivent pas beaucoup de leur agrément à la plume qui les a mis en français. J'écouterai des légendes tant qu'on voudra et des histoires de saints, de sorciers et de démons, pourvu qu'elles me soient contées avec autant de grâce et d'esprit que les merveilleuses aventures de sainte Ursule et de sainte Affre, dans le livre de M. Saint-Marc Girardin. Est-il bien vrai qu'on ait retrouvé dans je ne sais quels bouquins, dans quels vieux manuscrits, des fragments de poésies des anciennes nations du Nord, dignes d'entrer en sérieuse comparaison avec les immortels poëtes de la Grèce et de Rome, avec les nôtres? Pourquoi donc ont-ils été si longtemps oubliés? C'est le privilége des grands poëtes de ne pas mourir. La mémoire des peuples conserve

leurs vers quand l'art n'a pas appris encore à les graver sur la pierre ou sur le bois. On les chante quand on ne sait pas les écrire. Les pères les apprennent à leurs enfants; toute une nation ne semble vivre que pour faire vivre un grand poëte. Le peuple hébreu est laissé sur la terre pour garder le dépôt des livres de Moïse, et toute la Grèce s'occupe de nous transmettre intacts les poëmes d'Homère! La barbarie des peuples n'y fait rien. C'est chez les peuples barbares que la mémoire est plus longue et plus fidèle, la tradition plus sûre, l'enthousiasme de la poésie plus national. Les poëtes qui périssent ne sont pas fort regrettables, si ce n'est pour l'érudition qui fait fort bien de s'amuser à rechercher leurs noms : les curieux s'applaudiraient avec raison de la découverte d'une douzaine d'épopées celtiques ou germaniques; l'archéologie, l'histoire même peut-être, y gagneraient quelque chose : la poésie proprement dite y gagnerait-elle beaucoup?

Il y a une manière de traduire ces vieux écrivains, d'élaguer, d'arranger, de citer un morceau, une pensée, une scène hardie, qui pourrait bien les faire paraître plus dignes d'être connus qu'ils ne le sont. On gagne tant à être découvert comme un trésor perdu, comme un génie des vieux temps oublié! Un beau trait paraît si beau au milieu du fatras! Je sais bien que le plus sûr moyen de résoudre ces doutes, ce serait d'aller soi-même à la recherche dans ces antiques monuments de la poésie barbare. On a l'air d'un ignorant aujourd'hui quand on avoue sincèrement que l'on connait à peine le nom des poëtes

scandinaves. En revanche ce sera bientôt, assure-t-on, une sorte d'érudition d'avoir lu Voltaire et de savoir au juste ce que c'est que La Bruyère ou que les lettres de madame de Sévigné. A chacun donc sa science, et par ma foi nous serons heureux, nous autres, qui nous ne piquons pas de germanisme, d'avoir gagné la nôtre à si peu de frais et avec tant de plaisir!

Au surplus, que la poésie et l'éloquence nous viennent d'où elles voudront, elles seront bien reçues. Ces contes, ces légendes, ces fragments de poëtes et de chroniqueurs n'en sont pas moins fort curieux et fort piquants dans le livre de M. Saint-Marc Girardin. Ses souvenirs de voyage ont le même mérite de facilité brillante et d'observations ingénieuses et fines. Les lieux, comme les livres, éveillent chez lui une foule d'idées qui lui sont propres, qui s'arrangent et se groupent autour de tout ce qu'il lit, de tout ce qu'il entend, de tout ce qu'il voit. M. Saint-Marc Girardin est un voyageur impartial; il s'accommode volontiers des gens qu'il rencontre et ne se sent pas de mauvaise humeur contre des mœurs et des gouvernements différents des nôtres. Parce qu'il ne retrouve pas partout nos chambres et nos journaux, il ne se croit pas pour cela en pays de tyrannie. En politique comme en littérature, l'esprit de M. Saint-Marc Girardin est l'esprit français, mais cet esprit n'est pas exclusif et étroit; M. Saint-Marc Girardin s'abstient de déclamer contre les gouvernements; il les juge de sang-froid; aussi la partie politique de son livre a-t-elle une valeur qu'elle n'aurait assurément pas, s'il s'était borné à faire de vulgaires satires

contre des gouvernements dont il faut comprendre le caractère et l'esprit. En jugeant avec impartialité ou si l'on veut, avec indulgence, l'état présent de l'Allemagne, M. Saint-Marc Girardin émet aussi ses vues sur l'avenir avec liberté et avec hardiesse. Selon lui, une force irrésistible pousse à la fois l'Allemagne vers l'unité et vers la liberté. C'est là la pensée de prédilection de M. Saint-Marc Girardin; il y revient avec complaisance. Pour que l'Allemagne remplisse le rôle qu'il lui assigne, celui de maintenir l'indépendance de l'Europe, M. Saint-Marc Girardin veut qu'elle soit une et libre, une afin d'opposer sa masse à l'esprit de conquête et d'envahissement, libre afin de propager dans le Nord la civilisation et les lumières.

Sur l'avenir, on est parfaitement libre de dire ce que l'on veut; si la prophétie est fausse, la postérité ne s'en souciera guère et encore moins celui qui l'a faite. C'est une grosse affaire que l'unité de l'Allemagne. Avant que les peuples qui composent l'Allemagne ne fassent qu'un, le monde aura sans doute encore à voir quelques guerres de trente ans et des traités de Westphalie. C'est un beau spectacle à se représenter, je l'avoue, que celui de cette grande Allemagne, soumise à des lois uniformes, parlant la même langue, libre, religieuse, savante et tenant dans sa main ferme et puissante la balance de l'Europe. Mais pour arriver là, le chemin est encore si long et semé de tant d'obstacles, qu'en vérité l'imagination se décourage. Que M. Saint-Marc Girardin se donne la peine de calculer ce qu'il a fallu, dans les siècles déjà écoulés, de batailles, de sang répandu, de villes

détruites, pour former l'unité des nations actuelles de l'Allemagne; il verra que, s'il doit y avoir pour l'Allemagne une plus grande unité encore, une complète unité, ce dernier chapitre de son histoire en sera le plus long et le plus terrible. Je ne crois pas que la liberté se trouvât fort à l'aise dans un pareil travail. Où a-t-on vu dans l'histoire du monde que les nations marchassent du même pas vers l'unité et vers la liberté? Quand les peuples se concentrent trop, ils perdent au contraire leur liberté avec leur nationalité. Ils sont plus éclairés peut-être, ils ont l'esprit plus libre; mais avec les préjugés le patriotisme et la liberté s'en vont. La science de l'administration remplace le génie des institutions libres. Pour remuer ces vastes empires, ces pesantes machines, il faut une autorité qui soit une aussi, et dont le coup soit prompt et sûr. Et puis, défions-nous de ce mouvement d'unité et de concentration; prenons garde qu'il ne prépare l'Europe à la conquête et à l'empire universel. C'est ainsi que le monde ancien a fini par tomber sous le niveau de l'unité romaine! L'unité de l'esprit allemand, voilà la véritable et la bonne unité de l'Allemagne!

Malgré ces observations, que je soumets à M. Saint-Marc Girardin lui-même, la partie politique de son livre n'en est pas moins celle qui mérite le plus de fixer l'attention. Jusque dans la théorie, M. Saint-Marc Girardin sait se retenir et se tracer des limites. Ce qu'il hasarde, il le donne au moins pour hasardé. Son bon sens lui sert de sauvegarde contre les écarts de son esprit. Mon Dieu! il est tout naturel dans ce siècle de septicisme universel que l'on se fasse

des systèmes pour tenir tant bien que mal la place des croyances éteintes. Mais au moins ne faudrait-il pas les imposer aux autres avec tant d'orgueil. Ce que j'aime dans M. Saint-Marc Girardin, c'est qu'en politique, en philosophie, en littérature, il donne ses idées pour siennes et non pour des vérités démontrées, pour des dogmes et des articles de foi. Il cause avec le lecteur; il ne le catéchise pas. Son style, négligé quelquefois, toujours spirituel et brillant, mène le lecteur avec rapidité d'un point de vue à l'autre. On fait beaucoup de chemin en peu de temps dans sa compagnie. Il y a tant de gens avec qui l'on pourrait bien marcher pendant dix ans sans avancer d'un seul pas!

7 novembre 1835.

XV

LA PREMIÈRE COMMUNION,

PAR M. DELÉCLUZE.

A seize ans, Louise de Soulanges n'a pas encore fait sa première communion. Son âme est restée fermée à tout sentiment religieux. Heureusement l'incrédulité de Louise de Soulanges n'est pas une incrédulité savante et raisonnée ; ce ne sont pas les mystères de la religion qui blessent et effarouchent sa vanité ; bonne, simple, étourdie comme un enfant, elle ne demande pas mieux que de croire, ne fût-ce que pour voir sa mère contente ; elle ne le peut pas. Le mot de Dieu frappe son oreille sans porter aucune idée à son esprit ; Louise de Soulanges est athée malgré elle. M. Delécluze a su donner à l'athéisme d'une jeune fille de seize ans un air de candeur et d'innocence, plein de grâce ; chose difficile !

Quoi qu'il en soit, le bon curé du village où est

situé le château de Soulanges a perdu auprès de l'incrédulité de Louise ses soins et ses peines. Mme de Soulanges, dont la raison et la foi s'alarment de la maladie morale de Louise, fait venir au château un convertisseur en titre, savant théologien, prédicateur en renom, bel esprit s'il en fut. Grâce à Dieu, le bel esprit n'est pas plus heureux dans le grand ouvrage de la conversion de Louise que le curé de village. Je dis grâce à Dieu; car si Louise, qui a résisté aux simples et touchantes exhortations de son curé, eût cédé aux jolies phrases du prédicateur qui s'écoute parler, Louise n'était plus qu'une petite fille orgueilleuse et fausse. J'aurais grandement douté, pour ma part, de la bonne foi de son incrédulité, ou de la bonne foi de sa conversion. J'avoue, au reste, qu'à la place de madame de Soulanges, j'aurais mieux aimé m'adresser à M. de Lebis. C'est un jeune homme aimable, riche, très-religieux, auquel la main de Louise est promise. Tout est arrêté entre les parents de Louise et M. de Lebis ; Louise l'ignore, et madame de Soulanges a exigé de son gendre futur qu'il se tînt dans la plus froide et la plus sévère réserve, tant que Louise n'aurait pas fait sa première communion. C'est ici une matière délicate; je crois pourtant, toute plaisanterie à part, que deux ou trois conversations de M. de Lebis auraient plus avancé la conversion de la petite incrédule que tous les raisonnements de M. l'abbé de Lonzac. J'ai connu un fort savant et très-religieux personnage, un peu bizarre, il est vrai, qui, lorsqu'il rencontrait de ces incrédulités obstinées, n'imaginait rien de mieux que d'attaquer les incrédules par le cœur, et leur con-

seillait très-sérieusement la lecture des romans les plus passionnés et des histoires d'amour les plus touchantes. La récette n'est peut-être pas sans danger.

Comment enfin s'opère la conversion tant désirée de Louise? car c'est là tout le nœud et tout l'intérêt du roman. La conversion de Louise, c'est le mariage des amants, c'est la fin des aventures, c'est la question qui tient le lecteur en suspens. Le tour que M. Delécluze a pris me paraît excellent, tout a fait dans la nature, aussi gracieux et aussi touchant dans les détails que bien choisi comme trait caractéristique du cœur humain. Louise est convertie par la simple conversation d'une pauvre petite paysanne. Toinette a perdu sa mère. A peine âgée de quatorze ans, c'est elle qui est à la tête du ménage : elle partage avec son père les pénibles travaux des champs, et trouve encore du temps de reste pour soigner son frère et sa sœur, tous deux en bas âge. Le portrait que M. Delécluze trace de Toinette est charmant : les réflexions qui l'accompagnent, pleines de mélancolie et de gravité, méritent d'être rapportées : « Toinette, dit M. Delécluze, était âgée de « quatorze ans environ ; sa figure, assez gracieuse, « mais sans régularité, était seulement remarquable « par une expression singulière de bonté, jointe à « cet air grave, et triste même, que donne aux enfants « des campagnes l'habitude anticipée d'un travail « régulier et pénible. Mais Toinette avait des qualités « qui la distinguaient de toutes ses compagnes dans le « village. Dès l'instant où sa raison et son caractère « avaient pris quelques développements, cette en- « fant s'était montrée au milieu de sa famille un

« modèle de bonne conduite tant envers ses grands « parents qu'à l'égard de son frère et de sa sœur, « dont elle était l'aînée. C'était elle qui avait élevé « ces deux enfants, dont l'un avait alors neuf ans, et « la petite fille sept.

« On ne se figure guère, dans les grandes villes, « la part singulièrement active que les petites filles « de campagne prennent à l'éducation des jeunes « enfants. Dès qu'elles ont atteint l'âge de six ou « sept ans, c'est à elles que l'on confie les enfants « nouveau-nés ; ce sont elles qui les bercent et les « soignent, les promènent et les couchent ; et, à cela « près de l'allaitement, pour lequel il faut avoir re-« cours à la mère, ce sont les petites filles aînées des « familles qui élèvent et gouvernent les nouvelles « générations jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans. Ces « soins, les travaux pénibles des champs qui s'y joi-« gnent souvent encore, et l'idée du besoin qui, de « si bonne heure, pèse sur ces jeunes créatures, leur « ravissent presque toujours la fraîcheur du jeune « âge et les privent de la jeunesse de l'esprit. Il n'y « a que dans les idylles et sur les théâtres que l'on « trouve des villageois gais dans leurs manières et « insouciants par bonheur. Dans la réalité, les « paysans, même dès le bas-âge, sentent le joug de « la vie ; il est lourd pour eux, et, à cela près d'une « certaine pétulance toute corporelle, qui fait parfois « illusion, leur imagination est déjà vieillie à qua-« torze ans. »

La pauvre Toinette, voilà donc le prédicateur qui fait enfin pénétrer l'idée de Dieu dans l'âme de Mlle de Soulanges. Non que Toinette soit une

profonde théologienne ou une grande dévote; mais Toinette est pauvre et souffrante, et c'est Dieu qui soutient son courage. La mort de sa mère lui rappelle sans cesse l'idée d'un grand devoir à remplir envers son père, qui est seul, envers son frère et sa sœur, qui n'ont plus qu'elle, et l'idée du devoir fait naître tout naturellement l'idée de Dieu. Au moment de mourir, sa mère lui a dit: « Toinette, Dieu me « rappelle à lui, c'est toi qui auras soin de ton père, de « ton frère et de ta sœur; Dieu t'en donnera la force et « le courage! » Enfin, Dieu même a parlé à Toinette; elle l'a vu. Cette apparition, qui étonne un peu mademoiselle de Soulanges, paraît toute simple à la foi de Toinette. Son catéchisme ne lui a-t-il pas appris que Dieu est présent partout, qu'il voit tout, qu'il peut tout, qu'il a créé toutes choses et qu'il les gouverne? Toute cette scène est décrite par M. Delécluze avec une simplicité et une vérité parfaites. C'est dans l'esprit des gens de la campagne que ces grandes idées de la mort, de Dieu, du devoir, laissent de profondes et d'impérissables traces. Dans les villes, la vie nous entoure et nous presse tellement de tous côtés, les vides sont si tôt remplis, les convenances que le monde impose permettent si peu de penser aux devoirs que Dieu commande, qu'il ne faut guère s'attendre à y trouver de longs souvenirs ni de fortes croyances. Au village, au bout d'un grand nombre d'années, on se rappelle encore les dernières paroles de son vieux père et les plus petites circonstances de sa mort. On a sous les yeux, dans le cimetière du village, la place où il a été enterré. Quand on croit, on croit tout de bon, ce qui est plus rare

qu'on ne pense. Une secrète pensée de doute, un demi-retour de scepticisme ne se mêle pas à la foi, en en apparence, la plus robuste. Dans les villes, c'est le contraire. C'est un peu de foi qui se joint au scepticisme le plus hardi et le plus ouvertement professé; on est superstitieux dans le monde, si la superstition est un reste de foi inspiré par la peur; les bonnes gens de la campagne sont croyants, et Toinette qui est parfaitement persuadée que Dieu est présent partout, n'a pas eu un grand effort d'imagination à faire pour le voir. Peut-être seulement eût-il été plus naturel que la jeune fille vît la sainte Vierge ou sa patronne; l'idée qu'on se fait de Dieu, même au village, se prête difficilement à une apparition.

On pense bien que la conversion de mademoiselle de Soulanges ne se fait pas à demi et qu'elle passe en un moment, de l'impuissance de croire la plus complète, à la dévotion la plus ardente, rien n'est plus naturel; à proprement parler, Louise de Soulanges ne se convertit pas, elle n'a pas eu besoin de chasser de son esprit un système pour y donner place à un autre. Ce sont ses yeux qui se sont ouverts; c'est une vive lumière qui a tout à coup éclairé son âme; c'est un cri soudain qui a réveillé en elle le sentiment religieux endormi. Il n'y a de bonnes conversions que celles qui s'opèrent de cette façon; elles viennent du fond même de l'âme. Athée hier, Louise est une sainte aujourd'hui. Qui n'a pas ressenti la puissance et la vivacité d'une idée nouvelle quand elle s'empare subitement de l'intelligence? Il semble que le monde entier vienne de lui-même s'arranger

sous cette idée et gravite autour d'elle; tout s'explique, tout se coordonne à sa lumière. Une harmonie sublime, un concert divin s'établit entre toutes les voix de la nature. Ce vieil univers se montre avec cet éclat de fraîcheur et de beauté qu'il avait à sa sortie des mains du créateur. L'âme elle-même se transfigure. On dirait qu'un soleil nouveau l'inonde de sa splendeur. Louise de Soulanges laisse bien loin derrière elle le docte abbé de Lonzac avec ses phrases étudiées. Madame de Soulanges est tout étonnée de trouver son égal dans sa fille au lieu de l'enfant étourdi et capricieux. « Rien ne hâte le développement de l'in-« telligence, dit M. Delécluze, comme l'action inces-« sante d'un sentiment fort et profond. Pendant la « durée de ce mois, le caractère de Louise se modifia « entièrement. Les petites inégalités d'humeur qui « tenaient encore à l'enfance disparurent; de légère, « de dédaigneuse parfois même, qu'elle était envers « ses inférieurs, elle devint réservée, discrète et mo-« destement prévenante. Son esprit même, qui n'avait « été qu'agréable et enjoué jusqu'à ce moment, se « nourrit des pensées les plus élevées, se plut dans « des méditations profondes sur ce Dieu qu'il avait « ignoré si longtemps. Ce ne fut pas sans émotion, » ajoute encore spirituellement M. Delécluze, « que « madame de Soulanges s'aperçut de ces change-« ments. Ce n'est jamais sans crainte pour son en-« fant, et surtout pour une fille, qu'une mère voit « l'instant rapide qui sépare tout à coup, dans le « même être, la petite fille de la femme. Il y a plus, « et ce n'est qu'un éclair qui traverse le cœur ma-« ternel, mais à ce moment une mère est tout à la

« fois surprise, flattée et quelque peu contrariée de « voir son enfant devenir si brusquement son « égale. »

Louise convertie et sa première communion faite, il ne lui reste évidemment plus qu'à mourir. Que voulez-vous qu'elle devienne? qu'elle épouse tout simplement cet honnête M. de Lebis? qu'elle ait un ménage, des enfants, et qu'elle vive dans le monde comme une autre? Si Louise eût été destinée à cette vie tout ordinaire, ses premières années se seraient passées aussi dans les voies communes. Louise, sans être une grande dévote, aurait cru à peu près ce que sa mère et son curé lui disaient de croire; elle aurait fait sa première communion entre douze ou quinze ans, comme toutes les jeunes filles, sans marchander si longtemps; il lui serait resté un peu plus ou un peu moins de dévotion, mais assez pour aller à la messe et satisfaire aux convenances; M. de Lebis aurait été enchanté d'épouser une femme si bien élevée; il en aurait eu des enfants, et tous deux auraient vécu sans bruit et passablement heureux jusqu'à un âge avancé. Voilà le train accoutumé. Mais Dieu n'a pas pris la peine de ramener mademoiselle de Soulanges de l'athéisme à la sainteté pour la laisser mener ensuite la vie commune; mademoiselle de Soulanges doit mourir. Toute sa vie est dans son incrédulité et dans sa conversion; une fois convertie, elle n'a plus rien à faire ici bas. La mort, qui nous frappe à tous les âges, n'interrompt pourtant pas avant le terme tant d'existences qu'on le croit. En y regardant de plus près, on verrait que souvent, toujours peut-être, la vie morale de celui

que la mort physique surprend est finie; la mission qu'il avait à remplir est remplie; on le retire de ce monde quand il y serait inutile. C'est donc par un instinct assez juste, je crois, que la plupart des écrivains finissent leurs romans par la mort du héros. Quand l'aventure est finie, la vie doit finir. D'ailleurs cette peinture de la mort, tant de fois retracée, a toujours quelque chose de saisissant et de neuf. C'est un spectacle dont on ne se lasse pas, tout horrible qu'il est. C'est la seule aventure qui intéresse tout le monde.

Un accident imprévu, une croix de fer qui se détache, blesse mademoiselle de Soulanges à la tête. On la rapporte de l'église au château, couverte de sang et à demi-morte. L'histoire de ses derniers moments est déchirante. M. Delécluze leur a donné une affreuse vérité, par une multitude d'observations fines, profondes, cruelles, qui tiennent au fond même de la narration. Mademoiselle de Soulanges meurt; sa mère lui survit peu; M. de Lebis se fait prêtre, et le bon M. de Soulanges, brave homme qui s'afflige beaucoup à la fois pour ne pas avoir à s'affliger trop longtemps, oublie bientôt sa femme et sa fille, et ne conserve d'elles que leurs bustes en marbre placés dans un coin de sa galerie. Peut-être n'y a-t-il que Toinette qui se souvienne de mademoiselle de Soulanges!

Voilà tout le roman de M. Delécluze. A une époque comme la nôtre, on s'étonnera peut-être que M. Delécluze ait choisi pour sujet la conversion d'une petite fille de quinze ans qui fait sa première communion et qui meurt. La première et la plus simple réponse à cette objection est dans le roman lui-

même; il est plein d'intérêt. Quelle que soit, d'ailleurs, la passion qui soulève l'âme et qui l'agite, qu'importe si la passion est vive et profonde? Rien n'est à dédaigner de ce qui émeut le cœur de l'homme. Ajoutons qu'il n'y a pas d'affections morales qui fournissent à une analyse curieuse et patiente plus d'observations ou profondes ou délicates sur la nature humaine que le sentiment religieux. Il s'empare de l'homme tout entier, il le pénètre, il agit sur toutes les puissances de son âme. Il donne à une pauvre femme, à un enfant, à un malheureux paysan, une clairvoyance pour lire dans son propre cœur, un sérieux, une élévation d'idées extraordinaire. Tant de livres écrits sur ces matières dans d'autres siècles, livres admirables quoique négligés aujourd'hui, témoignent assez de la variété et de l'inépuisable fécondité des affections religieuses. Ces livres, ce sont aussi des romans, je veux dire l'histoire et la peinture d'une passion, mais des romans qui jettent un jour éclatant sur les replis les plus obscurs du cœur humain et sur les problèmes les plus délicats de la morale. Quelles sont les passions qui pourraient se vanter d'avoir un motif plus sérieux, plus élevé, plus universel, plus digne de l'homme?

Je suis donc loin de faire un reproche à M. Delécluze du choix de son sujet; je lui en ferai un autre. J'ai peine, je l'avoue, à admettre la donnée fondamentale de son livre. J'imagine difficilement qu'une jeune fille de quinze ans, élevée dans une simplicité parfaite par une mère religieuse, ait tant de peine à croire en Dieu, et surtout qu'elle se rende assez compte de la disposition de son âme pour savoir

clairement qu'elle ne croit pas en Dieu, et pour le déclarer à sa mère et à son curé. Cela suppose une lucidité d'esprit, une force de volonté, une profondeur d'observation sur soi-même qui ne s'accordent guère avec tant d'innocence et d'étourderie. Ce n'est pas une si petite affaire que de s'analyser soi-même et de savoir exactement ce que l'on croit ou ce que l'on ne croit pas. D'habiles gens y échouent. Quelques enfants, je pense, n'ont pas une foi bien exacte et bien solide; ils répètent les syllabes qu'on a rangées dans leur mémoire; ils font ce qu'ils voient faire aux autres, à leurs camarades, à leurs parents. Le mot de Dieu ne porte peut-être pas à leur esprit une idée très-nette; ils n'y songent guère; encore moins songent-ils à être athées. Ils suivent le train qu'ils voient suivre autour d'eux. L'expérience apprend d'ailleurs que l'idée de Dieu, aussi informe et aussi confuse qu'on le voudra, pénètre avec une extrême facilité dans l'intelligence des enfants, pas assez pour qu'ils soient des théologiens et des philosophes, assez pour qu'ils disent de bon cœur : Je crois en Dieu. Si enfin il y a des jeunes filles de quinze ans dont l'intelligence soit fermée à toute idée de religion, c'est au moins une exception si rare que le fait peut être vrai sans être vraisemblable.

Je livre ma critique à l'esprit si juste et si fin de M. Delécluze. Dans le cas où elle serait fondée, M. Delécluze n'en aurait que plus de mérite d'avoir donné à son roman des couleurs si vives et si naturelles, un intérêt si touchant.

25 septembre 1836.

XVI

JUGEMENTS CRITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR QUELQUES ÉCRIVAINS ET SUR QUELQUES ÉCRITS DU TEMPS,

PAR M. DE FELETZ.

C'est un dernier volume, qu'un éditeur, homme lui-même de beaucoup d'esprit et de très-bon goût, a eu l'heureuse pensée d'ajouter aux premiers qui ont déjà paru depuis longtemps. M. de Féletz n'avait pas cru devoir faire entrer dans ces premiers volumes un assez grand nombre d'articles et de morceaux littéraires, fort dignes pourtant d'être recueillis. Sa raison, je l'indiquerai avec toute la réserve possible. Mais je dois en dire quelque chose, ne fût-ce que pour faire voir que ce nouveau volume ne sera pas le moins piquant du recueil. Quand M. de Féletz écrivait ces articles, rien ne gênait sa plume spirituelle et mordante. Il passait, en riant, devant la porte de l'Académie française sans songer que cette porte dût jamais s'ouvrir pour lui. Si par hasard quelque réunion solennelle l'appelait dans le sénat

littéraire, il y venait, comme le public, en observateur désintéressé, et plutôt peut-être avec cette disposition d'esprit railleuse que l'Académie française a si longtemps inspirée, je ne sais en vérité pourquoi, à tous les hommes de lettres, quarante exceptés. En un mot, M. de Féletz, dans ce temps-là, n'avait pour confrères que ces brillants et hardis critiques, la terreur de la littérature officielle, les Geoffroy, les Dussault, les Hoffman. Heureusement pour l'Académie, elle a toujours en réserve un excellent et infaillible moyen de se venger des gens d'esprit qui ont fait rire le public à ses dépens, ou aux dépens de quelques-uns de ses membres : elle les fait académiciens. On ne résiste pas à la séduction du fauteuil. Personne n'avait plus de droits que M. de Féletz à être l'objet de cette représaille si, comme je le pense, l'Académie, en dépit des railleurs, est encore la représentation la plus vraie que nous ayons, celle du talent littéraire et de l'esprit. La critique a donc été absorbée à son tour, si bien absorbée que M. de Féletz avait cru devoir effacer, autant que possible, d'anciens articles qui sentaient trop l'indépendance, en ne leur donnant pas place dans son recueil. Ce sont ces articles que le nouvel éditeur est allé rechercher ; ils composent une bonne partie du volume ; je n'ai pas besoin de dire qu'ils sont pleins de finesse et de goût, et je suis sûr, tant j'ai bonne opinion de l'Académie, qu'ils ont valu plus d'un suffrage à leur auteur. Dieu sait pourtant avec quel tour ingénieux M. de Féletz, dans une aimable préface, rejette sur l'éditeur le crime de cette publication ! J'aime, pour moi, cet excès de scrupule.

C'est encore une bonne leçon que nous donne M. de Féletz, et du genre de celles dont nous avons le plus besoin aujourd'hui, une leçon de délicatesse et d'urbanité. Que la faute retombe donc tout entière sur M. l'abbé Dassance (car il faut bien que je le nomme cet éditeur peu charitable) et sur les gens de goût qui liront avec trop de plaisir ce piquant volume. Vous verrez qu'il n'y aura d'innocent que celui qui l'a fait!

Pour mon compte, je me mets de bon cœur au rang des plus coupables. J'avoue pourtant qu'en général je n'aime guère les livres faits avec des articles de journaux, pas plus que les journanx faits avec des fragments de livres. Qui dit journal (le mot seul le fait assez entendre) dit la chose du jour, piquante aujourd'hui et parfaitement bonne à être oubliée demain, la passion du moment, le caprice, la mode [1]. D'où vient donc qu'un très-petit nombre de critiques, et presque tous, je crois que je pourrais dire tous, du même temps, de l'époque de la renaissance sociale et littéraire qui a suivi les saturnales de la Révolution, ont pu reprendre leurs articles, et, sans autre peine que celle de les imprimer les uns à la suite des autres, en composer de solides et d'agréables livres? On me dira peut-être : Vous voilà bien embarrassé! La raison, n'allez-pas la chercher si loin; elle est tout près de vous : c'est que les critiques de ce temps-là avaient plus d'esprit que les critiques d'aujourd'hui. Je reconnais qu'ils en avaient infiniment, et j'ajoute que personne n'en a eu plus que M. de Féletz. Ils en

[1] Me voilà encore une fois durement condamné de ma propre bouche. Je renvoie le lecteur à la note qu'il a vue plus haut.

avaient, et, ce qui est plus rare encore, ils savaient l'employer, le ménager, n'en montrer que le meilleur. Ils ne l'épuisaient pas jusqu'à la lie. C'est une des choses qui me plaît le plus dans les articles de M. de Féletz que cette sobriété au milieu de l'abondance. Jamais, sous sa plume, une idée brillante ne dégénère en paradoxe; jamais une plaisanterie ne lasse; on finit avec regret la lecture qu'on a commencée avec plaisir. M. de Féletz cause avec le public, et, en homme d'excellente compagnie, il laisse quelque chose à dire à son interlocuteur. Il l'éveille, il l'agace; il lui permet d'avoir aussi de l'esprit et de se croire de moitié dans les choses fines et délicates que l'auteur indique et que le lecteur achève, moyen sûr pour mettre les rieurs de son côté, précaution très-sage dans l'art un peu rude à exercer de la critique. Il n'y a pas à craindre que le public trouve trop piquante une plaisanterie qu'il s'imagine avoir faite, ou qu'il veuille reviser un jugement qu'il regarde comme le sien. Le public a son esprit de corps, son amour-propre; on ne saurait trop ménager et contenter celui-là, quand on est exposé à en blesser tant d'autres. Cet art, si nécessaire à la critique, de mettre le monde dans ses intérêts et de se faire du plaisir général un rempart contre une foule de petits mécontentements particuliers, personne ne l'a mieux connu que M. de Féletz. C'est qu'homme de bon goût et homme d'esprit naturellement, M. de Féletz avait pu se perfectionner encore dans le commerce de la meilleure société. Là seulement on acquiert le talent de tout dire avec grâce, de commencer à propos et de s'arrêter à temps, de chercher

son succès dans la satisfaction qu'on donne aux autres d'eux-mêmes, le talent, en un mot, de n'être pas insupportable à force d'esprit! Hélas, qui nous rendra les salons! Ils ne reviendront pas, c'est fini.

Mais les critiques de l'époque dont je parle, ces hommes qui, sous le joug de la censure impériale, exercèrent par la presse une si grande influence sur les idées et sur les événements politiques eux-mêmes, n'ont-ils pas eu un autre avantage encore que celui de la délicatesse de l'esprit? Réduits à la critique littéraire, y trouvaient-ils au moins une moisson abondante? Est-ce à la grandeur, à la nouveauté des sujets qui leur sont tombés sous la main qu'il faut attribuer l'intérêt qu'on trouve encore dans ces articles, qu'eux-mêmes ils ne relisaient pas peut-être avant de les envoyer à l'imprimeur? Paraissait-il dans ce temps-là plus de livres et de meilleurs livres qu'il n'en a paru depuis vingt ans? J'ouvre le recueil de M. de Féletz : bon Dieu! que d'ouvrages oubliés et qui ne nous semblent pas aujourd'hui valoir tout l'esprit que M. de Féletz déploie à leur occasion! Je n'ose pas indiquer quelques-uns de ces ouvrages; les auteurs vivent encore peut-être; il serait fort inutile de les aller troubler dans leur repos. On rendait compte de tout dans ce temps-là, d'un poëme épique, d'une séance à l'Athénée, d'un almanach, du moindre roman. Il ne paraissait pas une traduction des anciens, bonne ou mauvaise, que Dussault n'en fît le sujet de deux ou de trois articles, quelquefois de quatre. Une préface, une édition nouvelle d'un livre quelconque, obtenait les honneurs d'une critique détaillée. La littérature était tout dans

les journaux. La politique n'avait pas envahi la place, ou plutôt la littérature était la politique d'alors, une politique dont les coups éveillèrent plus d'une fois l'Empereur en sursaut. Il fallait donc trouver des sujets d'article et, par conséquent, des livres; on s'arrangeait des médiocres, on recherchait les mauvais; on immolait au public une foule de productions ridicules qui meurent fort bien aujourd'hui toutes seules. Je sais que le nom de Delille revient plus d'une fois dans le recueil de M. de Féletz, et je suis loin de mépriser Delille. Je trouverais fort heureux le critique qui aurait à rendre compte aujourd'hui du poëme des *Jardins* ou de la traduction du *Paradis perdu*. Je sais encore que le *Génie du Christianisme*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *les Martyrs*, sont de cette époque, et que la gloire de M. de Chateaubriand va de pair avec celle de nos plus grands écrivains. M. de Bonald, M. de Fontanes, Chénier, Mme de Staël, cette femme illustre que son génie ne sauva pas des rigueurs excessives de la critique, la réputation naissante de M. Villemain, les premiers ouvrages de M. l'abbé de Lamennais, c'étaient là, j'en conviens, de beaux noms et de beaux sujets. A défaut d'ouvrages nouveaux, dont il n'était pas toujours commode d'avoir à dire son avis quand l'auteur était bien avec l'Empereur, la critique avait à sa disposition, et c'était un immense avantage, toute la vieille littérature, toute cette littérature immortelle du siècle de Louis XIV, qui renaissait avec la société! On faisait des articles sur Racine et sur Boileau avec toute la fraîcheur et tout le piquant de l'à-propos. Le public retrouvait, pour ainsi dire, avec

transport, sous les décombres de la France dévastée par la Révolution, notre Bossuet, notre Fénelon, notre la Fontaine. On avait tout oublié, hélas ! On rapprenait tout. Admirables jours que les jours de cette renaissance du goût et de la raison ! Honneur aux hommes qui, les premiers, donnèrent le signal de cette réaction contre la barbarie !

M. de Féletz fut du nombre. Dans le volume récemment publié, je trouve d'excellentes notices biographiques et littéraires sur Fénelon et sur la Fontaine, un morceau plein de goût sur les *Caractères* de La Bruyère, d'autres sur Rollin, sur Montaigne, sur Mlle de Scudéry. Ils sont, je crois, de différentes dates. Ils ne remontent pas tous à l'époque de la réaction littéraire dont je parle, mais ils en portent le caractère. En relevant les images brisées des grands écrivains du XVIIe siècle, c'était la monarchie qu'on relevait. Bossuet et Massillon, rétablis dans leur gloire, faisaient rougir la Révolution de ses excès contre un culte auquel la France a dû ses plus beaux génies. L'ancienne société avait assez cruellement expié ses torts ; on les oubliait volontiers ; on ne se souvenait pas qu'avant que la Révolution fermât brutalement les églises, le beau monde en avait chassé la foi, et que, sans la foi, les églises ne sont que des amas de pierre dont on peut très-utilement faire des magasins à fourrage ou des écuries ! A force de vanter le XVIIe siècle, on croyait en être un peu soi-même. Et quant au XVIIIe, personne ne voulait plus l'avouer, sauf un petit nombre de fidèles qui s'étonnaient de voir la popularité retournée contre eux, honnis, bafoués à leur tour, je dirais presque

persécutés. Dieu sait quel déchaînement contre Voltaire, contre Jean-Jacques, contre Diderot, contre la philosophie! On les rendait responsables de tous les crimes de la Révolution, de ceux même qu'ils auraient le plus détestés, et que leur humanité, leur élégance, la plupart de leurs ouvrages, sainement entendus, avaient condamnés d'avance. Et c'était pourtant le XVIIIe siècle qui se jugeait lui-même avec cette rigueur, sans s'en douter! Je dis sans s'en douter, car je crois vraiment que, de la meilleure foi du monde, la plupart des gens qui criaient le plus haut contre la philosophie ne s'apercevaient pas qu'ils en tenaient beaucoup. Des deux éducations que les hommes de cette époque avaient reçues, pour ainsi dire coup sur coup, la première, celle de leur jeunesse, l'éducation philosophique, réglait leur vie; la seconde, la rude éducation de l'expérience, le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts et la haine de la Révolution, réglait leurs principes. Ils aimaient la religion, la royauté, la noblesse, tout ce que dix ans plus tôt beaucoup d'entre eux auraient appelé des abus, des préjugés et de ridicules superstitions, de toute l'horreur que leur avaient inspirée les crimes de 1793! L'émigration rentrait en foule : gentilshommes, parlementaires, clergé, chargeaient d'imprécations et de sarcasmes une révolution à laquelle bien peu d'entre eux pouvaient se flatter de n'avoir pas pris part, une philosophie qui avait fait leurs délices tant qu'ils n'avaient pas pensé qu'elle pût descendre de leurs hôtels dans la rue! Qu'on ne les accuse pas, pour cela, de duplicité! De leur part ce n'était assurément pas un calcul. Ils s'abandon-

naient à leurs impressions. Les hommes sont ce que les fait leur époque, et dans des temps agités on peut lire sur leur front l'empreinte successive et souvent opposée des influences qu'ils ont subies!

Pour revenir à la critique, les passions du temps lui fournissaient donc, je l'avoue, à défaut de la littérature contemporaine, une occasion très-bonne de faire briller son esprit. Cela suffirait peut-être pour expliquer le succès qu'elle a eu, succès sans exemple! car, il ne faut pas l'oublier, pendant près de quinze ans la critique a partagé presque seule, avec les bulletins de la grande armée, l'honneur d'occuper la France. Ce succès aurait pu passer comme passe la vogue, sans qu'il y eût lieu pour cela de le mépriser. Je connais de fort honnêtes gens qui se contenteraient d'avoir la réputation qu'ont eue dans leur plus brillante époque les Geoffroy, les Dussault, les Féletz, cette réputation dût-elle naître et s'éteindre avec chaque journée. Mais ce que j'admire, c'est qu'il soit resté autre chose de cette critique qu'un souvenir agréable et des noms populaires; c'est qu'au bout de vingt ans, de trente ans on relise des articles de journaux avec le même plaisir que s'ils avaient paru le matin. Ils ont donc un autre mérite, un mérite plus durable que l'à-propos. Ce mérite, je vais l'exprimer en un mot, c'est de reposer sur des principes. Comme articles de journaux, ils ne sont plus depuis longtemps; tout ce que les circonstances leur donnaient de piquant a passé; l'esprit même et les agréments de la forme ne les auraient pas, je crois, sauvés de l'oubli; tant de pages ingénieuses, tant de fantaisies brillantes ont péri! Ils auraient occupé les salons

pendant quelques jours et excité de ces grandes admirations dont on n'entend plus parler au bout de vingt-quatre heures : ce serait déjà beaucoup, mais ce serait tout. Ils subsistent parce qu'une connaissance profonde de l'art se cache au fond de ces plaisanteries légères, préside à ces jugements rapides, et que l'art est immortel ! On a pu les réunir et en composer de bons et de solides livres, parce que, malgré la diversité des sujets tantôt sérieux, tantôt frivoles, ils forment un corps de doctrines littéraires invariables. Qu'importe que Dussault s'acharne avec sa logique impitoyable sur quelque pauvre traducteur pour lequel l'oubli demande grâce depuis longtemps, ou que M. de Féletz, avec sa verve malicieuse, mette en pièces le plus poliment du monde un livre dont le titre même a péri? La leçon de goût n'en est pas moins bonne. Il y aura toujours de mauvais livres et des auteurs ridicules, des traducteurs qui se figureront sérieusement avoir atteint, dans leur lourde prose, l'inimitable élégance de Cicéron ou l'énergie de Tacite ; des faiseurs de vers qui se croiront des poëtes ; des Cotin et des Pradon ; la sottise a son éternelle postérité comme l'esprit et le talent ; on pourrait dire à certains écrivains : Je vous connais, Monsieur ; il y a cent cinquante ans vous vous appeliez Scudéry ou Chapelain ! Le nom ne fait rien à la chose. La critique, quel que soit le sujet auquel elle s'attache, petit ou grand, ne périt pas lorsqu'elle est l'interprète du code immuable de la raison, et le goût n'est pas autre chose que la raison appliquée aux arts.

Je sais que le mot *goût* a deux sens dans notre

langue. Il signifie encore ce caprice personnel qui nous porte vers un objet plutôt que vers un autre; goût mobile comme notre humeur, ne se croyant comptable de son plaisir ni envers soi-même, ni envers la raison générale; ou s'il s'abaisse à se justifier, ayant toujours des théories toutes prêtes à l'appui de chacune de ses fantaisies, quelque diverses qu'elles soient. Si je ne me trompe, c'est malheusement le genre de goût qui domine aujourd'hui dans le peu de critique qui nous reste. Comment, après cela, faire de cette critique, sévère ou relâchée selon que le ciel est sombre ou clair, un corps, un ensemble? On peut dépenser effroyablement d'esprit dans une pareille critique; la faire vivre au delà de vingt-quatre heures, c'est difficile! car le principe d'hier a contredit d'avance le principe d'aujourd'hui, que le principe de demain démentira. Bien plus sage, mais aussi bien plus heureuse était la grande critique, notre illustre devancière! Elle s'était fait une loi, ou plutôt elle l'avait reçue, cette loi immortelle, de Rollin, de La Bruyère, de Boileau, comme ces derniers l'avaient reçue eux-mêmes de Quintilien, de Cicéron, d'Horace, d'Aristote. Elle ne cherchait pas de nouveaux principes; elle appliquait les anciens sous une forme toujours nouvelle et toujours brillante. Je ne veux pas dire qu'elle n'ait pas eu ses jours de paradoxe et de passion; qu'elle n'ait pas poussé parfois la sévérité jusqu'au dénigrement, ou la complaisance jusqu'à la faiblesse. Je ne ratifierais pas, pour mon compte, tous ses jugements, pas même tous ceux de M. de Féletz, quoique je sois bien sûr que sa plume a toujours été d'accord

avec sa conviction. Il y a eu des rigueurs exercées contre les écrivains du XVIIIᵉ siècle et contre Voltaire en particulier, une rancune contre les célébrités de la Révolution et de l'Empire, dont je ne voudrais pas prendre la responsabilité. Je la juge dans son ensemble, cette critique ; c'est son esprit général que je fais ressortir ; je dis qu'elle restait fidèle au bon goût, même lorsqu'elle en exagérait les principes ; elle a donc été sage ! Mais j'ajoute qu'elle a été heureuse ; car le code qu'elle appliquait, le public tout entier et les auteurs critiqués eux-mêmes n'en méconnaissaient pas l'autorité. On n'y manquait que malgré soi. On était malheureux, on n'était pas rebelle ; ou si quelque téméraire, en violant la loi, s'avisait de vouloir se faire un mérite de son crime, une réclamation universelle devançait les arrêts de la critique. Le public était sévère jusqu'au pédantisme et jusqu'à l'injustice. J'ai encore vu le temps où l'on disputait à M. de Chateaubriand sa place parmi nos grands écrivains.

Il est vrai d'ailleurs que la critique ne se gênait pas dans ce temps-là ; elle avait son franc parler ; on disait très-bien à un auteur que son livre *était bon à mettre au cabinet;* on riait de ce qui était risible, on se moquait de ce qui était moquable. On ne se croyait pas obligé d'envelopper un petit blâme de cent éloges, au risque encore de ne pas le faire accepter. L'ouvrage restait chez le libraire ! tant pis pour le libraire. L'auteur se fâchait ! le public riait plus fort. L'Athénée s'avisa un jour de faire un procès à M. de Féletz. Tout Paris baffoua l'Athénée, et M. de Féletz eut plus d'esprit que jamais. Je ne sais si le cri-

tique gagna sa cause ou la perdit devant le tribunal; je crois qu'il ne s'en souciait guère, et qu'il aurait volontiers donné quelque chose pour qu'on lui fît de temps en temps un procès de ce genre-là. Ce qui est sûr, c'est que M. de Féletz fit les articles les plus piquants du monde, et que l'Athénée paya cher son humeur processive. Les pièces de cette amusante et curieuse affaire sont précisément dans le volume que j'annonce. Que dirai-je encore? Il n'y a personne qui ne sache quels liens secrets, mais étroits, rattachent le bon goût à la saine philosophie et les vérités littéraires aux vérités morales. M. de Féletz fut toujours également l'interprète des unes et des autres. Chose rare chez les hommes de cette époque, ses convictions n'avaient pas varié. La Révolution l'avait persécuté sans le faire fléchir; la réaction politique et sociale le trouva tout prêt. Il y eut sans doute dans cette réaction beaucoup d'illusion; on regrettait trop l'ancien régime; on n'accordait rien à la Révolution; on ne voulait la voir que sous sa forme la plus affreuse et sous une couleur de sang! Mais combien n'y avait-il pas, après l'orage révolutionnaire, de principes à relever, de débris à réunir pour former la société nouvelle! Le temps a fait le triage et distingué ce qui devait revivre de ce que la Providence avait condamné sans retour. Les hommes courageux qui osèrent entreprendre de rebâtir cette société en ruine n'en méritent pas moins un éternel honneur! La critique a eu sa part et sa très-bonne part dans cette réédification morale; tout en badinant, que d'idées fausses n'a-t-elle pas rectifiées! que de vérités n'a-t-elle pas vengées! Cela lui a porté bonheur, et

d'excellents cours de littérature et de philosophie sont sortis des colonnes d'un journal. Il n'est pas aisé d'avoir autant d'esprit que M. de Féletz. En eût-on plus, il serait difficile aujourd'hui, avec notre goût capricieux et nos principes mobiles, de faire un aussi bon livre que le sien.

Je n'ai parlé que des articles littéraires de M. Féletz. Il y a encore dans ce dernier volume des morceaux d'un autre genre, dont je dois dire un mot avant de finir. Ce sont des notices nécrologiques, pleines d'intérêt, sur les principaux personnages de cette société brillante que M. de Féletz a connue, dont il a toujours fait partie. Là, se retrouvent les noms les plus célèbres de l'Empire et de la Restauration : parmi les hommes de lettres, Palissot, Geoffroy, Dussault, Suard, Delille, le grand poëte, quoi qu'on en dise, l'homme excellent, le charmant causeur dont le souvenir est un culte pour M. de Féletz; parmi les hommes élevés en dignité, le duc de Richelieu, le cardinal de la Luzerne et le cardinal de Beausset. Ces morceaux ne font pas moins d'honneur à la bonté du cœur de M. de Féletz, à sa pieuse fidélité pour ses amis, qu'à la délicatesse de son esprit. On est ému en les lisant, et ils composent dans leur ensemble un tableau historique du temps qui nous a immédiatement précédés. Voilà donc comment un âge s'éteint peu à peu ! comment les personnages qui l'ont illustré, après avoir eu un peu de gloire ou de bonheur, et beaucoup de souffrances, disparaissent successivement ! Un autre âge renaît pour s'éteindre à son tour, et nous qui entourons M. de Féletz, qui jouissons avec bonheur de son esprit si vif, de sa conversation si

piquante, de son commerce plein de bienveillance et de douceur, nous qui sommes pour lui le siècle nouveau, nous avançons déjà d'un pas rapide vers l'âge qui nous remplacera ! Profitons au moins des exemples que nous avons sous les yeux et tâchons, quand nous aurons encore quelques années de plus, que personne ne s'avise d'en faire le compte et que l'on nous trouve, nous aussi, toujours jeunes par la vivacité de l'esprit et par la chaleur des sentiments.

10 février 1842.

XVII

LE BARREAU,

PAR M. PINARD.

Le livre de M. Pinard ne sent pas le moins du monde le greffe ou la basoche, et peut-être n'est-il pas inutile d'en prévenir tout de suite le lecteur. C'est l'ouvrage d'un homme de goût, d'un écrivain et d'un critique très-distingué, d'un avocat qui aime et qui honore, comme il le doit, sa profession et ses confrères, sans se figurer toutefois que le barreau moderne se rattache par une filiation directe aux Hortensius, aux Cicéron et aux Démosthène. C'est encore l'ouvrage d'un homme de sens dont les opinions généreuses sont naturellement tempérées par un esprit droit et juste. C'est, en un mot, je le dis en toute sûreté de conscience, un livre qui fait honneur au barreau et à son auteur; au barreau qui en a fourni la matière, à l'auteur qui a su dans ses jugements concilier avec l'indépendance la plus parfaite une exquise urbanité.

Si l'on demande, et je ne serais pas étonné que la question vînt à l'esprit de beaucoup de gens, ce que le public qui est assez heureux pour n'avoir pas de procès peut avoir à faire avec le barreau, M. Pinard a prévu l'objection; il y répond très-bien dans sa préface. Un simple coup d'œil jeté sur la table des matières de son livre y répond encore mieux, selon moi. Quelque dédain qu'on ait pour ces pauvres avocats, encore faut-il convenir que M. de Martignac et M. Lainé sous la restauration; M. Dupin aîné, M. O. Barrot, M. Mauguin, M. Berryer de notre temps, n'ont pas laissé de jouer un certain rôle dans nos assemblées politiques. La moindre biographie de quiconque a porté des épaulettes sous l'Empire est sans doute fort intéressante; il n'est pas non plus sans intérêt, j'imagine, de savoir ce qu'était dans les combats de la parole M. Bonnet, plaidant pour le général Moreau, ou M. Bellart pour mademoiselle de Cicé. Il faut beaucoup de talent et d'esprit, j'en conviens, pour composer une tragédie qu'on joue cinq ou six fois, une comédie en vers ou en prose, un vaudeville, un livre quelconque; d'abord il en reste toujours quelque chose, et ce qui est une fois imprimé ne périt jamais entièrement; les avocats sont moins heureux; ils livrent leur parole aux impressions fugitives de l'audience; est-ce une raison pour les renvoyer tout simplement à la chicane et au mur mitoyen? Croit-on que, dans leurs plaidoiries journalières, Philippe Dupin, Chaix-d'Est-Ange, Paillet, Marie (je ne nomme que ceux qui sont nommés par M. Pinard), ne fassent pas une énorme dépense de talent et d'esprit? Sous la Restauration, quels sont

les noms qui viennent immédiatement après ceux de nos principaux orateurs? Des noms d'avocats; et le public ne se portait guère avec plus d'empressement et d'émotion aux séances de la Chambre des députés qu'à ces grandes audiences où l'on devait entendre Barthe, Berville, Mérilhou, Hennequin, Romiguières. Dans les affaires civiles, Tripier, avec sa parole incorrecte, ses phrases inachevées, ses solécismes, ses barbarismes, tout ce qu'on voudra, régnait sans contestation. Je ne crois pas qu'on ait jamais manié plus victorieusement l'arme de la logique et de la science. Aussi Tripier, pendant sa longue carrière, entouré d'hommes jeunes et brillants, auxquels il cédait de bon cœur la popularité, n'a-t-il jamais cédé la principauté à personne. Parmi ceux dont tout le talent semblait emprunté à la raison et à une science aussi profonde que lucide, il faut encore placer M. Persil et M. de Vatimesnil. Si j'ajoute à ces noms les noms de M. Delamalle et de M. Ferrère, avocats célèbres sous l'Empire, de M. Teste, qui a toujours retrouvé sa place éminente au barreau quand la politique l'a rendu aux audiences, de M. Michel (de Bourges), qui serait plus connu comme avocat s'il l'était moins comme homme de parti, j'aurai donné une idée complète et assez propre, si je ne me trompe, à piquer la curiosité, de ce qui fait le fond et le sujet des notices biographiques et des études oratoires réunies par M. Pinard.

Or, sans vouloir faire injure à personne, il me semble qu'à la seule inspection de cette liste une réflexion se présente d'elle-même à l'esprit : quel est le corps, dans ces quarante dernières années, quelle est

la compagnie politique ou littéraire qui ait fourni une aussi nombreuse réunion d'hommes de talent? Les avocats négligent trop souvent l'art, je l'avoue; ils n'ont pas le temps d'y penser; ils courent à leurs affaires; dans la terrible agitation de leur vie, un procès succède à un procès; pendant qu'ils plaident à un tribunal, on plaide ou l'on va plaider contre eux à un autre; ils rencontrent l'éloquence plus qu'ils ne la cherchent; ils n'ont pas et ils ne peuvent guère avoir cet amour de la forme qui enfante des œuvres parfaites. Ce serait un grand désavantage pour eux, dans un temps où il y aurait des Bossuet et des Massillon; mais aujourd'hui, en bonne conscience, ceux qui auraient le loisir de songer à la forme s'en donnent-ils la peine? N'écrit-on pas comme l'on plaide? Et si nos avocats n'achèvent pas toujours leurs phrases dans la rapidité brûlante de l'improvisation, ne pourrais-je pas citer tel poëte célèbre qui achève au hasard et quelquefois n'achève pas du tout ses vers? J'avoue encore que les avocats évitent rarement de tomber dans la monotonie; ils emploient trop leur talent; ils ne le laissent pas reposer; ils ont besoin d'un moule dans lequel la besogne se fait vite, mais dont toutes leurs plaidoiries portent l'empreinte un peu molle et un peu usée : l'un a le sarcasme, l'autre le pathétique; tant pis pour l'affaire qui comporte le pathétique si elle tombe à l'avocat du sarcasme; les plus heureux, au moins dans le train ordinaire des affaires, sont ceux qui possèdent la raison et la simplicité. Mais aussi quelle promptitude de conception! Combien ai-je vu d'hommes d'un esprit supérieur admirer la facilité

avec laquelle un avocat, tout en écoutant son adversaire, dispose son plan pour la réplique, coordonne ses idées, prépare ses mouvements et reste maître de lui-même au milieu des cris et de la fumée du combat! Qu'il est beau de voir, dans les grandes occasions, l'homme de la parole se lever soudainement, s'élancer sans préparation apparente dans la lice, saisir son adversaire par la pointe même de ses armes et les retourner contre lui! Quel plaisir lorsque la raison sort pour ainsi dire toute étincelante de la fournaise, et que dans son ardeur toute vive elle enflamme le cœur en même temps qu'elle éclaire l'esprit! J'ai assisté à quelques-unes de ces luttes admirables; j'ai vu Tripier et Dupin aîné aux prises et se débattant l'un contre l'autre dans leurs formidables étreintes; j'ai vu Chaix arracher presque de la bouche d'un accusé pâle, égaré, tremblant, l'aveu de son crime; Philippe Dupin accabler de son écrasante indignation, dans une affaire à jamais mémorable, l'avocat, homme de parti, qui avait espéré faire rejaillir ses insinuations jusque sur un trône populaire; et, dans une affaire toute récente, soumise à la plus haute juridiction politique du royaume, Paillet n'a-t-il pas fait couler les larmes des yeux de ses auditeurs? Je n'hésite pas à le dire : quelle que soit l'importance des questions qui se débattent dans nos chambres, il y a peut-être quelque chose de plus saisissant encore dans un débat judiciaire. Il est triste seulement de penser que, l'audience finie, tout s'éteint et presque le souvenir lui-même!

Voilà ce qui m'étonne et ce dont je cherche avec anxiété la raison. Est-ce la faute des affaires? Je ne le

crois pas. Il y a d'admirables plaidoyers dans les œuvres de Cicéron, et encore aujourd'hui on ne les lit pas sans une émotion profonde. C'est donc la faute des avocats? Mais que leur manque-t-il quand on les entend? Pourquoi ce qui a fait pleurer, ce qui a fait frémir les auditeurs les plus indifférents et le juge lui-même, ne ferait-il pas pleurer et frémir la postérité la plus lointaine? La postérité! hélas! les contemporains ne sont que trop souvent témoins de ces refroidissements subits qui mettent une si prodigieuse différence entre le jugement de l'auditeur et celui du lecteur. Est-ce que le cœur humain n'est pas toujours et partout le même? Est-ce qu'on ne tire pas de ce cœur, qui ne change jamais, ce qui le touche? et comment dès lors ce qui l'a touché une fois ne le touche-t-il pas éternellement? L'action, je le sais, est une grande partie de l'orateur, et l'action c'est le geste, c'est la voix, c'est le visage, mobile et vivant tableau des affections de l'âme, c'est en un mot, tout ce qui passe et qu'aucun art ne saurait fixer et rendre. Où est le geste si noble de Massillon, la majestueuse figure de Bossuet? Où est l'action entraînante de Cicéron et de Démosthène? Nos avocats, que je sache, ne sont donc pas plus malheureux de ce côté-là qu'aucun de ceux qui ont jamais parlé en public, et dont l'éloquence a survécu; ils subissent la condition commune. Est-ce à quelques incorrections inévitables de langage, aux lenteurs, aux détours, à la surabondance de l'improvisation qu'il faut attribuer la mort, souvent trop rapide, des œuvres les plus éclatantes du palais? Un avocat ne publie pas ses plaidoyers sans les revoir. La plume retranche

ce que la parole toute vive a laissé échapper d'incorrect; et là où est l'éloquence, la vraie, l'immortelle éloquence, ne croyez pas qu'une phrase peu harmonieuse ou un mot barbare soit capable de l'étouffer! Elle soulève une enveloppe, même grossière. Elle brille de sa propre lumière; elle perce jusqu'aux nuages d'une parole confuse; est-il possible d'ailleurs d'aller à l'âme de ses auditeurs, dans l'improvisation la plus négligée, sans trouver le tour qui exprime le mieux la chose même? L'émotion n'est-elle pas créatrice du langage, et ne produit-elle pas le mot en même temps que l'idée?

Je sais qu'on reproche en général aux avocats de ne savoir pas écrire, s'ils savent parler, et d'être plus propres aux effets fugitifs de l'audience qu'aux effets durables du style. Ceci demande encore une explication. Qu'est-ce que savoir écrire? Qu'est-ce que le style? Par quel secret les grands orateurs et les grands écrivains ont-ils réussi à intéresser éternellement les hommes à des causes que le changement des mœurs, des idées, des lois devrait, ce semble, nous rendre parfaitement étrangères? Si je ne me trompe, ce qui manque surtout à l'éloquence du palais, et peut-être trop souvent aussi à l'éloquence de notre tribune politique, c'est la philosophie, cette philosophie qui sonde profondément le cœur humain, et qui, par la connaissance qu'elle acquiert de ses ressorts fondamentaux, sait ramener l'accident au principe, l'infinie variété des faits à un petit nombre de types impérissables, le passager à l'immortel! On peut éblouir son temps sans cette philosophie; on peut être l'homme du jour; on n'est pas sans elle un grand orateur et un

grand écrivain pour la postérité. On a le costume du talent, on n'en a pas le corps; on jouit de la mode, on périt avec elle. Donnez-moi dix lignes d'un orateur ou d'un écrivain vraiment philosophe; ces dix lignes le soutiendront sur le courant des âges; elles placeront leur auteur au nombre de ces grands esprits qui représentent non un temps, non un peuple, mais l'humanité même. Il sera l'égal de ceux qui ont si peu d'égaux. Ces fortes études philosophiques, les fait-on au palais? Non, et d'autant moins que les études même de jurisprudence ont baissé. On déploie au palais d'immenses ressources de talent et d'esprit; mais au lieu de réduire la cause à l'art, on subordonne l'art à la cause; on plaide chaque affaire selon le bonheur de l'inspiration et du moment, ou plutôt selon sa commodité et ses habitudes, et non selon des principes généraux, fruits de longues méditations : on gagne son procès, cela suffit. Au surplus, la chaire, la chaire chrétienne elle-même aujourd'hui ne veut-elle pas, avant tout, se mettre à la mode? Soit; mais la mode passe, et l'orateur aussi.

Et quand l'éloquence judiciaire a-t-elle eu de plus grandes causes à débattre que celles qui lui ont été fournies par ces cinquante dernières années? Je ne compte pas ce temps affreux où tout procès finissait infailliblement par le bourreau et par la hache. Il n'y a qu'une éloquence à de pareilles époques, le mépris pour des scélérats revêtus du pouvoir, et le courage de mourir. Mais la Restauration, par exemple, comme le fait observer avec raison M. Pinard, n'a-t-elle pas été un drame judiciaire de quinze ans? N'est-ce pas au palais que toutes les grandes questions

ont été serrées de plus près et que les partis se sont porté les coups les plus sûrs et les blessures les plus profondes? Le rôle du barreau, c'est encore une remarque très-juste de M. Pinard, grandit à mesure que les révolutions approchent. Il semble qu'à ces époques les hommes, par une sorte d'instinct, se réfugient dans le temple de la justice et des lois, espérant y trouver un secours contre la tempête qui s'annonce. La Restauration n'était ni assez bonne pour que le barreau se reposât dans les luttes paisibles des audiences civiles, ni assez violente pour qu'il fût forcé de se taire. Ces temps de demi-justice et de demi-liberté sont les meilleurs pour l'éloquence; le pouvoir de tout dire est un écueil plus dangereux peut-être que la contrainte tyrannique qui ne permet pas de dire ce qu'il faut. Le barreau, je le reconnais de grand cœur, a été admirable sous la Restauration, admirable de talent et de dévouement; il a rendu d'immenses services à la liberté, moins encore en la défendant qu'en la disciplinant. Par son excellente habitude de ramener tout à la loi et au droit, il a grandement contribué à préparer la plus douce, la plus légitime, la plus légale des révolutions. Ce sont de beaux titres : c'est pour cela même que je m'étonne qu'avec de si glorieux souvenirs et des noms si justement célèbres, il ait laissé si peu d'œuvres qui puissent réellement compter dans ce trésor de l'éloquence, qui ne périt pas. Ce que je dis, au surplus, du barreau contemporain, on pourrait le dire du barreau français tout entier. De tant de grands avocats, qu'est-il resté? Des noms, et des ouvrages que personne ne lit, à moins d'être du métier.

Ce contraste entre des noms qui restent célèbres et des ouvrages qui meurent, m'a toujours frappé. Voilà pourquoi j'ai essayé d'en rechercher la cause. L'ouvrage de M. Pinard m'y amenait naturellement. L'énergie avec laquelle il peint et fait ressortir des talents si variés, la sauvage et rude logique de Tripier, la verve originale et entraînante de M. Dupin, l'éloquence toute d'action de M. Berryer, l'irrésistible douceur et les grâces de M. de Martignac, réveillait mes propres souvenirs. On ne reprochera pas du moins à M. Pinard, quoiqu'avocat, et très-bon avocat, de n'être pas un écrivain. Il assouplit son style à toutes les formes, et le genre de talent qu'il veut peindre il se l'approprie. Ses expressions sont vives, heureuses, naturelles. On voit les hommes dont il décrit le caractère; on les entend lorsqu'il caractérise leur éloquence. Ses jugements, sans avoir rien qui puisse blesser la susceptibilité la plus délicate, sont vrais comme doivent l'être ceux d'un honnête homme et d'un homme de goût. M. Pinard a trop d'esprit pour n'avoir pas horreur de l'exagération, quelle qu'elle soit. Il a trop d'idées à lui pour ne pas comprendre les idées mêmes qu'il repousse. Sa droiture et sa générosité lui ouvrent le cœur pour tous les sentiments généreux et droits, même lorsque ces sentiments s'égarent dans leur objet. Attaché à la cause libérale, il rend pleine justice à ceux qui ont le plus rudement combattu cette cause aujourd'hui victorieuse, et, entre autres, à M. Bellart. En un mot, le barreau contemporain a rencontré dans M. Pinard un juge plein d'équité, un critique capable d'éprouver la plus vive et la plus naturelle

sympathie pour le talent, et de l'exprimer; un historien qui sait fixer les souvenirs. Pourquoi M. Pinard s'en tiendrait-il là? Est-ce que l'histoire de l'ancien barreau ne le tente pas? Ce serait un bel ouvrage, et dont M. Pinard a déjà très-heureusement essayé l'esquisse dans ses articles sur *Omer Talon*, sur *le Parlement Maupeou,* sur *les avocats à l'Assemblée Constituante.* L'histoire de la magistrature et des procès les plus célèbres s'y trouverait naturellement mêlée. Ce travail ne serait pas non plus un travail neuf pour M. Pinard. La notice qu'il a faite sur le célèbre *Lepelletier Saint-Fargeau,* président du parlement de Paris et l'un des juges qui condamnèrent Louis XVI, est certainement au nombre des meilleurs morceaux de son livre; et les détails qu'il donne dans le dernier chapitre sur le fameux procès de Babeuf sont pleins de vie et d'intérêt.

Oui, l'histoire du barreau français serait un bel ouvrage à faire et qui mérite de tenter un homme de cœur et de talent. Si les succès de la parole n'ont jamais manqué au barreau, il y a une autre tradition, plus honorable encore, qui n'y a jamais été interrompue, je veux dire la tradition du dévouement, de la loyauté, d'une vie pure et modeste! On aurait à peindre de beaux talents, et ce qui vaut mieux encore, de nobles caractères, des gens simples et courageux, épris de la justice, un peu trop fiers de leur état peut-être, mais mesurant sur l'idée qu'ils se sont faite de leur place dans la société, la rigueur de leurs devoirs; et si l'on peut rire des susceptibilités de l'esprit de corps, qui n'estimerait cette confraternité du palais, à laquelle rien ne peut être comparé?

Avoir été du palais, c'est un lien qui ne se rompt pas, c'est un souvenir qui survit à tout. Devenu ministre, magistrat, grand personnage, en un mot, celui qui a été avocat, ne l'oublie jamais! L'histoire du barreau français serait encore, et c'est la remarque de M. Pinard, l'histoire de la bourgeoisie française dans ce qu'elle a eu de plus honorable, dans ces légistes, comme on les appelait autrefois avec mépris, qui ont fini par faire triompher la loi du pouvoir arbitraire et de la tyrannie féodale. Ne voilà-t-il pas assez de motifs pour encourager M. Pinard à entreprendre un livre qu'il peut faire mieux que personne? il vient d'en donner la preuve.

21 novembre 1843.

XVIII

CATALOGUE DES LIVRES

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. DE BURE.

Un catalogue ! Est-ce la peine de parler d'un catalogue? Pourquoi pas, si ce catalogue se recommande à l'attention de tous les gens de goût par la beauté et la rareté des livres qui le composent, s'il intéresse tous les bibliophiles, depuis ceux qui n'ont des livres que pour en parer les rayons d'un cabinet jusqu'à ceux qui ressentent un plaisir délicat, une volupté secrète à lire un ouvrage excellent dans un exemplaire d'une condition parfaite, dans un exemplaire qui leur rappelle, par sa reliure ou par ses armoiries, si c'est un vieux livre, les contemporains de sa publication, le grand Condé ou madame de Sévigné qui l'ont touché de leurs mains peut-être ! si enfin la bibliothèque qui va être vendue et dispersée appartenait à des possesseurs d'un discernement sûr, à des hommes dont le nom honorable se lie à

l'histoire de la bibliographie tout entière? Telle est la bibliothèque dont M. Potier publie le catalogue et dont la vente commencera le 1er décembre prochain.

C'est la bibliothèque particulière de MM. De Bure, les deux frères qu'il m'est impossible de séparer dans mes souvenirs, ces derniers représentants de l'ancienne librairie française, que nous avons tous connus si loyaux, si simples, jouissant avec tant de modestie d'une fortune noblement acquise par leur travail et par celui de leurs pères, et aimant les livres pour leur propre compte comme s'ils n'en avaient jamais fait un objet de commerce. Je les ai vus bien souvent l'un et l'autre dans ce magasin ou plutôt dans ce salon de la rue Serpente, n° 7, où mon père, qu'on me permette de le nommer, allait tous les jours, où les Larcher, les Villoison, les Du Theil, les Sainte-Croix s'étaient si souvent réunis. Comme ils représentaient bien cette vieille bourgeoisie de Paris enrichie par un honorable commerce, ces familles qui se transmettaient la même profession de père en fils comme une noblesse, avec le magasin souvent noir et enfumé de l'aïeul et l'antique enseigne, armoirie qui en valait bien une autre! Quelle franche et gracieuse bonhomie éclatait dans leur accueil! quel air de candeur et de loyauté parfaite était peint sur leur visage! Le bon vieux temps respirait en eux tout entier. Point de prétention, point de morgue! rien qui sentît dans leurs manières l'humilité du gain ou l'orgueil de la fortune acquise. Ils étaient heureux, autant qu'on peut l'être en ce monde, par la douce et paisible uniformité de leur vie, par une union qui ne s'est pas démentie un

moment, par le bonheur qu'ils répandaient autour d'eux. Je me rappelle encore, entre autres raretés qu'ils montraient à leurs amis avec une aimable complaisance, un vieux tableau de famille remontant je crois, à l'année 1700, et représentant le mariage de l'une de leurs parentes dans une église aujourd'hui détruite, celle de Saint-André-des-Arcs. La vue de cette peinture, d'un mérite purement patriarcal, faisait briller sur leurs visages un contentement qu'il était impossible de ne pas partager avec eux. Ah! si c'était là en effet les bonnes gens d'autrefois, j'avoue qu'autrefois valait mieux qu'aujourd'hui. L'esprit de famille, hélas! serait-il au nombre des vieilleries féodales que nous avons abolies ?

MM. De Bure représentaient aussi l'antique fraternité des libraires et des savants. Leurs clients étaient leurs amis ; souvent ils faisaient les frais coûteux de l'impression d'un livre d'érudition uniquement sur le nom et sur le mérite de l'auteur, et avec peu d'espoir de rentrer dans leurs avances. Il leur était honorable que le livre parût chez eux, cela leur suffisait. Il est vrai que de leur côté les savants se faisaient un plaisir et un honneur d'avoir MM. De Bure pour libraires. C'était chez eux que l'abbé Barthélemy avait fait paraître son *Voyage du jeune Anacharsis*; M. Larcher, sa traduction d'*Hérodote*; M. Dacier, sa traduction de *la Cyropédie*. A propos de M. Larcher, je ne puis m'empêcher de raconter ici une anecdote qui est encore un de mes souvenirs de jeunesse. J'ai connu M. Larcher dans les derniers temps de sa vie. Je crois le voir encore avec son costume antique, son air sévère et le

siècle presque entier qui pesait sur sa tête. Qu'il me paraissait vieux! On était sûr de le rencontrer tous les jours, à la même heure, assis au pied du même arbre dans le jardin du Luxembourg, en compagnie de sa bonne, presque aussi vieille que lui. Ancien universitaire, M. Larcher, par une simplicité que j'aime, avait conservé l'habitude de se donner congé tous les jeudis; et ce jour de congé, il le passait dans les magasins de MM. De Bure, à causer avec eux des nouvelles de la république des lettres, ou à fureter, tant que ses forces le lui permirent, dans leurs rayons chargés de vieux livres. Les jours de jeûne et de pénitence, M. Larcher, devenu très-bon catholique, avait inventé un moyen de se mortifier qui ne pouvait être bon que pour lui seul. Ces jours-là il ne lisait pas de grec, et se réduisait au vil latin. Je ne sais si c'est parce que je deviens vieux moi-même, mais il me semble que les hommes que j'ai connus dans ma jeunesse avaient une originalité de physionomie et un piquant de caractère qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. J'ai vu toute l'ancienne Académie des inscriptions. Sans faire tort à personne, on aurait de la peine à en composer une pareille maintenant, je le crois du moins. Dieu et la nouvelle Académie me pardonnent si je me trompe! Ce qu'il y a de sûr, c'est que les printemps et les étés étaient plus beaux dans ce temps-là qu'ils ne le sont aujourd'hui. Qui dira le contraire en a menti. Pourquoi les savants ne se ressentiraient-ils pas de l'universelle décadence?

Je ne suis pas si loin de mon sujet qu'on pourrait le croire; car, en parlant de MM. De Bure, j'ai déjà

dû donner une idée de la bibliothèque formée par de tels hommes. C'est encore une bibliothèque du bon vieux temps, solide pour le fond, choisie avec un goût sûr, lentement amassée pendant plus de soixante ans, une bibliothèque de famille. MM. De Bure ont précieusement consigné sur la garde de quelques-uns des plus beaux de ces livres qu'ils leur avaient été donnés par leur mère qui les avait reçus elle-même de son mari, M. Guillaume de Bure. Aussi remarquable par son esprit que par sa rare beauté, madame De Bure, la mère, était bibliophile. On pense bien que les occasions de satisfaire ce goût, assez rare chez les femmes, ne lui avaient pas manqué. Deux classes de livres surtout composaient sa précieuse bibliothèque : les livres de piété et les livres espagnols. Aussi ces deux classes sont-elles d'une richesse extraordinaire dans le catalogue de MM. De Bure. C'est de madame De Bure que viennent un *Cancionero* et un *Romancero* qu'on dit du plus haut prix. Je m'en rapporte aux connaisseurs dans ce genre et ce n'est pas moi qui leur ferai concurrence. C'est encore dans la bibliothèque de madame De Bure qu'ont dû se trouver ces belles *Heures* manuscrites ornées de délicieuses miniatures, et une *Imitation de Jésus-Christ*, de la traduction du célèbre Lemaistre de Sacy, l'exemplaire même de Henriette de France, fille de Henri IV et femme de Charles Ier, roi d'Angleterre, celle dont Bossuet a fait l'oraison funèbre. Voilà un livre inappréciable ! Quel plaisir délicat devait éprouver M. Guillaume De Bure lorsqu'en revenant de ces ventes fameuses du dernier siècle dont il était en général chargé, la vente La Val-

lière, la vente Gaignat, il pouvait tirer de sa poche et présenter à sa femme un livre comme celui-là ! A ce premier fonds MM. De Bure fils ont ajouté pendant leur longue carrière, tantôt un volume, tantôt un autre, emprunté aux plus riches et aux plus belles bibliothèques de leur temps, à la bibliothèque de Larcher sans doute, à celles de Caillard et de Mac-Carthy. Rarement ils revenaient de la vente sans en remporter leur butin particulier, sans s'être fait une petite part qui allait grossir leur trésor. Il fallait que le livre fût d'une condition excellente et qu'il ne fût pas trop cher, car ils n'admettaient rien que de bon dans leur bibliothèque, et ils étaient trop modestes et trop sages pour faire ce que nous appelons une folie. Mais aussi quelles occasions n'ont-ils pas eues! quelles rencontres n'ont-ils pas dû faire! D'occasions, il n'y en a plus. De rencontres, on n'en fait que chez les libraires, et ces rencontres-là coûtent cher, je vous le jure. Les bibliophiles tranquilles, pères de famille, qui aiment les livres parce qu'ils aiment les lettres, sont vaincus par l'argent. C'était le bon temps après la révolution! on trouvait des livres précieux jusque sur les quais ! Quand on avait payé un beau volume relié en maroquin et doublé de maroquin 20 ou 30 fr., cela paraissait excessif. Ces bonnes révolutions! comme dit Brantôme, elles font sortir tous les trésors de leurs cachettes, elles remettent dans le commerce une foule de choses précieuses enfouies depuis longtemps, des tableaux, des manuscrits, des livres rares. Je suis sûr qu'il n'y a pas un de ces volumes de la bibliothèque de MM. De Bure qui ne vaille aujourd'hui dix fois ce qu'ils l'ont payé. Com-

bien leur a coûté, par exemple, ce Pline l'ancien *variorum* aux armes de Colbert, ou ce Plutarque d'Amyot, de l'édition de Vascosan, admirablement relié par Derôme, ou ce Cicéron Elzevir d'une merveilleuse conservation au dedans et au dehors, ces lettres de saint Augustin traduites par Dubois, six volumes dignes de la bibliothèque d'un prince, ces *Elévations à Dieu* de Bossuet, deux volumes de la reliure la plus délicate et qui me donnent des battements de cœur qnand j'y pense, un autre volume que je ne veux ni nommer ni seulement désigner parce que je désire ardemment l'avoir et que je ne veux pas me susciter à moi-même quelque sot concurrent, quelque richard, qui me mettrait en fuite avec ses écus; et ce *Journal de l'Estoile* sur les règnes de Henri III et de Henri IV, aussi frais que s'il sortait de la presse, neuf volumes reliés en veau seulement, mais quelle reliure! combien tous ces beaux livres qu'on va se disputer, s'arracher à prix d'or, ont-ils coûté à MM. De Bure? Presque rien, j'en suis sûr, comparativement à leur prix actuel! Eh mon Dieu, moi qui parle, si j'avais mis en livres depuis trente ans le peu que je possède, j'aurais peut-être doublé ma fortune, en satisfaisant ma passion, au prix que les amateurs paient les livres à l'heure qu'il est!

Il faut avouer qu'avec un goût si sévère dans le choix des livres on ne compose pas une grande bibliothèque, ni même peut-être ce qui peut s'appeler une vraie bibliothèque; on a plutôt un cabinet de raretés. Ces sortes de bibliothèques sont naturellement très-incomplètes; on n'y admet guère de livres nouveaux ni d'éditions récentes, quand même ces éditions se-

raient fort supérieures aux anciennes. Tant qu'on n'a pas trouvé précisément l'exemplaire qu'on veut, l'exemplaire sans tache, pur et frais comme un livre d'hier, relié par Boyet, Duseuil, Padeloup ou Derôme, on se passe de l'ouvrage. Comment! vous n'avez pas un Racine? Hélas! non. Voilà trente ans que j'en cherche un. J'aurai la douleur, je crois, de mourir sans avoir trouvé celui que je veux. Mais toutes les boutiques de libraires en regorgent de Racines! Pour vous, oui ; pour moi je n'en veux qu'un, et celui que je veux, il est introuvable! La bibliothèque de MM. De Bure se ressent un peu, je le confesse, de ce goût exclusif. Ce qu'il faut chercher chez eux, ce sont d'admirables volumes et non un ensemble de livres. Ils ont de tout un peu, même un peu de grec, un peu d'histoire naturelle, et dans chaque classe ils manquent de beaucoup de choses. Je nomme toujours les deux frères, quoique la bibliothèque appartînt à M. J.-J. De Bure ; j'ai déjà dit pourquoi. MM. De Bure n'étaient pourtant pas de ces bibliophiles qui ne lisent pas, qui seraient très-fâchés de lire, et qui n'ont des livres que pour la montre. Tous les moments qu'ils avaient de libres, ils les passaient dans leur chère bibliothèque, dans ce petit sanctuaire où l'on n'était pas admis sans difficulté, et où je suis entré une seule fois, il y a déjà bien des années, Dieu sait avec quel respect! Je crois bien qu'ils ne lisaient pas toujours dans ces beaux volumes, et qu'ils se contentaient souvent du très-grand et très-légitime plaisir de les regarder d'un œil d'amateur, de les ranger, de les manier, de les épousseter, jouissances délicieuses, je le sais, et que je permets au

bibliophile, pourvu qu'il lise ou qu'il ait au moins l'intention de lire. Je deviendrais aveugle que j'aurais encore, je le crois, du plaisir à tenir dans mes mains un beau livre. Je sentirais du moins le velouté de sa reliure et je m'imaginerais le voir. J'en ai tant vu! Le bibliophile odieux, c'est celui qui achète brutalement des livres en convenant tout haut qu'il ne lit jamais. Notez bien que cette classe de bibliophiles est précisément la plus passionnée et la plus avide. C'est elle qui fait monter ridiculement le prix des livres. Vous n'aurez jamais un volume quand un de ces gens-là prétend l'avoir. Ils n'ont sur nous qu'un avantage, c'est que tous les livres leur sont bons pourvu qu'ils soient beaux et que, sans savoir un mot de latin ou de grec, ils achètent hardiment un Homère de Clarke ou un Virgile de Heyne. Ils achèteraient aussi bien un manuscrit arabe. Nous autres, bibliophiles raisonnables, notre champ est plus restreint. Quand un livre n'est pas à notre usage, il a beau être bien brillant, nous soupirons et nous ne l'achetons pas.

Je reviens au catalogue de MM. De Bure. C'est donc aux bibliophiles proprement dits, aux amateurs en titre que ce catalogue s'adresse, surtout aux amateurs d'anciennes éditions et de vieilles reliures; c'est aussi à ceux qui recherchent les armoiries et qui payent un livre vingt fois plus cher, quand ce livre porte la preuve qu'il a appartenu soit à un ancien amateur célèbre, à un comte d'Hoym, à un Longepierre, à un Grollier, soit à quelque personnage fameux, roi, princesse, maîtresse de roi. La bibliothèque de MM. De Bure est pleine de ces sortes de

livres. J'ai déjà parlé de *l'Imitation de Jésus-Christ*, d'Henriette de France; j'indique encore les *Maximes des saints* de Fénelon, exemplaire de Jacques II; l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, exemplaire d'Anne d'Autriche; un *Paul Orose* ayant appartenu au cardinal de Bourbon; le *Rabelais* de madame de Pompadour; un *Martial* avec la signature de Racine; une foule de jolis livres qui portent les armes de madame de Chamillard, entre autres, un Voiture et une traduction des *Lettres de Pline le Jeune* par Sacy; un *Jamblique* d'Alde, avec les armes de François Ier; des De Thou, des Soubise, des Colbert, et aussi un volume venant de la bibliothèque du surintendant Fouquet. Ces livres seront chaudement disputés à la vente. C'est là qu'il y aura d'orgueilleuses victoires et de cruelles défaites, des grincements de dents et des cris de triomphe. Dieu me garde d'être de la mêlée! Je ne vise pas si haut. Même sans armoiries, ces belles reliures en vieux maroquin soulèveront bien des passions et de terribles concurrences! Il y a pourtant des gens qui les méprisent, ces vieux maroquins, et des gens de goût! Il leur faut du neuf, du reluisant. Ils ne veulent pas qu'on mette un Duseuil, un Boyet, un Padeloup, un Derôme, ces Michel-Ange et ces Raphaël de l'ancienne reliure, à côté de Bauzonnet, notre grand artiste d'aujourd'hui. C'est trop exclusif, et je suis sûr que Bauzonnet lui-même n'en demande pas tant. Qu'on le mette sur la même ligne, son ambition sera satisfaite. Pour moi, à mérite égal, le vieux a quelque chose de vénérable et de sacré qui me fait pencher, je l'avoue, en sa faveur.

Je n'ai pas encore parlé des manuscrits, ou du moins je n'ai fait qu'indiquer en passant quelques livres d'*Heures* d'une excellente beauté. Que voulez-vous? on n'est pas amateur sans avoir ses préférences. Mon goût ne m'attire pas du côté des manuscrits. Je tolère qu'on les aime ; je ne les aime pas. Il faut bien cependant que je signale, pour l'acquit de ma conscience, puisque j'ai entrepris de faire connaître le catalogue de MM. De Bure, cinq manuscrits, je crois, de Jarry, le célèbre calligraphe du XVII[e] siècle. Cela se paye, dit-on, au poids de l'or. Soit! je ne m'y oppose pas. J'attacherais bien plus de prix à un manuscrit d'un tout autre genre : c'est le second volume d'une traduction ou plutôt d'une paraphrase de la partie des *Commentaires de César* relative à la guerre des Gaules, traduction faite pour François I[er], dont les armes décorent le volume qui est encore orné des portraits de quelques-uns des personnages les plus célèbres de la cour de ce prince. Je ne connais ce manuscrit que par la description qu'en donne M. Potier ; il doit être admirable. Et puis il a été fait pour François I[er] ! Il a été lu peut-être par ce prince ! Et ces portraits qu'on dit être d'une exécution parfaite et qui représentent sous des noms romains l'amiral Bonivet, le connétable de Montmorency, le maréchal de Chabannes, qu'en pensez-vous? Qui l'aura ce manuscrit? qui mettra dans son écrin cet inestimable bijou? Personne. M. J.-J. De Bure en a fait don à la Bibliothèque impériale. Notez que ce n'est qu'un second volume. Le premier est à Londres, et le troisième on ne sait où. Eh bien! il y a un manuscrit que je préférerais encore au *César* de François I[er] : c'est

un exemplaire de *la Guirlande de Julie*, donné par le duc de Montausier en personne à mademoiselle de Rambouillet elle-même, la fameuse Julie d'Angennes, qui devint depuis la duchesse de Montausier. Le duc de Montausier lui en donna deux. Le premier et le plus beau a été vendu près de 15,000 fr. à la vente des livres du duc de La Vallière ; le second avait été acquis à un prix bien moindre par M. Guillaume De Bure. Le voilà cet exemplaire. On sait que *la Guirlande de Julie* était un recueil de vers composés pour mademoiselle de Rambouillet par les plus célèbres poëtes du temps. Est-ce que tout l'hôtel de Rambouillet n'est pas là? J'avoue cette fois que les manuscrits ont du bon, et que celui qui possédera *la Guirlande de Julie* aura le droit d'en être fier. Dieu veuille que ce soit un homme de goût!

Je ne puis finir sans indiquer encore parmi les livres imprimés la célèbre et rarissime collection des *Grands et Petits Voyages*. C'est un de ces livres qui n'existent guère que dans les bibliothèques publiques. La Bibliothèque Mazarine en possède un exemplaire complet, et c'est une de ses curiosités. L'exemplaire de M. De Bure est aussi complet, et il est plus beau, la vérité veut que je le dise. C'est, je pense, l'exemplaire qui appartenait au célèbre bibliophile M. Caillard. Que de livres je nommerais encore si je me laissais aller à mon bavardage! Une Bible délicieuse, de la traduction de Lemaistre de Sacy; un Cicéron *variorum* parfait; un Tacite admirable et un exemplaire de l'*Exposition de la Doctrine catholique*, par Bossuet, de l'édition dite des amis, parce

qu'elle fut tirée à un très-petit nombre d'exemplaires et seulement pour être soumise à la censure préalable de quelques amis de Bossuet. Ah! bon Dieu! j'allais oublier les romans de chevalerie, *Ogier le Danois, les Quatre fils Aymon*, ces livres aujourd'hui si recherchés. J'allais oublier encore, et je me le reprocherais davantage, un exemplaire merveilleux du roman de *l'Astrée*. Mais je n'ai pas, au surplus, la prétention de tout dire, Dieu m'en garde! et d'aller sur les brisées de M. Potier, l'auteur du catalogue. Lisez-le ce catalogue, rédigé avec tant de soin et de goût; et si vous êtes vraiment bibliophile, jamais lecture ne vous aura fait passer une heure plus charmante!

Je ne vois qu'une sorte d'amateur qui n'ait rien à faire ici, l'amateur de bouquins. Ne vous y trompez pas, il existe, et plus passionné qu'un autre peut-être. L'amateur de bouquins n'est pas pour moi l'homme modeste qui se contente de livres d'une condition ordinaire, mais propres, complets et honnêtement recouverts : celui-là est l'homme raisonnable; ce n'est pas un amateur. Je parle du collecteur de livres salis, dépareillés, déguenillés, bons à mettre au lazaret s'il y avait un lazaret pour les livres. Comme vous trouvez au haut de l'échelle le bibliophile d'un goût rigoureux et impitoyable qui repousse le plus beau livre dès qu'il y découvre le plus pardonnable défaut, vous trouvez tout au bas l'amateur du livre à trois sous, à cinq tout au plus, à dix les jours de folie. Il existe, encore une fois, cet amateur, je le connais; homme d'esprit et de goût en tout autre chose, galant homme et d'un aimable commerce, bon fils, bon mari, bon père, excellent camarade, il

n'a l'esprit et le goût dépravés qu'en fait de livres. Il lui faut du laid et du bon marché comme il nous faut à nous du cher et du beau; et si nous nous moquons de lui, soyez tranquille! il nous le rend bien et n'a pour nos magnificences qu'un sourire d'ironique pitié. On lui donnerait la bibliothèque de MM. De Bure qu'il la vendrait tout entière pour en acheter une autre sur les quais. Hélas! passons-nous nos défauts. Qui n'a pas les siens?

Encore bien peu de jours, et cette belle bibliothèque de MM. De Bure n'existera donc plus! Ces livres qu'ils avaient rassemblés avec amour vont se partager entre mille mains étrangères et sortir de ce petit cabinet où ils étaient gardés avec un soin si tendre! D'autres bibliothèques s'en enrichiront pour être dispersées à leur tour. Triste sort des choses humaines! O mes chers livres! un jour viendra aussi où vous serez étalés sur une table de vente, où d'autres vous achèteront et vous posséderont, possesseurs moins dignes de vous peut-être que votre maître actuel! Ils sont bien à moi pourtant, ces livres; je les ai tous choisis un à un, rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime tant! Il me semble que par un si long et si doux commerce ils sont devenus comme une portion de mon âme! Mais quoi? Rien n'est stable en ce monde, et c'est notre faute si nous n'avons pas appris de nos livres eux-mêmes à mettre au-dessus de tous les biens qui passent et que le temps va nous emporter, le bien qui ne passe pas, l'immortelle beauté, la source infinie de toute science et de toute sagesse!

25 octobre 1853.

XIX

M. DUPLESSIS ET M. PARISON.

(CATALOGUES DE LEURS BIBLIOTHÈQUES).

Nous avons à annoncer une nouvelle qui intéresse les amateurs de livres et le public lettré : deux bibliothèques vont être vendues dans le courant de ce mois, la bibliothèque de M. G. Duplessis, ancien recteur de l'académie de Douai, décédé il y a environ deux ans, et la bibliothèque de M. Parison, mort tout récemment dans un âge avancé. Les catalogues de ces deux bibliothèques, rédigés avec beaucoup de soin, et précédés l'un et l'autre d'une notice sur le propriétaire des livres qui vont être vendus, méritent d'être lus. La notice sur M. G. Duplessis est de M. Preux, premier président honoraire de la cour impériale de Douai, et la notice sur M. Parison est de M. J.-C. Brunet, le savant auteur du livre intitulé : *Le Manuel du libraire et de l'amateur*.

Il semble que le hasard se soit plu à rapprocher

ces deux ventes et à confondre le souvenir des deux hommes savants et modestes dont les bibliothèques vont être livrées en même temps aux enchères. L'un et l'autre aimaient passionnément les livres et en avaient fait une étude approfondie. L'un et l'autre, dans une fortune médiocre, avaient trouvé le moyen d'en réunir un grand nombre à force de soin et de patience, et de les choisir excellents. M. G. Duplessis recherchait davantage les raretés littéraires, sans négliger pourtant les classiques grecs, latins et français, qu'il connaissait parfaitement. Le goût de M. Parison, sans être exclusif (quand on a le bonheur d'aimer les livres, on les aime tous), le portait de préférence vers ces ouvrages de littérature et d'érudition ancienne et moderne qui composeront éternellement le fonds de toutes les bonnes bibliothèques. La bibliothèque de M. G. Duplessis attirera particulièrement ces amateurs délicats qui ont des livres pour eux seuls, et qui les trouvent d'autant plus précieux que peu de personnes partagent avec eux le plaisir de les posséder. Il y aura plus de ces livres qui conviennent à tout le monde, du moins à tout le monde lettré, dans la bibliothèque de M. Parison. M. G. Duplessis attendait les siens et les guettait en quelque sorte au passage, assez maître de lui-même cependant et assez raisonnable pour les laisser aller et se contenter de les examiner d'un œil curieux lorsqu'un prix trop élevé, une concurrence trop ardente les élevaient au-dessus de ses modestes ressources. Il savait bien que le jour d'un amateur patient arrive tôt ou tard et que le livre qu'il faudrait disputer à prix d'or tombe quelquefois

de lui-même entre les mains du connaisseur qui veille. Il me semble voir encore ce bon et sage M. Duplessis, avec sa mise propre et simple, son air grave et doux, l'œil ardent néanmoins dès qu'un livre nouveau lui était présenté, il me semble le voir tranquillement assis dans le magasin de M. Potier et y passant des heures entières, toujours prêt à faire part aux survenants de ses vastes et sûres connaissances, mais gardant volontiers le silence lorsqu'on ne l'interrogeait pas. Il n'éprouvait pas, comme certains amateurs, dont je me garderai bien de faire la critique pour d'excellentes raisons, le besoin insatiable de posséder. Il jouissait avec bonheur des livres mêmes qui ne faisaient que passer dans ses mains. Il les voyait tous et n'en gardait pour lui qu'un petit nombre. Une simple note prise sur l'exemplaire qu'un concurrent heureux allait lui enlever satisfaisait son goût et sa passion. S'il n'avait pas acquis un livre, il avait acquis une connaissance de plus sur ces livres qu'il adorait. Aussi, dès qu'une question un peu difficile se présentait en ce genre, un de ces problèmes de bibliophile qui ont aussi leur importance dans l'histoire littéraire, était-ce à M. Duplessis qu'il fallait s'adresser ; sa complaisance n'était pas moins inépuisable que son savoir. L'aimable et l'excellent homme !

M. Parison avait commencé sa bibliothèque avec luxe. Les éditions splendides et les riches reliures avaient d'abord séduit son goût. Très-versé dans les langues grecque et latine, amoureux de l'érudition qu'il cultivait pour son propre plaisir sans éprouver le besoin de la réputation, il recherchait les beaux et les

grands ouvrages. Cette passion de sa jeunesse a laissé de brillantes traces dans sa bibliothèque. Une armoire particulière contient en ce genre de vrais trésors, peu nombreux, il est vrai. M. Parison s'était bientôt rangé à un goût plus modeste, mais qui lui avait permis de composer sa bibliothèque sur un plan plus vaste. Ses livres, il les cherchait lui-même sur les quais à une époque, je me hâte de le dire, où l'on trouvait sur les quais, plus souvent qu'aujourd'hui, d'excellents ouvrages délaissés par des amateurs ignorants, excellents pour le fond, excellents même pour la forme et d'une condition très-élégante ou du moins très-pure, de beaux in-12 d'autrefois, reliés solidement en veau fauve ou en veau marbré. Pendant cinquante ans peut-être, M. Parison, d'une main sûre et heureuse, a écrémé journellement la boîte modeste des libraires en plein vent. Il a fait là de précieuses découvertes, ne fût-ce que celle de cet exemplaire des *Commentaires de César,* avec une longue note manuscrite de Montaigne, livre inappréciable, acheté 90 centimes par M. Parison, et qui se vendra prochainement, Dieu sait combien, au feu des enchères! Je n'ai pas connu M. Parison, pour mon malheur; j'ai vu sa bibliothèque, j'en ai parcouru avidement les rayons. C'est simple, en général, mais appétissant par la propreté, par je ne sais quel air de choix délicat et savant. Quant aux amateurs proprement dits, qu'ils se fassent ouvrir l'armoire mystérieuse, qu'ils demandent à voir, à toucher de leurs mains le *Philon* en deux volumes in-folio, le *Pline* aux armes de De Thou, le *Végèce,* exemplaire ayant appartenu à Henri III, le *Virgile*

Elzevier, l'*Euripide* aux armes du comte d'Hoym, le *Télémaque* de Longepierre, les *Provinciales* aux armes de madame de Chamillard, le *Dictionnaire* de Bayle aux armes de madame de Pompadour; ou plutôt qu'ils lisent le catalogue de M. Labitte, car j'en oublie et des meilleurs.

Je ne puis pas énumérer non plus tous les trésors de la bibliothèque de M. G. Duplessis. Les littératures étrangères, très-familières au vaste savoir de M. Duplessis, littératures italienne, anglaise, espagnole, etc., y figurent pour un bon nombre de livres très-précieux et très-rares. M. Duplessis s'était beaucoup occupé des proverbes de toutes les nations; il avait composé sur ce sujet de curieux et savants ouvrages. L'article des proverbes est donc un des plus riches de son catalogue. Il recherchait aussi les éditions originales de nos grands classiques; il possédait celles de Montaigne, de La Rochefoucauld, de La Bruyère, etc., avec de belles et brillantes reliures. Les poëtes du XVI[e] siècle, des éditions les plus rares et les plus recherchées, abondent dans sa collection. Je citerai encore l'*Horace* Elzevier relié par Derome; les contes de La Fontaine, édition dite des fermiers généraux; les œuvres de Molière de 1682, des Rabelais fort rares, les contes de Marguerite de Valois, les *Serées* de Bouchet, un *Cancionero* général d'Anvers, 1573, le *Mystère de la Passion,* Paris, 1539. Je m'arrête; il faudrait tout citer, et tout prendre si l'on avait assez d'argent pour cela. J'ajouterai seulement qu'à la fin de cette vente on offrira aux amateurs deux ouvrages d'une haute importance, qui ne font point partie, je crois, de la bibliothèque personnelle

de M. G. Duplessis; un recueil de *mazarinades* des plus complets, et un Voltaire unique qui ne contient pas moins de 12,800 figures. C'est le Voltaire illustré par les soins de M. le comte de Saint-Mauris. On n'en trouverait pas un pareil dans le monde entier.

Voilà donc encore deux belles bibliothèques qui vont être dispersées ! Une réflexion me console : ceux qui les possédaient en ont joui sagement. Ce n'était pas pour eux un meuble de luxe, une vaine décoration d'appartement. Ils aimaient les beaux livres, mais ils les aimaient pour les lire; ils en paraient leur esprit, ils en nourrissaient leur cœur. Dans ces livres, M. Duplessis et M. Parison avaient cherché et trouvé ce qui est le véritable fruit des livres, la tranquillité de l'âme, le goût d'une vie simple, modeste et cachée. M. Duplessis et M. Parison ont été heureux; ils méritaient de l'être. La science leur a donné ce qu'elle devrait donner toujours, la sagesse. Tâchons d'être bibliophiles aux mêmes conditions qu'eux ! Le goût des livres, quand il n'est pas la passion d'une âme honnête, élevée, délicate, est le plus vain et le plus puéril de tous les goûts.

12 février 1856.

XX

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE[1]

PAR M. VILLEMAIN.

(TABLEAU DU XVIIIe SIÈCLE.)

L'ouvrage de M. Villemain a pris les devants sur la critique ; six mois de publication ont suffi pour le mettre au nombre de ces vieux et excellents livres dont il ne reste plus qu'à analyser le mérite. Sans faire précisément de fracas dans le monde, sans jouir d'une de ces vogues passionnées où il entre toujours un peu de caprice, et qui sont sujettes à de si fâcheux retours, le *Tableau du* XVIIIe *siècle* est venu tout simplement se placer dans cette élite de livres qu'on garde après les avoir lus. Il a enchanté les vieillards, heureux de retrouver, dans les pages brillantes et animées de M. Villemain, comme un dernier reflet de ce siècle de littérature et de philosophie qui a été leur siècle ; il nous a ravis, nous dont la jeunesse commence aussi à s'éloigner tristement, par le souvenir,

[1] Extrait de la *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1838.

par la représentation toute vive de ces matinées de la Faculté des lettres qui nous rendaient nos études si douces, et nous renvoyaient à nos livres avec une si ardente soif de savoir; il a causé à tous ceux qui aiment les lettres pour elles-mêmes, qui mettent les jouissances qu'elles donnent au-dessus de toutes les jouissances, une charmante surprise par ce goût de pure littérature qu'on y respire. M. Villemain a une passion vraie, naïve, chose rare aujourd'hui ! et cette passion, c'est l'amour des lettres! Elle se répand comme une douce chaleur sur tout ce qu'il écrit; elle est son inspiration, son âme. On éprouve, en le lisant, quelque chose du plaisir qu'il ressent lui-même à orner ses idées de la lumière d'un beau langage, à achever avec amour une phrase spirituelle et fine. On se réjouit presque d'avoir trouvé avec lui une expression si ingénieuse, un tour si heureux, un mot si éclatant et si juste. Qui a la mémoire plus éloquente que M. Villemain? et cette éloquence de la mémoire, d'où vient-elle, si ce n'est de la sensibilité d'une âme que le beau touche profondément? qui sait mieux que lui l'art de faire trouver une saveur toute nouvelle dans les morceaux qu'il cite ou plutôt qu'il détache de son propre fonds où le goût les a gravés? Qui a comme lui la puissance de rajeunir les impressions les plus émoussées, par la jeunesse et la fraîcheur de ses impressions personnelles? En écoutant les leçons de M. Villemain (car ces leçons écrites ont encore toute la chaleur et tout le naturel des leçons improvisées), on croit lire, pour la première fois, et lire avec lui, Buffon et Montesquieu, Fontenelle et Voltaire, Diderot et Jean-Jacques; on croit

découvrir, et Dieu sait avec quelle agréable surprise! des vers de Lucrèce, de Virgile, de Térence, de Racine, que l'on sait par cœur; on voudrait être débarrassé de tout pour n'avoir plus qu'à vivre, dans le coin le plus obscur et le plus solitaire du monde, avec cette famille de poëtes et de penseurs, l'honneur du genre humain!

Quelle est l'âme sensible aux lettres qui n'ait pas fait ce rêve d'une vie toute plongée dans l'étude et dans la lecture? qui ne s'est figuré, avec délices, une petite retraite bien sûre, bien modeste, où l'on n'aurait plus à s'occuper que du beau et du vrai en eux-mêmes, où l'on ne verrait plus les hommes et leurs passions, les affaires et leurs ennuis, l'histoire et ses terribles agitations, qu'à travers ce rayon de pure lumière que le génie des grands écrivains répand sur tout ce qu'il représente? Quelles charmantes matinées que celles qu'on passerait, par un beau soleil, dans une allée bien sombre, au milieu de ce bruit des champs, immense, confus, et pourtant si harmonieux et si doux, à relire tantôt une tragédie de Racine, tantôt l'histoire des origines du monde, racontées par Bossuet avec une grâce si majestueuse! quel plaisir de ne se sentir pas tiraillé, au milieu de ces enivrantes études, par l'affaire qui vous rappelle à la maison, de ne pas porter au fond de l'âme l'idée importune de l'ennui qui vous a donné rendez-vous pour ce soir ou pour demain, et qui ne sera, hélas! que trop exact à l'heure; de ne rentrer chez soi que pour changer de livres et de méditations, ou pour se livrer à ce repos absolu qui est doux comme le sentiment d'une bonne conscience! Aujourd'hui,

c'est Montesquieu qui fera les frais de la journée; demain, ce sera Tacite. On se crée des semblants d'étude, on se ménage des récréations. Le fond de la vie, ce serait un abandon complet aux lettres, sans ambition personnelle, sans autre passion que celle d'embellir et d'épurer son intelligence. Une vie formée sur ce modèle ne finirait-elle pas cependant par fatiguer? N'enfanterait-elle pas, à la longue, le dégoût, la paresse, la folie peut-être? C'est possible. Il vaut mieux l'imaginer que la posséder; mais on avouera au moins que l'idée en est délicieuse.

Je me la suis représentée cent fois en lisant l'ouvrage de M. Villemain, cette aimable idée! Je me suis dit avec amertume que je ne lisais pas assez; je me suis promis d'allonger ces heures que tout homme qui sait vivre réserve pour lui seul et dont on ne jouit jamais mieux qu'en les employant à des études de goût. J'ai pris avec moi-même l'engagement d'esquiver cent sottes affaires dont on s'embarrasse étourdiment, pour m'adjuger non-seulement des heures, mais des jours entiers, un petit nombre de jours bien nets d'affaires, bien religieusement consacrés à mon propre plaisir, n'appartenant qu'à moi et à mes livres. M. Villemain, au milieu des mille occupations qui l'accablent, membre du conseil de l'Université, secrétaire perpétuel de l'Académie, pair de France et orateur de l'opposition, trouve bien du temps pour son immense et infatigable lecture! Quel est le livre qu'il n'ait pas lu? quel est le poëte dont il ne sache pas les vers par cœur, pour peu que ce poëte en ait fait qui soient dignes d'être retenus? Vous vous rappelez confusément que Cicéron a dû dire telle chose : at-

tendez; n'allez pas chercher votre Cicéron, et parcourir l'*index* que quelque savant allemand a mis dix ans à compiler : M. Villemain est là; voici le passage tout entier que vous auriez plus de peine à retrouver que M. Villemain n'en a eu à l'apprendre. Vous balbutiez la moitié d'un vers de Térence; M. Villemain achève avec cette liberté et ce feu de débit qu'il fait passer, je ne sais comment, dans ses citations écrites. Vous nommez quelque poëte latin moderne : M. Villemain l'a lu il y a vingt ans peut-être, c'est-à-dire qu'il le sait par cœur. Il n'y a pas un coin de notre littérature française que M. Villemain n'ait soigneusement visité. Dans ce XVIII[e] siècle, où tout le monde a écrit, je ne sais pas un mérite si humble et si caché que M. Villemain n'ait découvert, et le pieux Mesenguy, dont je croyais bien le nom oublié partout ailleurs que dans le ciel, a sa place à côté de vingt poëtes auxquels il est arrivé de rencontrer un vers heureux.

Ce n'est pas tout. Les deux littératures de l'antiquité, et la littérature française depuis son origine jusqu'à ce que j'ai bien peur qu'il ne faille appeler sa fin, ne se sont pas partagé tout le temps de M. Villemain et toute son ardeur de savoir et de comparer : M. Villemain connaît la littérature anglaise aussi bien que la nôtre. Cela est fâcheux quelquefois pour nous; non pas que M. Villemain ne soit un admirateur passionné de notre littérature; mais la passion n'est guère exclusive et fanatique que quand elle est ignorante. M. Villemain en sait trop pour croire que nous ayons tout embelli. Voltaire, qui ne souffrait pas la comparaison avec Sophocle,

se fâcherait fort de voir la préférence qu'avec tous les respects et tous les ménagements du monde M. Villemain se hasarde quelquefois à donner à Shakespeare. Cette science des littératures comparées relève la critique de M. Villemain jusqu'à la hauteur d'une analyse de l'esprit humain. Sous des formes littéraires, c'est une philosophie profonde et judicieuse, et les lois du goût, par le rapprochement de ce qui a plu aux hommes de tous les temps et de tous les pays, prennent dans les leçons de l'éloquent professeur un caractère de nécessité qui les rattache à Dieu même ou à la nature des choses. Tant de science, je l'avoue, n'est pas indispensable pour sentir le beau et le vrai; les hommes de génie s'en passent fort bien, et il y a des siècles heureux où le goût est comme une grâce naturelle et simple qui se répand sur tout le monde et qu'on apporte en naissant: cette grâce-là, il ne faut pas nous la demander à nous. A sa place, ce que nous devons chercher, c'est un art savant qui n'est ni la poésie, ni la grande éloquence, mais qui les imite l'une et l'autre par un effort de réflexion et par un profond retour sur les procédés de l'esprit humain; notre temps est celui de la critique. Ne le dédaignons pas pour cela; car la critique a aussi sa place, et une glorieuse place, dans l'histoire des lettres, et, en voulant être naïfs, nous ne serions que ridicules; notre ignorance préméditée, pour être gauche, n'en aurait pas l'air plus naturel et plus inspiré.

M. Villemain qui a, je pense, autant d'esprit naturel et de talent inné que qui que ce soit, a tout lu. Non-seulement il connaît les livres, il sait encore leur histoire, leur histoire publique et privée. Il vous dira

quel jour ils sont nés, sous l'influence de quel signe, comment ils ont fait leur fortune et souvent aussi comment ils l'ont perdue. Cette histoire, presque secrète ou au moins très-oubliée, des livres n'est pas moins nécessaire en littérature que le sont les mémoires en politique pour expliquer bien des choses. Un livre n'est qu'un morceau détaché de la pensée, de la vie d'un auteur; l'auteur lui-même appartient à son siècle. Son siècle! Le mot est bien ambitieux. Le génie d'un écrivain dépend de mille petites circonstances, du lieu de sa naissance, de son éducation, de l'humeur des gens dans la société desquels il a passé ses premières années. Tout cela fait l'auteur et tout cela fait le livre. Rousseau n'a jamais pu effacer la tache de domesticité que la honte et l'orgueil avaient fait entrer jusqu'au fond de son âme. Elle était invisible pour tout le monde; lui seul la voyait, et toujours, toujours! Ni la gloire, ni le fol enthousiasme du monde, ni l'âge, ni la philosophie, rien n'a pu laver la malheureuse tache qui reparaissait à ses yeux au milieu des plus brillants succès; rien n'a fait taire la voix qui lui disait: Tu as été valet. Et je ne sais : malgré l'esprit élégant de Voltaire, ses triomphes, sa cour de rois, je retrouve dans l'effronterie d'un grand nombre de ses pages l'homme de lettres ivrogne et libertin du commencement du XVIII[e] siècle, soupant volontiers chez les grands seigneurs, et se vengeant de ses complaisances un peu basses par des épigrammes plus basses encore! La magnificence des dentelles de Buffon va on ne peut mieux avec la parure et la pompe de son style; la forme épigrammatique que Montesquieu donne sou-

vent à ses pensées les plus profondes est d'un homme qui, avant d'écrire dans la retraite, avait vécu dans une société de femmes spirituelles et d'esprits recherchés. En tout il n'y a presque pas un livre de ce temps-là qui ne vous dise à chaque page : Quel effet ferai-je dans les salons de Paris?

Il faut donc savoir, non-seulement ce que sont les livres, mais ce qu'ont été les auteurs; la biographie est une des parties principales de la critique. M. Villemain connaît admirablement les mémoires secrets de la littérature. Il rapproche les ouvrages de la vie des auteurs, il montre le livre dans l'homme, il explique les défauts du goût par les faiblesses de l'âme; et presque toujours, grâces en soient rendues à la justice divine, le talent a failli par où la moralité a manqué. Voulez-vous voir tout de suite la distance qui sépare le langage d'un homme vertueux, simple, sincère en tout, des traits recherchés d'un bel esprit parfaitement égoïste? Un passage d'une admirable simplicité, pris dans une lettre du bon Rollin, un trait de déclamation souverainement froid et ridicule échappé à Fontenelle et recueilli par M. Villemain, vous mettront à même de juger du cœur des deux hommes. Rollin écrit au roi protestant et philosophe, Frédéric : « Votre Majesté descend du trône jusqu'à son serviteur et par là trouve le moyen de se mettre de niveau avec lui pour en faire son ami. Oui, sire, je le serai toute ma vie. Mais c'est trop peu pour moi : que me reste-t-il à vivre? Je souhaite l'être pendant toute l'éternité : cet unique vœu dit beaucoup de choses. » Écoutons maintenant le sage Fontenelle recevant à l'Académie le cardinal Dubois qui suc-

cédait à M. Dacier. « Quel honneur, dit Fontenelle, pour M. Dacier, « dont le nom, déjà lié par ses tra« vaux à ceux de Platon, de Plutarque, de Marc-Au« rèle, le sera désormais à celui du cardinal Dubois ! »

L'heureux rapprochement! Quelle gloire pour M. Dacier d'avoir traduit Platon et d'être mort assez à propos pour céder sa place dans l'Académie française au cardinal Dubois! Que la comparaison est bien trouvée entre Marc-Aurèle et l'abbé fripon qui eut l'habileté d'escroquer jusqu'à un chapeau de cardinal! Quelle vie à ajouter à celles des grands hommes de Plutarque que la vie de Dubois! Je suis bien sûr que M. Dacier, dans sa candeur d'helléniste, n'aurait jamais fait au cardinal Dubois un compliment comme celui-là! Il aurait pu outrer l'éloge, comparer le valet du régent au cardinal de Richelieu si fort au-dessus de Dubois par l'élévation et la fermeté du caractère, ou au cardinal Mazarin, bien plus homme d'État que Dubois avec la même corruption du cœur; il aurait pu sacrifier à Dubois la gloire de tous les cardinaux du monde, et même de tous les papes; mais Marc-Aurèle, mais Platon, mais Plutarque! oh! ces hommes-là, le bon M. Dacier n'en aurait pas fait le sacrifice à tous les premiers ministres de France et d'Angleterre! On voit bien que Fontenelle se moquait des anciens et faisait à peu près le même honneur aux modernes.

Ceci est malheureusement un des traits caractéristiques du XVIIIe siècle, malgré de nobles exceptions. Voltaire rachetait ses libertés par des flatteries qui ne lui coûtaient rien, qui coulaient de source. Un premier ministre était toujours à peu près sûr d'être

son meilleur ami. Les réputations les plus pures de l'histoire ancienne et moderne, les noms les plus vénérés, ceux de Sully, de Colbert, de Marc-Aurèle, de Socrate, viennent sous sa plume arrondir un compliment et enjoliver une phrase caressante, ce qui n'empêche pas Voltaire de reprocher amèrement au XVII[e] siècle les pompeux mensonges de quelques dédicaces et de quelques oraisons funèbres. Oui, le XVII[e] siècle aussi a été flatteur, mais il est presque toujours digne, jusque dans l'excès de ses flatteries, parce que celui qui flatte se tient à une distance respectueuse de celui qui est flatté, et n'a pas l'air d'un valet qui étudie le faible et les vices de ses maîtres pour entrer plus avant dans leur confiance et dans leur familiarité. C'est un hommage, une adoration, un culte, si l'on veut, mais un culte sincère, qui s'adresse à la grandeur, à la naissance, aux dignités, puissances dans lesquelles le XVII[e] siècle avait foi. Cette foi, le XVIII[e] siècle ne l'avait plus. Il flatte, et il se moque dans l'âme de ses flatteries. Il est courtisan et il n'est pas sujet soumis et respectueux. Voltaire, il est vrai, aimait naturellement les grands seigneurs, tout en les méprisant. Sa philosophie épicurienne est faite pour les gens comme il faut et pour les traitants, surtout pour les gens qui ont un bon estomac, des maîtresses et une loge au spectacle; elle aurait de la peine à se passer de cent mille livres de rente. Voltaire flattait donc les grands seigneurs, les riches, les puissants, par un penchant naturel qui n'en est pas plus estimable; il se rapprochait d'eux par le même fond de morale légère et par le goût du faste et du plaisir. Il leur allait au cœur par ses

poëmes libertins, et savait admirablement l'art de faire passer ses hardiesses en philosophie, et même en politique, sous le couvert d'un conte licencieux.

J'en suis fâché pour le XVIIIe siècle et pour sa littérature, si belle à d'autres égards; son immoralité est une tache que tant d'éloquence et de génie n'effacera pas. On se demande, malgré soi, si cette philosophie était sérieuse, si elle avait réellement pour but d'élever et d'épurer l'esprit humain en l'affranchissant, ou de mettre les passions à l'aise en corrompant le cœur. Je ne vois pas que, dans l'antiquité, Socrate et Platon, Cicéron et Sénèque, qui ne se gênaient certes pas avec les préjugés et les superstitions de leur temps, aient profité de la liberté d'esprit qu'ils se donnaient pour relâcher aussi la morale, qui est la règle du cœur; tandis que, par une triste fatalité, je ne sais quel air de corruption respire jusque dans les écrivains les plus graves du XVIIIe siècle; il y a toujours, dans leurs ouvrages, quels qu'ils soient, un coin pour la licence. On a peine à se former une idée exacte de ce qu'ils appellent la vertu, quoique ce mot revienne à tout bout de champ sous leur plume. Dans Voltaire, il semble que la vertu, ce soit l'art de jouir de la vie le plus possible, et de parer le plaisir d'un certain vernis d'élégance. Dans Rousseau, c'est une exaltation de l'imagination, une sorte de mysticisme philosophique qui se passe tout en rêves, en pensées sublimes, et ne s'abaisse pas jusqu'à l'humble et terrestre soin de régler les actions et de les soumettre à la loi bourgeoise du devoir. Dans Montesquieu même, la vertu ne s'élève guère au-dessus du type assez grossier, et

imaginaire peut-être, que les anciens nous ont laissé de la vertu politique. Si on descend plus bas et jusqu'à certains écrivains du second et du troisième ordre dans le XVIII[e] siècle, oh! pour le coup, la vertu, c'est le vice tout bonnement, le vice effronté, déclamateur, content de lui-même. Convenez que les *Bijoux indiscrets* font un singulier effet à côté de ce titre magnifique de philosophe, et que Leibnitz ou Descartes, sans remonter plus haut, auraient eu de la peine à reconnaître la philosophie et l'idée de la vertu dans *Jacques le Fataliste*.

S'il faut juger d'un système par son dernier mot, et de l'esprit d'un siècle par sa fin, la philosophie du XVIII[e] siècle, serait-ce un épicuréisme tout cru, un matérialisme brutal? Le XVIII[e] siècle aurait-il trouvé la morale si étroitement unie au christianisme qu'il n'aurait pu attaquer celui-ci sans briser celle-là? Aurait-il été obligé de favoriser les mauvais penchants du cœur pour ébranler la foi, et de passer par la corruption pour arriver à l'incrédulité? Ce serait un grand éloge et une magnifique apologie du christianisme! Vrai ou faux dans un sens absolu, il faudrait au moins que le christianisme eût une vérité relative bien extraordinaire et qu'il fût entré bien avant dans la connaissance de l'homme pour s'être ainsi identifié avec ses plus nobles penchants et avec toutes les vérités morales et sociales! Faut-il attribuer les égarements du XVIII[e] siècle à cette espèce d'entraînement qui pousse les esprits d'un excès à l'autre, et ne sait pas plus tenir le milieu dans la liberté que dans la soumission? Est-ce une loi fatale qu'on ne s'affranchisse du joug que pour tomber

dans la licence, et Voltaire ne pouvait-il être l'apôtre de la tolérance sans l'être du cynisme et de l'impiété? La licence des écrivains de ce temps-là est-elle enfin une faute du temps lui-même? L'excuse de leur immoralité est-elle dans l'hypocrisie des prêcheurs officiels de morale; l'excuse de leur impiété dans l'incrédulité des ministres de la foi qui, ne croyant plus, persécutaient encore; l'excuse de leur acharnement à frapper pêle-mêle les abus et les vérités sociales dans le défaut de liberté publique? Si Voltaire avait pu faire imprimer publiquement à Paris ce qu'il y a de bon et de sain dans sa philosophie, n'aurait-il pas rougi de faire imprimer clandestinement en Hollande ses vers licencieux et ceux de ses ouvrages qui poussent le scepticisme jusqu'à l'impiété? Ou, du moins, la liberté n'aurait-elle pas élevé une concurrence d'esprits religieux et moraux qui se seraient chargés de faire front à la licence que les arrêts du parlement, la Bastille et la censure ennoblissaient et n'étouffaient pas?

Cette opinion paraît être celle de M. Villemain. Il y revient souvent dans son ouvrage. Il cite l'exemple de l'Angleterre où, presque à la même époque, l'impiété, mise à la mode par de beaux esprits, trouva à qui parler dans de savants et d'éloquents apologistes du christianisme. Admirateur passionné du génie de ces grands écrivains du XVIIIe siècle, épris comme eux de l'amour des lettres et de la liberté, M. Villemain ne fait pas grâce, pour cela, à la licence et à l'impiété; il les flétrit avec une indignation généreuse, même sous la plume de Voltaire, même parées de toutes les grâces de la poésie, à

plus forte raison sous la plume de Diderot. L'équité que M. Villemain porte dans ses appréciations; le soin qu'il a de rendre justice aux qualités de l'homme, sans en être moins rigoureux, quand il le faut, envers le moraliste et le philosophe; ces touchantes peintures des infirmités du génie qu'il faut plaindre en le condamnant, ce mélange de compassion, d'enthousiasme, de sévérité, font d'un ouvrage de critique et de goût une œuvre excellente de morale. La passion du beau s'allie si naturellement à l'amour du bien! En renvoyant à une société corrompue, à un gouvernement de despotisme sans gloire, la responsabilité de la licence qui déshonora trop souvent la littérature du XVIIIe siècle, M. Villemain nous aurait-il révélé le secret de cette étrange alliance du génie du bien avec le génie du mal, qui se fait trop souvent sentir dans les écrits de cette époque?

Je voudrais le croire; je le crois presque à force de le désirer. Je serais heureux de rejeter sur un gouvernement déshonoré toute la fange d'un siècle dont nous n'aurions hérité que la liberté et l'esprit d'examen; j'aimerais à penser qu'en renversant ce gouvernement et en fondant une société nouvelle, le XVIIIe siècle a expié, dans son sang généreusement répandu, ses complaisances pour la corruption des belles dames et des grands seigneurs, et les erreurs de sa philosophie; je rendrais avec joie aux abbés libertins et incrédules de cette époque tous les romans, tous les contes, tous les poëmes scandaleux, tous les pamphlets athées, tous les catéchismes matérialistes qui ont fait leurs délices avant que la philosophie ne

leur enlevât leurs gros revenus. J'ai vu souvent avec indignation des gens qui regrettent, dans l'amertume de leur cœur, les abus, les désordres politiques et sociaux dont la partie licencieuse de la littérature du XVIIIe siècle n'a été que l'accompagnement naturel, imputer hypocritement tout le mal aux lettres et à la philosophie. Je n'écoute pas des énergumènes qui crient que Rousseau a renversé les fondements de la société, quand j'aperçois que ce qu'ils appellent la société et ses fondements, c'est quelque chose comme le despotisme honteux de Louis XV. S'il faut choisir, j'aime mieux la maxime : *L'insurrection est quelquefois le plus saint des devoirs,* que celle-ci : *La résistance n'est jamais permise.* Je suis peu touché, très-médiocrement édifié des malédictions que certaines gens ont toujours à la bouche contre l'irréligion de Voltaire, quand je reconnais que ce qu'ils nomment la religion, c'est l'établissement politique du clergé avant la révolution de 1789, l'intolérance et la suprématie orgueilleuse et tyrannique d'un culte sur les autres. Si je regrette une aristocratie, ce n'est certainement pas celle dont la Révolution a fait justice. En un mot, l'envie que j'aurais de condamner sans ménagement des écrivains et des philosophes qui n'ont pas su se préserver de la corruption commune, tombe quand je vois que l'arrêt qu'on demande contre eux est un arrêt de réhabilitation pour tous les abus que leur voix vengeresse a fait écrouler.

Je ferai donc avec M. Villemain, dans le jugement définitif que je veux porter sur les écrivains du XVIIIe siècle, la part du temps, et je la ferai la plus

grosse possible. Quand nous ne serions pas tout à fait équitables pour la société et pour le gouvernement de Louis XV, il n'y aurait pas grand mal à cela. Belles duchesses de Versailles, marquises et comtesses qui faisiez et défaisiez les ministres dans l'alcove du roi, voilà les vers galants que Voltaire adressait à votre pudeur sans craindre de l'effaroucher; reprenez-les, ils sont bien à vous. Comme nous pouvons être libres penseurs sans nous faire pardonner la hardiesse de notre esprit par le dévergondage de nos mœurs, nous laisserons dans les boudoirs du XVIII[e] siècle les romans de Crébillon le fils et ceux de Diderot. Nous croirons en Dieu, s'il vous plaît, parce qu'il n'y a plus de Sorbonne dont les décisions orthodoxes soient soutenues d'un arrêt du parlement ou d'une lettre de cachet. Le matérialisme et l'athéisme ne se montrent plus à nous entourés de cette espèce de faveur qu'ils avaient surprise par un air d'opposition et de liberté; il n'en reste qu'une odieuse doctrine dont la corruption et l'égoïsme sont la fin. Si le doute règne encore dans un grand nombre d'esprits, il n'y a plus heureusement de haine dans les cœurs contre le christianisme, parce qu'on ne persécute plus personne au nom de l'Évangile. Nous ne trouvons pas plus de goût au cynisme de l'impiété qu'au cynisme de l'immoralité; et, pleins de reconnaissance pour les grands génies qui nous ont enrichis de tant de vérités utiles et dont l'éloquence fera l'admiration de tous les siècles, nous les plaignons de n'avoir pas su être aussi hauts de cœur qu'ils l'étaient d'esprit.

Les erreurs de la philosophie du XVIII[e] siècle ont eu

pourtant une autre cause encore que la corruption des mœurs et la licence générale, une cause plus noble, source d'égarements, mais source féconde de découvertes hardies et sublimes. Cette cause, c'est le procédé même, c'est la méthode employée par le XVIIIe siècle. Mécontents de tout ce qu'ils avaient sous les yeux, de la société qu'ils méprisaient en partageant ses désordres, d'un gouvernement hypocrite et lâche qui les persécutait plus pour le bien qu'ils pouvaient faire que pour le mal qu'ils faisaient, et souvent aussi, je le crois, mécontents d'eux-mêmes, les écrivains du XVIIIe siècle, dans leurs recherches morales et politiques, ont voulu remonter tout droit et par la seule vigueur de leur esprit à la vérité absolue. Comme Descartes, ils ont fermé les yeux; ils ont tâché d'oublier tout ce qu'ils avaient appris, tout ce qu'ils avaient vu; ils ne se sont embarrassés ni des traditions, ni des lois, ni des mœurs; ils n'ont pas cherché la nature humaine dans les hommes qu'ils voyaient, mais dans l'idée que leur esprit se faisait de l'homme. Quoi! l'homme, serait-ce cette cohue de gens de loi, de magistrats, de marchands, qui du matin au soir vendent et achètent, aunent du drap, criaillent au palais ou rendent des arrêts dans un style ridicule? L'homme, seraient-ce ces bourgeois qui, pour que leur mariage soit légitime, ont besoin d'un curé escorté d'un bedeau; qui, pour élever leurs enfants, les envoient au collége griffonner des thèmes, et pour honorer Dieu s'en vont à vêpres chanter des psaumes dans un latin barbare? Seraient-ce encore ces grands seigneurs dont la vanité se rengorge des flatteries d'un monde de valets? La belle étude que

celle de tous ces gens-là pour un philosophe! Imaginons l'homme, puis nous imaginerons pour lui une société, des lois, et, si cela ne ressemble guère à ce qu'on a vu jusqu'ici, tant mieux!

Cette méthode, qui a surtout été celle de Rousseau, et, après lui, de tant d'autres, est admirable, je l'avoue, pour abattre les préjugés; elle est nécessaire, je crois, à certaines époques pour débarrasser l'esprit d'une multitude de conventions arbitraires qui l'oppriment, et rafraîchir en lui le sentiment et le goût du vrai; il est bon que la société soit soumise, de loin en loin, à ces orages qui l'épurent : sans cela, tout finirait par être une affaire de forme; la religion dégénérerait en idolâtrie, les rapports les plus doux de la société en compliments, le pouvoir et l'obéissance en règlements de police. Le temple resterait debout, le dieu n'y serait plus. Mais il faut convenir aussi que cette méthode est terriblement hasardeuse, et qu'il est comme impossible qu'en recréant, pour ainsi dire, l'homme et la société, la philosophie ne prenne pas souvent ses caprices pour l'œuvre de Dieu et de la nature. Voyez Rousseau! A force de vouloir se rapprocher de la nature, il s'est, en bien des occasions, tellement éloigné de la vérité, que l'enfant qu'il élève, la société à laquelle il donne des lois, et dont la forme est la seule qu'il reconnaisse pour légitime, l'homme tel qu'il prétend que Dieu l'a fait, de son propre aveu n'ont jamais été et ne seront jamais dans le monde. Je crois, Dieu me pardonne, que Rousseau lui-même n'est devenu fou que par le désespoir de se voir toujours dans le miroir de son imagination avec des vertus, des perfec-

tions, qu'il ne retrouvait pas, hélas! dans le Rousseau réel! Descartes, avec son doute universel et ses recherches *a priori*, a fait une révolution en métaphysique. En morale et en politique, le doute universel est bien plus infailliblement révolutionnaire, et l'on peut parier, à coup sûr, qu'à côté de sublimes vérités il enfantera des monstres.

Pour nous, ce côté d'erreurs du XVIIIe siècle commence à être bien moins redoutable. L'expérience, dans son impitoyable crible, a secoué, pendant cinquante ans, toute cette philosophie mêlée de tant de bien et de mal; quelques grandes vérités se sont amassées d'un côté et ne périront plus; beaucoup de paradoxes sont tombés de l'autre et vieillissent dans l'oubli. Quand il s'agit de licence et d'immoralité, que la condamnation soit rigoureuse! Pas de pitié pour la corruption. Tout ce que nous pouvons faire par respect pour le talent, c'est de passer en baissant les yeux. Quand il s'agit de ces erreurs qui sont le prix de la découverte des grandes vérités, c'est autre chose. Il faut se souvenir de la faiblesse humaine, à laquelle n'échappe pas l'élite même de l'humanité. Il faut avoir plus de reconnaissance pour une vérité conquise que de rancune pour la peine qu'on a eue à tirer cette vérité des erreurs qui l'enveloppaient. On n'élève plus d'*Émile*, mais nos femmes allaitent leurs enfants; on ne nous moule plus des constitutions, tous les matins, sur le type impossible du *Contrat social;* mais nous avons des droits qu'aucune puissance au monde ne nous ôtera. Le temps des *Brutus* et des *Cincinnatus* est passé, il faut l'espérer; mais nous avons une tribune. Le XVIIIe siècle a

d'ailleurs trop chèrement expié ses erreurs théoriques pour que nous ayons le droit de ne les lui pas pardonner. J'aime bien mieux l'éloquente sympathie de M. Villemain, qui ne l'empêche pas de repousser d'une main sévère le faux, le dangereux, le mauvais, qu'une colère aveugle dont la prévention semble n'être sensible qu'au plaisir de condamner et de maudire.

Et puis, je le confesse, le XVIII[e] siècle a quelque chose qui me désarmerait, quand nous ne lui aurions pas tant d'autres obligations; c'est son amour pour les lettres. Jamais siècle n'a été plus littéraire que celui-là! Jamais ce bel instrument du style n'a été manié avec plus d'habileté! Jamais on ne s'est laissé plus enchanter par l'éloquence! Jamais le langage écrit, ce magnifique perfectionnement du langage parlé, n'a été aimé et cultivé pour lui-même avec tant de passion, je dirais presque de fanatisme! Jamais la pensée n'a coulé de la plume sous plus de formes brillantes, ingénieuses, sans cesse renouvelées! On respectait peu de choses dans le XVIII[e] siècle, mais on respectait souverainement un livre. Ces penseurs hardis n'auraient pas laissé échapper une phrase sans lui avoir donné tout le poli, tout le fini, toute la grâce ou toute la magnificence qu'elle comportait. Voltaire rit de tout; mais quand il est question d'une situation théâtrale, il ne rit pas. Il discute avec la gravité et la subtilité d'un docteur de Sorbonne. Il revient cent fois à la charge, il consulte tout le monde, il en perd le boire et le manger, il ne dort pas. Un vers dur le fait sauter sur son fauteuil; une faute de goût le met en colère même contre une

impiété, et la seule chose qu'il ne pardonne pas à un philosophe, c'est de mal écrire. Vous haussez les épaules de cette passion pour les mots? Eh bien! avec votre dédain pour ces futilités littéraires, ayez, je vous prie, la grâce et la légèreté de Voltaire, écrivez avec plus de naturel et de liberté que lui, faites pétiller plus d'idées dans un style plus coulant et plus simple! Le style, c'est la beauté de la pensée, comme les bois, les eaux, la lumière, sont la beauté du monde.

Les hommes les plus graves du XVIIIe siècle, ceux mêmes dont les hardiesses politiques ont fini par enfanter des révolutions et par remuer le monde, ont sacrifié, avant tout, aux lettres; oui, même Montesquieu. Qu'on le prenne pour un reproche, si l'on veut: je suis convaincu que l'auteur de l'*Esprit des lois* a voulu faire, avant tout, un beau livre. Je suis certain qu'il a eu sans cesse devant les yeux, en écrivant, ce type du beau, cet idéal de la forme que Cicéron consultait avant de prononcer contre Catilina ou contre Antoine ses foudroyantes harangues, et Tacite avant d'imprimer sur Tibère ou sur Néron ces flétrissures que l'éternité même des siècles n'effacera pas. N'est-ce pas pour cela qu'en tête d'un des livres de son *Esprit des lois*, Montesquieu avait placé une invocation aux muses? Voyez avec quel art calculé tantôt il aiguise sa phrase en épigramme, tantôt il la jette avec une sorte de négligence et de fougue! Comme il achève un tableau, ou comme il n'en dessine que quelques traits avec l'insouciance du génie que l'abondance de ses conceptions presse de passer à autre chose! Buffon, le

grand naturaliste, est encore plus amoureux de l'éloquence et de la beauté du style que le grand publiciste. Il en est trop amoureux, j'en conviens; il se farde : il est brodé et doré sur toutes les coutures; il sacrifierait, je crois, une vérité, s'il ne pouvait l'exprimer en termes qui satisfissent son goût de magnificence. Mais, après tout, il est lu de l'univers entier; cela n'arrive guère aux naturalistes. La finesse des tours de Fontenelle est l'œuvre de l'art le plus délicat. Il met dans chacun de ses mots tout l'esprit qu'un mot peut contenir, et cet homme, qui n'était étranger à aucune science, physique, astronomie, géométrie, est le plus merveilleux constructeur de phrases ingénieuses que je connaisse.

Et les sauvageries de Rousseau, qu'y a-t-il de plus littéraire au monde? Rousseau a rompu avec les salons de Paris; il a vendu sa montre; il a pris une perruque ronde et un habit gris; le voilà ermite et reclus. Mais à quoi songe-t-il sous ces beaux arbres, dans ces vertes clairières de la forêt de Montmorency? Il songe à transporter dans son style la fraîcheur des ombres, la limpidité des eaux, la vague immensité des champs; il a renoncé à tout, bien moins pour être plus philosophe que pour être plus éloquent. La sagesse n'a que le second rang dans son cœur; la beauté, sous la forme que lui donne le vêtement du langage, a le premier. Oh! que la brusquerie de son humeur et la bizarrerie de sa vie vont fournir à sa verve oratoire de traits piquants, de déclamations brillantes! Comme il rentrera dans ces salons qu'il a quittés, dans ces académies qu'il dédaigne et qui le haïssent, dans toute cette société littéraire qu'il

proscrit et qu'il aime, armé de paradoxes et d'éloquence ! Comme il aura le droit d'être grondeur, frondeur, moraliste et misanthrope, et de faire d'admirables livres contre les livres, de la philosophie contre les philosophes, des romans mondains contre le monde ! Il ne s'épargnera pas lui-même, et il ne sera jamais plus éloquent qu'en dévoilant les fautes de sa propre vie. A Dieu ne plaise pourtant que je veuille dire que Rousseau n'a cherché dans sa philosophie que des effets oratoires ! Je veux dire que, comme tous les hommes de son temps, il a eu pour première passion la passion des lettres; il leur a tout confié, ses peines, ses erreurs, ses amours; il n'a pas eu un sentiment qu'il n'ait écrit, une espérance ou une angoisse, une idée sublime ou folle qu'il n'ait fixée par la beauté de son style dans des pages qui ne mourront pas.

Avec tout cela, je le sais bien, le XVIIIᵉ siècle n'a que la seconde place en littérature, peut-être même parce qu'il a été trop littéraire. Sous Louis XIV, une tragédie de Racine ou une oraison funèbre de Bossuet n'étaient pas une si grande affaire, et Voltaire a plus passé que Racine, Rousseau que Bossuet. Les hommes de lettres n'avaient pas le premier rang dans le monde; c'est pour cela sans doute qu'ils l'ont conservé dans la littérature. Le naturel et la simplicité de leur vie est demeuré dans leurs ouvrages; leur talent a la candeur de leur cœur. Boileau ne croyait pas du tout que l'art de faire des vers l'égalât à Louis XIV, ou même aux ministres et aux grands seigneurs de la cour; Auteuil n'était que la petite maison d'un poëte; on n'y médisait que des

mauvais auteurs; on y respectait Dieu et les puissances; une question de théologie y paraissait bien plus sérieuse qu'une question de littérature. La Fontaine n'écrivait pas ses fables pour changer la société, quoique les bêtes qu'il fait parler donnent de si bonnes leçons aux hommes. Bossuet voulait être éloquent pour toucher et pour convertir, et se souciait bien moins de sa réputation que de son salut. La Bruyère, le censeur des ridicules et des vices, ne déclame jamais; il ne s'érige pas en tribun; il juge et il blâme comme un honnête homme qui veut corriger, s'il est possible, et non se faire une matière de triomphe personnel de l'amertume et de l'exagération de ses censures. Tous ces hommes-là, après Dieu et le roi, ne respectaient rien tant que les anciens; ils les étudiaient au lieu de s'en moquer, et toute leur ambition était, non pas de les surpasser, quelle vanité! non pas même de les égaler, mais d'en approcher du moins loin possible. La récompense de leur modestie est de n'être jamais tombés dans le faux et dans le déclamatoire; voilà pourquoi ils sont et ils resteront les premiers.

Heureusement la seconde place en littérature est encore bien belle. Le dirai-je? Si les hommes du premier siècle ont plus de naturel, d'abandon, de grâce, les hommes du second ont plus de force. Chez eux, la puissance de la réflexion est plus marquée; ils doivent plus à eux mêmes et moins au bonheur de leur naissance; ils ont besoin d'appeler à leur aide tous les savants calculs de l'art; on voit qu'ils ont la conscience bien claire de ce qu'ils veulent faire et de ce qu'ils font. Ils ont pesé davantage sur la route par

laquelle ils sont parvenus ; on retrouve avec plaisir la trace de leurs pas, on devine le secret de leur talent, on surprend les artifices de leur génie ; on entre pour ainsi dire en partage de leur travail et de leur succès, et il y a un vif plaisir d'amour-propre à pénétrer si avant dans le mécanisme de leur éloquence. Cela même prouve leur infériorité sans doute, puisqu'ils ne désespèrent pas la vanité de celui qui les étudie ; mais cela est aussi un charme et une jouissance. Dans le second siècle, on aime les lettres pour les lettres ; on est amoureux de la parole pour elle-même, on l'assouplit à toutes les formes ; elle brille en traits délicats et fins, elle jaillit en passions tumultueuses, elle affecte un air grave et philosophique par sa concision, elle sait même imiter la grâce par une sorte de négligence et de laisser-aller. C'est la poésie qui perd le plus dans le second siècle, parce que la poésie a besoin, avant tout, d'inspiration naïve et de vérité simple. La prose, à force d'art et de science, soutient mieux la comparaison ; quelquefois même elle a, dans le second siècle, une vigueur et une plénitude qui valent presque la simplicité et la sévérité des écrivains de la première époque. Tacite a de la recherche et du mauvais goût ; mais quelle énergie dans l'expression ! quelle majesté dans l'ensemble ! avec quelle science il dispose tous les traits d'un tableau ! Montesquieu est moins naturel que Bossuet ; mais quel habile usage de la langue ! quel relief il donne à sa pensée ! que de sens il enferme dans ses mots ! Pline le jeune est souvent faible, si on le compare aux écrivains du siècle d'Auguste ; mais quel amour naïf de son art ! quelle religion de la

forme! comme il se prépare quand il doit parler! comme il corrige ce qu'il a écrit! comme il parvient quelquefois à imiter heureusement, par l'étude des secrets du style, une éloquence dont la source vive est tarie!

Plût à Dieu que nous eussions conservé quelque chose, nous autres, de cet amour de l'art et de ce culte de la forme! c'est ce qui nous manque, et c'est pour cela que si peu de nos œuvres échapperont à une infaillible et prompte mort. Voyez nos orateurs, ils brillent à la tribune; trois jours après, que reste-t-il de leurs discours? c'est qu'ils n'ont pas étudié l'art; c'est qu'ils ne font rien pour lui; c'est qu'ils n'ont pas sans cesse devant les yeux, comme les anciens, le type de l'orateur. Que leur importe l'art? Leurs amis leur serrent la main; on les complimente, ils calculent tout bas de combien de degrés le succès d'un jour les rapproche du ministère : quelques beaux traits, quelques mots heureux, épars dans une profusion de paroles négligées, voilà ce qu'on appelle aujourd'hui un beau discours. Les orateurs anciens avaient l'art pour but principal, et comme hommes d'État pourtant, comme citoyens, ils ne le cédaient pas, je pense, aux nôtres; aussi vivent-ils encore après vingt siècles passés sur eux, et la plupart des nôtres verront leur réputation s'éteindre avant eux. L'art n'est pas plus respecté dans nos livres; nos livres eux-mêmes ne sont que des improvisations, et il n'y a que M. Villemain qui ait le talent de faire, avec ses improvisations, de bons et de durables livres. Nous sommes si riches de fonds, que nous avons, en vérité, bien le droit de mépriser la

forme, et de ne pas nous embarrasser de la propriété des mots, de la construction des phrases, du choix des termes, comme ces fabricants de paroles du XVIIIe siècle, Montesquieu, Rousseau, Buffon !

M. Villemain est un des derniers et des plus fidèles dépositaires du bon goût. Ce qu'il prescrit il le fait, et si quelque chose pouvait nous rappeler au respect des lois du beau, à l'amour et à l'étude des modèles, ce serait cette critique qui semble se monter au ton des grands écrivains qu'elle juge, et prendre les formes de leur talent pour en mieux faire sentir le charme. En appréciant Fontenelle, M. Villemain est fin et délicat comme lui. Son expression est grave, brillante, légère, éloquente, selon le génie des divers membres de cette glorieuse tribu d'écrivains qu'il passe en revue. L'histoire, la biographie, les détails de mœurs vivifient sa critique ; une inflexible morale, un dévouement vrai et de cœur à tout ce qui honore, console et relève l'humanité, à la liberté, à la religion, à la vérité, semblent rendre encore son goût plus pur et plus sévère ; cet enchaînement de tableaux historiques, d'anecdotes racontées avec l'esprit le plus brillant, de réflexions morales et d'analyses judicieuses et profondes, qui se mêlent sans confusion, conduit le lecteur jusqu'au bout du livre sans qu'il ait un moment l'envie de s'arrêter. On n'a pas fait, depuis bien des années, un ouvrage plus piquant et plus instructif, plus propre à être goûté par tout le monde, jeunes et vieux ; le succès a été complet ; il devait l'être. Et pourtant ce sont bien là les leçons que M. Villemain improvisait à la Sorbonne au milieu de nos applaudissements, et souvent au bruit

de la foule qui se pressait aux portes! Je les reconnais; je retrouve mes vieilles impressions. Voilà ces mots heureux, ces expressions énergiques et vives, qui sortaient comme d'elles-mêmes de la bouche du professeur! Je me souviens avec quelle grâce M. Villemain nous contait ces anecdotes, avec quelle finesse malicieuse il aiguisait en épigramme la fin de ce compliment! Que le maître reçoive donc encore une fois les applaudissements de ses disciples. Leur reconnaissance et leur affection le suivront partout; cet ouvrage, nous l'avons presque fait ensemble: pendant que M. Villemain nous échauffait le cœur par sa parole éloquente, nous l'inspirions par le désir qu'il avait de nous faire goûter le beau et aimer le bien.

DEUXIÈME PARTIE.

MORALE

MORALE

I

PENSÉES DE PASCAL.

ÉDITION DE M. HAVET.

On sait que, grâce à l'éveil donné par M. Cousin, et aux patients travaux de M. Faugère, nous possédons enfin aujourd'hui le texte authentique et complet des *Pensées* de Pascal. Il a fallu pourtant près de deux siècles pour que ces fameuses *Pensées*, objet de tant d'admiration et de controverses, parussent devant le public telles qu'elles sont sorties de la plume de Pascal! L'édition de Port-Royal est de 1670. Celle de M. Faugère, la première qui reproduise fidèlement les manuscrits, la seule qui mérite le nom d'édition *princeps*, est de 1844.

Quoi qu'il en soit, après M. Faugère, il ne restait plus qu'à donner une édition usuelle de ce livre, le plus célèbre peut-être de notre littérature. C'est ce que vient de faire un membre distingué de l'Université, M. Ernest Havet, maître de conférences à

l'Ecole normale, et agrégé de la Faculté des lettres de Paris. Son édition réunit, si je ne me trompe, tout ce qu'on demande à une édition classique. Elle est complète, c'est-à-dire qu'elle contient, outre les *Pensées* proprement dites, les divers opuscules de Pascal, et entre autres le curieux morceau sur l'*Amour*, si heureusement retrouvé par M. Cousin. Quant au texte, M. Havet a dû se borner à reproduire, en général, celui de M. Faugère. Il n'en a adopté un autre que pour la célèbre conversation de Pascal sur Epictète et sur Montaigne. Il paraît que la plupart des éditeurs, et M. Faugère lui-même, en publiant cette conversation, en ont rapporté des versions plus ou moins altérées. M. Havet a rétabli la version véritable, telle qu'elle se trouve dans les *Mémoires de Fontaines*, par qui seul cette conversation nous est parvenue.

Un point délicat est celui de l'ordre à établir parmi ces fragments détachés qui composent ce que l'on appelle d'une manière générale les *Pensées* de Pascal. Les éditeurs ont varié dans cet ordre comme dans tout le reste. Port-Royal, qui voulait, autant que possible, recomposer le grand ouvrage de Pascal pour l'apologie de la religion, a mis en tête les morceaux contre les incrédules, et rejeté à la fin les pensées purement morales et philosophiques. Le père Le Bossut a suivi l'ordre opposé. M. Faugère a essayé de retrouver le plan même de Pascal. Au milieu de tous ces systèmes plus ou moins arbitraires, M. Havet, dont le but était de faire une édition commode pour l'usage, a cru devoir se rapprocher de l'ordre suivi par le père Le Bossut. C'est celui des

éditions que le public a dans les mains depuis près d'un siècle, et, en fait de classification, celle à laquelle on est habitué est presque toujours par cela même la meilleure.

Il faut une Vie de Pascal dans une bonne édition des *Pensées;* c'est le premier et le plus indispensable commentaire de ce terrible livre. Pascal seul peut expliquer Pascal; l'homme seul peut rendre raison du penseur. Heureusement nous avons une Vie excellente de Pascal par sa sœur, madame Périer. Ce n'est pas un ouvrage attrayant à coup sûr; tout y est triste et sévère comme dans les *Pensées* elles-mêmes. Le cœur saigne en lisant cette Vie. Notre faiblesse moderne a bien de la peine à ne pas se révolter contre cette impitoyable vertu qui se fait un scrupule des sentiments les plus légitimes du cœur, comme si l'on ne pouvait rien accorder à la nature sans le dérober à Dieu. Mais c'est à cause de cela même que cette Vie ouvre admirablement les *Pensées :* elle en est le commentaire en action. On l'avait supprimée dans un grand nombre d'éditions; M. Havet a eu raison de la replacer à la tête de la sienne, en se contentant d'y joindre les éclaircissements nécessaires.

Je viens maintenant à ce qui appartient plus particulièrement à M. Havet dans cette édition, je veux dire à son commentaire des *Pensées* et à une étude sur Pascal qu'on lit encore avec un vif intérêt, après tout ce qui a été écrit sur ce sujet depuis quelques années par les premiers de nos philosophes et de nos critiques. Les notes de M. Havet sont de plusieurs sortes : quelques-unes sont de simples renvois aux

auteurs dont Pascal cite des passages sans indiquer le lieu où il les a pris; d'autres ont pour but de faire connaître les changements graves introduits par les premiers éditeurs dans le texte original; il y en a de grammaticales et de littéraires; il y en a aussi de philosophiques. Les plus curieuses, à mon avis, sont celles où M. Havet rapporte de longs morceaux de Montaigne visiblement imités par Pascal. Comme écrivains et comme penseurs, on ne trouverait peut-être pas deux esprits plus différents que Pascal et Montaigne. Pascal, dit-on, était sceptique. Je ne crois pas au scepticisme de Pascal; je dirai tout à l'heure pourquoi. On avouera bien, en tout cas, que s'il y a deux choses qui ne se ressemblent pas, c'est le scepticisme de Pascal et celui de Montaigne, le premier si roide, si sévère, conduisant à une foi absolue et à la pratique la plus rigoureuse de toutes les austérités chrétiennes, le second se laissant aller doucement sur lui-même et s'endormant avec bonheur dans le doute. Les deux écrivains ne diffèrent pas moins entre eux. Le style de Montaigne est celui du plus aimable et du plus gracieux des épicuriens. On dirait qu'il ne coûte à son auteur que la peine de lâcher la bride à sa plume. Le style de Pascal, si admirable qu'il soit, sent l'effort et le travail comme sa vertu. Pascal triomphe dans l'amertume et l'âcreté. Il ne convainc pas, il accable, et il insulte encore ceux qu'il tient sous ses pieds. On croirait entendre le Dieu vengeur se moquant au dernier jour du pécheur condamné aux flammes : *In interitu vestro ridebo et subsannabo*. Et pourtant il est vrai que Montaigne était l'auteur favori de Pascal! Il est

vrai que sans cesse Pascal imite Montaigne pour le fond et pour la forme, en donnant néanmoins sa propre couleur aux pensées et aux expressions qu'il emprunte. Je ne connais pas d'étude plus piquante à faire que celle du rapprochement de ces deux grands esprits si divers. On savait bien que Pascal avait beaucoup imité Montaigne, la remarque en avait été faite mille fois; mais jusqu'à quel point l'imite-t-il? Comment, sous la plume de Pascal, la grâce et l'abandon de Montaigne se transforment-ils en un style si ferme et en une pensée si chrétienne? Voilà ce que M. Havet s'est attaché à faire voir dans ses notes, et c'est la première fois, je pense, qu'on a fait si bien ressortir le contraste dans l'imitation même!

Je ne reproche qu'un défaut au commentaire de M. Havet, et il faut avouer que ce défaut est celui de presque tous les commentaires : il gagnerait à être abrégé. Je crois, par exemple, que M. Havet aurait pu retrancher la plupart des notes où il réfute celles des opinions de Pascal qui choquent le plus la raison. Mon Dieu! Pascal n'est pas un de ces auteurs dangereux contre lesquels il est nécessaire de prémunir le lecteur imprudent. C'est le plus éloquent, mais ce n'est pas, à coup sûr, le plus séduisant des écrivains. S'il se trompe dans son rigorisme paradoxal, soyez tranquille, la nature et le penchant du cœur réclameront assez haut. L'amour-propre appellera de lui-même le bon sens à son aide, et sera trop heureux de prendre en faute le moraliste et le chrétien impitoyable. Pascal a plutôt besoin d'être défendu contre les résistances qu'il provoque naturellement ; car, après tout, même dans ses plus grandes hardiesses,

c'est la cause de Dieu et celle de la vertu qu'il soutient. Il faut voir si, sous ses assertions les plus contraires à la raison courante, ne se cache pas un sens profond et la vue d'une âme éclairée par l'amour passionné du bien et du vrai. Il est trop aisé, en prenant quelques pensées isolées de Pascal, de soulever le sens commun contre elles. On ne réfute pas un pareil auteur pièce à pièce ; on le suit si on le peut, ou on l'abandonne tout entier.

Cette partie du commentaire pourrait être d'autant plus aisément abrégée, que dans l'étude préliminaire sur Pascal, dont j'ai déjà dit un mot, M. Havet analyse et juge tout le système des pensées avec une sagacité singulière. On a souvent essayé de faire de Pascal deux hommes, et de séparer l'apologiste du christianisme du janséniste et de l'ami de Port-Royal. A celui-ci appartiendraient les *Provinciales*, et à l'autre les *Pensées*. M. Havet montre parfaitement que ces deux hommes ne font qu'un. Le livre des *Pensées* reste à beaucoup d'égards un problème, si l'on n'a pas présente à l'esprit, en le lisant, la sévère doctrine de Port-Royal sur la prédestination et sur la grâce, tant la méthode de Pascal diffère de celle des apologistes ordinaires ! Au lieu de diminuer les difficultés, on dirait quelquefois que Pascal les grossit à plaisir. Ses raisons paraissent presque aussi mystérieuses que les mystères mêmes qu'elles ont pour but d'établir. Il faut autant de foi pour les admettre qu'il en faudrait pour se résigner simplement à croire sans raisons. Les autres apologistes commencent par en appeler aux lumières naturelles et par se placer sur le terrain de ces notions qui sont

communes à tous les hommes. Pascal débute par la foi. Il ne compose pas avec la raison; il la prend à partie dès les premiers mots. C'est que les objections et les obscurités, bien loin d'être des difficultés pour lui, sont des preuves. A ses yeux, ces obscurités sont la marque certaine de la justice de Dieu sur les enfants d'Adam et la trace ineffaçable de cette faute originelle qui, en pervertissant le cœur de l'homme, a aussi aveuglé son esprit, de sorte que la vérité elle-même se change en piége pour ceux qu'une lumière surnaturelle n'éclaire pas. Saint Paul a dit : « Il faut qu'il y ait des hérésies. » Pascal, reprenant cette pensée, semble dire d'une manière plus générale : Il faut qu'il y ait des incrédules. Pour quiconque n'a pas la grâce, la religion n'est pas un secours, c'est un écueil. Commencez par croire, tout s'expliquera; ce qui était ténèbre deviendra lumière. Pour croire, commencez par vous humilier; alors le grand mystère vous sera révélé; vous ne verrez plus dans ce monde que deux choses : la faute originelle et sa réparation, la miséricorde de Dieu sur les élus, et sa justice sur ceux qui s'égarent. Dieu sauve les premiers en leur ouvrant les yeux par sa grâce; il perd les seconds en les abandonnant à la cécité de leur esprit et à l'obscurité naturelle des choses.

Voilà, il faut l'avouer, des idées qui sont bien éloignées des nôtres. Si l'on veut mesurer l'effroyable profondeur du changement moral qui s'est opéré dans ce monde depuis deux siècles, ce sont les *Pensées* de Pascal qu'il faut lire. Il n'y a, pour ainsi dire, pas un mot dans ce livre qui ne forme un prodigieux contraste avec le mouvement philosophique, litté-

raire, social, religieux même de notre époque. Tout ce que nous aimons, Pascal le déteste ou le méprise. Tous les appuis qu'il nous faut, même en religion, pour ne pas succomber au doute et au découragement, Pascal les renverse. Tous les ménagements que nous voulons garder avec la raison et avec le monde, même quand nous nous décidons à tâcher de croire et de vivre en chrétiens, Pascal les foule aux pieds, Dieu sait avec quel insultante hauteur ! Il blesse partout nos goûts les plus chers. Mais lui-même combien ne l'aurions-nous pas blessé? Il y a, je crois, quelque chose qui l'aurait encore plus révolté que notre incrédulité ou notre indifférence, c'est notre christianisme. Le sien ne laisse pas à la nature une consolation, à l'amour-propre un coin où se réfugier. Sa main impitoyable arrache tous les liens qui nous rattachent à nous-mêmes. S'il appelle à son aide la philosophie, c'est pour achever de nous accabler. Avec le stoïcisme, il nous fait honte de mettre notre cœur dans ces plaisirs des sens qui nous sont communs avec les bêtes. Quant à ceux, dit-il, qui cherchent leur bonheur dans ces plaisirs, *qu'ils s'en soûlent et qu'ils y meurent.* Avec le scepticisme, il insulte à l'impuissance et à la vanité de notre raison. Il ajoute à l'ironie de Montaigne toute l'amertume de son dédain. *Abêtissez-vous.—Mais c'est justement ce que je crains.—Pourquoi donc? Qu'avez-vous à perdre?* Avec l'épicuréisme, il se moque des prétentions d'une secte orgueilleuse à l'impassibilité. L'incrédulité elle-même lui fournit des arguments contre ceux qui, désespérant de tout le reste, voudraient du moins devoir leur foi à leur raison, et

n'abdiquer aux pieds de la religion qu'après avoir été conduits jusqu'à elle par les lumières de la nature. Non, si la grâce de Dieu ne déchire pas le voile, tout reste mystère et raison de douter autant que raison de croire ; tout présente un double sens et une face équivoque ; et il n'y a pas jusqu'aux preuves naturelles de l'existence de Dieu qui ne souffrent d'effrayantes répliques.

N'est-ce pas là ce que l'on appelle le scepticisme de Pascal ? Le mot me paraît mal appliqué ; il ne sert qu'à jeter de la confusion sur le véritable caractère de Pascal, et je regrette que M. Havet l'ait employé. Non, Pascal n'est pas un sceptique ; j'en trouve la preuve dans l'analyse même de son système par M. Havet, si du moins on ne donne pas à ces mots de sceptique et de scepticisme, quand il s'agit de Pascal, un sens tout différent du sens ordinaire. Nous ne savons que trop par nous-même ce que c'est que le scepticisme ; nous ne connaissons que trop cet état d'agitation et de doute auquel l'âme n'échappe qu'en évitant de porter les yeux sur ses croyances, et de les soumettre à la réflexion ! Par un renversement étrange du langage, ce que l'on qualifie de scepticisme dans Pascal, c'est sa foi même, cette foi dont la lumière obscurcissait à ses yeux tous les autres moyens de connaître la vérité morale et religieuse. Si nous appelons scepticisme la foi de Pascal, que dirons-nous donc de nos demi-certitudes et de nos oui qui sont si voisins du non ? Il y a des esprits que les à-peu-près ne satisfont en rien ; il leur faut des certitudes entières et des vérités complètes. Pascal était du nombre de ces esprits. Toutes ces apparences et

ces probabilités dont le bon sens se contente, et qui suffisent au commun des hommes, ne le contentaient pas. Qu'on se rappelle ces mots écrits sur l'amulette qu'on lui a tant reprochés : Certitude ! certitude ! Cette certitude, dont son âme ardente était avide, il ne l'avait trouvée que dans la foi. Ce que nous concevons avec bien de la peine et très-imparfaitement par l'esprit, à force de déductions et de raisonnements toujours susceptibles de réfutations, Pascal l'avait vu, il l'avait senti par le cœur. Il y avait eu un moment dans sa vie, et ce moment il en a fixé lui-même la date précise, où le voile était tombé de ses yeux, où il s'était senti inondé de cette lumière qui terrassait saint Paul sur le chemin de Damas. Les deux grands dogmes du christianisme, le péché originel et la rédemption, lui étaient apparus avec une clarté plus brillante que celle du soleil. L'énigme du monde avait cessé pour lui. Pascal n'était pas janséniste seulement par système, il l'était, si je puis parler ainsi, par expérience. La grâce s'était rendue sensible à son cœur. Il lui devait tout, et il lui rapportait tout. C'est du degré de lucidité où l'avait élevé cette grâce divine, c'est de la hauteur sublime d'une foi surnaturelle, qu'il prenait en pitié les lumières de la raison. Imaginez en effet quelqu'un à qui Dieu se serait communiqué par une révélation immédiate, et jugez combien nos preuves naturelles de l'existence de Dieu lui paraîtraient mesquines et faibles. Nous-mêmes, ne savons-nous pas, par notre propre expérience, qu'il reste toujours quelque nuage sur les vérités qui n'ont point passé par le cœur, quelque démontrées qu'elles soient à l'esprit ?

Pour être sceptique, Pascal savait trop bien que si le dogmatisme ne satisfait jamais entièrement la raison, le doute satisfait encore bien moins la nature, qui a soif de vérité. Le doute peut être l'amusement de quelques penseurs; pour la multitude, c'est une torture. Faibles et bornés comme le sont les hommes dans leurs moyens de connaître, il semblerait tout naturel qu'ils se résignassent à l'ignorance. Ils ne le peuvent pas. Un instinct invincible les force à chercher cette vérité qui les fuit. Une main plus forte les ramène dans le champ des questions insolubles, et les pousse jusqu'au seuil de ces portes éternelles qui resteront cependant toujours fermées à la simple raison. C'est à la foi seule à les ouvrir, selon Pascal. L'homme ne peut que s'égarer d'erreurs en erreurs tant que la foi ne lui a pas révélé le secret de sa grandeur et de sa misère. Mais la foi n'éclaire l'esprit qu'en touchant le cœur. Elle ne fait croire qu'en faisant aimer. Elle ne démontre pas Dieu; elle le fait voir et elle le fait sentir. Elle n'est pas un produit de la raison; elle est un don gratuit de la miséricorde divine. Ce n'est pas la raison qui révèle la foi, c'est la foi qui illumine la raison. La raison ne conduit l'homme qu'à reconnaître son impuissance. Elle le mène, il est vrai, jusqu'au seuil du temple, mais elle l'y abandonne. La grâce seule l'y introduit.—Si c'est là ce qu'on appelle le scepticisme de Pascal, à la bonne heure. On avouera seulement que c'est un genre de scepticisme qui ne ressemble guère au nôtre !

Au surplus, il ne s'agit que de s'entendre, et M. Havet, je m'empresse de le reconnaître, en se servant de ce mot de scepticisme est bien loin de

vouloir jeter le moindre nuage sur les véritables sentiments de Pascal. Il les expose, au contraire, avec une grande clarté et une finesse remarquable d'analyse. Ce morceau sur Pascal ne fait pas moins d'honneur à la pénétration de M. Havet qu'à son talent d'écrivain.

J'ajoute, pour ne rien omettre de ce que j'avais à dire de l'édition de M. Havet, que le volume se termine par un excellent index : ce n'est pas seulement une table des matières ; c'est encore un dictionnaire des expressions les plus remarquables employées par l'auteur des *Pensées*. Tous les grands écrivains ont leur langue propre ; aucun des nôtres n'en a une plus énergique et plus originale que Pascal. Pour arriver à faire un dictionnaire complet de la langue française, il faudra d'abord qu'on fasse le dictionnaire particulier de la langue de chacun de nos auteurs classiques, de la langue de Racine, de celle de Bossuet, de celle de Molière. Ces index sont donc une des bonnes innovations modernes : n'est-ce point M. Cousin qui en a donné le premier le modèle, et, si je ne me trompe, sur Pascal même?

Remercions M. Havet d'avoir consacré son temps et ses soins à nous donner une bonne et commode édition d'un livre qu'il importe tant de rendre accessible au plus grand nombre des lecteurs. Pascal, je l'ai dit, n'est pas attrayant par lui-même; tout est grand et sévère en lui; tout respire la tristesse du spiritualisme chrétien et tend à affliger la nature. Mais aussi quelle pureté ! quelle élévation ! C'est bien de ce livre immortel des *Pensées* qu'il est vrai de dire que c'est avoir profité que de savoir s'y plaire,

soit pour le style, soit pour le fond des choses. On lira toujours assez Horace et Montaigne. L'air dont ils prêchent la morale ne peut faire peur à personne, et ils montrent assez leurs faiblesses pour qu'on ne redoute pas beaucoup leurs censures. Si nous voulons lutter contre le torrent du matérialisme moderne, contre le faux goût et la fausse vertu, c'est de Pascal qu'il faut nous armer; c'est Pascal qu'il faut relire et étudier. Par lui, nous conserverons au moins l'intelligence de ces grandes idées dont la trace commence à s'effacer parmi nous. Avec les traits foudroyants de son éloquence, il nous rappellera qu'il y a autre chose en ce monde que le plaisir et les affaires, et que si l'on ne peut pas être un saint, encore a-t-on une âme qu'il ne faut sacrifier à rien et à personne!

25 août 1852.

II

ÉTUDES SUR LES SERMONS DE BOSSUET,

d'après les manuscrits, par l'abbé VAILLANT.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE BOSSUET,

PAR M. FÉLIX NOURRISSON.

Le même sentiment d'admiration pour le génie de Bossuet a dicté l'un et l'autre de ces deux ouvrages. Le premier, celui de M. l'abbé Vaillant, sous la forme d'une simple thèse présentée à la faculté des Lettres de Paris, est un très-curieux Mémoire sur les sermons de Bossuet. On sait que ces sermons, chose étrange! ne furent publiés qu'en 1772, près de soixante-dix ans après la mort de Bossuet. Ils parurent pour la première fois dans l'édition in-4° des *Œuvres de Bossuet*, donnée par le bénédictin dom Déforis. Depuis cette époque, on les a réimprimés plus d'une fois, mais toujours en suivant le texte du bon bénédictin, et sans remonter aux manuscrits. M. l'abbé Vaillant a été plus curieux. S'étant proposé les sermons de Bossuet pour objet d'étude, il a voulu voir les manuscrits eux-mêmes,

il s'est donné la peine de les comparer au texte imprimé, et le premier résultat de ses recherches a été celui-ci : c'est qu'avec les meilleures intentions du monde, le premier éditeur, dom Déforis, servilement copié par tous les autres, s'était permis envers Bossuet d'étranges libertés, corrigeant, retranchant, ajoutant, et quelquefois de trois sermons n'en faisant qu'un. Nouvelle preuve de ce que je disais dernièrement sur l'infidélité des anciens éditeurs et sur la nécessité de recourir aux manuscrits, quand on le peut, pour avoir le vrai texte de nos grands écrivains.

Reconnaissons, du reste, à la décharge de dom Déforis, que, venant le premier pour publier les sermons de Bossuet sur les manuscrits, son embarras ne dut pas être médiocre. C'était déjà une assez grosse affaire, en 1772, malgré le grand nom de Bossuet, d'avoir à publier une collection de sermons aussi considérable. Le temps n'était pas aux sermons, et si Bossuet, par ses oraisons funèbres, occupait le premier rang parmi les orateurs sacrés, comme prédicateur c'était un préjugé général qu'il était resté fort au-dessous de lui-même et de ses deux successeurs dans la chaire, Bourdaloue et Massillon. Qu'offraient les manuscrits? Souvent le même sermon, repris jusqu'à trois et quatre fois par Bossuet, avec des morceaux ajoutés ou retranchés, sans compter une immense quantité de modifications moins considérables et de variantes, parmi lesquelles choisir était dangereux, et ne pas choisir, donner tout en masse, plus dangereux encore vis-à-vis d'un public qui n'avait pas pour les textes la passion de

scoliastes que nous avons aujourd'hui. A présent même, que faudrait-il faire? Publier tout sans doute; si Bossuet a prêché trois fois le même sermon avec des changements, donner les trois versions, ne pas oublier une variante, recueillir avec une sorte de religion tout ce qui peut nous faire connaître la première, la seconde, la troisième manière du grand orateur, le progrès de son goût, et le rude travail que lui imposait la délicatesse toujours croissante de ses auditeurs ou la maturité de son propre génie. Je suis le premier à désirer et à demander une édition ainsi conçue des sermons de Bossuet, et plaise à Dieu que M. l'abbé Vaillant, qui s'y est si bien préparé, veuille un jour nous la donner lui-même!

Dom Déforis a suivi le goût et la mode de son temps. Il a pris pour lui la peine et l'étude; il n'a voulu laisser au public que le plaisir d'une lecture facile. Entre deux morceaux sur le même sujet, il a choisi le meilleur pour éviter les répétitions, ou, quand le choix lui a paru trop difficile, il a réuni les deux morceaux au moyen de quelques coupures, et n'en a fait qu'un seul. On lisait encore dans le XVIIIe siècle, je dis tout le monde, les jeunes gens mêmes et les femmes. On ne lit plus aujourd'hui, on étudie. Il faut avouer qu'une édition des sermons de Bossuet, sur le plan proposé par M. l'abbé Vaillant, serait plus commode pour l'étude que pour la lecture.

Une autre question se présente : dans quel ordre ranger les sermons de Bossuet? selon l'ordre chronologique, je veux dire selon la date de leur composition, ou selon l'ordre des matières? Littéraire-

ment, l'ordre chronologique est préférable sans aucun doute. Si c'est Bossuet que nous voulons étudier dans ses sermons plus que les choses mêmes, si c'est la marche de son génie que nous voulons connaître et les degrés successifs par lesquels il est arrivé à cette perfection où nous le font voir les ouvrages de son âge mûr, la date de ses sermons en devient la circonstance essentielle. La chronologie n'est pas moins la base de l'histoire littéraire que celle de l'histoire politique. Aujourd'hui, tout est histoire pour nous. Aussi est-ce l'ordre chronologique que propose M. l'abbé Vaillant. Mais comment l'établir? Quelquefois les sermons portent la date de leur composition ou de leur prédication sur le manuscrit même. Quand la date n'y est pas, et c'est le cas le plus ordinaire, M. l'abbé Vaillant montre qu'il n'est pas impossible de la retrouver soit par le caractère du style qui répond aux différents âges de Bossuet, soit par les circonstances de temps, de lieu et de personne, auxquelles il est rare qu'un sermon ne fasse pas allusion. M. l'abbé Vaillant divise toute la vie de Bossuet en trois époques : la première, qu'il passa en Lorraine depuis 1652 jusqu'en 1658 : c'est l'époque de la jeunesse et presque de l'enfance de son génie ; la seconde, qui commence en 1659 et qui finit en 1669, Bossuet la passa à Paris, et s'y fit une réputation immense par la prédication ; ce fut probablement la plus belle et la plus heureuse partie de sa vie ; la troisième, qui renferme les années de son épiscopat, depuis 1670 jusqu'en 1704. A chacune de ces époques correspond une phase du talent de Bossuet, et sa langue même se modifie et s'épure suc-

cessivement. Ainsi, l'emploi de certains mots et de certains tours de phrases suffit tout seul pour indiquer déjà si un sermon est de la jeunesse ou de la maturité de Bossuet; et quand on a cette première indication, la qualité des personnes auxquelles l'orateur s'adresse, les événements heureux ou malheureux, traités de paix, victoires, défaites, calamités publiques, que son sermon touche toujours en passant, achèvent d'en déterminer la date. M. l'abbé Vaillant applique cette méthode avec succès à un grand nombre de sermons. Toute cette partie de son Mémoire atteste un rare esprit de critique.

Dom Déforis, sous ce rapport, ne s'est pas donné tant de peine. Je crois que l'idée de classer les sermons de Bossuet selon l'ordre chronologique ne lui serait pas même venue à l'esprit. On ne cherchait pas, de son temps, à comprendre Bossuet, comme nous disons aujourd'hui. On le lisait ou pour profiter des leçons d'un grand évêque, ou pour admirer l'éloquence d'un grand orateur. Le point d'histoire et de critique n'occupait personne. Dom Déforis, en publiant les sermons de Bossuet, les a donc rangés selon la suite des fêtes et des époques de l'année ecclésiastique, Avent, Carême, etc., ordre invariablement suivi alors dans tous les recueils de ce genre. Mais ces deux méthodes ne seraient-elles pas conciliables? L'ordre chronologique a de très-grands avantages; il éclaircit beaucoup de choses, qui restent obscures quand on ne sait pas à quelle époque un sermon a été prononcé. Pour Massillon même et pour Bourdaloue, j'ai souvent regretté de ne pas trouver en tête de leurs sermons, sinon des dates précises, au moins une

indication générale du temps où ces sermons furent prêchés pour la première fois. D'un autre côté, l'ordre chronologique, si on l'adoptait tout seul, ne jetterait-il pas une étrange confusion dans les matières? Même pour le but littéraire que se propose M. l'abbé Vaillant, n'est-il pas bon que les différentes versions du même sermon, quoique prêchées à de longs intervalles, soient rapprochées les unes des autres? Qui empêcherait, en conservant la classification ordinaire, de mettre en tête de chaque sermon sa date de composition ou de prédication? Ne serait-ce pas, encore une fois, la meilleure manière de faire suivre pas à pas au lecteur toute l'histoire du développement littéraire de Bossuet, sans changer pourtant des œuvres de piété en de simples études de grammaire et de rhétorique? Je ne fais ces observations que timidement. Je puis n'avoir pas bien saisi la pensée de M. l'abbé Vaillant; mais j'avoue que je ne comprends pas comment l'ordre chronologique, rigoureusement suivi, serait compatible avec la suite nécessaire des sujets et des idées, avec l'ordre des matières, en un mot, le premier et le plus essentiel de tous.

Ce qui donne, il est vrai, un mérite particulier à l'ordre chronologique dans les sermons de Bossuet, ce sont les changements mêmes que Bossuet leur a fait subir à mesure que son goût devenait plus mûr et son éloquence plus sévère. Si Bossuet les eût publiés de son vivant, nous n'aurions que sa dernière façon; il aurait fait lui-même son choix; le reste aurait péri. Qui sait par quelles esquisses successives a passé l'*Oraison funèbre du grand Condé*? Dans les

manuscrits de ses sermons, nous avons tout. Voici son premier jet plein de feu et d'audace, mais quelquefois aussi plein de mauvais goût. C'est la langue de Corneille, simple, énergique, figurée, n'évitant pas toujours le barbarisme et l'expression triviale. Où les mots lui manquent, le jeune orateur en emprunte au grec et au latin, et les fait entrer de force dans la langue française. Selon la mode d'alors, il cite en chaire les poëtes et les orateurs païens. Son éloquence surabonde et se répand, pour ainsi dire, en développements qui dépassent la mesure et ralentissent la marche du discours. Attendez quelques années. C'est le même sermon. Mais déjà l'orateur a mûri. Une main austère dépouille cette éloquence de son luxe et la réduit à la raison et au nécessaire. Le ministre de Jésus-Christ ne cite plus dans la chaire les auteurs profanes; ce qu'il leur emprunte, il se l'approprie; ce ne sont plus des citations, ce sont des souvenirs lointains qui se décèlent par une tournure de phrase, par un mouvement du discours, tout au plus par une allusion. Maître de toutes les ressources de la langue, l'écrivain raye impitoyablement ces mots plus latins que français qu'il affectait dans sa jeunesse. C'est toujours le plus simple et le plus mâle des orateurs; seulement l'usage du monde et de la cour a poli le langage du prédicateur; il retranche tous les mots dont une oreille de courtisan pourrait s'effrayer; il n'ose plus dire *cette canaille* en parlant des valets du grand-prêtre et des soldats de Pilate acharnés sur la divine personne de Jésus-Christ. Déjà, je l'avoue, quelques-uns de ces retranchements me

semblent bien rigoureux. Il y a dans la première manière de Bossuet des expressions et des tours de phrase dont je regrette la simple et franche énergie. Je ne suis pas toujours, à cet égard, de l'avis de M. l'abbé Vaillant. Attendez quelques années encore. Bossuet reprend le même sermon pour la troisième fois. Il avait abrégé, il abrége encore. Les traits sont plus vifs et plus précis; les développements manquent. Il épurait sa langue, il l'épure davantage. Des mots qu'il employait dans l'âge de sa maturité, il ne les emploie plus dans sa vieillesse. Cette modification du langage est peut-être ce qu'offrent de plus curieux les versions successives des sermons de Bossuet. M. l'abbé Vaillant, avec une patience qu'on ne saurait trop louer, a relevé ces mots abandonnés par Bossuet, et il en a composé trois vocabulaires qui correspondent aux trois âges de la vie du grand écrivain. Il est vrai qu'en renonçant à beaucoup de mots, Bossuet en créait ou en adoptait quelques-uns de nouveaux, mais en petit nombre; et, comme il arrive presque toujours, il n'épurait son langage qu'en l'appauvrissant. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus digne d'être étudié que ces vocabulaires dressés par M. l'abbé Vaillant. C'est toute l'histoire grammaticale de Bossuet, ou plutôt c'est l'histoire même de la langue française sous Louis XIV, attestée par Bossuet et signée de sa main.

Je désire avoir bien fait comprendre l'importance du beau travail de M. l'abbé Vaillant. Le but que se proposait M. l'abbé Vaillant était de mettre en relief tout ce que l'éloquence et le bon goût, tout ce que la

langue française doivent au génie de Bossuet. Ce but, il l'a pleinement atteint. L'auteur du second ouvrage, mentionné dans le titre de cet article, M. Nourrisson a eu une autre pensée. Ce n'est pas l'orateur et l'écrivain, dans Bossuet, c'est le philosophe qui a été l'objet particulier de ses études. Il existe quelques ouvrages plus spécialement philosophiques de Bossuet, tels que son admirable traité de *La connaissance de Dieu et de soi-même* et son traité du *Libre arbitre*, où, par la nature même du sujet, la théologie se confond avec la philosophie. Mais si par la forme Bossuet, dans ses autres ouvrages, est plus souvent orateur, controversiste, historien même que philosophe, par la hauteur de ses vues et par la sûreté de ses principes il est philosophe partout. Sa philosophie, c'est l'ensemble de ses œuvres. N'abusons point des mots. Veut-on n'appeler philosophes que ces grands et hardis esprits qui se jettent audacieusement dans l'infini et se proposent, par leurs systèmes, d'expliquer le monde et de résoudre le problème de l'existence? Bossuet n'est point un philosophe; sa place n'est pas et ne peut pas être parmi les Aristote et les Platon, les Descartes, les Locke et les Leibnitz; la nature même de son esprit l'éloignait de ces grandes et dangereuses spéculations. Il n'a point fait de systèmes, il ne les aimait pas; il s'en défiait instinctivement. Le dirai-je? Bossuet avait trop de bon sens, d'une part, et peut-être n'avait pas, de l'autre, assez d'étendue d'esprit pour être un philosophe proprement dit. Il n'éprouve jamais ce besoin de tout expliquer et de tout comprendre, qui est l'inspiration même de la philosophie. Il connaît les abîmes, il les

montre du doigt comme des écueils qu'il faut éviter : il ne les sonde pas. S'il rencontre deux vérités qui semblent se combattre, la providence de Dieu, par exemple, et la liberté de l'homme, il pourra bien proposer sa solution; mais, avant tout, il s'inclinera devant le mystère, aimant mieux subir une contradiction que de retrancher une des faces de la vérité.

Il n'y a donc pas une philosophie de Bossuet dans le sens ordinaire de ce mot. Bossuet est catholique, il n'est point philosophe. C'est le plus sage et le plus profond des théologiens, c'est un Père de l'Eglise ; il faut lui conserver ce titre que La Bruyère lui décernait, en pleine Académie, de son vivant même ! Il n'est étranger à rien, sans doute : politique, métaphysique, théorie des idées, science du cœur, il a tout abordé, tout illustré par la splendeur de son éloquence. Il a tout lu, poëtes, historiens, philosophes, et tout ce qu'il a recueilli d'idées justes, de maximes sages, de vues profondes, il l'a fait entrer dans le trésor de son bon sens. S'il a une préférence, c'est pour Descartes, non sans s'inquiéter cependant de certaines tendances du philosophe. Le christianisme et la raison conciliés autant que cela se peut, voilà ce que j'appelle la philosophie de Bossuet. Elle n'est pas dans tel ou tel de ses ouvrages, elle est dans tous. Pour en saisir l'ensemble, il faut l'extraire des nombreux volumes où Bossuet l'a semée, et la réduire sous un certain nombre de chapitres et d'articles. Tel est précisément le travail auquel s'est livré M. Nourrisson. Son livre n'est, à vrai dire, que l'analyse des œuvres de Bossuet envisagées sous le rapport philosophique.

Le principal mérite d'un pareil travail, on le conçoit, c'est l'exactitude et la bonne disposition des matières. Il n'y a, je pense, à cet égard, que des éloges à donner à M. Nourrisson. Autant que possible, M. Nourrisson laisse parler Bossuet lui-même. C'est en effet un terrible voisinage que Bossuet, et je crois bien que M. Nourrisson aurait mieux aimé le laisser parler tout seul, s'il eût été possible d'extraire de ses œuvres une philosophie toute faite, et que la liaison des morceaux cités n'eût pas exigé de temps en temps de M. Nourrisson qu'il parlât à son tour. Ceci est une remarque, et n'est point une critique. J'ai lu le travail de M. Nourrisson avec le plus vif intérêt, et je lui sais un gré infini d'avoir fixé mon attention sur mille beaux passages de Bossuet que je connaissais et que j'avais oubliés.

Quel fond de raison et d'honnêteté dans ces grands hommes ! Quelle lumière ils tiraient de la candeur même et de la pureté de leur âme! Voulez-vous savoir pourquoi il faut aimer Dieu par-dessus toutes choses? Bossuet vous le dira en deux mots : *C'est parce que tout amour véritable tend à adorer ;* « ce qui devrait nous faire entendre, si nous étions « capables de nous entendre nous-mêmes, que « pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être « quelque chose de plus qu'une créature. » Qui a mieux connu et plus profondément expliqué la nature de l'amour que ce théologien et ce saint évêque, dans la seule ligne qu'on vient de lire? Voulez-vous encore voir Bossuet tirer d'un paradoxe une idée aussi juste que profonde? Ecoutez ceci. Platon, dans le *Phédon*, fait dire à Socrate qu'apprendre c'est se ressouvenir,

et il développe cette pensée d'une manière, ce me semble, plus subtile que vraisemblable. Dans Platon, c'est un paradoxe. Bossuet va ramener ce paradoxe à la raison : « Apprendre, c'est retourner aux idées pri-« mitives et à l'éternelle vérité qu'elles contiennent, « et y faire attention. » A-t-il rien ignoré de la nature humaine, celui qui, jetant un coup d'œil prophétique sur l'avenir, a prévu, en plein siècle de Louis XIV, qu'un temps pourrait venir *où les libertins et les esprits forts seraient décrédités, non pour aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendrait tout dans l'indifférence, excepté le plaisir et les affaires!* Rien n'était plus antipathique à l'âme de Bossuet que cette lâche indifférence. Il savait bien qu'il y a toujours de la ressource dans ceux qui placent la vérité au-dessus de tout, même lorsqu'ils se trompent. Avec quel enthousiasme ne célèbre-t-il pas les jouissances de la recherche et de la contemplation de la vérité, même de la vérité mathématique ! Pour lui, c'est comme une anticipation de la vie future et de la pure vision de Dieu : « Qui voit, dit-il, Pythagore, ravi d'avoir trouvé les « côtés d'un certain triangle avec le carré de la base, « sacrifier une hécatombe en actions de grâces ; qui « voit Archimède, attentif à quelque nouvelle dé-« couverte, en oublier le boire et le manger; qui « voit Platon célébrer la félicité de ceux qui con-« templent le beau et le bon, premièrement dans « les arts, secondement dans la nature, et enfin « dans leur source et dans leur principe, qui est « Dieu; qui voit Aristote louer ces heureux moments « où l'âme n'est possédée que de l'intelligence de la

« vérité, et juger une telle vie seule digne d'être « éternelle et d'être la vie de Dieu; mais qui voit les « saints tellement ravis de ce divin exercice de con- « naître, de louer et d'aimer Dieu, qu'ils ne le « quittent jamais et qu'ils éteignent, pour le conti- « nuer durant tout le cours de leur vie, tous les « désirs sensuels ; qui voit toutes ces choses, recon- « naît dans les opérations intellectuelles un principe « et un exercice de vie éternellement heureuse. »

On peut juger par ces belles paroles si Bossuet partageait le mépris des grands esprits de nos jours pour la philosophie et pour les idées abstraites. Hélas! il comprenait trop bien que le ver qui pique au cœur les religions comme les sociétés et qui les fait périr, c'est l'égoïsme et l'avide recherche des jouissances positives, trop souvent cachés sous le masque d'un faux bon sens. Craignons que ce ne soit de nous qu'il ait prophétisé quand il a dit qu'un temps pourrait venir *où l'on tiendrait tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires* ; et puisque nous avons perdu la liberté par notre faute, remplissons le vide par de hautes et fortes études ; remontons aux sources du vrai et du beau; réfugions-nous dans le seul monde qui ne passe pas, celui des lettres et de la philosophie.

15 juin 1852.

III

RÉFLEXIONS,

SENTENCES ET MAXIMES MORALES

DE LA ROCHEFOUCAULD.

Voici un très-joli petit volume, imprimé en beaux caractères, sur de bon et solide papier. C'est une édition nouvelle des œuvres morales de La Rochefoucauld; elle avait été préparée par M. G. Duplessis, un excellent homme, savant et modeste, pratiquant dans toute son étendue le précepte des anciens de cacher sa vie, et n'ayant qu'un goût, celui des livres. Je crois le voir encore examinant d'un œil d'amateur les beaux volumes qu'il se permettait rarement d'acheter. L'édition n'a paru qu'après la mort de l'éditeur. M. Sainte-Beuve l'a enrichie d'une préface sur La Rochefoucauld et d'une Notice sur M. G. Duplessis lui-même. Cette Notice, dans sa concise simplicité, me paraît un des meilleurs morceaux de ce genre qui soient sortis de la plume de M. Sainte-Beuve. M. Duplessis y est peint au naturel, sans

apprêt, sans recherche d'esprit, avec un sentiment vrai de regret et d'amitié, et une mesure dans l'éloge qui est un témoignage de sincérité. Voilà comment je voudrais que l'on fît un jour mon article nécrologique, si je vaux la peine qu'on en fasse un pour moi.

Quant à l'édition en elle-même, le nom de M. G. Duplessis garantit assez qu'elle est bonne. C'est, je le pense, la plus complète qui ait jamais été publiée. On y trouve d'abord le texte même des fameuses *Maximes ou sentences et réflexions morales*, d'après l'édition de 1678, la dernière qu'ait donnée La Rochefoucauld. A ce texte est joint un commentaire, ou plutôt une suite de remarques critiques récemment retrouvée, et que dans la première ferveur de la découverte on avait attribuée à la célèbre amie du duc de La Rochefoucauld, madame de La Fayette. Ce commentaire est contemporain des *Maximes;* c'est la seule chose certaine. Du reste, je le trouve assez pauvre, pour parler franchement, écrit d'un style dégagé qui ne sent pas toujours la bonne compagnie, très-peu digne par conséquent de l'esprit fin et du bon goût de l'auteur de *la Princesse de Clèves*, et je m'étonne qu'on ait pu le mettre sur le compte de madame de La Fayette. C'est égal; l'habitude en est prise; je suis sûr qu'on ne réimprimera plus les *Maximes* sans y ajouter ces remarques critiques; l'anonyme partagera l'immortalité de La Rochefoucauld. Il y a des gens qui ont du bonheur!

J'estime beaucoup plus les notes et les variantes de l'éditeur, M. G. Duplessis, travail curieux et consciencieux. M. Duplessis a relevé avec un soin

extrême les changements successifs que La Rochefoucauld a faits à ses *Maximes* dans les différentes éditions qu'il en a données, soit pour adoucir un peu la rigueur impitoyable du fond, soit pour arriver à ce point de précision merveilleuse dans le style, de délicatesse et de bon goût, qui fait aujourd'hui notre admiration. Ces changements, c'est peu de chose mon Dieu, presque rien en apparence. C'est un mot mis à la place d'un autre. C'est une tournure qui abrége ou qui donne un peu plus de relief à la pensée. C'est un membre de phrase retouché, un vrai travail de points et de virgules, pures minuties! Oui, et La Rochefoucauld, un grand seigneur de la cour de Louis XIV, a donné quinze années de son temps à ces minuties-là. Quinze années, je ne dis pas trop. Car la première édition des *Maximes* est de 1665, et la dernière de 1678; voilà déjà treize ans. On peut bien croire qu'avant de publier son livre, La Rochefoucauld l'avait manié et remanié plus d'une fois, lu et relu devant ses amis. Oh! le bon temps que celui où un La Rochefoucauld passait quinze années de sa vie à enfanter un petit volume de deux cents pages, où un La Bruyère occupait toute la sienne à composer ce modeste ouvrage des *Caractères,* qu'il n'osait publier encore qu'en le mettant sous le patronage d'une traduction des *Caractères* de Théophraste! Qu'on est heureux de pouvoir peser ses mots tout à loisir, d'avoir deux ans devant soi, s'il le faut, pour trouver la bonne expression, celle qui sera toujours vraie, toujours juste, toujours piquante! C'est avec ces minuties-là qu'on passe à la postérité.

Je reviens à ma jolie petite édition des *Maximes*

de La Rochefoucauld. Outre ces changements de style dans les pensées qu'il conservait, La Rochefoucauld retranchait aussi quelquefois des pensées tout entières, et ces pensées de rebut pour l'auteur sont encore très-bonnes pour nous. On a donc eu grande raison de les reproduire dans la nouvelle édition, comme on l'avait déjà fait, au surplus, si je ne me trompe, dans quelques éditions précédentes, non en les replaçant dans le texte même des *Maximes*, puisque La Rochefoucauld les en avait exclues, mais en leur ouvrant un asile dans un supplément. Est-ce défaut de goût de ma part? J'avoue que quelques-unes de ces pensées, condamnées par La Rochefoucauld, me paraissent au moins égales à celles qu'il a conservées, la première surtout de l'édition de 1665, cet admirable morceau sur l'*amour-propre*, dont le seul tort peut-être est d'exprimer en une seule fois avec une amertume, une énergie, une éloquence sans pareille, ce que La Rochefoucauld coupe ensuite et dissèque en cent autres pensées. Peut-être aussi La Rochefoucauld s'est-il épouvanté lui-même de la crudité avec laquelle son système y est résumé. Il n'a pas voulu, du premier mot, donner la clef de son effrayante morale. En 1665, les libres penseurs de la Fronde dominaient encore; on se scandalisait moins aisément; plus tard on aura sans doute fait remarquer à La Rochefoucauld qu'attribuer à l'amour-propre tout ce que saint Paul attribue à la charité, la patience, l'humilité, et jusqu'au renoncement à soi-même, c'était friser le libertinage et l'impiété. De fait, il est difficile de croire que La Rochefoucauld n'ait pas eu présent à l'esprit le fameux passage de

saint Paul sur la charité en écrivant ce morceau sur l'amour-propre. C'est le même mouvement de style, la même tournure entraînante et rapide. La Rochefoucauld n'a rien écrit, à mon sens, de plus parfait. Là il ne resserre pas sa pensée dans une espèce d'épigramme qui frappe l'esprit comme un trait et tombe aussitôt. Il se donne de l'espace, il se laisse aller, il enfonce, il retourne le poignard ; on a tout le temps de souffrir et de jouir; car je confesse qu'à force d'être concis La Rochefoucauld me semble quelquefois effleurer au lieu de frapper. A peine a-t-on lu une de ces courtes maximes, que celle qui suit vous fait oublier la précédente. Il faudrait presque n'en lire qu'une par jour. Aussi les plus longues sont-elles, à mon avis, les meilleures, et si j'osais exprimer mon goût, je donnerais la première place à ce morceau retranché sur l'*amour-propre*. On a d'ailleurs le plaisir, quand on n'aime pas le système de La Rochefoucauld, de l'avoir là dans toute sa nudité, de le tenir en quelque sorte s'avouant lui-même, sans faux-fuyant, sans réticence. Ce ne sont que deux pages, mais deux pages nerveuses et concises de la concision que j'aime, celle qui abrége et ne supprime pas.

La nouvelle édition reproduit encore deux morceaux très-curieux de l'édition de 1665, supprimés par La Rochefoucauld dans les éditions postérieures. L'un est un *Avis au lecteur*, trop fin, trop spirituel pour n'être pas de la même main que les *Maximes*, courte et maligne apologie du système de La Rochefoucauld, dans laquelle l'auteur essaie d'abriter sa propre morale sous l'autorité des Pères de l'Église.

n'oubliant qu'une chose : c'est qu'il n'a pris de la morale de l'Évangile et des Pères de l'Église que ce qui jette un jour funeste sur le cœur de l'homme. La Rochefoucauld parle comme un Père de l'Église des vertus païennes, je veux dire des vertus purement humaines dont la source la plus noble est peut-être, en effet, l'amour-propre déguisé sous ce sentiment qu'on appelle l'honneur. Les Pères de l'Église n'ont jamais parlé comme La Rochefoucauld des vertus chrétiennes. Cet avis au lecteur sent son Voltaire d'une manière remarquable, plus d'un demi-siècle avant Voltaire, si ce n'est que Voltaire lui-même n'a jamais égalé peut-être ce ton de persiflage élégant, de raillerie exquise et délicate. Il faut voir de quel air de grand seigneur La Rochefoucauld invite ceux qui liront son livre à se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui les regardent personnellement, bien sûr que, cette exception faite, ils n'hésiteront pas à en reconnaître la vérité et à croire qu'*elles font encore grâce au cœur humain*. Tout cela est dit d'une manière charmante. On ne se moque pas des gens avec plus de grâce et d'aisance. L'autre morceau est un discours de Segrais qui a aussi sa valeur, quoique Segrais ne fasse guère qu'y développer le système d'apologie de l'*Avis au lecteur*. Seulement Segrais a le tort de prendre au sérieux ce qui n'est sous la plume de La Rochefoucauld qu'une ironie, j'allais presque dire une impertinence de plus.

Je n'en finirai pas si je veux examiner tout ce que contient la nouvelle édition. Je ne dis donc plus qu'un mot des *Réflexions diverses*, ouvrage de La

Rochefoucauld publié pour la première fois en 1731, et qu'il est d'usage maintenant de joindre aux *Maximes*. Pour celui-là, il est irréprochable; les *Maximes* mêmes ne sont pas plus finement pensées et plus délicatement écrites; c'est un code parfait du savoir-vivre. Il y a deux chapitres sur la conversation et sur la société qui sont de véritables chefs-d'œuvre, et qu'on devrait, en vérité, faire apprendre par cœur aux jeunes gens. Faut-il dire toute ma pensée? Je préfère ces *Réflexions diverses* aux *Maximes*, ou plutôt, car il faut bien qu'on me permette d'exprimer à la fin mon opinion sans réserve, j'aime les *Réflexions diverses*, je les lirais volontiers tous les jours; je hais les fameuses *Maximes*, je les hais du fond de mon âme! A cet égard je n'ai jamais varié. Ce que je sentais il y a trente ans peut-être en les lisant pour la première fois, je le sens encore aujourd'hui. Peu s'en faut qu'elles ne me fassent prendre en aversion leur auteur. J'ai beau me dire à moi-même : Mais c'était l'ami de madame de Sévigné et de madame de La Fayette, un galant homme, un homme charmant, le modèle du bon goût et de la politesse, un homme d'honneur et de probité parfaite, d'une bravoure héroïque, non-seulement sur le champ de bataille, tout le monde est brave sur le champ de bataille, et comment un ami du prince de Condé ne l'aurait-il pas été? mais brave dans les douleurs de la goutte, en face de la mort lente et cruelle qu'on attend sur son lit; brave plus qu'un autre, puisqu'il croyait moins qu'un autre, et ne s'était pas laissé une consolation, une illusion, une espérance! Ma répugnance est invincible. Je tiens

les *Maximes* pour un mauvais livre. J'éprouve en les lisant un malaise, une souffrance indéfinissable. Je sens qu'elles me flétrissent l'âme et me rabaissent le cœur. Si jamais les hommes se laissaient prendre à cette morale, s'ils pouvaient se désenchanter à ce point de tout ce qui soutient leur faiblesse dans cette triste vie, de la gloire, de la vertu, de l'honneur, qu'auraient-ils de mieux à faire que d'en finir une bonne fois par un suicide universel? Sans contester ce que chacune des observations de La Rochefoucauld peut avoir de juste et de vrai, le livre dans son ensemble me révolte; quelque chose me dit qu'il est faux. Est-ce mon amour-propre qui souffre? J'ai beau m'examiner, je ne le crois pas. Non, ce n'est pas ma vanité qui se soulève; bien loin de réclamer pour moi-même, je me mettrai encore plus bas si l'on veut. Je réclame pour l'homme, ou plutôt, si j'ose le dire, je réclame pour Dieu, qui a fait l'homme, et qui n'a pas voulu sans doute être déshonoré par son ouvrage.

Ce sentiment de répugnance confus que j'ai toujours éprouvé en lisant les *Maximes* de La Rochefoucauld, malgré la perfection infinie du style, malgré la finesse, la profondeur, je dirai même malgré la justesse des pensées, cette espèce d'instinct plus fort que moi qui fait que ne je ne prends ce livre qu'à contre-cœur, je voudrais bien pourtant me l'expliquer et m'en rendre compte à moi-même. Je lis les moralistes anciens, Sénèque, Cicéron, Épictète, Marc-Aurèle, ils m'enchantent; les plus sévères me plaisent le mieux; la rigidité de leurs principes m'élève et me fortifie l'âme. Que de fois, par un

beau jour de printemps ou d'automne, lorsque tout me souriait, la jeunesse, la santé, le présent et l'avenir, ai-je relu dans mes promenades ce *Traité des Devoirs* de Cicéron, le code le plus parfait de l'honnêteté, écrit dans un style aussi clair et aussi brillant que le ciel le plus pur ! Que de douces matinées m'ont fait passer les *Lettres de Sénèque à Lucilius,* si spirituelles, si fortes, malgré l'exagération de quelques passages, et beaucoup moins entachées qu'on ne le dit de faux brillant et de sophismes ! J'étais stoïcien avec Sénèque ; j'aurais voulu être le parfait citoyen avec Cicéron, l'homme juste, généreux, aimable, n'usant de son éloquence que pour défendre les faibles ou pour soutenir l'État contre les factieux ; une douce chaleur se répandait dans mon âme et me rendait meilleur en me faisant croire à la vertu, au désintéressement, à l'héroïsme. Ces grands hommes ne dissèquent pas le cœur pour aller y chercher dans quelque coin obscur un motif honteux à une noble action. Ils ne chicanent pas le courage, le dévouement, le mépris de la mort, le sacrifice de soi-même ; ils prennent l'homme tel qu'il est, et ne lui demandent pas de se dépouiller de ce *moi* qui est le fond de son être. Ce sont des moralistes païens, il est vrai. L'orgueil, mais un noble orgueil, les anime. Ils croient plus à l'homme qu'à Dieu ; ils s'occupent plus de cette vie présente que d'une vie future. L'immortalité de l'âme n'est pour eux qu'une espérance un peu vague. La gloire, l'estime publique, leur propre estime, voilà la récompense qu'ils ambitionnent avant tout. Illusions, si l'on veut ! Leurs illusions du moins n'ont rien que de noble et de généreux. Lisez

quelques passages de Platon, de *la République* ou des *Lois*, des *Lois* surtout, ce délicieux ouvrage de sa vieillesse, tranquille et doux comme une belle soirée. Lisez ensuite les *Maximes* de La Rochefoucauld; et comparez le sentiment amer que vous laisseront celles-ci à la fraîcheur, au contentement qui pénètre l'âme à la lecture des divines pages de Platon. Les *Lois* de Platon! je les ai relues dans de bien mauvaises heures, en 1848, à la veille et au lendemain de ces émotions populaires qui menaçaient notre société d'un affreux cataclysme! Quelle résignation, quel calme elles m'inspiraient! Vient-il à l'esprit de personne de relire La Rochefoucauld dans ces moments-là? Prend-on son livre pour devenir plus fort, plus courageux, plus homme de bien?

J'ai lu aussi bien des fois les moralistes chrétiens. J'ai lu les plus sévères, Bourdaloue, Massillon, Nicole, Pascal; je les ai lus en baissant la tête quelquefois, mais en souscrivant à tout. Jamais, dans leurs plus grandes rigueurs, ils ne m'ont rebuté ou abattu. Qu'ils écrasent l'orgueil humain sous la peinture de ce fonds inépuisable de corruption que nous portons tous en nous-mêmes, qu'ils fassent ressortir la fausseté de nos vertus et la réalité de nos vices, je le leur permets. Je leur abandonne la gloire pour en démontrer le vide, et tous ces fragiles appuis sur lesquels se soutenait la sagesse antique. Ce n'est pas contre eux que je prendrai la défense d'un Socrate, d'un Aristide, d'un Caton, d'un Brutus. Ils ont mieux, je l'avoue, et il faudrait être aveugle, aujourd'hui que le christianisme a fait briller sur nous sa lumière, pour ne pas reconnaître le faible de ces

héros et de ces sages du monde. Les moralistes chrétiens ont le droit de ne pas croire à l'homme ; ils croient à Dieu ! Ce qu'ils abattent d'un côté, ils le relèvent de l'autre. Ce qu'ils ôtent à nos propres forces, ils le rendent à la grâce divine. Ils ne détruisent pas une illusion sans la remplacer pas une espérance. Au lieu d'une gloire passagère et trompeuse, ils m'offrent une gloire vraiment immortelle ; au lieu d'une sagesse chancelante et sujette à s'égarer dans ses meilleurs moments, la sagesse même de Dieu. Ils me rendent humble, ils ne me désespèrent pas. Mon attrait, je le confesse, me porte vers les moralistes païens; ma raison me force à reconnaître la supériorité des moralistes chrétiens. Quoi qu'il en soit, jamais il ne m'est resté un sentiment amer de la lecture de Bossuet, de Massillon ou de Pascal. Au contraire, plus je vieillis, plus j'y trouve de plaisir.

Je ne parle pas de nos autres moralistes, de Montaigne et de La Bruyère, le premier tout païen par son imagination et par le tour de son esprit, le second chrétien par la foi, mais ancien aussi par le goût. L'un et l'autre ils sont au nombre de ces écrivains rares auxquels on pardonne jusqu'à leurs défauts. Pourquoi La Rochefoucauld seul m'inspire-t-il une répugnance invincible? Pourquoi cette souffrance en le lisant? Ah! le voici, je crois. La morale de La Rochefoucauld, c'est la morale chrétienne, moins, si je puis m'exprimer ainsi, le christianisme lui-même ; c'est tout ce qui peut humilier et abattre le cœur dans la sévère doctrine de l'Évangile, moins ce qui le relève ; ce sont toutes les illusions détruites

sans les espérances qui remplacent les illusions. En un mot, dans le christianisme La Rochefoucauld n'a pris que le dogme de la chute; il a laissé le dogme de la rédemption. En faisant briller un côté du flambeau, celui qui désenchante l'homme de lui-même, il éclipse l'autre, celui qui montre à l'homme dans le ciel sa force, son appui et l'espoir d'une régénération. La Rochefoucauld ne croit pas plus à la sainteté qu'à la sagesse, pas plus à Dieu qu'à l'homme. Le pénitent n'est pas moins vain à ses yeux que le philosophe. Partout l'orgueil, partout le *moi,* sous la haire du trappiste comme sous le manteau du cynique. La Rochefoucauld n'est chrétien que pour poursuivre notre pauvre cœur jusque dans ses derniers retranchements; il n'est chrétien que pour verser son poison sur nos joies et sur nos rêves les plus chers. Vous croyez être bon? vous n'êtes qu'un égoïste raffiné. Vous croyez aimer votre maîtresse? vous n'aimez que vous-même. Vous sacrifiez vos intérêts? Oui, mais à un intérêt supérieur, celui de votre vanité. Vous méprisez la mort? c'est-à-dire que vous vous dérobez la vue de la mort sous l'éclat d'une fausse bravoure. Allez dans les cloîtres les plus sombres, fuyez au fond des déserts pour y combattre vos goûts et vos penchants! Vous croyez avoir arraché jusqu'à la dernière racine de l'amour-propre? c'est encore l'amour-propre qui se combat lui-même et qui goûte une cruelle volupté à se détruire! Que reste-t-il donc à l'homme? Pour les âmes fortes, il ne reste rien qu'un froid et intrépide mépris de toutes choses, un sec et stoïque contentement à envisager le néant absolu; pour les autres, le désespoir

ou les jouissances brutales du plaisir comme dernière fin de la vie!

Et voilà ce que je déteste dans La Rochefoucauld! Cet idéal dont j'ai soif, il le détruit partout. Ce bien, ce beau, dont les faibles images me ravissent encore sous la forme imparfaite de nos vertus, de notre science, de notre sagesse humaine, il le réduit à un sec intérêt. A quelle source puiserai-je la force de sacrifier ma fortune et ma vie à mon honneur, quand vous m'aurez appris que ce besoin même de l'honneur n'est qu'une faiblesse de la vanité, qu'une recherche de l'amour-propre? Ah! le christianisme aurait rendu un bien triste service au monde en le désabusant de tout ce qu'il aimait, s'il ne lui avait pas proposé quelque chose de plus grand et de plus solide à aimer! Rendez-moi le soleil de la Grèce, les jeux, les combats des héros, ces temples où l'homme rendait un culte à son image divinisée par le ciseau d'un Phidias; rendez-moi les sages se complaisant dans leur sagesse et s'étudiant à se mettre par la force de leur âme au-dessus des accidents de la fortune et de la colère du ciel; un Platon pénétrant jusque dans le sanctuaire des idées éternelles; un Aristote embrassant dans sa vaste science la morale, la politique, tous les secrets de l'art et de la nature; un Caton disposant de sa vie pour échapper à l'oppression; un Socrate buvant la ciguë d'une âme calme et sereine, bien sûr que s'il y a des dieux ce sont des dieux bons; rendez-moi toutes les illusions, toutes les chimères du monde antique, si vous n'avez rien à mettre à la place qu'une sèche et désespérante anatomie des petitesses du cœur! Encore cette ana-

tomie est-elle exacte? Ce moi, cet amour-propre, si ce n'est qu'un grossier égoïsme, pourquoi donc a-t-il besoin d'honneur, de gloire, d'estime? d'où lui vient cet instinct qui le porte à se sacrifier? Pourquoi appelons-nous nos goûts et nos penchants les plus naturels des faiblesses? Pourquoi sommes-nous honteux de notre propre nature? A vrai dire, La Rochefoucauld ne laisse subsister que les vertus du dehors, que des apparences. Ces apparences, pourquoi les recherchons-nous? pourquoi avons-nous besoin de nous croire et d'être crus bons, généreux, braves, dévoués, désintéressés, chastes, si nous ne cachons que l'intérêt personnel et l'égoïsme sous le masque du désintéressement, de la chasteté, de la libéralité, de la bravoure?

Le christianisme en a fini pour toujours, je le crois, avec les illusions antiques. Après la lumière que la morale chrétienne a répandue sur les plaies de notre cœur et sur les misères de ce monde, il n'est plus possible à l'homme de s'adorer lui-même. La gloire ne sera jamais à l'avenir ce qu'elle était du temps d'Alexandre et de César : nous en connaissons trop la vanité; le christianisme a trop fait planer l'idée de la mort sur nos courtes et terrestres immortalités. Nous aurons beau essayer d'admirer notre propre sagesse et de nous contenter de nos vertus naturelles, de nos talents, de notre science, un sourire de scepticisme et de dédain nous échappera toujours malgré nous. Notre enthousiasme factice aura des retours d'ironie cruelle. Je ne sais quoi de triste et d'amer se répandra sur nos gaietés mêmes. En cessant d'être chrétiens, nous ne deviendrons pas

païens. Il n'y a pas de milieu pourtant : il faut croire à Dieu avec le christianisme, ou croire à l'homme avec le paganisme. Entre ces deux croyances, je ne vois que quelque chose d'aride et de sec, un rire froid et moqueur, une gloire sans brillant, une sagesse sans élévation, un fond de bassesse que le talent même ne parvient pas à déguiser. Et c'est une remarque que je n'applique pas seulement à La Rochefoucauld; je l'ai souvent faite en lisant les modernes. Il y a de l'élévation jusque dans Aristophane au milieu de ses grossièretés et de ses bouffonneries; Molière m'attriste, malgré le bon sens et le bon goût de son comique. Lucrèce, matérialiste et athée, est un poëte sublime quand il crée le monde avec ses atomes; on dirait que la nature sort du chaos à sa voix; avec un système si fait pour rabaisser l'âme, il l'élève par la grandeur de ses images et par l'enthousiasme que lui inspire ce qu'il croit être la sagesse et la vérité. Voltaire me fait mal. Apôtre de l'humanité, au fond, ce qu'il méprise le plus, c'est l'homme, et c'est du fond de ce mépris que sort un torrent inépuisable de moquerie sanglante. Tout écrivain, parmi les modernes, que n'anime pas à un degré quelconque le sentiment chrétien pourra être un déclamateur; élevé, il ne le sera jamais!

C'est peut-être prendre les choses bien au tragique, je l'avoue, à propos des élégantes et fines observations d'un homme du monde et d'un homme de cour. L'ouvrage de La Rochefoucauld a fait les délices de gens qui valaient mieux que moi. Dans ce siècle de Louis XIV où brillait tant de vertu et de science chrétienne à côté de tous les prodiges de l'esprit et

du bon goût, une maxime de La Rochefoucauld défrayait souvent les conversations de tout ce que la cour avait de plus poli. Des femmes, des prélats, des solitaires, des généraux et des poëtes approfondissaient à plaisir ces courtes et vives sentences, et y trouvaient la matière de dissertations ingénieuses. La Fontaine a célébré La Rochefoucauld dans ses fables, madame de Sévigné dans ses lettres; Bossuet a reçu ses derniers soupirs. L'ouvrage de La Rochefoucauld restera toujours comme un modèle accompli de style, comme le chef-d'œuvre d'un esprit fin et poli. La science qu'il faut y chercher, c'est la science du monde proprement dite, l'art des apparences et des formes, le talent d'être un galant homme et un honnête homme sans croire à rien. Il n'est pas permis de condamner un ouvrage entouré depuis deux siècles de tant d'approbation et d'estime. Il est permis de dire qu'on ne l'aime pas et de chercher pourquoi.

Que ceux-là se plaisent avec les La Rochefoucauld, les Molière et les Voltaire, qui sont jeunes et qui n'ont pas le cœur blessé! Pour moi, c'est fini. Les moqueurs me rebutent. Le talent sans âme m'irrite ou m'afflige; je veux être touché, consolé, fortifié. Combien ne donnerais-je pas de *Maximes* de La Rochefoucauld pour un chapitre des *Élévations à Dieu* de Bossuet ou pour une page de Pascal!

28 janvier 1854.

IV

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE,

Édition de M. WALCKENAER.

Le titre dit vrai : cette édition est bien réellement la première qui mérite le nom d'édition complète. Toutes les autres sont incomplètes, sans en excepter celles qui ont été données par l'auteur de son vivant. Ceci peut sembler extraordinaire, et n'est pourtant que l'exacte vérité. On sait que le fameux livre des *Caractères* parut pour la première fois en 1688. La Bruyère mourut huit ans après, en 1696. Dans ce court espace de huit ans, neuf éditions parurent et suffirent à peine à l'empressement du public. La Bruyère n'existait plus, à la vérité, lorsque la neuvième édition fut mise en vente, mais il avait eu le temps d'y faire encore quelques corrections. Cette neuvième édition lui appartient, par conséquent, et nous offre sa dernière pensée et son dernier mot. Il semble donc qu'il aurait dû suffire de

la copier fidèlement, et c'est bien aussi ce qu'il fallait faire ; mais il y avait encore autre chose à faire pour avoir La Bruyère tout entier. Il est arrivé, en effet, qu'en ajoutant un grand nombre de Caractères dans les diverses éditions qui parurent sous ses yeux, La Bruyère, par des raisons dont il a emporté avec lui le secret, en retrancha aussi quelques-uns. Ces Caractères étaient perdus. M. Walckenaër les a retrouvés par une patiente collation des neuf éditions originales. J'avoue qu'ils ne sont pas nombreux ni d'une bien grande importance. A la rigueur, la postérité aurait pu s'en passer. La plupart des gens les liront sans s'apercevoir qu'ils ne les ont pas encore lus. Aussi n'est-ce qu'aux amateurs que j'annonce cette bonne nouvelle. Les amateurs ne veulent rien perdre. « J'ai tout *Callot*, dit l'amateur d'estampes, « hormis une seule, qui n'est pas, à la vérité, de ses « bons ouvrages ; au contraire, c'est un des moin- « dres, mais qui m'achèverait Callot. » La Bruyère a eu tort de se moquer des amateurs ; c'est à eux qu'il devra d'être *achevé*. Sans les amateurs, il y a longtemps que le mauvais goût et la négligence des éditeurs auraient entièrement défiguré nos meilleurs écrivains. Oui, il faut avoir tout *Callot*, même ses moindres ouvrages, parce qu'ils portent encore l'empreinte de son génie ; et quiconque est capable de sentir le prix du style de La Bruyère saura gré à M. Walckenaër d'avoir retrouvé quelques lignes d'un grand écrivain qui a si peu écrit.

Mais ce n'est pas là le seul avantage de la nouvelle édition ; elle en a d'autres qui la mettent hors de ligne. Le principal mérite d'un éditeur, c'est la

fidélité, la fidélité poussée jusqu'à la superstition pour son texte. Maudits soient les éditeurs qui se croient le droit de changer et de corriger; ils sont la peste de la littérature! On ne leur demande pas de l'esprit; s'ils en ont, tant mieux pour eux; qu'ils le gardent. Pourquoi, par exemple, presque tous les précédents éditeurs s'étaient-ils permis de changer le titre adopté par La Bruyère, ce titre modeste, ce titre qui peint l'homme et le temps? La Bruyère a toujours cédé respectueusement le pas à Théophraste. Voyez les vieilles éditions : elles portent toutes le seul nom de Théophraste. La Bruyère était du parti des anciens, de l'école de Boileau et de Racine. C'était bien assez pour lui de venir après l'auteur grec. La postérité a changé les places, direz-vous. C'est vrai, je l'accorde; raison de plus pour ne pas ôter à La Bruyère le mérite de sa modestie! Était-ce d'ailleurs seulement modestie de sa part? Je ne le crois pas. Sachant bien le bruit que ferait son livre et les ennemis qu'il allait se mettre sur les bras, La Bruyère n'était pas fâché, j'imagine, de faire passer le traducteur de Théophraste avant l'auteur des *Caractères*, et d'abriter sous l'autorité inviolable d'un ancien les libertés téméraires du satirique moderne. Avec l'exemple d'un ancien, tout était permis au XVIIe siècle. Les plus graves docteurs de Port-Royal, Horace sous les yeux, absolvaient Boileau de ses médisances. En littérature, en un mot, les anciens jouissaient de la même autorité que les Pères de l'Église en théologie. Peut-être La Bruyère n'aurait-il jamais osé faire paraître ses *Caractères*, s'il n'avait pas eu à mettre en tête le peu de chapitres

des *Caractères* de Théophraste, échappés au temps et aux vers ! Voyez que de conséquences dans le seul changement d'un titre, si ce changement prouve que vous ne comprenez rien à l'esprit du temps dans lequel La Bruyère a écrit ! M. Walckenaër a donc eu mille fois raison de rétablir le véritable titre.

Il a eu encore d'autres restaurations plus importantes à faire. C'est une chose admirable, en vérité, que la manière leste dont en use la race des libraires et des éditeurs avec les plus grands écrivains ! La Bruyère avait cru convenable de séparer chacun de ses Caractères par une marque qu'on appelle en terme d'imprimerie *astérisque*. La raison de La Bruyère est palpable. Otez ces marques, l'esprit du lecteur cherche une suite et une liaison entre le Caractère qui précède et le Caractère qui suit ; il se fatigue à imaginer une transition qui n'a jamais été dans l'esprit de La Bruyère, ou bien il est exposé à confondre le trait qui termine une pensée avec celui qui en commence une autre. Boileau reprochait, dit-on, à La Bruyère de s'être épargné la difficulté des transitions. Je n'examine pas si un ouvrage suivi et dont toutes les parties s'enchaînent facilement vaut mieux qu'une série de pensées, de maximes ou de tableaux détachés. A tort ou à raison, ce sont des tableaux détachés que La Bruyère a voulu faire. Si vous les ôtez du cadre qui les distingue et qui les sépare, si vous les rapprochez, si vous les mêlez malgré l'auteur, le défaut de transition et d'ensemble devient très-sensible ; ce sont des traits qui se heurtent et dont la confusion éblouit l'œil, des épigrammes qu'une main maladroite essaierait de recoudre et de

fondre dans le tissu d'un même poëme; mais cette confusion pénible n'est pas la faute de La Bruyère, c'est la vôtre. Ce qu'il avait nettement séparé, vous le brouillez. Qui dit tableaux détachés, ne dit pas sans doute des pièces sans rapport l'une avec l'autre. La Bruyère a indiqué lui-même la suite comme insensible de ses pensées qui viennent aboutir au chapitre sur *les esprits forts*. Il ne confond pas les ridicules de la ville avec ceux de la cour. Il place généralement ses Caractères dans l'ordre qui les fait le mieux ressortir, tantôt par le contraste, tantôt par la ressemblance. Les *Maximes* de La Rochefoucauld ont aussi un but et un ensemble, et cependant on n'a jamais eu l'idée de les publier sans marques distinctives. Pourquoi donc avoir supprimé les astérisques de La Bruyère? Qui sait? peut-être n'en faut-il pas chercher d'autre motif que le caprice d'un éditeur ou l'économie d'un libraire! M. Walckenaër a rétabli les astérisques ou leur a substitué des chiffres, ce qui revient au même.

La Bruyère avait été plus loin dans ses premières éditions. Non-seulement il séparait ses Caractères les uns des autres, mais il indiquait par une marque spéciale les Caractères nouveaux qui, d'édition en édition, venaient grossir son ouvrage. Ces augmentations étaient considérables. Qui n'a pas voulu voir, qui n'a pas voulu tenir dans ses mains la première édition de ce livre fameux, ce tout petit volume que la faveur du public devait bientôt encourager l'auteur à doubler et à tripler! Dans son premier essai, La Bruyère est fort réservé, il procède par des maximes générales plutôt que par des portraits. Il évite les res-

semblances trop frappantes ; on voit qu'il ne sait pas encore jusqu'où la patience de ses victimes et la malignité de ses lecteurs lui permettent d'aller. Le coup réussit, et l'éclat du premier scandale était seul à craindre. Une fois sûr de l'appui général, La Bruyère ne se gêne plus. Grands seigneurs, magistrats, gros bourgeois, tous lui passent sous la main. L'auteur en est quitte pour compenser chaque trait nouveau de satire par un trait de plus ajouté à l'éloge du roi. Les événements et les scandales de l'année viennent se ranger, pour ainsi dire, à leur date dans cette gazette immortelle, et fournir la matière de l'édition que le public attend, et qui sera bientôt épuisée pour donner lieu à une édition nouvelle. La Bruyère ne nomme pas ; mais plus véritablement satirique que Boileau, ce n'est pas à quelques mauvais vers qu'il s'attaque et à quelques pauvres auteurs décriés ; c'est aux mœurs, à la société. Il ne nomme pas, non ; mais il donne au public le plaisir de reconnaître, et à ses victimes la douleur et la honte d'être reconnues. Qui sait si plus d'un de ceux qui avaient applaudi d'abord n'ont pas fini par pleurer ? On se plaint de la licence de notre presse. J'aimerais mieux, pour mon compte, avoir affaire à tous les journalistes du monde qu'à ces discrets pamphlétaires qui ne nomment pas, surtout quand ces pamphlétaires sont des Pascal et des La Bruyère. Les diverses éditions données par La Bruyère forment donc pour ainsi dire autant d'ouvrages à part. Ce sont à la fois des tableaux d'une éternelle vérité et des satires qui ont leur date, qui s'expliquent par le ridicule du jour, par l'événement qui faisait du bruit

lorsque La Bruyère écrivait. Il faudrait réunir les neuf éditions pour avoir la suite, le progrès, le sens de l'œuvre entière. Mais le moyen de les réunir en une seule? Ce moyen, M. Walckenaër l'a trouvé. Il paraîtra fort simple, et pourtant aucun éditeur ne s'en était avisé. La Bruyère, avons-nous dit, désignait par une marque spéciale les Caractères nouveaux dont il enrichissait ses éditions successives. A vrai dire, il ne le faisait pas entièrement de son plein gré; la censure l'y forçait. Qu'a imaginé M. Walckenaër? A la fin de chaque Caractère, il a indiqué par un simple numéro l'édition dans laquelle ce Caractère a paru pour la première fois. Ainsi s'est trouvé parfaitement résolu le problème, en apparence difficile, d'avoir les neuf éditions en une seule. Chacun peut voir de ses propres yeux combien l'audace du satirique allait croissant par le succès.

Passons à une autre bévue des éditeurs, réparée encore très-heureusement par M. Walckenaër. N'avait-on pas eu, dans quelques éditions modernes, l'idée déplorable de supprimer les clefs, et cela sous quel prétexte? Ces clefs, disait-on, ne sont pas fort sûres, La Bruyère lui-même a protesté contre elles. La Bruyère! je le crois bien. En habile peintre, il voulait qu'on reconnût ses portraits à leur ressemblance. Il ne nommait pas; à quoi bon? il savait bien que le public nommerait. Son livre lui faisait d'ailleurs assez d'affaires sans ces maudites clefs qui nommaient brutalement les personnages et qui faillirent l'exclure à jamais de l'Académie française. Écoutez comme le malin auteur s'en explique de lui-même quelque part :

« J'avais eu la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations, *que quelque connaissance des hommes m'avait fait prévoir*... Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite ; j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avais voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serais épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, *de trouver enfin mille tours et mille faux-fuyants pour dépayser ceux qui me lisent et les dégoûter des applications*. »

C'est ce qui s'appelle, si je ne me trompe, avouer ce qu'on nie. La Bruyère ajoute, il est vrai, que ces clefs se contredisent entre elles.

« Aurais-je, dit-il, donné celles qui se fabriquent à Romorantin, à Mortagne et à Belesme, dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au président de l'élection, au prévôt de la maréchaussée, et au prévôt de la collégiale ? »

Non, vous n'en avez donné aucune. Mais vos contemporains les ont trouvées tout seuls, et la preuve qu'ils ont deviné juste, c'est que toutes ces clefs écrites à la main, en marge des vieux exemplaires, par des gens qui ne s'étaient pas donné le mot sans doute, se rencontrent parfaitement. Les noms qu'on y lit ne sont pas ceux de la baillive de Romorantin ou du prévôt de la maréchaussée de Mortagne, mais ceux des personnages les plus connus de la ville et de la cour, de la magistrature et de la finance. Voilà les clefs qui méritent confiance, et celles aussi que

M. Walckenaër a reproduites en les éclaircissant par de nombreux passages empruntés aux Mémoires du temps, et surtout aux Mémoires de Saint-Simon, Saint-Simon, plus grand peintre encore peut-être que La Bruyère! En général, l'historien et le moraliste se rencontrent. La Bruyère est plus fin, Saint-Simon plus énergique. Les portraits de Saint-Simon, qui portent le nom du modèle, font assez voir que La Bruyère, malgré ses protestations et ses réticences, peignait aussi sur le vif. Les contemporains, encore une fois, ne s'y sont pas trompés.

On peut dire que cette ressemblance passagère avec des gens qui n'existent plus depuis un siècle nous intéresse peu aujourd'hui. C'est par leur éternelle ressemblance avec les hommes de tous les temps que les portraits de La Bruyère vivent et conservent leur fraîcheur. Comme tout grand écrivain, La Bruyère a peint l'humanité en peignant ses commensaux, ses voisins et ses amis. Il ne les a pas habillés autrement qu'ils ne l'étaient; il les a peints avec leurs grandes perruques et leurs canons; mais sous le costume qui passe, l'homme qui ne passe pas se fait reconnaître. On voit le jeu des muscles; on sent battre le cœur; la vie est là. Il y a longtemps que La Bruyère serait oublié s'il n'avait été que le plus spirituel pamphlétaire de son siècle. Je ne pense donc pas, comme M. Walckenaër, que les clefs soient indispensables pour remettre en quelque sorte dans leur jour les portraits du grand moraliste. La partie la meilleure et la plus durable de l'œuvre de La Bruyère peut, à la rigueur, s'en passer. Si les clefs n'existaient pas, peut-être ne faudrait-il pas les faire;

elles existent, il faut les conserver. Les hommes dont La Bruyère a pris les traits vivaient dans le siècle de Louis XIV, et de ce siècle tout est historique. Nous en voulons tout savoir, et nous avons raison. Ces clefs, d'ailleurs, en satisfaisant une curiosité naturelle, ne nuisent à rien. On ne les insère pas dans le texte de La Bruyère : les consulte qui veut. Je puis rire du portrait de Ménalque le distrait, sans savoir que Ménalque était le duc de Brancas; je ne suis pourtant pas fâché qu'on me le dise. Chemin faisant, j'apprends à connaître cette société, qui était celle de Racine, de La Fontaine, de madame de Sévigné, et dans laquelle il faut vivre et se familiariser pour conserver au moins un souvenir du goût et de l'esprit français.

Je ne veux pas oublier, dans les mérites de la nouvelle édition, le soin qu'a mis M. Walckenaër à recueillir les variantes que présentent les neuf éditions originales. A l'aide de ses variantes, on suit toutes les traces de la composition de La Bruyère; on prend, pour ainsi dire, l'artiste sur le fait; on découvre le secret de ce style si ingénieusement travaillé. La Bruyère corrigeait beaucoup ; il revoyait son œuvre à la loupe; souvent il change un mot trois ou quatre fois de place pour donner à ce mot toute sa valeur; il transpose des phrases; il réunit des traits qu'il avait séparés ou il sépare ceux qu'il avait réunis; des Caractères entiers passent d'un chapitre dans l'autre. M. Walckenaër a rejeté au bas des pages les variantes les moins importantes. Un appendice, placé à la fin du volume, offre le tableau complet des transpositions, des additions et des

changements qui ont amené le livre des *Caractères* à l'état de perfection dans lequel son auteur l'a laissé au public. La Bruyère avait aussi son orthographe; il affectionnait certains tours singuliers, certains mots vieillis; les éditeurs n'avaient pas manqué de changer tout cela. Comme Molière, La Bruyère empruntait aux usages de son temps et à la conversation familière beaucoup de ces expressions naturelles et fortes qui vivifient le style. Souvent les éditeurs n'ont pas compris, et, en gens de goût, qu'ont-ils fait? Ils ont remplacé par une platitude un mot pittoresque : *Il part de la main*, qu'est-ce que cela veut dire? mettons : *Il part de la maison.* Il me serait facile de citer un grand nombre de corrections aussi heureuses et aussi spirituelles qui, insensiblement, auraient détruit pièce à pièce le La Bruyère du XVIIe siècle. Fasse du La Bruyère qui l'osera ou qui le pourra ! mais, pour Dieu ! qu'on nous laisse l'ancien. Il n'a pas besoin d'embellissements. Nous le voulons tel qu'il était. Grâce soit rendue à M. Walckenaër, qui a mis un terme aux ravages des correcteurs. Il était temps !

Enfin le nouvel éditeur, pour compléter son savant travail, a réuni dans une curieuse introduction les détails les plus complets qu'à ma connaissance, au moins, on ait encore donnés sur la personne et sur la vie de La Bruyère. Peu d'hommes ont plus fait parler d'eux que La Bruyère, et peu d'hommes sont restés personnellement plus inconnus. C'est étrange : il fallait donc que cet homme, dont les peintures satiriques avaient blessé tant de gens, offrît bien peu de prise aux récriminations ! La Bruyère a écrit tard;

il est mort jeune. Sa vie, ce sont les huit ans qui se sont écoulés depuis la première publication de son ouvrage jusqu'à sa mort. Jamais auteur n'a été, si je puis ainsi parler, plus renfermé dans son livre. La Bruyère était connu, sans doute, comme un homme de mérite avant même la publication des *Caractères*, puisqu'il avait été placé auprès de M. le Duc, le fils du grand Condé, pour lui enseigner l'histoire; on sait qu'il eut l'amitié de Bossuet, c'est tout dire, et qu'il vécut paisiblement et obscurément dans la petite cour de Chantilly, agitée comme toutes les cours par mille intrigues; son obscurité même est une preuve honorable de la sincérité de ses sentiments philosophiques. Son entrée seule à l'Académie ressemble un peu à une brigue, mais à une brigue permise, après tout, contre une odieuse cabale. Le tort était assurément du côté de ceux qui repoussaient La Bruyère par envie ou par rancune, et l'on peut pardonner à l'homme de lettres méconnu d'avoir employé le crédit de ses princes. La tradition dit encore que La Bruyère était un galant homme, ce que je crois sans peine, et même un bon homme, ce qui est plus difficile à croire; d'excellente société, son livre l'atteste; généreux, désintéressé, un trait charmant que raconte M. Walckenaër en offre la preuve. L'histoire est authentique, la voici :

« M. de La Bruyère venait presque journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletait les nouveautés, et s'amusait avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié. Un jour il tire un manuscrit de sa poche et dit à Michallet : « Voulez-vous imprimer « ceci? (c'était *les Caractères*). Je ne sais si vous y trouverez

« votre compte, mais en cas de succès, le produit sera pour « ma petite amie.» Le libraire, plus incertain de la réussite que l'auteur, entreprit l'édition ; mais à peine l'eût-il exposée en vente, qu'elle fut enlevée, et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs fois ce livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs. Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit dans la suite le mariage le plus avantageux.»

Avis aux libraires qui ont des filles à marier. Voilà un moyen bien simple de les doter. Il n'est question que de trouver un La Bruyère !

J'ai dit qu'il était étrange que les ennemis, au moins, que La Bruyère devait avoir, ne nous l'eussent pas mieux fait connaître. Dans leurs diatribes on retrouverait la vérité. Il y a toujours un fonds de vrai jusque dans la calomnie. Un homme est-il simple, franc, modeste? On tourne en ridicule sa modestie, sa franchise, sa simplicité. La Bruyère passe pour s'être peint lui-même dans le portrait du philosophe, et voilà qu'un littérateur de bas étage, le chartreux Bonaventure d'Argonne, dans les intentions les moins bienveillantes pour l'auteur du portrait, en confirme la parfaite ressemblance ! Je cite encore d'après M. Walckenaër :

« Rien de si beau que ce caractère, dit Bonaventure d'Argonne ; mais il faut avouer que, sans supposer d'antichambre ni de cabinet, on avait une grande commodité pour s'introduire soi-même auprès de M. de La Bruyère. Avant qu'il eût un appartement à l'hôtel de Condé, il n'y avait qu'une porte à ouvrir et une chambre proche du ciel séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courant au-devant de ceux qui arrivaient, levait adroitement la tapisserie, et laissait voir le philosophe le

visage riant, et bien content d'avoir l'occasion de distiller, dans l'esprit et le cœur des survenants, l'élixir de ses méditations.»

Otez quelques sottes expressions qui voudraient être malignes, le meilleur ami de La Bruyère aurait-il pu le représenter plus avantageusement? Je doute néanmoins de la bonhomie *du philosophe;* je me demande si ceux qui le recevaient à leur table ou dans leur salon n'avaient pas quelque crainte d'aller grossir les *Caractères* de la prochaine édition. Le philosophe était sans pitié; il n'ignorait pas la portée de ses coups. La disposition même de son livre lui était commode pour y insérer, dans la foule, un *caractère* de plus, et multiplier les traits de satire sans trop augmenter le scandale. Il avait des rubriques pour échapper à l'œil de la censure que tant de liberté effrayait. Nous sommes fort obligés à La Bruyère de nous avoir donné un si bon livre; ceux qui lui en ont fourni la matière avaient bien le droit de ne pas trouver le livre, et surtout l'auteur, si bon!

Quoi qu'il en soit, le livre n'appartient plus qu'à la postérité. La satire a disparu avec l'auteur et son siècle; l'œuvre admirable d'art et de philosophie morale est restée. Nous n'avions pas une bonne édition de ce livre tant vanté et tant lu; nous en avons une maintenant, grâce à M. Walckenaër. Ce sera désormais le seul texte authentique, et il faut espérer que les éditeurs futurs se borneront à le reproduire. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour cet humble travail d'éditeur, quand il est exact et fidèle. Sans quelques hommes de goût et de conscience qui consentent de temps en temps à s'y livrer, nos

chefs-d'œuvre périraient sous les bévues de l'ignorance et de la sottise! Que ne doivent pas madame de Sévigné, Molière et Racine, La Fontaine et La Bruyère à M. de Monmerqué, à M. Aimé Martin, à M. Walckenaër enfin! Conservons bien les immortels monuments de notre littérature; c'est notre plus précieux trésor; nous n'avons rien à en perdre, car il n'est pas probable que nous le grossissions beaucoup à l'avenir. La Bruyère n'est peut-être pas du premier ordre des écrivains; je n'oserais pas le mettre dans ce chœur d'élite où figure un si petit nombre d'hommes éloquents; il est trop artiste; il ne se sert pas seulement des paroles, il les aime pour elles-mêmes; c'est un ciseleur de phrases sans pareil; il creuse profondément la langue, il taille ses mots, il les polit; il donne à son style un fini merveilleux; tout est calcul, tout est travail, tout est art dans son œuvre. La grande éloquence a la démarche plus simple et plus naturelle : *Et vera incessu patuit dea.* La Bruyère est évidemment de la seconde époque d'un grand siècle. Il y a trop de procédés dans son talent. Mais par cela même il est plus propre à servir de modèle à ceux qui étudient et qui recherchent les secrets de l'art d'écrire. Quelle énergie et quelle saveur dans ses expressions! Quelle délicatesse et quelle originalité dans ses tours! Quelle science du français! Qui a connu mieux que lui *la puissance d'un mot mis en sa place!* Voilà pourquoi La Bruyère est un de ces auteurs dont il faut respecter jusqu'aux points et aux virgules; il méritait bien le service que vient de lui rendre M. Walckenaër!

26 août 1845.

V

CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE,

Édition de M. AD. DESTAILLEUR.

ESSAIS DE MONTAIGNE,

Edition de M. CH. LOUANDRE.

Je voudrais bien dire quelques mots d'une bonne et jolie édition des *Caractères* de La Bruyère qui vient de paraître chez le libraire Jannet. J'ai aussi sous la main une édition nouvelle des *Essais* de Montaigne en quatre volumes, format Charpentier, publiée par les soins de M. Louandre. J'aperçois encore, au moment même où j'écris ces lignes, dans un coin de mon bureau, entassé avec d'autres livres, le sixième volume de la belle édition in-8° des œuvres complètes de notre grand Corneille avec les notes de tous les commentateurs. J'avais promis à l'éditeur, le digne et respectable M. Lefèvre, de signaler ce sixième volume. L'ouvrage complet en aura douze. En moins d'un an, M. Lefèvre en a déjà donné six, imprimés avec un soin, un goût et un luxe qui ne sont plus de notre

temps. M. Lefèvre a compulsé toutes les éditions originales de Corneille, noté toutes les variantes, rétabli le véritable texte de notre grand poëte; quelques morceaux inédits paraîtront pour la première fois dans cette édition; enfin aux commentaires de Voltaire M. Lefèvre a joint des notes inédites de M. Aimé Martin et des remarques tirées de La Harpe, de Palissot, de Marmontel, etc. Voilà donc pour la première fois un Corneille auquel il ne manquera rien : bon commentaire, bon texte, luxe d'impression et de gravure, il réunira tout; ce sera vraiment un Corneille complet.

Quels sujets d'étude, Corneille, Montaigne, La Bruyère! Pour peu que Dieu me prête vie, j'espère revenir sur le Corneille de M. Lefèvre lorsqu'il aura paru tout entier. J'ai le malheur et le tort peut-être de préférer Racine à l'auteur du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*; je mets *Athalie* bien au-dessus de *Polyeucte*, et les divins endroits de Corneille ne rachètent pas assez pour moi la foule des endroits faux, incorrects, déclamatoires qui déparent ses meilleures pièces. D'un autre côté, il y a des ouvrages de Corneille qui mériteraient, à mon gré, d'être plus lus qu'ils ne le sont, sa traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par exemple, où éclatent de sublimes beautés et des vers qui ne sont en rien inférieurs à ceux qu'on admire dans ses tragédies. En un mot, je voudrais, après tant d'autres, exprimer mon opinion sur Corneille. En attendant, j'avais promis un petit article à M. Lefèvre : le voilà!

Avec quel plaisir encore, dans d'autres temps, j'aurais rendu compte du Montaigne de M. Louandre!

Je l'ai tant lu, Montaigne, je ne le dis pas pour m'en vanter. Je ne m'en crois pas plus philosophe pour cela. Hélas! la sagesse de Montaigne est une sagesse trop humaine et trop facile! Nous en serions quittes à trop bon marché si la vraie philosophie s'apprenait à pareille école! Montaigne est un écrivain admirable; c'est un dangereux moraliste. Il chatouille dans notre cœur ce fonds secret de mollesse et d'égoïsme d'où découlent toutes nos faiblesses. Jamais homme n'a donné de plus magnifiques éloges à la vertu et n'a eu en même temps plus d'indulgence pour le vice : moyen admirable de nous flatter à la fois dans notre orgueil et dans nos penchants naturels. Le cynisme avec lequel Montaigne se dépouille quelquefois de tout voile nous rebuterait peut-être; ses tirades éloquentes sur Socrate ou sur Caton nous rassurent. Lorsqu'au contraire l'écrivain et le penseur s'envolent jusqu'aux nues, n'ayez pas peur : l'homme va retomber bientôt sur la terre. Par l'imagination, Montaigne est Epaminondas ou Platon; par le cœur, c'est tout au plus Epicure.

Et voilà précisément, je crois, ce qui nous ravit dans les *Essais*, ce qui en fait le charme incomparable et l'extrême danger; c'est ce mélange de faiblesse dans l'homme et d'élévation dans l'écrivain, ce cynisme qui s'ennoblit de tout ce que l'imagination peut avoir de plus brillant ou de plus gracieux, cette représentation d'un idéal de vertu pour lequel Montaigne ne nous demande que notre admiration, abandonnant notre cœur à tous ses caprices. Montaigne, hélas! c'est nous-mêmes! En se peignant, il nous a peints; en cherchant le secret de son âme, il a surpris le

secret de la nôtre. Comment ne pas l'aimer? comment lui en vouloir d'un relâchement moral qui est notre propre excuse? Ce qu'il se pardonne il nous le pardonne aussi, et avec quelle grâce, avec quel air de naïveté et de bonhomie! De quel style ne relève-t-il pas le tableau de ses faiblesses et de nos misères! Quelle variété de tours! quelle richesse d'expressions! Dans quel autre de nos écrivains trouvera-t-on cette abondance de métaphores, qui brillent comme les étoiles dans le firmament! Aimons donc Montaigne; mais, encore une fois, ne nous en vantons pas et ne donnons pas pour une preuve de sagesse et de philosophie ce qui n'est tout au plus qu'une marque de bon goût. J'admire les gens qui prennent leur air le plus sérieux et le plus profond pour nous dire qu'ils aiment Horace ou La Fontaine, comme si l'on devait en conclure qu'ils sont de rudes chrétiens!

Les éditions de Montaigne abondent. En première ligne il faut placer les éditions originales, parmi lesquelles je compte l'édition de 1595, donnée après la mort de Montaigne cependant, par sa fille d'alliance, la célèbre mademoiselle de Gournay, mais sur les manuscrits mêmes de Montaigne et avec ses dernières corrections. Cette édition de 1595 est regardée aujourd'hui avec raison comme la meilleure et la plus fidèle de toutes. C'est le type qu'il faut reproduire; c'est aussi celle qu'a suivie M. Louandre. Quant aux éditions publiées du vivant de Montaigne et par lui, quoique incomplètes elles ont encore leur intérêt et leur valeur. On y apprend l'histoire de la composition des *Essais*. Il suffit d'y jeter un coup d'œil pour voir, par exemple, que ce désordre

apparent qui donne tant de charme aux *Essais*, et qu'on serait tenté de prendre pour un effet de calcul et d'art, n'entrait point dans le plan primitif de Montaigne. Les premières éditions offrent au contraire une suite et un enchaînement assez méthodique des idées. C'est par les additions successives qu'il a faites à son œuvre première, et qu'il a rattachées tant bien que mal aux divers chapitres de son livre, que Montaigne s'est donné cet air d'abandon et de liberté si piquant. Dans les premières éditions, Montaigne se livre aussi beaucoup moins à la hardiesse, pour ne pas dire à la licence de sa plume. Il parle moins de lui-même et ne se peint qu'avec quelque réserve. Le stoïcien domine ; le cynique ne se montre tout entier que dans le troisième livre, et l'on sait que le troisième livre a paru pour la première fois dans la dernière des éditions publiées par Montaigne lui-même, l'édition de 1588.

Depuis la mort de mademoiselle de Gournay, les *Essais* ont été cent fois réimprimés. Dans le dernier siècle, le laborieux Coste en donna plusieurs éditions successives sous divers formats; au commencement de ce siècle-ci, Naigeon faisait paraître la sienne, célèbre par une préface que le gouvernement consulaire supprima comme entachée d'athéisme ; plus récemment, notre ami et notre collaborateur, M. Victor Le Clerc, a publié avec M. Lefèvre la meilleure édition qui existe peut-être des *Essais*, mais une édition de luxe, en cinq grands volumes in-8°, qui est devenue fort rare. L'édition de M. Louandre, publiée par M. Charpentier, est une édition à bon marché, bien imprimée d'ail-

leurs, en gros caractère, et commode pour les gens qui aiment à avoir toujours un livre dans leur poche ou sous leur bras. Puisque j'ai nommé M. Charpentier, me permettra-t-on de lui donner ici un petit mot d'éloge en passant? M. Charpentier n'est ni un Estienne ni un Didot; ses livres imprimés sur le papier moderne ne dureront pas sans doute, dans cent ans ou ne dira pas un Charpentier comme on dit un Elzevir. M. Charpentier a été l'homme de son temps : on ne voulait plus que des livres à bon marché; il en a fait; il en a jeté dans le commerce des masses énormes. Historiens et orateurs, poëtes et romanciers, anciens et modernes, il a tout réimprimé. M. Lefèvre, l'éditeur de Corneille, imprimait encore pour l'aristocratie; M. Charpentier a imprimé pour la démocratie. Il a donné son nom à un format : tout le monde sait ce que c'est qu'un *Charpentier*.

Je reviens enfin à ma jolie édition de La Bruyère. Le libraire qui la publie, c'est M. Jannet, le même qui a publié l'année dernière une bonne édition des *Œuvres morales* de La Rochefoucauld. Celui qui a soigné cette édition nouvelle de La Bruyère, c'est M. Adrien Destailleur, un homme d'esprit et de goût, un amateur qui aurait regretté de mourir avant d'avoir fait paraître ce fruit de ses longues études sur le livre des *Caractères*. Il y a quelques années, M. Walckenaër avait déjà beaucoup fait pour La Bruyère. Après M. Adrien Destailleur, je ne sais pas ce que l'on pourrait faire encore; La Bruyère lui-même n'a jamais, je crois, donné une aussi bonne édition de son ouvrage.

Cet homme, qui soignait tant son style, soignait très-peu ses épreuves et ne s'inquiétait guère que les imprimeurs le défigurassent. Toutes les éditions originales de La Bruyère abondent en fautes de typographie; la ponctuation en est détestable et l'orthographe arbitraire. C'est avec ces éditions cependant, et en les corrigeant quelquefois l'une par l'autre, qu'il faut rétablir dans toute sa pureté le texte de l'auteur. Elles sont encore curieuses à étudier pour les variantes qu'elles offrent et pour le progrès qu'elles indiquent dans les idées, dans le goût, dans la hardiesse du satirique. La Bruyère a donné ou préparé de son vivant neuf éditions de son livre, presque toutes augmentées de morceaux importants. M. Walckenaër avait déjà eu l'idée de réunir ces neuf éditions en une seule au moyen d'un simple chiffre, placé à la suite de chaque pensée ou de chaque portrait, qui indique dans laquelle des neuf éditions originales cette pensée ou ce portrait a paru pour la première fois. M. Adrien Destailleur a conservé cette innovation excellente; il a recueilli avec plus de soin encore que son prédécesseur toutes les variantes de La Bruyère, traces précieuses du travail de celui peut-être de nos écrivains qui a le mieux connu et le plus cherché les effets de style. Sans rejeter entièrement les clefs, M. Adrien Destailleur les a réduites à ce qu'elles ont de certain et d'utile. Lorsque La Bruyère a réellement voulu peindre un personnage de son temps, si vous savez le nom de ce personnage, dites-le-moi, à la bonne heure. Quant aux simples conjectures dont s'amusaient les contemporains, et qui ont été ce-

pendant, je l'avoue, pour plus de la moitié peut-être dans le prodigieux succès du livre, que nous font-elles aujourd'hui? Ce n'est plus qu'une distraction puérile[1] qui nous détourne de ce que nous devons admirer dans La Bruyère, le style avant tout, le tour de la phrase, l'énergie des mots, et, après le style, un esprit d'observation plus général et plus profond qu'on ne le croit communément. En reproduisant avec une fidélité rigoureuse le texte de La Bruyère, M. Adrien Destailleur ne s'est pas cru obligé de conserver son orthographe, par la raison toute simple que La Bruyère, comme je l'ai déjà dit, abandonnait l'orthographe aux caprices des imprimeurs. Quant aux notes, peut-être M. Adrien Destailleur les a-t-il trop multipliées. Les meilleures sont celles où l'éditeur, par des citations heureuses, rapproche La Bruyère des moralistes anciens et modernes, de Sénèque, de Montaigne, de Pascal, etc. Ces rapprochements sont toujours un sujet excellent d'étude. J'aime moins les notes purement admiratives. Le lecteur, qui ne sait pas admirer tout seul, n'admirera pas davantage avec vos points d'admiration. Je signale encore dans l'édition de M. Destailleur la publication d'une lettre inédite de La Bruyère qui n'est pas sans intérêt, et des renseignements biographiques qui contiennent, je crois, tout ce qu'on sait de ce grand écri-

[1] On trouvera peut-être quelque contradiction entre ce que je dis ici des *clefs* de La Bruyère et ce que j'en ai dit dans l'article qui précède. La contradiction est pourtant plus apparente que réelle. Il y a un juste milieu entre tout rapporter de ces conjectures contemporaines et tout omettre. Plût à Dieu, en tout cas, que je ne me fusse jamais contredit en matière plus grave!

vain, de sa vie modeste et de sa mort prématurée.

Je puis donc dire du La Bruyère de M. Adrien Destailleur ce que je disais tout à l'heure du Corneille de M. Lefèvre : Voilà enfin un La Bruyère auquel il ne manque rien ! M. Adrien Destailleur a consacré des années entières à ce travail : je n'en suis pas surpris,. La Bruyère le méritait bien. Parmi nos moralistes, La Bruyère représente essentiellement l'honnête homme. On peut trouver La Rochefoucauld haïssable malgré son esprit merveilleux et la perfection de son style ; il est impossible de ne pas être choqué de l'égoïsme et des gasconnades de Montaigne malgré son amabilité ; on estime La Bruyère autant qu'on l'aime. Ce n'est pas un saint farouche comme Pascal ; sa vertu ne fait pas peur ; c'est le galant homme dans toute la force de cette expression, le chrétien qui connaît les faiblesses du monde, le philosophe sans morgue et sans dédain. Comme écrivain, La Bruyère est une source intarissable d'études toujours nouvelles. Plus on le lit, plus on admire les ressources de sa plume. Il ne faut pas lui demander l'abandon charmant et la causerie brillante de Montaigne. En lui, c'est l'art qui domine. Chacune de ses phrases a précisément tout ce qu'elle doit avoir d'éclat, de force ou de délicatesse. Malgré quelques bizarreries de langage, tout est poli, tout est ciselé de main de maître dans son style. Ses fautes ne sont pas des fautes de négligence ; ce sont plutôt des excès de travail. Je ne pourrais pas étudier Montaigne ; il s'empare trop de moi, il m'amuse trop ; je ne le lis plus, j'écoute ou je cause. La Bruyère se prête au contraire merveilleusement à

l'étude. On ne saurait trop en peser les syllabes. Il rend avec usure en leçons de goût et d'art tout ce qu'on lui consacre de temps et de peines. Je ne crains qu'une chose, quant à moi, c'est de finir par le savoir par cœur. C'est égal : mille remercîments à M. Adrien Destailleur de m'avoir fourni une occasion de plus de relire La Bruyère.

Voilà une partie de mes dettes acquittées tant bien que mal. Quand pourrai-je parler de quelques autres livres que j'ai depuis trop longtemps entre les mains? Hélas! lorsqu'on a bien voulu me les confier, j'avais du temps et du loisir. Je comptais n'avoir plus à m'occuper que de ces douces études littéraires et y trouver le repos, la consolation, le bonheur, après tant de luttes inutiles et de déceptions cruelles. Mes chers livres! j'espérais achever ma vie avec vous! J'ai lu deux fois une traduction nouvelle de Thucydide par M. Zévort, et chaque fois avec un extrême plaisir. Le livre est toujours-là, rempli de mes notes. L'article, le ferai-je un jour? Dieu le sait! Et la traduction des *Confessions de saint Augustin,* par mon confrère à la Bibliothèque Mazarine et mon ami M. Moreau, quand dirai-je tout le bien que j'en pense? Notez que M. Moreau a bien voulu en faire tirer, sur ma demande, quelques exemplaires en papier vélin, et que le livre est toujours sous mes yeux, qui me reproche mon silence. Par bonheur, les traductions de M. Moreau, élégantes et fidèles, font très-bien leur chemin toutes seules. N'ai-je pas encore un *Abrégé de l'Ancien Testament,* par M. Wallon, ouvrage fait pour les enfants et où l'auteur a su néanmoins conserver admirablement le caractère de la

Bible ? Le dix-septième siècle réussissait à merveille dans ces sortes de livres; de notre temps, j'en croyais le secret perdu; M. Wallon l'a retrouvé. Mais c'est assez pour cette fois; j'achèverai de m'acquitter un autre jour, si je le puis.

19 janvier 1855.

VI

PENSÉES, ESSAIS ET MAXIMES

DE J. JOUBERT.

Je ne pense pas que les livres où il y a le plus d'esprit soient capables d'en donner aux gens qui n'en ont pas. Un sot peut lire et relire La Bruyère en toute sûreté de conscience ; il n'en restera pas moins un sot. Certains livres pourtant font illusion ; on s'approprie en les lisant ce qu'ils ont d'ingénieux, de fin, de profond; on s'en fait honneur; on se sait bon gré de penser si délicatement et d'avoir rencontré, pour exprimer une idée piquante, un mot si juste et un tour si heureux; on s'attribue familièrement sa part dans le mérite de l'invention et dans celui de l'exécution; et si l'on n'a pas plus d'esprit au bout de la lecture, on a eu du moins le plaisir de s'en croire beaucoup pendant qu'on la faisait. Il n'a pas paru depuis longtemps, si je ne me

trompe, un livre plus propre que les *Pensées* de M. Joubert à faire éprouver cette sensation ou cette illusion flatteuse.

Qu'était-ce que M. Joubert? Un homme modeste et retiré qui s'est borné pendant presque toute sa vie à exercer sur ses amis, et parmi eux il y en a eu de bien illustres, le genre d'influence que je crois son livre destiné à avoir sur les lecteurs intelligents. M. Joubert écrivait peu et n'écrivait que pour lui-même ; il pensait pour les autres et les faisait penser ; il leur livrait son esprit et réveillait le leur ; il répandait libéralement ses idées et fécondait celles qu'on lui apportait ; sa conversation était une source vive, toujours ouverte à qui voulait y puiser. M. Joubert est mort en 1824, inconnu, ou peu s'en faut, du public, mais bien connu et placé au premier rang par ce petit cercle d'amis qui formaient son public à lui, public d'élite, dans lequel on comptait M. de Fontanes et M. de Bonald, les deux hommes les plus spirituels de leur temps, et un homme de génie, M. de Chateaubriand ! En 1838, quatorze ans après la mort de M. Joubert, sa veuve fit imprimer un premier recueil de pensées qui ne levait encore qu'à demi le voile modeste sous lequel M. Joubert s'était plu à cacher sa supériorité. Distribué comme un souvenir, et retenu presque encore avec une sorte de pudeur religieuse dans les mains de la famille et des amis, le livre fit pourtant sensation : M. de Chateaubriand y avait joint une préface éloquente et n'avait pas dédaigné le titre d'éditeur de ce petit ouvrage si substantiel. Ce n'est donc, chose singulière ! que quatorze ans après sa mort que M. Joubert a commencé à

vivre pour tout le monde. Cette vie glorieuse qu'il n'a pas recherchée, qu'il a fuie plutôt, elle lui est maintenant assurée. Madame Joubert n'avait voulu que préserver de la destruction les feuilles légères où celui qu'elle devait bientôt aller rejoindre avait gravé ses pensées de chaque jour : ce que la piété de la veuve avait commencé, le dévouement de la famille à la mémoire de M. Joubert vient de l'achever. M. Raynal, que les liens les plus étroits unissent à un respectable et savant magistrat, frère de l'auteur des *Pensées,* s'est chargé du soin de revoir, de coordonner, de livrer au public tout ce qui reste de M. Joubert, pensées, maximes, correspondance, et de nous faire connaître, dans une excellente notice biographique, l'homme qui s'était si peu préoccupé pendant sa vie de sa réputation future.

L'éditeur mérite bien que je dise d'abord un mot de cette notice. Elle est remplie d'intérêt, écrite avec une simplicité touchante et une sorte d'attendrissement sans affectation qui donne un prix aux moindres détails. C'est un de ces portraits vivants dont la ressemblance se fait sentir à ceux mêmes qui n'ont jamais vu le modèle. Je connais maintenant M. Joubert ; je l'ai entendu causer ; j'ai été admis dans cette bibliothèque qu'il n'ouvrait qu'à ses meilleurs amis ; j'ai manié son vieux Platon tout couvert de ses notes ; il m'a conté l'histoire, et pour ainsi dire la généalogie de chacun de ses livres. Je l'ai vu aussi bon et aussi simple dans les relations de famille, que supérieur dans le commerce de l'esprit et de la pensée ; j'ai admiré la facilité avec laquelle il se pliait aux affaires sans les aimer ; je pourrais presque dire à quelle oc-

casion, sous l'influence de quel événement public ou privé, après quelle conversation ou quelle lecture il a écrit chacune des maximes que je trouve dans son recueil; et je m'explique très-bien, par la rigueur de son goût, et par le besoin qu'il éprouvait de rendre avec une précision extrême des idées plus élevées que précises, pourquoi il n'a fait un excellent ouvrage qu'en rédigeant jour par jour ses réflexions et ses jugements. Avec plus de talent qu'il n'en faut pour produire un gros livre, il serait mort à la peine avant d'en avoir achevé les premières pages. Je juge enfin que chez lui l'homme dépassait encore l'écrivain, et que l'affectation que l'on remarque quelquefois dans son style n'est que la trace du tourment qu'il se donnait pour égaler ses expressions à sa pensée. Les esprits médiocres écrivent parce qu'ils sont médiocres, et peut-être y a-t-il plus d'esprits supérieurs qu'on ne pense qui n'écrivent pas parce qu'ils sont supérieurs. Grâces soient rendues à M. Raynal de nous avoir introduits dans l'intimité de M. Joubert! Nous n'aurions eu que les pensées écrites; nous avons l'homme même, cela vaut encore mieux.

Une autre partie toute neuve de cette édition, c'est la correspondance. Je commence par avouer avec franchise que je suis très-las des correspondances; j'ai horreur de ce gros volume de lettres par lequel il est d'usage aujourd'hui de terminer une édition complète des œuvres de tout le monde. Les gens qui n'ont pas écrit un billet sans songer que ce billet serait peut-être imprimé, auraient bien mérité de perdre leur peine; quant à ceux qui ont eu le bon sens de n'employer la poste que pour se livrer à d'innocents

bavardages avec leurs amis ou leurs cousins de province, je demande qu'on respecte à leur égard le secret des lettres. En un mot, des lettres écrites pour être imprimées sont de mauvaises lettres avant et après l'impression; c'est un double mensonge; ce ne sont ni de vraies lettres, ni un livre sérieux. Il est tout simple, d'un autre côté, qu'une correspondance qui n'a pas été faite pour subir la publicité résiste très-mal à cette épreuve. Combien y a-t-il d'écrivains qui aient su, comme Voltaire, mettre de l'esprit et de la grâce jusque dans le bulletin de leur santé? Et de tant de femmes aimables et spirituelles, madame de Sévigné n'est-elle pas la seule qui ait fait un livre immortel avec les caprices de sa plume? Il faut tout connaître des gens d'esprit et des hommes célèbres! Non, vraiment; car il y a beaucoup d'heures dans la journée où les gens d'esprit et les hommes célèbres ressemblent parfaitement à des sots ou à des hommes vulgaires. Entre nous, je ne suis pas fâché que le hasard ait détruit les lettres de madame de Grignan; elles grossiraient de douze volumes peut-être le recueil de celles de sa mère; et quelque chose me dit qu'il y a plus de plaisir à les imaginer qu'il n'y en aurait à les connaître. J'ajoute, au risque de me faire lapider par certains amateurs, qu'à mes yeux la découverte de nouvelles lettres de Voltaire serait une véritable calamité. Bon ou mauvais, voilà mon avis sur les correspondances.

Après cela oserais-je dire que les lettres de M. Joubert me paraissent excellentes et forment la meilleure partie peut-être de ce recueil? C'est pourtant la vérité. Elles sont d'abord en petit nombre, et l'on

aurait pu, je crois, en retrancher encore quelques-unes. En fait de lettres surtout, je suis pour les œuvres choisies. Les lettres de M. Joubert ont le singulier mérite d'être à la fois parfaitement naturelles et travaillées avec beaucoup de soin. En les écrivant, M. Joubert n'a jamais pensé, Dieu merci ! qu'elles dussent recevoir l'honneur dangereux de l'impression; seulement le goût de la perfection qu'il avait ne lui permettait pas de tracer un mot sans l'avoir choisi. Cette correspondance, c'est, je le suppose, sa conversation vive, piquante, animée d'une gaieté douce et familière, mais jamais triviale et négligée. Le moindre travail coûtait trop à l'extrême délicatesse de sa santé pour qu'il écrivît ou qu'il parlât sans avoir quelque chose à dire ou à écrire. Quoi qu'il fît, il se mettait tout entier dans ce qu'il faisait, et je ne sais quel parfum de délicatesse ingénieuse respire jusque dans la bonhomie de ses lettres les plus simples. C'est toujours l'auteur des *Pensées*. Chacun a son abandon et son naturel. Le naturel de M. Joubert le portait vers les choses fines, exquises, un peu subtiles; il n'est jamais plus à son aise que lorsqu'il s'élève avec Platon jusqu'aux idées éternelles; et c'est, je crois, dans ses lettres à madame de Beaumont qu'il analyse Kant en quelques lignes. M. Joubert a dû d'ailleurs à son mérite d'une part, et à sa chère obscurité de l'autre, un grand avantage, celui de n'être en relation qu'avec des personnes de l'esprit le plus distingué, hommes ou femmes. La plupart de ses lettres sont adressées soit à M. de Fontanes, soit à M. Molé, alors tout jeune. M. de Chateaubriand, dans tout l'éclat de sa réputation naisssante,

M. de Chateaubriand, que M. Joubert couvait des yeux, si je puis ainsi parler, comme la dernière espérance de la littérature et de la religion, y est nommé sans cesse. La correspondance avec madame de Beaumont est pleine de cette amitié passionnée que les femmes seules inspirent, même lorsqu'un autre sentiment ne s'y joint pas. M. Joubert y met tout son cœur : c'est presque la sollicitude d'un père, la tendresse d'une mère. Je crois qu'il aurait consenti à se dépouiller de tout ce qu'il avait d'idées, de connaissances et d'esprit, pour en orner madame de Beaumont et la rendre presque plus parfaite encore et plus aimable. Il ne lisait, il ne réfléchissait, il ne jugeait que pour elle. Les lettres à madame de Vintimille sont aussi fort agréables, quoique plus recherchées à mon avis. M. de Fontanes était alors grand-maître de l'université impériale. Parmi les lettres que lui adressait M. Joubert on en trouvera deux qui contiennent de sévères conseils, également honorables pour celui qui avait le courage de les donner, et pour celui qui ne s'offensait pas de les recevoir. L'époque même de cette correspondance la rend encore plus piquante. M. Joubert y juge avec toute la liberté du secret, et une rigueur quelquefois excessive, des gens que nous avons connus, que nous avons admirés peut-être! En un mot, quand il en aurait coûté quelque chose à la discrétion, ce qui n'est pas, il aurait fallu imprimer les lettres de M. Joubert, je le reconnais moi-même : elles complètent on ne peut mieux ses *Pensées*.

Il me reste à parler de celles-ci. C'est le fond de l'ouvrage. L'éditeur, M. Raynal, n'a pas mis moins de trois ans à les réunir, à les revoir, à les classer,

autant que possible, par ordre de matières. On ne s'étonnera pas de la longueur de ce travail, si l'on songe que M. Joubert écrivait ses *Pensées* au moment même où elles lui venaient, où une expression heureuse, un tour vif, une clarté soudaine frappait son esprit, et qu'il prenait pour cela, tantôt la marge de ses livres, tantôt de petits registres sur lesquels il traçait au crayon des phrases quelquefois inachevées. M. Joubert a-t-il jamais eu l'intention de composer un livre de maximes et de pensées? Je crois que pour lui-même la question est restée douteuse. Il pensait, il écrivait, et il laissait au hasard le soin de décider s'il sortirait de là un livre, ou s'il n'en sortirait rien. La piété de sa famille et l'amitié de M. de Chateaubriand ont tranché la question; le public s'en est mêlé; le premier recueil a fait désirer le second, et aujourd'hui, dans l'ordre où M. Raynal les a mises à force de patience et de soin, les *Pensées* de M. Joubert forment un vrai livre qui ne périra pas. Que le succès soit plus ou moins populaire, il n'importe. M. Joubert n'a peut-être pas écrit pour tout le monde; ceux pour qui il a écrit aimeront son livre, le garderont comme un souvenir précieux, retourneront souvent y chercher quelque chose de cet esprit si élevé et si vif, qui n'aura pas brillé un moment en ce monde pour s'éteindre à jamais. Je crois bien que M. Joubert était encore supérieur à ce qui reste de lui; de temps en temps, on le voit, la force lui manque, la plume échappe de ses mains, il désespère d'exprimer tout ce qu'il pense. Cela même a du charme. Je ne hais pas jusqu'à ces affectations et jusqu'à ces recherches

dont j'ai déjà parlé. Tout est bon d'un auteur qui se livre lui-même, et il n'y a que les excellents écrivains qui sachent donner à leurs défauts un caractère d'originalité qui plaît.

On n'analyse pas des pensées. Le mieux que j'aurais à faire, ce serait de citer quelques-unes de celles de M. Joubert, si le public ne connaissait pas déjà leur mérite. Quiconque a conservé le goût des lettres a lu le premier recueil, malgré sa publication presque clandestine, et sait combien M. Joubert a l'expression juste et pittoresque, la phrase concise et piquante. L'avantage de la nouvelle édition est de faire mieux saisir la suite et le rapport des idées de M. Joubert, l'ensemble de ses opinions, le nœud de son système. En philosophie, M. Joubert adore Platon, se défie de Descartes, ne peut pas sentir Condillac. En religion comme en philosophie, c'est le beau qui l'attire; il laisse volontiers de côté les vérités tristes et sombres; il n'y arrête pas son esprit; pour lui, la religion n'est que lumière, consolation, amour; sa foi choisit. En politique, il penche vers la monarchie absolue. Marat et Robespierre lui avaient gâté pour jamais la liberté, et la Restauration même ne l'empêcha pas, je le suppose au moins, de regretter quelquefois les jours éclatants du Consulat et de l'Empire. En littérature, la sévérité du goût de M. Joubert, son culte pour les anciens, l'amène, chose remarquable! à porter sur Racine un jugement dont la rigueur aurait scandalisé M. de Fontanes. Ce chapitre, intitulé *Jugements littéraires*, est mon chapitre de prédilection. Nulle part M. Joubert ne fait briller plus d'esprit, ne

déploie plus de sagacité et de pénétration, ne se livre d'une manière plus agréable à son humeur. Voltaire et Jean-Jacques, ses deux ennemis capitaux, y sont percés des épigrammes les plus acérées. Mais quelle religion pour Virgile, pour La Fontaine, et pour les poëtes dont l'imagination semble avoir quelque chose de sacré! Je n'ai pas besoin de dire que le sens moral le plus droit, l'amour le plus vif du bien et du vrai, je ne sais quel goût pur de vertu et d'honnêteté respire dans les moindres lignes échappées à M. Joubert. La simplicité de son cœur se fait sentir jusque dans les hardiesses de son esprit. Son imagination se tourmente pour atteindre des vérités qui échappent à l'homme; sa conscience est toujours calme, et il n'a de colère que contre ceux qui portent du calcul dans le mal et de la perversité dans l'erreur. En lisant ces *Pensées*, on est porté à croire que M. Joubert, malgré l'état habituel de souffrance où le tenait sa santé, a été heureux. *Je reprends ma joie et mes ailes,* dit-il quelque part, *et je vole vers d'autres clartés.* Quand les affaires de ce monde lui pesaient trop, il trouvait un asile tout préparé dans les régions de lumière qu'il s'était créées et où il passait la meilleure partie de sa vie. Je n'aime pas, pour mon compte, les moralistes qui n'ont à nous faire entendre que des paroles d'amertume et de découragement; leur air malheureux me fait douter de la sincérité de leur vertu; on dirait presque qu'ils regrettent le vice. S'il y a un homme heureux en ce monde, ce doit être l'honnête homme, et la sagesse profonde de Socrate brille en ceci surtout, qu'au moment même de mourir il savoure, si

je puis ainsi parler, le bonheur de sa vie tout entière et le calme de ses derniers instants !

Je ne veux ajouter que le passage suivant de La Bruyère, c'est le meilleur résumé que je puisse donner de mon opinion sur les *Pensées* de M. Joubert : « Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle « vous inspire des sentiments nobles et courageux, « ne cherchez pas une autre règle pour juger de « l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier. »

5 juin 1842.

VII

L'EDUCATION PROGRESSIVE,

PAR Mme NECKER DE SAUSSURE.

Deux volumes de cet ouvrage ont déjà paru ; celui que j'annonce est le troisième et le dernier. Il a pour titre spécial : *Étude de la Vie des Femmes.* L'éducation, dans le sens profond et juste que madame Necker de Saussure donne à ce mot, c'est la vie tout entière. Aussi son livre contient-il des leçons excellentes non-seulement pour l'enfance et pour la jeunesse, mais pour l'âge mûr et pour l'extrême vieillesse des femmes; sujet tout neuf que madame Necker a traité avec une délicatesse et une sensibilité touchantes. Si, pour résumer en peu de mots mon opinion sur le livre de madame Necker, je disais qu'il est admirable par le sentiment moral, quelle idée en donnerais-je aux trois quarts des gens? L'idée d'un livre qui ressemble à beaucoup d'autres. Et pourtant, qu'il ressemble peu à l'espèce

d'ouvrages qu'on appelle aujourd'hui ouvrages moraux et religieux! Presque tous nos livres moraux, surtout ceux qui sont destinés à l'éducation des femmes, ne savent rien de mieux que de s'adresser à la vanité pour en obtenir quelque réforme dans l'apparence extérieure des actions. La morale de madame Necker, c'est l'abnégation de soi-même. Ce qu'elle va chercher impitoyablement au fond du cœur, c'est cet amour de soi, violent, exclusif, subtil et raffiné, qui corrompt tout, jusqu'à la vertu. J'ajoute, et c'est ce que j'admire, que madame Necker est elle-même, son livre le prouve, un exemple de la pureté du principe qui sert de base à sa morale. Dans cet ouvrage, écrit par une femme sur les femmes, pas un mot donné à la vanité, pas un de ces détails qui ont bien moins pour but de révéler une vérité utile que de faire briller la sagacité de l'auteur; pas une plainte où se sente l'envie d'attirer les regards sur soi; tout à la vérité, tout à la charité (car je rougirais, en parlant de madame Necker, de déguiser sous d'autres mots le nom des vertus chrétiennes); tout au pieux et saint désir de former des femmes vertueuses pour le monde et pour Dieu!

Bien des gens trouveront peut-être que ce parfait oubli de soi-même n'est pas une vertu si souhaitable dans un écrivain, surtout quand l'écrivain est une femme spirituelle et aimable. Je n'ignore pas quelle grâce les femmes ont à parler d'elles-mêmes et avec quel art délicat elles savent faire sentir leur vanité tout en la cachant. Je sais que chez elles le sérieux même de l'âge, de l'expérience, de la vertu, n'exclut pas un certain abandon,

une certaine flexibilité légère de langage qui a son charme. J'avoue que, si l'on se contente de parcourir quelques pages de l'ouvrage de madame Necker, il pourra paraître bien sérieux, bien sévère. On serait tenté de demander grâce à madame Necker pour quelques-unes des illusions qu'elle détruit. On se sent un peu gêné devant cette raison si haute et si ferme, comme on le serait devant une vertu trop supérieure à celle qu'on a. Le style manque de cette souplesse qui flatte l'esprit du lecteur et le mène en semblant le suivre. Il faut aller jusqu'au bout, il faut voir se déployer cette sagesse dont l'austérité apparente n'est qu'une compassion pour les misères de l'humanité et, en particulier, pour celles du sexe, beaucoup mieux entendue que notre fausse indulgence. On est bientôt frappé de la justesse et de la profondeur morale des observations de madame Necker; on cède à l'ascendant d'une âme qui juge sainement, parce qu'elle s'est élevée au-dessus d'elle-même; on sent que ce principe de sévérité qui effrayait d'abord est aussi un principe de charité chrétienne, un attendrissement du cœur qui ne condamne que parce qu'il aime. L'émotion s'empare peu à peu du lecteur et pénètre jusqu'au fond de ses entrailles; on est subjugué par cette éloquence de la vérité et de la vertu!

Je ne connais pas de livre que les femmes puissent lire et étudier avec plus de fruit, et j'ajoute avec plus de consolation que celui de madame Necker. On entend souvent dire aux femmes que leur vie est une vie toute de dévouement; au moins est-il sûr que c'est à bien des égards une vie de souffrance. Qu'ont-

elles pour soutenir les maux auxquels les condamne la délicatesse irritable de leurs organes et de leur esprit? D'assez pauvres distractions qui laissent au cœur son vide et ses amertumes; un étourdissement de plaisir qui n'est pas, il s'en faut, le bonheur, et dont l'âge en tout cas leur ôte bientôt la ressource; la triste consolation de se plaindre et de nourrir leur vanité du sentiment même de leurs peines; pour celles qui sont religieuses, des habitudes et des pratiques bien plus que des sentiments réels et profonds de piété. Il est commode, je le sais, de leur dire : « Trouvez votre plaisir dans l'accomplissement de vos devoirs. » Cela répond à tout. Mais il n'est pas vrai que le sentiment du devoir tout seul puisse remplir et contenter l'âme. Le devoir, pour être accompli avec cette allégresse qui le rend facile, veut avoir un autre but que le devoir même. Ce sec stoïcisme, qui convient à peine aux hommes les plus forts, ne conviendra jamais aux femmes. Dieu peut trouver une satisfaction pure et infinie dans la marche éternelle des lois dont il est le principe, dans le développement des vérités dont il est la substance. Nous, nous portons un joug; nous obéissons. Pour aimer le devoir, pour nous y résigner quand il est triste et pesant, il faut que nous apercevions plus loin que lui, hors de nous-même, un but de perfectionnement et de bonheur.

Ce but, quel est-il? Le cours de la vie n'est qu'une longue et successive éducation. En somme, que nous apprend-elle? Chaque âge travaille pour l'âge qui le suit, l'enfance pour la jeunesse, la jeunesse pour l'âge mûr, l'âge mûr pour la vieillesse; la vie tout entière, quel est son fruit? ces facultés qu'elle déve-

loppe dans toute leur énergie, cette sensibilité qu'elle irrite sans la satisfaire, ne sont-elles destinées qu'à nous rendre ce monde amer? Non, toute cette vie ici-bas nous apprend une autre vie et nous forme pour elle. La vie, sur cette terre, n'est complète et n'a un sens raisonnable que par son rapport avec une autre vie. Par ses plaisirs comme par ses peines, par ses devoirs comme par ses jouissances elle nous détache d'elle-même en nous faisant sentir son insuffisance et nous élève jusqu'à Dieu. C'est là le dernier mot de l'énigme de la vie; c'est ce point de vue qui donne un sens si juste à toutes les observations de madame Necker. Madame Necker suit la vie des femmes depuis leur enfance jusqu'à la plus extrême vieillesse; elle leur montre partout la loi et leur enseigne la religion du sacrifice. L'enfance s'habitue à la modestie et au travail; la jeune femme fait abnégation de ses goûts pour se plier à ceux de son mari, et, même au sein du ménage le mieux formé, ne s'assure la paix et le bonheur que par un continuel oubli d'elle-même; la mère, dans les douleurs, dans les soins et jusque dans les joies de la maternité, élève son cœur à un excès de désintéressement et d'amour pur qui a quelque chose de l'amour divin. Dans l'âge mûr, des enfants qui grandissent et qui commencent à avoir une vie, une volonté, des affections et des intérêts à part; une fille dont il faut se détacher en lui cédant la place qu'on avait dans le monde; le sérieux des devoirs qu'aucune illusion n'embellit plus, qu'aucun entraînement ne facilite; une vivacité de sentiments qui ne s'exerce plus guère que par des souffrances, des mécomptes, des pertes

cruelles ; une sorte de solitude qu'on remarque autour de soi, et à laquelle l'âge n'a pas encore habitué : tout est leçon de sacrifice, tout rejette l'âme sur elle-même. C'est une rude école, mais c'est le moment décisif, c'est l'époque des grandes améliorations. Il faut entendre parler madame Necker sur cette terrible éducation de la douleur, qui est proprement l'éducation de l'âge mûr. « Il est rare, dit-elle, que « la douleur porte ses meilleurs fruits dans la jeu- « nesse. Le prestige de cet âge est trop puissant. Une « sorte d'harmonie et de beauté s'attache à la dou- « leur la plus violente. Il se passe comme une tragé- « die majestueuse au fond de l'âme; une poésie « funèbre semble y retentir, et la grande émotion « qui soulève alors l'existence nous dérobe l'idée « distincte de notre malheur. Le dirai-je? L'image « touchante de ses propres larmes, de sa personne « couverte de deuil, suit une jeune femme dans la « solitude ; l'éloquence de ses plaintes la séduit, une « sorte de tendre pitié pour elle-même amollit son « âme et se soulage en torrents de pleurs.

« Le temps où la douleur semble la plus cruelle « chez une femme est celui du milieu de sa carrière « ici-bas. Alors beaucoup d'espérances terrestres « sont évanouies. La vie est dans toute sa force. Les « impressions ont perdu quelque chose de cette dou- « ceur qui en tempère l'excès. Il y a en nous moins « d'émotion, moins de larmes, plus de sécheresse. « Tout porte sur le vif; les fibres du cœur sont à nu; « aucune illusion flatteuse ne nous enveloppe, et « aucune perspective nouvelle ne s'offre pour nous. « Mais le moment où nous souffrons davantage est

« aussi celui de la crise qui doit nous sauver. Une « profonde affliction, comme une agonie anticipée, « déchire les derniers voiles qui nous cachaient la « vérité. Alors le monde, notre propre caractère et « notre conduite nous apparaissent sous leur vrai « jour. Et que ne découvrons-nous pas dans notre « âme! Ce sentiment instinctif et si souvent juste qui « signale une punition dans la douleur nous porte à « sonder, au moyen d'une investigation presque « cruelle, jusqu'aux derniers replis de notre cœur. « Nous comprenons comment le Dieu qui nous aime « a pu permettre que la souffrance vînt opérer une « grande révolution au dedans de nous... Chose « étonnante! Quand nous nous sommes avouées cou- « pables, quand le sentiment de notre misère morale « a mêlé de nouvelles larmes à celles que l'affliction « avait fait verser, la souffrance se trouve adoucie; « nous commençons à respirer! » Voilà de sévères, mais de belles paroles, et un exemple de cette tristesse religieuse qui a quelque chose de si doux et de si attendrissant dans son austérité!

L'âge mûr, plus sérieux à mesure qu'il avance, a brisé, dans sa longue durée, la plupart des liens du cœur; la vieillesse n'a plus qu'à les laisser tomber doucement. Tout ce que l'âme avait acquis d'énergie et de sensibilité dans la discipline et dans les études du premier âge, dans les affections de la jeunesse, dans l'usage et dans les douleurs de la vie, elle a appris à le tourner vers Dieu et à ne plus aimer qu'en lui tout ce qu'elle aime; la vieillesse ne voit plus le monde que de loin; elle a pour lui cet intérêt sans retour personnel, cette compassion sans trouble

qui semble n'appartenir qu'à la nature divine. L'éducation est complète, le dernier détachement s'opère, et la mort, quand la vie a atteint son but, n'est qu'une nouvelle naissance qui ouvre à l'âme le monde pour lequel elle est toute formée. Rien n'est plus touchant dans l'ouvrage de madame Necker, rien ne pénètre plus le cœur que cette peinture d'une vieillesse sainte! On y sent un calme qui délasse des travaux et des peines de la vie, un repos de l'âme qui a quelque chose de sacré, une bonté qui pardonne et qui sourit au monde en le plaignant et le consolant, une résignation qui accepte tout, une sorte de jouissance pure et désintéressée des restes de l'existence, qui est pleine de charme! On redoute l'approche de la vieillesse; on juge sévèrement cet âge qui accourt si vite; madame Necker le défend et en retrace les consolations avec une émotion persuasive.

« Quel est, dit-elle, l'exilé rappelé dans sa patrie « qui ne jette pas un regard ému sur la terre hospi- « talière où il a été recueilli, et qui n'y passât volon- « tiers quelques jours encore? Ainsi, quand nous « voyons se prolonger nos années, un sentiment in- « stinctif de reconnaissance s'empare de nous; il « semble qu'une main bienfaisante arrête en notre « faveur le cours de la nature, qui ne demandait qu'à « nous entraîner. Encore un printemps, encore des « roses, les moissons se dorent encore sous nos yeux. « Pour cette âme suspendue entre deux mondes, le « spectacle de la nature est profondément touchant « et doux! Que de beautés dans ces campagnes qu'elle « a aimées, dans ces monts majestueux, dans ces « collines boisées, dans ces prés si verts, dans ces

« ondes bleues, dans cette lumière enfin qui répand « sur tous les objets ses nuances infinies! Quel ac- « cord merveilleux dans cet ensemble! Comme cette « harmonie se communique, grave et attendrissante, « au fond du cœur! Il y a là sans doute un pressen- « timent que cette beauté ravissante n'est que le « symbole d'une autre beauté. Combien cette idée ne « prend-elle pas de force lorsque, la nuit, des astres « étincelants viennent frapper des regards que nul « autre objet n'attire! Quelle image du soir de la vie « que cette obscurité qui enveloppe les choses terres- « tres et découvre des mondes sans fin et des mondes « tout de lumière à cette âme prête à s'envoler! « Splendide représentation de l'éternité que le fir- « mament, pour l'âge auquel le temps échappe! »

On voit que madame Necker, quoique le tour et le but dernier de ses pensées soient toujours religieux, n'est pas de ces esprits durs qui refusent les jouissances attachées à la vie par Dieu même. Elle les regarde, au contraire, comme un aiguillon qui éveille le cœur et le tourne vers le ciel en ne le satisfaisant qu'à moitié et lui faisant concevoir des jouissances plus pures et plus complètes. On se tromperait singulièrement si l'on croyait que madame Necker, dans son zèle religieux, oublie la terre pour le ciel. Ce ne sont pas des recluses qu'elle veut former, des prêcheuses, des saintes qui, par le titre même de leur sainteté, se croiraient en droit d'être insupportables à leurs maris, à leurs enfants, à tout le monde. Madame Necker s'occupe avec un soin délicat, avec une rare sagacité de l'éducation des jeunes filles. Toutes ses observations sont pleines de cette justesse

et de ce tact moral que donne l'expérience éclairée par une conscience droite. Je suis convaincu que les élèves de madame Necker seraient de très-aimables femmes, et qu'il n'y a pas de mari qui ne s'arrangeât fort bien d'une piété si douce, si soumise, si gracieuse. Tout ce qui peut ajouter aux agréments des jeunes femmes, madame Necker le trouve très-bon ; elle leur conseille l'étude des arts, des sciences même, dans une certaine mesure ; elle ne retranche, autant qu'elle le peut, que cette vanité secrète et profonde, cette idolâtrie de soi dont l'enchantement se tourne si vite en amertumes et en désespoir. J'aurais mille morceaux excellents à citer, où l'on verrait que madame Necker ne veut pas du tout dessécher le cœur des femmes par l'orgueil de la dévotion, le pire de tous. Cette religion du sacrifice, qui paraît si pénible ; madame Necker ne l'a pas inventée. Ce détachement du monde, il s'opère tout seul, bon gré malgré. La question est de savoir si le mystère a une explication divine qui relève et console le cœur, ou si l'on souffre pour souffrir sans espérance et sans motif.

Ce qui prouve, selon moi, la supériorité de la philosophie religieuse de madame Necker, c'est la facilité, je dirais presque l'air naturel avec lequel tous les devoirs en découlent, tous les devoirs dont le monde même ne tolère pas l'oubli. Le monde dit précisément comme madame Necker : Vous avez un mari d'une humeur irascible et impétueuse, ne lui opposez que votre patience et votre douceur ! Il est infirme, soignez-le, prenez votre part de ses maux ; sacrifiez-lui beauté, jeunesse, santé. Son esprit est

trop inférieur au vôtre, tâchez d'oublier votre supériorité; ne la lui faites jamais sentir, ne vous en servez tout au plus que pour prévenir ou réparer ses fautes sans l'humilier. Vous vous étiez fait en vous mariant des illusions de bonheur et d'amour, vous comptiez sur une adoration qui ne finirait pas! apprenez à vous contenter d'une vie tout ordinaire, sans passion et sans roman. La mort vous enlève des amis, des enfants; votre fortune s'écroule; l'âge éloigne la société de vous; la vieillesse vous ôte un dernier reste d'autorité et jusqu'au droit de conseil sur un monde que vous ne pouvez plus bien juger, parce que vous ne sentez plus comme lui! prenez-en votre parti; faites-vous une vie assortie à l'impuissance de votre âge. A la bonne heure. Mais si l'on n'a que cela à dire, c'est bien dur; c'est une aggravation de peine plutôt qu'une consolation, et il n'est pas si facile de s'arranger avec la souffrance et de s'en faire tout bonnement un état. Les mêmes devoirs, les mêmes conseils sortent des principes de madame Necker, seulement avec un motif qui les explique et les ennoblit. Ils ont un *pourquoi*, et sans ce pourquoi la théorie du devoir courra toujours risque d'avoir plus d'admirateurs que de sectateurs.

J'ajouterai, puisqu'on a tant parlé et tant écrit dans ces dernières années sur l'affranchissement des femmes, puisqu'on s'est si fort révolté contre les souffrances et la dureté de leur condition, que madame Necker avec sa morale chrétienne me paraît avoir trouvé le vrai secret de leur émancipation. Si l'on ne veut pas que les femmes soient uniquement élevées pour les hommes et ne vivent que pour eux,

il faut les élever et leur apprendre à vivre pour Dieu. L'un ou l'autre maître, il n'y a pour elles qu'à choisir. Si elles-mêmes elles ne rapportent pas leur vie et leur destination à un principe plus élevé que ce monde, elles n'échapperont à la domination du plus fort qu'en tombant dans une honteuse corruption. Ce qui remet l'égalité entre les deux sexes, c'est la sublimité commune de leur origine et de leur fin. Les femmes, comme les hommes au surplus, ne s'affranchissent que par la liberté morale, c'est-à-dire par un acquiescement volontaire au devoir. En vain comptez-vous sur le progrès; en vain essayerez-vous d'améliorer la vie par le changement de quelques-unes des conditions de la société, par des combinaisons de lois plus ou moins ingénieuses : vos améliorations seront toujours fort bornées. Les femmes inventeraient le mariage avec son joug et ses peines, si l'invention ne datait pas du temps même de la création. Ce qui dépend d'elles ce n'est pas de changer leurs devoirs et leurs droits et de prendre les nôtres, mais de porter dans l'accomplissement de leur destinée un sentiment moral qui leur hausse le cœur. Cette morale du détachement qui paraît si sévère n'est, au fond, que la morale de la liberté. Avant d'être esclaves des hommes les femmes ne le sont-elles pas de leurs agréments et de leur vanité ? Si leur éducation est frivole, énervante, toute d'extérieur et d'apparence, à qui la faute? Voilà précisément ce que madame Necker veut réformer ; mais madame Necker est une réformatrice de bon sens. Elle ne demande pas qu'on élève les femmes pour elles-mêmes, en leur inspirant un orgueil que démentirait le penchant de

leur nature et qui les ferait moins belles sans les faire meilleures. Madame Necker se borne à demander qu'on les élève comme des créatures libres et morales, faites à l'image de Dieu, et capables de contribuer au progrès de ce monde non par la hardiesse de leurs actions, mais par l'exemple et par la douceur de leurs vertus. Madame Necker, en un mot, ne veut pas changer la condition des femmes; elle veut trouver dans cette condition même le principe de leur amélioration.

Si je crains quelque chose pour le livre de madame Necker, le dirai-je? je crains que la profondeur du sentiment moral qui l'anime ne le mette trop au-dessus de la frivolité de notre temps. Oui, de la frivolité de notre temps! car rien n'est plus frivole que le paradoxe, le sophisme, l'extraordinaire. La solidité n'est que dans le bon sens. Je crains qu'un christianisme si pur et si complet n'effraie des intelligences qui ne sont plus accoutumées à cette doctrine sévère. Enfants d'un siècle d'épicuréisme, nous cherchons le plaisir partout; nous le cherchons jusque dans l'espèce de satisfaction stérile que nous ressentons à confesser nos torts sans les réparer, à dire : « La vérité est là ! » sans faire un pas pour aller du côté où nous prétendons la voir. Il y a loin de cette lâche disposition des âmes à l'austère esprit de dévouement qui respire dans l'ouvrage de madame Necker. Quel que soit, au surplus, le succès de ce livre, il n'en sera pas moins un des plus beaux et des meilleurs qui aient paru depuis longtemps !

23 août 1837.

VIII

ESQUISSES DE LA SOUFFRANCE MORALE,

PAR ÉDOUARD ALLETZ.

Il y a deux sortes de philosophie : l'une, toute spéculative, qui s'occupe de l'homme, de sa nature, de son origine, de sa fin, des éléments de son intelligence, comme d'un objet purement scientifique. Pour cette philosophie, l'univers est un problème qu'il s'agit de résoudre, une énigme dont le mot, cherché de siècles en siècles, est peut-être encore à deviner. Soit que, dans ses abstractions hardies, elle veuille saisir Dieu même et s'élancer, de plein saut, jusqu'à la cause première de toutes choses ; soit que, plus modeste, elle se borne à observer, à disséquer, en quelque sorte, l'esprit humain, et qu'elle se tienne toujours près des réalités, sa méthode est sévère, et son langage souvent difficile à comprendre pour qui n'en a pas fait une étude spéciale. C'est la philosophie des savants et des esprits méditatifs. Elle a ses initiations

et ses mystères, et, quoiqu'elle régisse en définitive le monde, le monde, que ses formules effarouchent, se sent peu disposé à reconnaître ses droits : il la reléguerait volontiers dans les écoles. Il faut un coup d'œil trop sûr et trop ferme pour apercevoir sur-le-champ à quoi elle peut être bonne dans la pratique de la vie, et c'est là ce qui intéresse le commun des hommes.

L'autre se cache sous des formes plus populaires. Elle se fait poëte, romancier, conteur, historien. Écartant avec soin toute prétention scientifique, elle nous rend ses observations comme elle les a faites sur la scène du monde, sans les coordonner, sans les diviser en chapitres, sans en composer d'orgueilleux traités. C'est la philosophie des gens du monde. A cet égard, il serait vrai de dire qu'il y a de la philosophie partout, et que la littérature, prise dans son ensemble, n'est autre chose qu'un cours immense et varié de la science de l'homme, qu'une chaire toujours ouverte, toujours remplie, où chacun apporte son tribut d'observations, et au pied de laquelle se pressent d'innombrables auditeurs. Et de quel sujet pourrait-on entretenir l'homme, sinon de l'homme même? Qu'on fasse parler au théâtre les passions les plus douces et les plus violentes du cœur, ou que du haut des tribunes chrétiennes on les analyse pour les condamner avec une sainte rigueur; qu'on rappelle, avec la voix triste et sévère de l'histoire, la vie publique des princes et des peuples, ou qu'on se plaise à esquisser, d'une plume légère, les aventures et les habitudes de la vie domestique, n'est-ce pas toujours le même tableau, vu sous un

autre jour? L'espèce humaine, depuis sa naissance, fait-elle autre chose que s'observer et s'étudier elle-même? Spectacle éternel! étude infinie! science qui se grossira, jusqu'à la fin des siècles, de nos labeurs, de nos méditations, de nos souffrances, et de nos amusements en apparence les plus frivoles!

Mais si les poëtes, les romanciers, les historiens sont philosophes sans dessein, à leur insu, souvent aussi les philosophes prennent, pour mieux se faire entendre, le langage de la poésie, du roman et de l'histoire. Tous les systèmes, depuis les plus orgueilleux jusqu'aux plus humbles, se sont abaissés à ces formes vulgaires, et si le cynisme et l'épicuréisme s'en sont emparés avec une sorte de complaisance, le platonisme et le stoïcisme ne les ont pas dédaignées. Après tout, pourquoi ces fiers philosophes ne descendraient-ils pas quelquefois de leurs hauteurs? Puisqu'ils affectent de vouloir nous guérir de nos misères et nous consoler de nos douleurs, pourquoi ne mettraient-ils pas à notre portée leurs merveilleuses recettes? Puisqu'ils possèdent la science de la vie, pourquoi ne viendraient-ils pas, missionnaires zélés, s'asseoir à nos foyers et nous prêcher la sagesse dans nos grossiers idiomes? Voudraient-ils garder pour eux leur secret, et, semblables aux prêtres égoïstes de l'antiquité, l'envelopper sous de mystérieux hiéroglyphes? Nous ne sommes plus au temps des doctrines réservées. La philosophie et la religion sont rentrées dans le domaine public. Elles n'y ont pas moins gagné que nous-mêmes. Loin donc d'accuser nos philosophes d'indiscrétion et de légèreté dans le choix qu'ils ont

fait des voies les plus simples et les plus courtes pour populariser leurs systèmes, nous les en félicitons. On connaît assez les excellents livres de tous genres auxquels ce commerce familier de la philosophie et de la littérature a donné naissance : c'est ce que j'appelle la littérature philosophique proprement dite.

L'ouvrage de M. Alletz, intitulé : *Esquisses de la souffrance morale,* doit être rangé dans cette classe : il y prendra une place distinguée. En philosophie et en littérature, M. Alletz a déjà fait ses preuves : son *Essai sur l'Homme*, où il montre l'accord nécessaire, indestructible *de la religion et de la philosophie*, lui a valu l'estime et la reconnaissance de tous ceux qui pensent que la philosophie sans la religion serait une science bien aride et bien vaine, et que la religion sans la philosophie courrait grand risque de dégénérer en superstitions mesquines et ridicules. Ses poésies ont obtenu les suffrages éclairés de l'Académie française. Aujourd'hui, M. Alletz, mettant au service de la philosophie les ressources que lui offre l'art d'écrire, d'émouvoir et de peindre, montre à l'homme en proie à ces douleurs morales, plus poignantes mille fois que les douleurs physiques, un dernier refuge, mais un refuge assuré, dans la résignation de la conscience aux vues, toujours sages, d'une Providence secourable. Noble et touchant sujet, bien digne d'exercer le double talent du philosophe et de l'écrivain ! Mine éternellement inépuisable ! Hélas ! les maux sont semés avec une telle prodigalité sur la surface de ce monde, que le seul embarras ici était

de choisir les plus cruels et les plus terribles! Leurs étreintes sont si vives, si puissantes, qu'il était à craindre que les consolations les plus douces et les plus sages ne parussent bien faibles en présence de ces gigantesques fantômes! Dites à l'homme que les événements de ce monde rentrent dans un ordre général auquel la Providence n'a pas dû déroger en sa faveur; dites-lui que ces événements peuvent bien l'atteindre et le tourmenter, mais non étouffer en lui le principe de la vie et du bonheur; qu'il porte, au fond de sa conscience, une source inaltérable de pures jouissances; que, pour moins souffrir des déchirements et des révolutions de cette vie, il doit placer plus haut ses désirs et ses espérances; dites-lui, même, que ce sont là les salutaires épreuves de la vertu, les préparations nécessaires à une vie meilleure, et que la sagesse divine le frappe pour l'élever, l'homme vous écoutera, vous croira dans ces moments de calme où la raison jette dans l'âme une lumière si vive et si pure. Mais que vienne le malheur, le malheur avec son infatigable constance, avec ses coups irréparables, avec ce cortége de désappointements, de hontes, de colères, ce détail de souffrances en sous-ordre qui l'accompagne, adieu les leçons de la philosophie! tout au plus serventelles à quelques âmes privilégiées que la philosophie a trouvées, mais qu'elle n'a pas faites et qu'elle ne peut pas faire. Que direz-vous à cette mère, muette de saisissement auprès de ce berceau vide? *C'est Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus!* La religion elle-même échoue dans ces jours de douleur,

et l'expérience nous apprend que les larmes qu'on verse au pied des autels ne sont ni les moins abondantes, ni les moins amères ! La Providence y a pourvu : elle a placé près de nous deux consolateurs lents mais sûrs : le temps et l'habitude.

A Dieu ne plaise que, par ces réflexions, nous prétendions condamner les généreux efforts de M. Alletz ! S'il y a des douleurs inconsolables, il y en a aussi auxquelles ces pages touchantes pourront être d'un grand secours. Il est toujours bon de rappeler à l'homme sa haute destinée, de lui donner des leçons, de lui présenter des modèles de courage. Ne parvînt-on à préserver du désespoir qu'un seul misérable, ce serait encore là un glorieux triomphe. Et puis trop souvent le malheur vient de la faiblesse ou du crime ; trop souvent, en se roidissant contre lui, on l'aigrit, on l'aggrave, tandis que, par une humble résignation, on aurait pu l'adoucir, et peut-être le dompter ; trop souvent l'imagination lui prête des formes monstrueuses et lui assure une victoire déplorable avant même qu'il n'arrive. Combien de fois l'imprudence, le découragement, l'humeur n'ont-ils pas converti en d'intolérables souffrances ce qui n'était d'abord que de légères piqûres ? Reste toujours, d'ailleurs, la peinture du cœur humain. Apprendre aux hommes à se connaître, c'est leur apprendre à éloigner, en bien des occasions, le malheur, à le braver quelquefois.

M. Alletz a senti que la sécheresse d'un traité didactique n'atteindrait pas le but qu'il s'était proposé. Lorsqu'on veut toucher le cœur, il ne faut pas disserter, il faut raconter et peindre. C'est ce qu'a

fait M. Alletz. Tantôt il emprunte la forme d'une nouvelle, tantôt la forme épistolaire. Là, il dialogue: ici, il narre; jamais il ne prêche, et nous lui en rendons grâce. Quelque bien que parle un auteur, ses personnages, s'il sait les faire parler, auront toujours un langage plus expressif. Comment sympathiser avec un philosophe qui déclame en rhéteur sur des souffrances qu'il n'a pas ressenties, et sur un courage qu'il n'aurait peut-être pas? Comment, au contraire, ne pas prendre part aux douleurs du malheureux qui souffre et se plaint sous nos yeux? et, lorsque nous nous sommes mis à sa place, lorsque nous ne faisons plus qu'un avec lui, avec quel charme et quel empire les consolations que lui offre une voix amie n'arrivent-elles pas jusqu'à notre propre cœur! Nous avons partagé ses maux, nous partageons ses espérances! Disons tout de suite, pour nous débarrasser de la tâche pénible du critique, que des six nouvelles qui composent le recueil de M. Alletz, *l'Union mal assortie*, *la Douleur maternelle*, *la Séparation*, *la Ruine*, *la Consomption* et *le Remords*, deux seulement : *la Séparation* et *la Consomption* nous paraissent faibles. Les autres méritent un examen détaillé.

Il n'est peut-être pas de supplice comparable à celui de deux époux que leurs penchants, leurs goûts, leurs habitudes séparent, et qu'un joug de fer réunit à jamais. Dans cette lutte de tous les jours, le plus faible succombe et paye encore les frais de la guerre. Son âme même se dégrade sous le poids d'une insupportable tyrannie. L'affaiblissement de ses facultés, un étourdissement stupide peuvent seuls lui procurer

quelque repos. A qui n'est-il pas arrivé de rencontrer dans le monde quelques-unes de ces malheureuses femmes dont tous les traits indiquent l'habitude de la souffrance, le visage amaigri, les yeux éteints, l'esprit comme anéanti ? Elles étaient jeunes, elles étaient belles, elles brillaient par les grâces et par la vivacité de l'esprit. Tout a péri dans les tourments journaliers d'une union mal assortie. Convenons-en : dans le choix des souffrances morales, celle-ci méritait un rang distingué et ne pouvait manquer de s'offrir à M. Alletz. Il en a fait le sujet du premier de ses tableaux. L'étonnement d'une jeune femme lorsque, pour la première fois, elle découvre les défauts de celui qu'elle a épousé sans le connaître ; son désespoir, lorsqu'enfin la vérité tout entière se dévoile à ses yeux et qu'elle se sent à jamais malheureuse ; son mépris et sa haine pour celui qu'elle devait respecter et chérir ; cet éloignement invincible, cette irritation habituelle qui aggravent encore ses souffrances domestiques, et ne lui permettent plus même de chercher des jours meilleurs ; cette langueur, cet accablement en présence du monde, puis ce rire sans joie, cette vivacité sans but, indices trop sûrs d'un esprit affaibli ; tout cela est peint avec force et vérité. Ajoutons, pour l'instruction de nos lecteurs, que Madame Dorset, mieux conseillée, se rapproche de son mari et parvient à trouver, sinon le bonheur, du moins le repos.

Passons à une autre scène : c'est une mère qui regarde jouer son enfant, un fils unique, encore dans l'âge le plus tendre ; elle est veuve, elle est

étrangère, toutes ses affections se sont réunies sur une seule tête. Aussi de quel œil d'anxiété elle suit les moindres mouvements de ce fils chéri ! comme elle l'importune de sa tendresse ! que de petites précautions ! que de faiblesses ! Dans l'inquiétude maternelle, on aperçoit déjà comme une sorte de triste présage. Bientôt une fièvre dévorante s'empare de ce frêle objet des espérances et de l'adoration de sa mère. Dans son délire, il méconnaît celle qui l'a porté dans son sein ; il repousse ses caresses, il s'irrite de ses soins. La froideur doctorale du médecin, la tristesse officielle des domestiques et des amis, contrastent péniblement avec les angoises et les déchirements de cœur de Madame Sydney, qui donnerait sa fortune et sa vie pour sauver son enfant. Enfin la mort arrive. Edouard semble se ranimer un instant ; il reconnaît sa mère, il l'appelle des noms les plus tendres, lui tend les bras, et expire. *J'ai pu juger,* dit quelque part Bernardin de Saint-Pierre, *qu'aucune douleur n'était égale à la douleur maternelle.* Nous n'essaierons pas de peindre, après M. Alletz, les premiers transports de Madame Sydney, leurs longues et terribles périodes ; et plus tard cette douleur morne et profonde qui se nourrit des moindres souvenirs et refuse toutes les consolations, même celle du bonheur dont son fils jouit sans doute dans un autre monde. Le frère de Madame Sydney, ministre protestant, ne parvient à l'arracher des lieux où tout renouvelle et aigrit son désespoir, qu'en lui permettant d'emporter avec elle, sur une terre étrangère, les restes de son fils. Ce petit drame est plein d'émotion et de vraie sensibilité.

La Ruine offre un spectacle qui n'est pas rare de nos jours. C'est un riche banquier anglais, à conceptions hardies, fier de son or et généreux par orgueil, qui, de prodigalités en prodigalités, de folies en folies, précipite une catastrophe épouvantable, et ne pouvant plus supporter sa honte, sa misère, la vue de sa famille, dont il a consumé le patrimoine, finit par se donner la mort au moment même où ses affaires allaient se rétablir. L'orgueil humilié fait les frais de cette nouvelle. C'est assez dire qu'elle pouvait prendre place dans un tableau des plus cruelles souffrances de l'humanité.

Mais quelle douleur pourrait être comparée aux convulsions du *remords?* Toutes les autres ont du moins leur douceur, et presque leur charme. C'est une sorte de consolation de pouvoir pleurer et se plaindre. Le cœur est brisé, l'âme n'est point flétrie, et le sentiment de dégradation ne vient pas envenimer et déshonorer la souffrance. Quel poids que celui d'un crime pour une âme qui voudrait être vertueuse et que son repentir même ne saurait absoudre et relever, du moins en cette vie! Aussi nulle part M. Alletz n'a-t-il montré plus de talent et d'énergie que dans cette peinture du remords. Un père de famille, un magistrat, entouré de l'estime publique et de l'amour de ses enfants, touche à son dernier jour. Une sombre tristesse n'avait jamais quitté son front et plus d'une fois une pâleur effrayante et subite avait décoloré ses traits au milieu des solennités et des fêtes. Sa vertu conservait quelque chose de l'ardeur inquiète et désordonnée du crime. On eût dit que le besoin d'une grande expiation le

poussait incessamment à bien faire. Aujourd'hui il veut combler son repentir par une confession qui ne verra le jour qu'après sa mort. Sa conscience exige un dernier sacrifice et ne veut pas qu'il emporte avec lui une considération dont il n'est pas digne.

Dans l'âge des passions, le jeu et le libertinage ont égaré sa raison. Un crime, un crime horrible, un parricide l'a pour jamais dévoué aux Furies. En vain a-t-il obtenu d'un père expirant son pardon et l'assurance du secret; en vain a-t-il réuni la fortune et les honneurs aux jouissances plus douces de la vie domestique, cherché dans les voyages des distractions à ses remords, et effacé son crime, autant que possible, par le repentir et par la pratique de toutes les vertus ; rien n'a pu soulever un instant le poids horrible sous lequel il gémissait. Sa vie tout entière s'est écoulée dans ces angoisses. L'estime publique lui semblait une dérision amère et insultante, et dans les bénédictions des pauvres son oreille trompée croyait entendre autant de malédictions. Les caresses même de ses enfants déchiraient sa conscience. Nous racontons froidement; M. Alletz peint avec une vérité toute dramatique. Analyser de pareilles scènes, ce serait en détruire l'effet. Contentons-nous de dire qu'il y a une pensée bien haute et bien morale dans ce tableau de la vertu naissant du crime même, et du remords poursuivant le crime jusqu'au sein de la vertu, comme pour épuiser ici-bas tous les traits de la vengeance divine. Ce n'est plus en ce monde alors qu'on peut espérer encore le repos.

L'Académie française a jugé l'ouvrage de M. Alletz digne de la seule mention honorable qu'elle ait cru

devoir décerner parmi les livres les plus utiles aux mœurs qui lui avaient été soumis. M. Alletz méritait bien cette distinction. Le suffrage du public se joindra, nous n'en doutons pas, au suffrage de l'Académie. Le talent de M. Alletz est incontestable. Mais il obtiendra quelque chose de plus qu'un succès purement littéraire, je veux dire l'estime de tous ceux qui liront son livre.

6 décembre 1828.

IX

ÉTUDE DE L'HOMME,

PAR M. V. DE LATENA.

Il n'y a pas de partie plus riche dans notre littérature que celle des ouvrages de morale. Outre les moralistes proprement dits, nous avons nos orateurs sacrés et l'innombrable légion des auteurs de livres de piété, livres qu'on oublie trop; ils ont le sort des pamphlets. La génération qui les a produits les admire et s'en nourrit. L'auteur a le plaisir de voir de ses yeux la cinquième, la sixième, la dixième édition de son ouvrage. On les imprime avec luxe, on les fait relier magnifiquement. La génération suivante ne les comprend plus et les rejette. Rien ne change si souvent que la dévotion. Qui lit aujourd'hui Nicole, excepté un petit nombre de ces universitaires maudits qui lisent tout, et de vieux amateurs de la prose et de l'esprit du siècle de Louis XIV? Qui lit Duguet, dont les œuvres ne forment pas moins

de cent-quarante volumes, je crois? Madame de Sévigné et madame de Coulanges les lisaient avidement. Toute cette cour belle, brillante, parée d'esprit et de grâce, ne manquait jamais de temps, au milieu des distractions et des plaisirs, pour jeter les yeux sur un livre nouveau de dévotion, sur une traduction des Pères de M. Dubois ou sur un traité de M. Letourneux. Les *Fables* et les *Contes* de La Fontaine ne venaient qu'ensuite. Aujourd'hui nous en sommes revenus aux légendes et aux apocryphes. Oh! qu'il y aurait un curieux ouvrage à faire sur les bons livres qu'on ne lit plus!

Je pourrais placer encore dans la classe des moralistes quelques-uns de nos romanciers, Marivaux, par exemple. On extrairait de la *Marianne* de ce dernier un recueil d'observations délicates et profondes qui pourrait, je crois, le disputer à La Bruyère lui-même, avec avantage peut-être sur certains points. *Marianne!* c'est un de nos plus jolis livres, un de ces livres qui donneraient de l'esprit à un sot, si un sot était capable d'emprunter ce qui lui manque. J'ai eu le plaisir en ma vie de faire lire *Marianne* à des gens de goût et de tact auxquels, je ne sais comment, ce livre n'était jamais tombé sous la main. Combien j'ai joui de leur satisfaction et de leur surprise! Allez, allez, donnez-vous souvent ce plaisir et cette surprise-là. Vous ne savez que lire? Prenez un vieux livre; choisissez-le à la date, livre de piété, livre de morale, roman, littérature! De 1660 à 1760 vous ne pouvez guère faillir, et manquer de rencontrer au moins beaucoup d'esprit, beaucoup de sens, un style clair et solide, et je ne

sais quoi qui contente parfaitement un goût éclairé.

Grâce à l'intérêt de la fiction, les romanciers moralistes se soutiennent mieux auprès de la postérité ; mais, parmi les livres de pure morale, il est remarquable que les meilleurs, ceux qu'on lira toujours, parce qu'ils ne tombent jamais dans la banalité, appartiennent pour la plupart à des écrivains qui n'étaient point hommes de lettres de profession. Montaigne, avant d'occuper son loisir de châtelain à tracer cette immortelle peinture des caprices de son imagination, où il a tout fait entrer, avait, en bon gentilhomme, servi dans les armées, fréquenté la cour, vécu dans le monde, aimé les plaisirs. Aussi quelle verve ! quel naturel ! quel tour neuf et piquant ! Je sais qu'il connaissait les livres ; les anciens ont passé tout entiers dans son ouvrage ; mais ils y ont passé en prenant l'empreinte de son imagination et de son esprit, et sans laisser après eux cette teinte de pédantisme, cette odeur d'étude qui rappelle le compilateur et l'homme de cabinet. C'est Montaigne qui pense, qui parle, qui cause ; Plutarque et Sénèque ne lui prêtent que leur nom et leur autorité. Pascal, sans sa querelle avec les jésuites, n'aurait, selon toute apparence, laissé à la postérité que des ouvrages de mathématiques. Il a composé ses *Provinciales* par un besoin de polémique et ses *Pensées* pour donner cours aux ardeurs inquiètes de sa foi. Pascal, qui trouvait si sot le projet de Montaigne de se peindre au vif, sans le savoir n'a réalisé qu'un projet tout pareil. Sa plus belle peinture est celle de son âme. Ses *Pensées* ne sont que le tableau admirable de cette pensée intime, profonde qui le dévo-

rait. Il déchire pour ainsi dire sa poitrine, et nous montre son cœur tout sanglant, ce cœur agité, cette conscience tourmentée de la crainte de n'en avoir jamais assez fait pour Dieu, cette raison qui aurait voulu arracher les montagnes pour accabler une bonne fois sous leur masse les objections toujours renaissantes. Le mérite de ces livres, c'est de n'être pas des livres. J'en dirai autant de La Rochefoucauld. Il n'a composé ses *Maximes* que pour fixer dans un style concis et énergique les observations que lui avaient fournies la cour, les camps, les intrigues de l'amour et celles de la guerre civile. La Bruyère seul parmi nos quatre plus grands moralistes me semble avoir écrit pour écrire, fin observateur sans doute, mais écrivain avant tout, et cherchant dans un caractère un effet de style, un tour ingénieux de phrase bien plus encore qu'une occasion d'exprimer une pensée juste ou d'épancher un sentiment. Je ne prétends pas, en disant ceci, faire injure à La Bruyère. Son livre est un des plus délicieux qui existent dans aucune langue. Combien de fois je l'ai lu, et que de fois encore je le relirai s'il plaît à Dieu de me laisser vivre! Je n'y pense pas sans avoir envie de l'aller chercher bien vite dans ma bibliothèque pour en parcourir quelques pages. Toujours est-il que ce qu'on apprend le mieux en lisant La Bruyère, c'est que La Bruyère était un admirable artisan de style, un arrangeur délicat de mots et de phrases, un homme sans pareil dans la science de placer une expression et de lui faire rendre tout ce qu'elle peut avoir d'énergie, d'originalité, de piquant.

Les grands noms que je viens de citer m'épouvantent moi-même, quand je songe que l'ouvrage dont j'ai à parler est aussi un ouvrage de morale. Montaigne ! Pascal ! La Rochefoucauld ! La Bruyère ! Si l'ouvrage de M. de Latena n'était qu'une imitation, même habile et savante, de ces grands écrivains, une imitation comme il y en a eu tant à l'époque où leurs livres parurent, et comme on en a essayé plus d'une fois encore dans les temps postérieurs, je me serais bien gardé de rappeler ces terribles noms. Heureusement l'ouvrage de M. de Latena n'appartient qu'à lui-même. C'est le produit de ses propres réflexions. C'est le dernier mot de toute une vie d'observations prises sur le monde. C'est la note exacte et comme l'écho fidèle de toutes les sensations, de tous les jugements que le spectacle de la société, l'étude des autres et celle de soi-même a pu faire naître dans une âme ardente, quoique ferme et se possédant toujours, dans un esprit grave, curieux, qui n'a jamais voulu laisser passer un fait sans s'en rendre compte, exprimer une pensée sans l'avoir approfondie, se servir d'un mot sans connaître sa force et sa valeur. Et voilà le caractère original que je tenais à faire ressortir tout de suite dans l'ouvrage de M. de Latena. Ici, par une exception bien rare de notre temps, le mérite du livre et le mérite de l'homme ne font qu'un. Tout ce qu'il y a de sensé, de profond, d'ingénieux dans ces pages, tout ce qu'elles contiennent de bon, de tendre, de généreux et d'honnête, entendez bien la force du mot honnête ! n'est venu sous la plume de M. de Latena qu'après avoir passé dans son âme, ne s'est resserré en quelques lignes

vives et spirituelles, ou étendu en considérations d'une justesse singulière, qu'après avoir été un sentiment propre, un mouvement du cœur, un jet naturel de la pensée. On sent la vie dans ce livre, si je puis me servir de cette expression. Il semble qu'on pourrait presque dire quel jour, à quelle heure, sous l'empire de quelle sensation douce ou mélancolique chacune de ces réflexions a été écrite. Là saigne une plaie du cœur, là un souvenir tendre et douloureux remonte dans le passé et y cherche des amis perdus, des affections brisées. L'émotion est d'autant plus vraie, elle gagne d'autant plus sûrement le lecteur que M. de Latena, bien éloigné de la folle personnalité de nos jours, ne se met jamais en scène. C'est un sanglot qui lui échappe, c'est une expression si simple et si pénétrante que le fait qu'elle dérobe se montre pour ainsi dire de lui-même. Quelle sensibilité, quel profond retour de religion dans cette simple remarque : *Les chagrins qui nous viennent des hommes nous révoltent et nous font oublier Dieu; les grandes infortunes qu'il nous envoie nous ramènent à lui!*

Ailleurs, je crois voir l'homme du monde rentrant le soir dans son cabinet et se délassant de toutes les inutilités qu'il a entendues, de toutes les sottises dont il a été le témoin, par de fins portraits ou de vives et épigrammatiques sentences. Dans ce salon, qui n'est pour les autres qu'un rendez-vous de plaisir et d'habitude, M. de Latena étudie le manége des passions. Chaque trait des physionomies, le moindre mot jeté comme au hasard, lui révèle un côté du cœur. Tant pis pour le causeur ennuyeux, pour le

fat et le petit esprit obstiné ! justice en sera faite par une de ces phrases qui deviennent la définition de tout un caractère. *La stérilité de l'esprit produit l'entêtement,* dit M. de Latena ; *quand on n'a qu'une idée, on y tient.* Avis aux entêtés !

Qu'y a-t-il de plus vrai au monde, et qu'on ait plus souvent occasion d'appliquer, que la peinture suivante : « Dans une situation embarrassante, l'homme « cherche le mot qui pourrait l'en tirer ; la femme le « dit sans le chercher. La plupart des femmes pleu- « rent, rient, s'attendrissent ou s'irritent très-réel- « lement quand il est de leur intérêt de paraître affli- « gées ou gaies, émues ou courroucées. Mais elles ne « sont fausses que dans le projet de l'être : leur ima- « gination est si vive, qu'elles éprouvent tout ce « qu'elles veulent simuler. Un homme poussé par la « passion se jette en avant sans savoir comment il « reviendra ; une femme se ménage toujours une « retraite. » Tout est plein de ces observations piquantes et justes dans l'ouvrage de M. de Latena. On peut aussi, par ces courtes citations, se faire une idée de son style, qui n'est que l'expression concise et ferme de sa pensée. Rien n'y sent l'auteur. On croit entendre le résumé d'une conversation excellente, ou jouir de ces saillies souvent pleines de profondeur et de sens qui échappent à un galant homme dans le feu d'un libre entretien.

Juge sans malignité d'ailleurs, M. de Latena pardonne à la faiblesse, compatit à toutes les souffrances ; s'il flétrit le mal avec indignation, le mal qui vient de la corruption et de la perversité du cœur, il admire le bien avec enthousiasme. Son sourire n'a rien

d'amer, et serait plutôt triste et indulgent. M. de Latena est un de ces moralistes avec lesquels on sent qu'on aimerait à vivre, chose rare! J'adore le livre de La Bruyère ; je ne me serais pas soucié du tout de m'exposer aux traits de sa plume. Je conçois parfaitement que ceux qui lui avaient livré le spectacle de leurs ridicules dans la familiarité des rencontres du monde durent être très-désagréablement surpris en voyant le public placer leur nom à côté d'une peinture trop ressemblante. J'admire Pascal; je n'aurais pas voulu être la victime de ses rudesses pénitentes. Une heure de conversation avec Montaigne m'aurait ravi; son auditeur, je l'aurais été avec transport; son commensal, non. Il professe trop ouvertement l'égoïsme! La Boëtie seul lui a fait sentir l'amitié. Le reste du genre humain ne le touchait guère. Les moralistes sont bons à lire et le sont rarement à voir. Dans leurs ouvrages mêmes ne sent-on pas trop souvent un fonds de sécheresse et de dureté, une hauteur insultante qui révolte l'âme ou qui l'abat? Si vous voulez que je devienne meilleur en vous écoutant, montrez-moi du moins de la pitié! que je sente dans vos remarques les plus sévères un retour sur vous-même qui diminue la rigueur de la condamnation en la faisant partager au juge! Massillon, j'en suis sûr, aurait plus révolté qu'ému ses auditeurs dans son fameux sermon sur le petit nombre des élus, si au moment même où il ouvrait le ciel pour en faire tomber l'anathème sur l'assemblée qui l'écoutait, il ne s'était pas écrié tout pâle et tout transporté d'effroi : « Je ne sépare pas mon sort du vôtre. » Trait d'éloquence admirable! pensée profonde, juste appréciation de

nos misères communes ! L'honnête homme, le saint même a une part assez grande de la faiblesse humaine pour trouver plus d'occasions de gémir que de se courroucer ! Hélas ! il est difficile d'estimer l'humanité quand on la connaît bien, j'en ai peur : on se connaît très-mal quand on s'estime beaucoup soi-même, j'en suis sûr. M. de Latena n'a point de ces airs hautains et tranchants trop ordinaires aux moralistes. Un fonds de tendresse adoucit ses sentences les plus rigoureuses. Il aime encore mieux qu'il ne hait. Son livre ne fait pas peur. Sa critique éclaire sans humilier ; c'est un juge auquel j'ouvrirais volontiers mon cœur. Après avoir lu l'ouvrage, on se sent disposé à se faire de l'auteur un ami et un confident, dût-on lui fournir quelques lignes de plus. M. de Latena ne s'est-il pas peint, à son tour, avec une aimable franchise dans ces lignes qui terminent son livre : « Tout dans la vie est un jeu de hasard, « tout, excepté la vertu. Elle seule procure un béné- « fice certain. Je le crois ; et cependant, en publiant « ce livre avec un vif désir de faire quelque bien, je « songe aussi à l'approbation des hommes. C'est « contre elle que je joue mon repos. »

Et c'est ainsi qu'en étudiant les autres et en s'étudiant lui-même, en notant ses observations jour par jour, M. de Latena, sans avoir le dessein de faire un livre, en a fait un excellent qu'il a pu intituler avec vérité : *Étude de l'homme*. Il n'est pas nécessaire à un observateur sagace d'avoir un champ bien vaste. L'étude de l'homme est une étude immense, mais l'homme est partout le même. Les nuances de caractères, quelque variées qu'elles paraissent d'abord,

se classent aisément et se réduisent à un petit nombre de traits simples qui se retrouvent sous la différence peu importante du costume, sous les mille plis que le hasard et le vent donnent à la draperie. Avec de mauvais yeux vous ne verrez rien dans le monde entier; avec de bons yeux vous verrez tout dans un salon, dans une chaumière, dans une antichambre. La question est de descendre profondément dans le cœur, dans ce cœur humain dont les battements moraux ne sont pas moins uniformes que les battements physiques; la matière de l'observation, nous l'avons tous sous la main, ici même, au coin de la cheminée, à la table de famille; le difficile est de trouver un bon observateur. Pour la politique il est utile, je crois, de voir beaucoup d'hommes et d'en voir de tous les pays; pour la morale, ne verrait-on que soi-même on en aurait vu assez. Qui ne porte pas dans son cœur le germe de toutes les passions, la racine de toutes les sottises et de tous les ridicules? Qui a vécu sans avoir, un jour ou l'autre, aperçu avec effroi dans quelque coin reculé de son âme la petite semence où, sans le soin vigilant de la conscience, sans le cri de l'honneur éveillé par l'éducation, pourraient se développer tous les vices, grandir les instincts les plus criminels et la dépravation la plus honteuse? L'humilité chrétienne, si rare, et qui paraît si ridicule à ceux qui s'en font une idée fausse, n'est pas autre chose que cette connaissance de soi-même. Pour être humble, il n'est pas nécessaire, comme se l'imaginent quelques personnes, de se croire ridiculement moins d'esprit, moins de mérite, moins de vertu que l'on n'en a; il suffit de ne

pas s'en accorder plus qu'on n'en possède. Étudiez-vous donc, étudiez-vous à la pure lumière de cette règle de justice et de vérité qui brille en nous quand nous ne l'éteignons pas volontairement! Vous voulez connaître le sot, le fat, le menteur, je n'ose pas dire le perfide, le méchant ; je recule devant ma propre sincérité; j'ai peur qu'on ne me prenne au mot; vous voulez connaître l'homme enfin, avec le peu qu'il a de bon et tout ce qu'il a de mauvais? Je ne vous défends pas d'étudier aussi les autres, à condition que dans les autres vous saurez bien que c'est votre propre image que vous contemplez, le fond de votre nature, et sinon ce que vous êtes, au moins ce que vous auriez pu être, ce que vous avez été plus d'une fois peut-être dans le secret de vos pensées, dans le tumulte de vos désirs et le mouvement presque imperceptible de vos penchants! Pour mon compte, quand je voudrai peindre l'homme en laid, je n'irai pas chercher bien loin mon modèle.

Par exemple, la probité! Qui ne se croit pas probe? Manquer à la probité, on en serait au désespoir. C'est la vertu vulgaire, la probité! On ne s'enorgueillit pas d'être probe; il y a trop de honte à ne l'être pas. Prenez garde pourtant, examinez-vous bien. J'ai rencontré à l'improviste, dans un coin de l'ouvrage de M. de Latena, une pensée qui m'a fait frémir par sa justesse. « Satisfaire ses passions et *ses caprices* au prix de sa fortune, dit « M. de Latena, c'est folie ; les satisfaire aux dépens « de sa famille, c'est improbité. » On a un goût, un goût très-légitime et très-innocent en apparence, celui des vieux meubles, des tableaux et des estam-

pes, celui des livres, le plus traître de tous, parce qu'il se cache sous un air de dévouement à l'étude et aux lettres. Ce goût, qu'est-ce au fond? De l'égoïsme, dès qu'il dépasse la mesure, de la passion, et, si on le satisfait aux dépens d'une pauvre petite fortune qui est le patrimoine de toute une famille, de l'improbité. Ne riez pas. M. de Latena a raison. N'oubliez pas non plus que chacun est coupable en raison du degré de lumière qu'il possède, des moyens de résistance qu'il trouve contre les tentations grossières dans sa fortune, dans son éducation, dans la force avec laquelle sa conscience lui parle. Ce qui ne serait que peccadille dans un pauvre est crime dans un riche. On se croit probe, on se croit sincère, et on ne s'aperçoit pas que vingt fois par jour on manque à la sincérité par de petites perfidies, à la probité par les satisfactions que l'on se donne aux dépens d'autrui.

Me voilà presque un Père de l'Église. Ne ferai-je pas bien de m'écrier avec Massillon : « Soyez tranquille ; en tout ceci je ne sépare pas mon sort du vôtre ! » Le fait est cependant que je suis embarrassé pour revenir à l'ouvrage de M. de Latena. Il y a des choses qu'on n'a le droit de dire que de soi, et je suis loin de supposer qu'un moraliste ne puisse décrire un vice ou une sottise sans en avoir étudié le type en lui-même. J'ajoute d'ailleurs, par compensation, qu'il faut avoir au moins une haute idée de la vertu, un sentiment bien profond du juste et de l'honnête pour savoir à quel point on est loin de remplir cette idée, de répondre à ce sentiment ! Ce sont les honnêtes gens qui sont toujours mécontents

d'eux et les meilleurs qui connaissent combien il s'en faut qu'ils ne soient bons. Je demande seulement aux moralistes de n'être pas fiers; j'aime à trouver en eux, non pas le casuiste relâché, mais l'homme qui s'attendrit sur l'humanité, l'ami de la vertu plutôt que le stoïcien orgueilleux et le censeur impitoyable. M. de Latena se proposait d'être utile; il a eu raison de se montrer compatissant. Son livre est un livre aimable, belle et rare qualité!

Je voudrais, après en avoir fait connaître le caractère général et l'esprit, en indiquer l'ordre, la disposition, et montrer comment M. de Latena a embrassé dans un vaste ensemble le tableau complet des vices et des vertus, des qualités et des défauts de l'homme pris comme être sensible, comme être intelligent, comme être moral, comme être sociable. C'est cet ordre et cet enchaînement qui portent la lumière dans l'ouvrage de M. de Latena. Comment, de toutes ces observations détachées, recueillies jour par jour et jetées presque furtivement sur le papier, a-t-il pu sortir un travail si lucide, un tableau dont les parties se correspondent avec tant d'art? La Bruyère nous apprend que Théophraste avait fait un traité de toutes les vertus et de tous les vices, qui est au nombre de ceux des ouvrages de ce philosophe que nous avons perdus. Si je n'avais pas horreur des compliments qui sentent l'exagération, je dirais que l'ouvrage de Théophraste est retrouvé. Je ne connais pas un défaut, pas un vice, pas une qualité du cœur, de l'intelligence ou de l'âme, pas une vertu, pas une passion qui n'ait sa définition exacte dans le livre de M. de Latena. Ce serait presque un dictionnaire de

morale, si l'idée d'un dictionnaire pouvait s'allier avec celle d'un ouvrage fin, ingénieux, plein d'intérêt et de piquant. Rien ne prouve mieux la profondeur et la justesse des observations de M. de Latena que la facilité avec laquelle elles sont venues, pour ainsi dire, se ranger à leur place comme les parties d'un tout. Si l'homme du monde a pu recueillir comme un butin de sa vie de chaque jour ces pensées si délicates, ces traits de mœurs et de caractère saisis sur le vif, le philosophe seul, l'esprit grave et réfléchi, pouvait trouver le lien de ces morceaux épars et en former autre chose qu'un recueil d'épigrammes. Les gens d'esprit ont des mots qui frappent par leur justesse, qui saisissent par leur vérité; les traits qu'ils lancent ne manquent ni de portée ni de roideur; on goûte, on admire leur conversation, et on l'oublie. Quel malheur, dit-on quelquefois, que des gens si distingués ne fassent pas un livre! Un livre? tout leur esprit s'évanouirait dans un livre. On ne fait pas un livre avec des traits qui passent et qu'arrache le mouvement de la conversation; on ne fait un livre, un livre de morale surtout, qu'avec des principes. C'est par ses principes que M. de Latena a porté la lumière dans son ouvrage. Connaître en particulier tous les plis et tous les replis du cœur humain serait une science bien vide, si cette connaissance ne menait pas à la solution des grands problèmes qui seuls intéressent l'humanité: quel est le but moral de la vie, le bien suprême que nous devons poursuivre? Après cette vie, y en a-t-il une autre? Notre âme est-elle une substance immortelle ou une flamme qui s'éteint quand la mort dis-

sout nos organes matériels? L'homme est-il la créature sublime d'un Dieu bon et sage, ou un pauvre être abandonné à lui-même et destiné à périr tout entier après une vie courte et misérable? Tant que ces questions ne sont pas résolues, vous ne savez rien, vous ne pouvez rien savoir de sérieux en morale. Votre philosophie n'est qu'un amusement puéril. Vous noterez des ridicules et des misères : vous ne pourrez pas même me dire s'il y a un bien et un mal, si le but de ma vie est le juste et l'honnête ou l'agréable et le sensuel! C'est parce que sur tous ces points fondamentaux de la science de l'homme M. de Latena avait acquis par de fortes méditations des idées fermes et arrêtées, qu'il n'a eu pour ainsi dire qu'à rattacher à ses principes les mille détails de ses observations journalières. L'ordre s'est fait comme de lui-même. La statue est sortie du bloc. Le sérieux du but a relevé les moindres détails; chaque trait de satire est devenu une pensée morale ; et ce qui aurait pu n'être qu'un livre de bon goût, qu'un recueil agréable et piquant, a atteint la hauteur d'un ouvrage de philosophie.

Je ne veux pas dire que tout soit également fort dans l'ouvrage de M. de Latena; la critique y relèverait aisément des parties moins brillantes, quelques pensées dont la tournure spirituelle ne dissimule pas assez le peu d'importance, trop de concision en certains endroits; tout ce que M. de Latena a vu et étudié par lui-même est vrai; tout ce qui est né dans son propre esprit est excellent; mais le plan de M. de Latena exigeait qu'il embrassât l'homme entier dans un tableau complet, l'homme politique avec

les divers caractères des peuples et la variété des gouvernements, l'homme intelligent avec les applications infinies de l'intelligence, l'homme moral avec les qualités et les défauts de son cœur et de son âme, l'homme sensitif ou passionné, et qui peut avoir tout étudié par soi-même? A mon avis, dans les quatre parties de l'ouvrage de M. de Latena, les deux qui dominent sont celles de l'homme sensitif et de l'homme moral. Là se déploie toute la finesse de M. de Latena, tout son talent pour peindre et pour définir, et la sensibilité ardente de son âme. Ses observations sur les femmes, en particulier, sont pleines à la fois de pénétration et de réserve. Tout est dit, mais avec quel bon goût et quel sentiment exquis des convenances! Heureux l'auteur dont le livre n'honore pas moins le caractère que le talent!

Et c'est par là que je veux finir. J'ai dit que M. de Latena avait des principes. Ai-je besoin d'indiquer quels sont ces principes? Prenez sur chaque question la solution la plus morale, la plus conforme à la dignité de l'homme, la plus religieuse et la plus consolante; c'est celle de M. de Latena. Dieu! l'immortalité de l'âme! le bien et le beau comme le but suprême de la vie, voilà la philosophie de M. de Latena, et le dernier mot de ses études. Il n'y a pas une ligne dans son ouvrage où ne respire un amour profond de ce qui est droit et honnête, un désir ardent d'être utile, un sentiment sévère du devoir. Je ne sais quel souffle d'élévation morale se fait sentir jusque dans les observations en apparence les moins graves. On sourit et on est touché. On goûte l'esprit de l'auteur; on éprouve de l'attrait pour son

âme noble et généreuse. Quel sera le sort du livre de M. de Latena? Aura-t-il le succès qu'il mérite? Sommes-nous encore capables de comprendre ce qu'il y a de solide, d'élevé, de délicat, sous cette mâle simplicité de la forme? Je l'espère, je le crois; j'ai osé le promettre à M. de Latena. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a de l'honneur à avoir fait un tel livre!

21 décembre 1853.

X

BACON, DESCARTES.

BIBLIOTHÈQUE PHILOSOPHIQUE DES TEMPS MODERNES.

Voici de quoi répondre aux détracteurs de la philosophie, si détracteurs il y a. Deux professeurs de l'université, MM. Garnier et Bouillet, ont entrepris de publier les chefs-d'œuvre de la philosophie moderne. Cette espèce de nouvelle *collectio patrum* contiendra les ouvrages philosophiques de ces hommes dont les systèmes ont passé, mais dont les noms sont demeurés immortels, Bacon, Descartes, Hobbes, Gassendi, Arnauld, Malebranche, Leibnitz, Condillac, Buffier, Spinosa. Si Locke ne paraît pas dans cette liste, c'est que Locke a écrit en anglais et que les éditeurs se sont imposé la loi de ne reproduire que les textes, publiés par les auteurs eux-mêmes, soit en latin, soit en français. La collection aura trente volumes, nombre qui n'a rien d'effrayant si

l'on calcule ce qu'il en coûterait pour réunir les anciennes éditions des mêmes ouvrages. Deux volumes ont déjà paru et font bien espérer du reste. L'un renferme les objections adressées à Descartes contre ses chères méditations et les réponses de Descartes ; l'autre, divers ouvrages de Bacon et, en particulier, le *Novum Organum*. Les éditeurs ont joint au texte des analyses fort bien faites et un petit nombre d'éclaircissements utiles. La philosophie, comme l'histoire, comme la littérature, va donc avoir sa collection *classique*. Ce mot est le mot propre. Car en philosophie comme en littérature, il y a un bon goût et une certaine fleur d'enthousiasme naïf que le temps flétrit et que tout l'art du monde ne remplace pas. Le caractère de la vieillesse, c'est une sorte de scepticisme et de triste défiance. Nous sommes déjà bien vieux en philosophie; nous avons trop vu de choses pour conserver beaucoup d'illusions; à chaque dogme est attaché un doute, à chaque système son objection. Ce qui nous reste, c'est l'expérience. Avec elle, on n'est dupe de rien. On est excellent pour le conseil et pour la critique, fort mauvais pour l'action. Agir en philosophie comme en littérature, c'est inventer.

Voyez, au contraire, ces grands hommes des premiers âges de la philosophie ! comme ils espèrent, comme ils croient, comme ils sont sûrs de tenir la vérité et comme ils se réjouissent dans l'abondance de leur cœur de l'avoir donnée au monde ! Leur scepticisme apparent n'est qu'une nouvelle ruse de leur foi. Ils ne font semblant de douter que pour s'assurer davantage de leurs raisons de croire. Cela

est si vrai que, quand ils ont fait sortir du chaos le principe qu'ils voulaient mettre en évidence, vous les voyez relever autour de ce principe toutes les vérités qu'ils lui avaient sacrifiées. Il n'est plus question de de douter. Leur foi devient des plus robustes et presque des plus vulgaires. Un effort d'esprit l'avait fait plier momentanément; elle se redresse d'elle-même. Les motifs de leur doute étaient bizarres jusqu'au ridicule quelquefois, parce qu'on ne trouve pas les raisons sérieuses de douter quand on ne doute qu'à contre-cœur; les motifs de leur créance sont légers parce qu'ils croient naturellement.

Qu'est-ce, par exemple, que le fameux doute de Descartes? Pas autre chose qu'un artifice d'argumentation. Dès la première ligne du *Discours sur la Méthode* ou des *Méditations*, il est facile de deviner qu'avec son prétendu doute Descartes veut en venir aux conclusions dogmatiques les plus tranchantes; il doute trop et sur de trop mauvais motifs pour douter sérieusement. Quand Descartes nous dit qu'il n'est pas bien sûr s'il marche, s'il parle, s'il voit, s'il sent, s'il a un corps en contact avec d'autres corps, parce qu'il se rappelle avoir cru quelquefois en rêve qu'il marchait, qu'il voyait, qu'il sentait quoiqu'il n'en fût rien, Descartes ne se moque-t-il pas un peu de nous? Gassendi n'a-t-il pas raison de lui répondre tout simplement : « Non, vous ne doutez pas; vous rêvez peut-être! Mais vous rêvez tout éveillé et vous le savez bien. » Comment Descartes sortira-t-il de son doute? C'est que Dieu, dit-il, n'est pas trompeur. Or, c'est Dieu qui a mis en nous une foi naturelle à l'existence de l'univers et à celle de notre propre corps;

donc l'univers et notre propre corps existent. Cette raison de croire ne satisfera certainement que ceux qui ont pu être ébranlés par cette raison de douter.

Peu d'esprits, je crois, ont été moins enclins au scepticisme que Descartes. Descartes ne doute pas, il n'a jamais douté, il ne paraît pas même savoir ce que c'est que le doute. On ne joue pas avec le doute. Quand le doute est sérieux, c'est la torture de l'esprit; il y laisse de profondes et d'ineffaçables traces ! Je n'appelle pas doute l'insouciance, la légèreté qui se garde bien de creuser les choses et qui fuit même la fatigue de penser; je n'appelle pas doute la vanité qui rit de ce qu'elle n'entend pas; c'est là trop souvent le doute moderne. Chez Descartes le doute n'est qu'une forme d'argumentation. Dès le premier jour où Descartes s'occupa de philosophie, son parti était pris. Le spiritualisme était, en quelque sorte, inné chez lui. On peut se servir de ce mot-là, quand on parle de Descartes. Pourquoi Descartes se sépare-t-il du monde entier? Quelle est cette nouvelle religion qui le condamne à une retraite aussi sévère que celle des moines de la Thébaïde? Que fait-il seul avec ses pensées? Croyez-vous que Descartes soit vraiment parvenu à renverser autour de lui l'univers? Croyez-vous qu'il n'y ait plus pour lui ni un soleil qui l'éclaire, ni une terre qui le porte, ni des hommes avec lesquels il converse? Jamais une pareille puissance de doute n'enfantera que le doute. Dieu seul peut faire sortir le monde du néant. La pensée humaine ne pourrait pas plus le créer qu'elle ne peut le détruire. S'il était possible que tout fût devenu douteux pour une intelligence humaine, tout reste-

rait pour elle à jamais douteux ; ou du moins, si le doute absolu pouvait conduire à quelque chose, ce serait à la superstition. Le point de départ de Descartes comme son but ce n'est pas le doute, c'est la foi au spiritualisme. Descartes n'est point entré dans sa retraite indifférent entre tous les systèmes de philosophie, prêt à recevoir celui qui jaillirait du chaos de ses pensées. Sa religion était faite ; il ne s'agissait plus que d'y trouver des raisons.

Il ne faut pas croire au surplus que cette conviction anticipée, que cette foi intime qui devance le raisonnement, l'affaiblisse ; elle le fortifie au contraire. Le raisonnement tout seul est sans chaleur et sans vie ; il s'embarrasse dans ses propres subtilités ; il y a toujours un raisonnement contre un raisonnement. Quand l'homme a bien raisonné, il faut encore qu'il croie pour ne pas retomber demain dans l'incertitude. La foi peut seule contrebalancer ce fond d'inquiétude et de scepticisme que tout homme porte en soi. C'est elle qui fixe l'esprit et qui, en passionnant la raison, la rend féconde et puissante. Admirez, je vous prie, avec quel calme parfait Descartes nous développe tout son système de prétendu scepticisme ! Voyez comme il est tranquille dans cet océan de doutes, comme il prend ses précautions d'avance pour y être à son aise et ne pas s'y perdre ! Son style même a je ne sais quoi de majestueux et de reposé qui marque un esprit résolu et ferme dans sa foi. Quelquefois on croirait entendre un prophète : « Je fer- « merai maintenant les yeux ; je boucherai mes « oreilles ; je détournerai tous mes sens ; j'effacerai « même de ma pensée toutes les images des choses

« corporelles, ou du moins, parce qu'à peine cela se « peut-il faire, je les réputerai comme vaines et « comme fausses ; et ainsi m'entretenant seulement « en moi même, et considérant mon intérieur, je « tâcherai de me rendre peu à peu plus connu et « plus familier à moi-même. » Est-ce Descartes qui parle ou Bossuet ? Nulle part vous ne trouvez dans Descartes les traces de cette agitation d'esprit qui accompagne le doute. Ses idées se déroulent d'un cours paisible sans la moindre déviation. Il ne leur permet pas de s'égarer à droite ou à gauche ; il les contient dans le cercle que sa puissante foi leur a tracé ; il ne s'abandonne pas à elles ; il les ramène à lui et enchaîne Dieu même à son système en philosophie comme en physique.

Par la même raison Descartes, comme tous les esprits créateurs, fait fort peu de cas des objections. Le plus souvent, c'est par le mépris qu'il y répond, quelquefois même par la colère et par l'injure. Il recule et il ne s'en aperçoit pas. Les concessions qu'il fait ne lui semblent que le développement naturel de son système. On dirait que toute vérité lui appartient par droit de conquête. La discussion l'entraîne ; son système tombe pièce à pièce ; ses idées innées ne sont plus que la faculté innée de produire certaines idées ; son doute même, ce fameux doute dans lequel Descartes se complaît si fort, n'est plus qu'un doute fictif, un vrai jeu d'esprit, et Descartes, auquel tous ces aveux échappent, n'en triomphe pas moins du ton le plus fier ! Dieu sait comme il traite Gassendi ! Il est vrai que Gassendi se moque un peu de Descartes. C'était un de ces esprits lucides et faciles,

mais peu élevés, qui ramassent la vérité à fleur de terre, et n'ont que du dédain pour tout ce qui dépasse les limites du bon sens ordinaire. On dirait volontiers à Gassendi que ce n'est pas la peine de philosopher pour si peu. Gassendi a d'ailleurs toutes les qualités de ces sortes d'esprits, de l'élégance, une clarté parfaite, une raillerie de bon goût.

Ses objections, pour l'agrément et la finesse, rappellent presque les *Provinciales*. On les lit avec autant de plaisir et d'entraînement que si elles avaient encore toute la fraîcheur de l'à-propos. Descartes ayant déclaré qu'il ne sait sur lui-même qu'une chose, c'est qu'il pense, Gassendi entame un dialogue avec Descartes, où il ne l'appelle plus que : « O esprit ! ô intelligence ! » Descartes se fâche et appelle Gassendi : « O chair ! » La chair est maligne, railleuse, un peu vulgaire dans son bon sens ; l'esprit hautain, méprisant, dogmatique. L'esprit n'en est pas moins obligé de faire plus d'une concession à la chair. Mais qu'importe ? rien n'est si facile que de trouver des objections contre tous les systèmes du monde. Quand la chair a voulu se mêler de faire des systèmes, elle n'a pas été plus heureuse. Descartes, au fond, avait raison de se révolter contre les railleries de Gassendi. Cent objections ne détruisent pas une grande pensée.

Quoique plus circonspect dans sa méthode que Descartes, Bacon a aussi cet enthousiasme et cette foi vive d'une philosophie neuve. Comme un homme qui se croit sûr de tenir le fil du labyrinthe, Bacon témoigne le plus complet mépris pour ceux qui en ont avant lui sondé les chemins. Platon même, et

Aristote, ne trouvent pas grâce devant ses yeux. Il les compare tout simplement aux sophistes que ces grands hommes ont tant combattus. Nous sommes, nous autres, beaucoup moins fiers que cela. Nos propres écarts nous ont rendus fort indulgents pour les erreurs d'autrui. Nous aimons mieux croire que tout le monde a un peu raison, de peur d'être obligés de reconnaître que tout le monde a tort. Quel est l'argument principal de Bacon contre la philosophie de l'antiquité ? C'est qu'elle a enfanté trop de systèmes pour qu'on puisse croire qu'elle ait trouvé la vérité. Voilà un argument que personne d'entre nous ne s'avisera d'employer ! La philosophie moderne, sous ce rapport, n'a point de reproche à faire à la philosophie ancienne. Si la multiplicité des systèmes est la condamnation de tous les systèmes, nous sommes tout juste aussi avancés que du temps de Bacon, et nous pouvons très-bien nous remettre à philosopher sur de nouveaux frais ; mais il nous faudrait la foi, et nous ne l'avons plus ! Bacon annonce sa méthode au monde, presque comme un nouvel Evangile. Son style, obscur quelquefois comme celui des oracles, a aussi quelque chose de divin et d'inspiré. Il marche avec joie et avec confiance dans le monde qu'il a découvert. Ses promesses sont merveilleuses. C'est un nouveau soleil, une terre plus féconde, des miracles de science et de bonheur qu'il entrevoit !

Il faut l'avouer, ces promesses n'ont pas été tout-à-fait stériles. On sait combien les sciences sont redevables à la méthode de Bacon. On ne fait pas une découverte dont l'honneur ne lui revienne. Les maximes générales qu'il a posées forment aujourd'hui autant

d'axiomes qui sont entrés dans le domaine de la raison publique. L'usage les a, en quelque sorte, flétries et dépouillées de leur fleur ; on les retrouve dans Bacon toutes brillantes de cette poésie dans laquelle prennent naissance les grandes pensées. Bacon est cependant bien plus maître de son imagination que Descartes. Il ne commence pas par douter de tout ; il se contente de signaler les causes de nos erreurs et de définir les caractères de la vérité. Descartes, je lui en demande bien pardon, avec son doute universel, tue du même coup l'homme avec la mouche. De peur que l'erreur ne lui échappe, il écrase tout, même la vérité. Pour apprendre à l'homme à chercher la vérité, il le met hors de toutes les conditions de la nature humaine. Bacon ne nous demande que de purger notre esprit de ses préjugés, et d'entrer dans le royaume des sciences, qui est le royaume de l'homme, comme on entre dans le royaume du ciel, avec la simplicité d'un enfant : *Sub personâ infantis*.

La méthode de Descartes, prise à la lettre, n'était bonne que pour Descartes. Avant d'employer une moitié de sa vie à démonter pour ainsi dire, toutes les pièces de son esprit, il faut être bien sûr que l'autre moitié suffira pour les rapprocher et les rejoindre. La méthode de Bacon est la méthode de tout le monde ; il a posé pour jamais les règles de la science des faits. Reste à savoir, il est vrai, si ces règles sont applicables à la science des causes ou à la philosophie. J'en doute fort pour ma part, et s'il faut le dire, Bacon lui-même paraît bien plus occupé de l'avenir et du progrès des sciences naturelles, que de

l'honneur de la philosophie. Son mépris pour la philosophie ancienne est un peu suspect. Je crains que ce ne soit la philosophie même qu'il range au nombre des choses qui ne sont bonnes que pour la dispute.

Qu'importent au surplus quelques erreurs de ces grands hommes ? Ce qui est beau, c'est le spectacle de leurs pensées qu'ils nous révèlent. Dans les *Méditations* de Descartes ce que j'admire avant tout, c'est Descartes lui-même. Roman, peut-être ! Le roman de la philosophie est assez vrai et assez beau, puisque c'est l'histoire fidèle des pensées d'un Platon, d'un Aristote, d'un Descartes et d'un Leibnitz. Le monde est-il tel qu'ils l'ont imaginé ? Leur pensée a-t-elle pénétré jusque dans les profondeurs du ciel pour y contempler face à face la pensée de Dieu ? Par la force surnaturelle de leurs méditations ont-ils fait descendre la vérité absolue sur la terre ? Je l'ignore et je n'ai aucun moyen de le savoir. Là commence le mystère, là commence la foi pour la philosophie comme pour la religion. Au fond, l'homme n'explique rien. Il raconte ses pensées, il peint ce qu'il sent ; il ne peut pas plus. Eût-on cent fois convaincu d'erreur Platon et Descartes, Platon et Descartes n'en vivront pas moins à jamais dans l'admiration des hommes. Ce qu'il y a de plus beau dans leurs systèmes, c'est la puissance qu'ils ont eue de les produire. La vérité qui éclate dans leurs ouvrages, c'est la vérité de leur génie. Les grands philosophes sont les poëtes de la raison humaine. Ils la décrivent, ils la chantent dans des épopées immortelles. Ils ont foi en eux-mêmes et dans l'énergie de leurs conceptions ; la clarté de leurs pensées est pour eux comme

un rayon de la puissance et de la lumière divine.

C'est là pour la philosophie l'âge des illusions, mais aussi l'âge de la force. La philosophie alors est une affaire sérieuse ; quiconque s'y dévoue renonce à tout le reste. On abandonne ses amis, sa famille ; on se retire en Hollande ou en Suède pour vaquer plus librement au travail de la pensée ; on ferme ses volets ; on se condamne à la retraite et au silence. Je suis loin d'exclure une philosophie plus mondaine. La philosophie, comme la religion, ne se popularise et n'entre dans les mœurs publiques qu'en se dépouillant de cette première rudesse. Il n'en est pas moins vrai que le beau temps de la philosophie, le temps des grandes créations, est le temps des solitaires et des martyrs. La foi perd de son énergie en se répandant.

Qu'est-ce pour nous que la philosophie? Une noble parure de l'esprit, un honnête et doux passe-temps. Tous les systèmes sont bien venus auprès de nous. Ainsi les jardins de Cicéron étaient-ils ouverts aux disciples de toutes les sectes, et le grand orateur servait presque aussi volontiers d'interprète aux doctrines d'Epicure qu'à celles de Zénon. La philosophie critique est partout maintenant, la philosophie dogmatique nulle part. Pour en retrouver la tradition, c'est donc à ces grands hommes du premier âge de la philosophie chez les modernes, à Descartes, à Malebranche, à Leibnitz qu'il faut remonter. Leurs œuvres forment la partie la plus grave de l'histoire de l'esprit humain. Les réunir, c'est rendre un vrai service à tous ceux qui ont conservé le goût des études sérieuses.

5 décembre 1834.

XI

COURS DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE,

PAR M. V. COUSIN.

En prenant pour sujet de son cours l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle, M. Cousin a dû s'attendre à des contradictions de plus d'un genre. Qu'est-ce que la philosophie du XVIIIe siècle? Ces mots, il faut en convenir, ont chez nous un sens restreint, si l'on veut, mais précis et populaire. Aux yeux du grand nombre, la philosophie du XVIIIe siècle est tout entière dans ces écrivains que la génération qui nous gouverne encore ne cite pas sans colère ou sans enthousiasme, dans Voltaire, dans Rousseau, et, un peu au-dessous de ces grands hommes, dans Helvétius, Diderot, Condorcet et le baron d'Holbach. Le *Dictionnaire philosophique*, le *Contrat social*, le *Système de la Nature,* le livre de l'*Esprit*, voilà les monuments de cette philosophie tant vantée, tant décriée; le public ne va guère au delà. A-t-il tort?

Pas tout à fait, peut-être; car enfin ce sont bien là les ouvrages et les hommes que, depuis un siècle environ, on lui apprend à bénir ou à détester, ceux qu'il lit et qu'il connaît, ceux qu'il entend charger, dans les chaires chrétiennes, des dépravations du siècle qui vient de finir et des crimes de la Révolution; ceux enfin qui, en portant, au nom de la raison, de si rudes coups au vénérable édifice de nos institutions religieuses et politiques, préparèrent au monde de nouvelles destinées. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas des philosophes en titre, peu importe au vulgaire qui ne regarde pas à la forme. Ce qu'il y a de certain, c'est que, sans en porter l'habit, ils en ont pris le nom d'un consentement unanime, et que, sous ce nom, ils ont su maîtriser l'esprit de leurs contemporains. Leur influence se retrouve partout, dans nos lois, dans nos mœurs, dans notre langage. Ils sont plus que des chefs d'école, ils sont les réformateurs de la société même; en bien, comme en mal, ils ont fait tout ce que nous voyons.

Aussi, lorsque, dans sa première leçon, M. Cousin, jetant un profond quoique rapide coup d'œil sur le XVIIIe siècle, donna en quelque sorte le programme de son cours, la curiosité fut-elle au comble. Mille passions s'émurent. Les uns tremblèrent pour la vieille idole qu'ils adorent depuis cinquante ans sans trop s'inquiéter si elle est faite d'or et de boue. Qu'on attaque leurs maîtres au nom des croyances religieuses, à la bonne heure. Ils y sont faits et ne demandent pas mieux. Mais au nom de la philosophie et du bon sens, quel scandale! Le matérialisme prit d'avance fait et cause pour Condillac et Cabanis,

et plus d'un honnête professeur de physiologie se crut obligé, en conscience, de décrier s'il était possible une doctrine qu'il ne connaissait pas et se serait bien gardé d'étudier. Les autres, tout transis de la peur que leur cause le nom seul de Voltaire ou de Jean-Jacques, s'indignèrent en pensant que, dans une chaire publique, en présence d'un nombreux auditoire, on allait prononcer ces noms terribles sans y joindre le cortége habituel d'épithètes injurieuses qu'ils y attachent au hasard. N'était-il pas commode de pouvoir honnir la philosophie du XVIIIe siècle en masse comme coupable d'impiété, d'athéisme et de rébellion? Que devenir si, en faisant la part du bien et du mal, il se trouvait qu'il restât trop du premier, trop peu du second? Quel malheur si l'on découvrait que, sous un anathème général, c'est bien moins le siècle passé que le siècle présent, bien moins l'irréligion que la tolérance, bien moins la licence que la liberté qu'il s'agit de proscrire!

Rendons justice à ces derniers. Ils sont conséquents du moins. Que la théologie en veuille un peu à la philosophie, qu'elle lui garde rancune de ses mauvais procédés, rien de plus naturel. La philosophie est une fille orgueilleuse et rebelle qui, après avoir vécu en paix bien des siècles sous la verge de sa vieille mère, la religion, s'est trouvée grande et forte un beau jour, et n'a plus voulu prendre conseil que d'elle-même. Une fois émancipée, Dieu sait de quel air insolent elle a reçu les remontrances de sa pauvre tutrice, remontrances trop sévères peut-être, mais souvent aussi pleines de sagesse et de raison. Toute fière de sa liberté récente, elle s'est vengée par le

mépris et la haine de la longue enfance où on l'avait tenue; la théologie, dans son dénuement, suppliait le ciel et la terre de lui prêter main-forte pour faire rentrer dans le devoir une vassale ingrate. De là une lutte acharnée, mortelle, beaucoup d'injustices et de violences des deux parts : la philosophie accumulant pamphlets, satires en vers et en prose, diatribes sous tous les formats et à tous prix; la théologie faisant brûler les livres par la main du bourreau, et séquestrer ou chasser les auteurs. Mais que pouvait la Sorbonne, en bonnet et en rabat, contre les Académies et les salons? Que pouvait le Parlement contre la cour et la ville? Qu'était-ce qu'un mandement ou un arrêt tout chargé de gothiques formules pour une société brillante, légère et moqueuse? On ferme une école, on met un philosophe à la Bastille. L'excellent remède, en vérité, lorsque la philosophie se fait au milieu des fêtes et des spectacles, lorsque de jolies bouches prennent plaisir à la propager, et qu'elle devient une élégance, une mode de bon ton et de bon goût! Grâce à Dieu, la philosophie approche maintenant de l'âge mûr; elle commence à jouir de sa liberté comme d'un droit, non comme d'une conquête, et tend la main, la première, en signe de réconciliation. La théologie gronde encore sourdement et dispute sur les termes du traité. Patience! il y a place pour toutes les deux dans le monde.

Mais voici bien une autre prétention. C'est une école de philosophie qui, vieille et discréditée, voudrait à son tour esssayer de l'intolérance et fermer, d'autorité, la bouche à ses adversaires. Le matéria-

lisme trouve plaisant qu'on ose être d'un autre avis que le sien. Après avoir si heureusement débarrassé l'homme de son âme et l'univers de son Dieu, il s'indigne qu'on ait encore quelques petites objections à lui faire. Dans ses jours de bonne humeur il raille agréablement; dans ses jours de colère il insulte ces métaphysiciens obstinés qui s'amusent à ressusciter les mystérieuses fantaisies de Platon ou les subtilités de Descartes. Un peu de physiologie et de mathématiques, voilà tout ce qu'il faut à un vrai philosophe. Le reste n'est qu'obscurités et pédantisme. Les insolents, qui prétendent trouver autre chose dans l'homme que les organes et leur jeu! Voulez-vous savoir le dernier mot de la science? Lisez Condillac. Faites mieux encore: lisez Cabanis. Hors de là, point de salut. Peu s'en faut qu'animés d'une sainte colère, ces restes d'une vieille école de philosophie ne fraternisent avec les restes de la vieille Sorbonne. Dans leur commune détresse, ils se traitent avec une politesse pleine d'aménité, et ne poussent qu'un cri contre leur adversaire. Qu'il ferait beau voir le matérialisme et la théologie présentant d'accord une humble requête à l'autorité pour obtenir l'interdiction de ces fous dangereux qui opposent incessamment à celle-ci la liberté de penser, à celui-là le cri éternel de la conscience humaine!

Ce n'est pourtant pas avoir recueilli le plus beau de l'héritage du XVIII[e] siècle que de s'en tenir servilement à la parole d'un maître, quel qu'il soit. Quel est le caractère général de la philosophie de cette époque? C'est l'esprit de liberté, c'est l'abjuration absolue, définitive, de tout autre autorité que l'au-

torité de la raison et de la conscience. En cela, le XVIIIe siècle n'a fait sans doute que suivre la route que lui avaient indiquée Bacon et Descartes, le XVIe et le XVIIe siècles; mais il l'a suivie hardiment, à grands pas, tête levée. La philosophie ne s'est plus contentée d'un petit empire, soigneusement circonscrit pour ne porter ombrage à personne, et dont les frontières ne s'ouvraient qu'à quelques adeptes choisis. Elle s'est mise à conquérir le monde. Respectueuse et timide, elle n'eût osé jadis faire un pas sans saluer à droite et à gauche, et sans demander pardon de *la liberté grande*. Ce n'était qu'à force de politesse et d'humilité, et en persuadant bien aux maîtres de ce monde qu'ils n'avaient rien à craindre de pauvres fous, tout enfoncés dans leurs oisives spéculations, qu'elle obtenait un peu de protection ou même de tolérance. Encore la regardait-on de mauvais œil. A la moindre licence, Parlement et Sorbonne de s'armer contre elle, prison de s'ouvrir, lettres de cachet de pleuvoir. Quelque soumise qu'elle parût, les habiles savaient bien prévoir qu'à force d'agiter ces questions, abstraites en apparence, elle finirait par éveiller, d'une manière fâcheuse pour eux, l'attention du genre humain.

Au XVIIIe siècle, la cause de la liberté est gagnée. La philosophie parle pour son propre compte et ne recule devant aucun obstacle. Beaux-arts, littérature, politique, tout est devenu de son domaine, tout sert à son agrandissement, et tandis que quelques esprits méditatifs poursuivent, dans la solitude du cabinet, de profondes et scientifiques recherches, elle se popularise par l'éloquence et la poésie. Ainsi s'élève, à

côté de la philosophie régulière, systématique, une philosophie mondaine et pratique, fille de la première et marchant à sa suite avec la foule. De l'amour de l'indépendance, il est vrai, à l'amour de la domination il n'y a qu'un pas. C'était assez de n'être plus esclave, et voilà qu'on veut être maître, maître injuste et violent ! La philosophie ne se serait crue libre qu'à moitié, si, au premier jour de son affranchissement, elle n'eût tyrannisé à son tour ceux qu'elle accusait de tyrannie. A Dieu ne plaise d'ailleurs que nous enveloppions dans ce reproche le XVIIIe siècle tout entier ! Quels esprits plus sensés et plus calmes, quels cœurs plus droits et plus religieux que Reid et Dugald-Stewart ! Quel philosophe plus sévère, plus profond que Kant, l'Aristote de l'Allemagne ! En France même, la cause du spiritualisme n'a-t-elle pas trouvé dans Rousseau un éloquent défenseur ?

Mais enfin quel grand secret a-t-il découvert en philosophie ce XVIIIe siècle avec sa liberté ? Quel système nouveau a-t-il produit dans le monde ? La question est naturelle ; M. Cousin y répond simplement : aucun ! Il y avait des sensualistes avant Locke et Condillac, des spiritualistes avant Berkeley, des sceptiques avant Hume, des mystiques avant Saint-Martin ; il y en avait, et il n'y a pas eu autre chose au XVIIIe siècle. La philosophie n'a rien de plus à dire. Qu'on se retourne en tout sens, qu'on imagine un système absolu quelconque, qu'on passe en revue toute l'histoire de la philosophie, on tombera infailliblement sur l'une ou l'autre de ces quatre idées fondamentales entre lesquelles se partage la science de l'homme.

C'est au développement et à la démonstration de cette vérité que M. Cousin a consacré la première partie de son cours, interrogeant l'Inde, la Grèce, le moyen-âge et ces temps plus heureux, où, après avoir beaucoup lu, beaucoup commenté, beaucoup disputé sur des mots, nos pères se remirent à penser par eux-mêmes. Une introduction à l'histoire de la philosophie du XVIIIe siècle est devenu ainsi une histoire abrégée de la philosophie même dans ses phases successives, esquisse vraiment admirable par la clarté que M. Cousin sait mettre dans l'exposition des systèmes les plus abstraits, et par l'éloquente vivacité de son langage. Eh! bien, que trouve-t-on dans les mille écoles de la Grèce, dans cette arène brillante où, à côté des poëtes et des rhéteurs, Platon et Aristote, Epicure et Zénon, apôtres de la philosophie, se font suivre par d'innombrables disciples? Que trouve-t-on dans les couvents et dans les universités de l'Europe barbare et chrétienne, où quelques moines, normands ou saxons, disputent à perte d'haleine, et réduisent en formules leurs subtiles pensées? Toujours les mêmes systèmes, toujours le même fond. Ceux-là parlent la plus belle des langues au plus spirituel des peuples, ils parlent entourés des statues de Phidias et des tableaux de Zeuxis, non loin de la tribune de Démosthène. Un reflet de poésie colore et anime leurs plus profondes spéculations. Ceux-ci, les cheveux plats, la tête couverte d'un froc, rêvent, en silence, dans les longues avenues de leurs cloîtres, ou endoctrinent péniblement quelques pauvres clercs, quelques étudiants grossiers et indociles, au risque peut-être de se faire

brûler comme hérétiques. Un langage barbare dessèche en eux tout ce que la pensée peut avoir d'élévation et de beauté. Oui, mais ce que les uns et les autres veulent expliquer, c'est l'homme. Les mêmes phénomènes amènent bientôt le retour des mêmes explications, du moins quant aux principes essentiels et fondamentaux. Les noms ont changé, on a fait un peu plus de chemin dans la même voie, on envisage une même idée sous quelques faces nouvelles, et voilà tout.

A quoi bon alors, dira-t-on, tant de soins et de peines? Dupes vingt fois des mêmes erreurs, quelle misère de s'y laisser reprendre de siècle en siècle, toujours avec bonne foi et toujours avec impuissance? Puisqu'il y a quatre systèmes, tous les quatre sont faux. Qu'un seul contînt la vérité, il aurait bientôt fait oublier tous les autres. L'homme ne saurait cependant en imaginer de nouveaux; la vérité lui échappera donc éternellement? Que du moins il se tienne tranquille et vive sans s'inquiéter de ce qu'il est et de ce qu'il sera!

Puisqu'ils sont quatre, ils sont faux, du moins en partie; cela est vrai. Mais puisqu'ils *sont*, ajoute M. Cousin, ils sont vrais aussi, du moins en partie. Jamais l'erreur pure, l'erreur absolue n'aura de prise sur l'homme. C'est par ce qu'elles ont de vrai que les idées, en apparence les plus folles, vivent et se propagent. Quand le mal veut dominer, comment fait-il? Se montre-t-il tel qu'il est, sous son nom propre, avec ses traits hideux et difformes? Non. Il crie à haute voix : Je suis le bien, je suis la vertu! suivez-moi! Et c'est en s'alliant à quelques pensées généreu-

ses qu'il séduit et qu'il entraîne. Ainsi en est-il pour l'erreur : réduite à elle-même, que serait-elle ? Rien ; elle ne se ferait pas même comprendre. Comment comprendre ce qui n'est pas ? Le travail des siècles ne reste donc pas infructueux. En ramenant aux sources communes quelques ruisseaux de plus, nous augmentons peu à peu, à la sueur de notre front, la profondeur et la rapidité du courant. Chacun des quatre systèmes soulève un des coins du voile qui cache le mystère de l'humanité. Quelle est la gloire immortelle du XVIIIe siècle ? C'est d'avoir marché, à pas de géants, dans les seules voies ouvertes à la philosophie. Il n'a pas fait plus qu'il ne pouvait faire. Tout ce qu'il pouvait faire, il l'a fait. Sensualisme et idéalisme, scepticisme et mysticisme, tout a grandi et s'est fortifié entre ses mains.

Et quel doit être notre travail, à nous, héritiers de ce grand siècle ? De tout comprendre, de tout épurer, d'extraire de chaque système ce qu'il contient de vérités et de signaler ce qu'il contient d'erreurs, rendant justice aux écoles ennemies, et prenant, sans scrupule, ceci à l'une, cela à l'autre. Oui, il y a du bon, même dans le matérialisme ; il y a du mauvais, même dans l'idéalisme le plus sublime. Les sceptiques n'ont pas toujours tort de rire et de se moquer, et les mystiques, dans leurs extases, voient autre chose que de pures chimères. Faisons-les tous contribuer, sans leur en rien dire, ils se fâcheraient ! à l'avancement de la science. Tel est le but que se propose M. Cousin. Grande et difficile tâche ! Qu'il est beau, mais qu'il est pénible de suivre ainsi la vérité pas à pas au milieu d'erreurs

et de folies de tous genres ! Quand sera-t-on pleinement récompensé de ses efforts ? La philosophie systématique va vite ; ce qui l'embarrasse, elle le néglige, et l'enthousiasme la dédommage aisément du peu de peine qu'elle se donne. Il est si doux de posséder la vérité, qu'il ne faut pas trop blâmer ceux qui se pressent d'en saisir une image quelconque, et s'écrient, dans la joie de leur cœur : enfin nous la tenons ! La philosophie éclectique ne se contente pas à si peu de frais. Avant de ramasser le moindre fragment de vérité, elle l'examine cent et cent fois. Elle ne dit pas à ses disciples : J'ai la vérité, la voilà ! Elle leur dit : La vérité existe, brisée et dispersée sur la terre ; venez avec moi en chercher les morceaux épars. Un jour peut-être nous les réunirons, et l'immortelle statue, tout éclatante de lumières, élèvera son front jusqu'au ciel !

Félicitons-nous cependant d'avoir à faire ces laborieuses recherches sous un guide qui, par le charme de sa parole et l'élévation de son esprit, sait adoucir ce qu'elles ont de pénible, et quelquefois même d'amer.

8 août 1829.

XII

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES,

PAR THÉODORE JOUFFROY.

On publie aujourd'hui beaucoup de livres qui ne sont, en quelque sorte, que des collections de fragments. Dès qu'un homme de talent a écrit dans les journaux ou dans les dictionnaires et les encyclopédies quelques articles que le public a goûtés, il se hâte de les rassembler et d'en faire un volume d'une grosseur raisonnable, qui paraît sous le titre de *Mélanges*. Cela fait, il croit avoir payé sa dette d'homme de lettres ou de philosophe, et il se tient tranquille. Pour ma part, je ne crois guère qu'il soit possible de faire un livre vraiment digne de ce nom, un livre qui reste, avec des fragments et des articles de journaux. Un article de journal est essentiellement la chose du jour. La philosophie surtout y prend un caractère de circonstance, un ton de polémique accidentelle qui lui ôte quelque chose peut-être de son

autorité et de sa gravité. Ouvrez le recueil de M. Jouffroy; vous y trouverez tout d'abord deux articles publiés en 1825 dans le journal *le Globe*, l'un avec ce titre un peu téméraire : *Comment les dogmes finissent;* l'autre dont l'énoncé seul indique la date : *De la Sorbonne et des Philosophes*. Je me rappelle fort bien avec quel plaisir, nous autres de l'opposition, nous lisions ces articles qui nous vengeaient des déclamations des missionnaires et de l'hypocrite bigoterie du temps. Il y règne un ton de légèreté spirituelle et de confiance qui caractérise on ne peut mieux l'époque. C'était une bonne et amusante tactique de faire passer sous le couvert respectable de la philosophie des épigrammes qui n'en allaient que plus sûrement à leur but. Mais que nous sommes loin aujourd'hui des passions de 1825! Le recueil même de M. Jouffroy en est la preuve. On sent bien qu'il y a tout le sérieux d'une grande révolution entre ces deux premiers articles et le morceau qui termine le livre, je veux dire un discours *sur le Problème de la destinée humaine,* prononcé à l'ouverture du cours de morale, en novembre 1830.

Puisque M. Jouffroy est nommé, il n'y a pas moyen de dire, avec la formule de politesse ordinaire, que ces réflexions ne s'appliquent point à lui; mais elles ne s'appliquent point à lui seul. Peut-on se défendre d'un peu de mauvaise humeur en voyant un écrivain et un penseur aussi éminent que M. Jouffroy en être déjà à publier des fragments et des mélanges? C'est commencer par la fin. Un temps vient où le public est curieux de rassembler jusqu'aux essais et aux premières ébauches d'un auteur dont la réputation

est établie sur des titres plus solides. On aime à remonter la route qu'il a suivie, et à y retrouver la trace de chacun de ses pas. Quelques volumes d'œuvres mêlées couronnent alors parfaitement une vie de travail. Je demande mille pardons à M. Jouffroy de mon insistance. S'il n'y avait pas tant d'esprit et de talent dans ces morceaux détachés, tant d'observations délicates et sûres, tant de promesses de quelque chose de mieux encore et de plus fait pour durer, il serait fort inutile de troubler la paix du livre et de l'auteur. C'est la crainte que cette publication ne tienne la place d'une autre, que ces morceaux déjà connus ne nous privent d'un livre nouveau, qui nous émeut et qui nous fâche. Combien la commodité de publier des mélanges, qui sont tout prêts et ne coûtent guère à réunir, n'a-t-elle pas dû étouffer déjà de bons livres dans leur germe!

Ce n'est pas tout : il faut que la philosophie se persuade bien que le public est en garde contre elle, et ce n'est pas sans raison. La philosophie est la plus belle prometteuse du monde. Il y a longtemps qu'elle s'est chargée de faire voir aux hommes la vérité même, sans voiles et sans nuages, de nous révéler la dernière raison des choses, le grand secret de notre destinée. Dans sa jeunesse, la philosophie, partageant du fond de son âme l'enthousiasme naïf et la confiance qu'elle inspirait aux autres, n'hésitait pas à produire ses systèmes et à donner son dernier mot. Toutes les fois qu'elle a cru tenir enfin cette vérité tant cherchée, elle s'est hâtée de le proclamer tout haut et d'appeler généreusement les hommes au partage de son trésor. Aujourd'hui la philosophie,

qui se fait vieille, et qui a acquis de l'expérience à ses dépens, est plus discrète. Elle promet toujours beaucoup ; s'agit-il d'en venir à l'effet de ses promesses? elle s'arrête tout court. La philosophie, telle que nous la professons maintenant, ressemble à une cérémonie d'initiation que le prêtre ferait durer le plus longtemps possible pour retarder le moment de découvrir les mystères. Or, cette philosophie, par fragments et par morceaux détachés, se met aussi un peu trop à son aise pour promettre tout ce qu'il lui plait et tenir peu. Que voulez-vous? Elle n'a pas le temps; elle ne vous donne aujourd'hui que des aperçus ; prenez toujours! Oui, mais quand viendra le reste? Malebranche, du moins, ne faisait pas de réserve. Tout ce qu'il croyait savoir, il le disait. Il mettait du premier coup le monde dans la confidence de ses découvertes ou de ses erreurs.

La philosophie de notre siècle, prudente et avisée, s'est dit deux choses : l'une que si le monde la voyait, après tant de siècles de labeurs et de tortures, après tant de génie et de sagacité consumés à la recherche de la vérité, après Platon, après Aristote, après Descartes, se remettre tranquillement à faire de nouveaux systèmes sur les débris de mille systèmes ruinés, le monde se lasserait peut-être de croire à l'efficacité d'une science qui en est toujours à recommencer ; l'autre, qu'il fallait à tout prix faire cesser le scandale de cette guerre à mort qui dure depuis des siècles entre la philosophie et le bon sens. Voyez ce qui arrive ! Un beau jour la philosophie, pour mieux établir l'existence du principe immatériel, s'est mise à nier l'existence des corps. Le monde en a ri, bien loin d'être

ébranlé un moment dans sa conviction de l'existence du monde visible. Une autre fois, la philosophie, dans une intention très-louable assurément, affirme que la douleur physique n'est pas un mal. Elle se roidit contre les pointes cruelles de la goutte et attend, pour crier, qu'elle soit seule. Le monde laisse prêcher la philosophie et crie, sans vergogne, du haut de sa tête. Qu'est-ce que cela? Quoi! La philosophie qui veut expliquer la nature humaine commence par la nier? Elle a la prétention de ne s'adresser qu'à la raison, et elle blesse le bon sens à chaque pas?

Dans cet embarras, qu'a dit la philosophie moderne pour se réconcilier avec elle-même et avec le bon sens? Le voici : Non, nous n'avons pas perdu notre temps et nos peines! Non, les travaux de tant de grands hommes ne sont pas d'inutiles rêveries! Chacun de ces systèmes contient une portion de la vérité. Ils sont faux en ce qu'ils ont la prétention d'avoir trouvé la vérité tout entière dans un principe unique; ils sont vrais en ce qu'ils ont saisi un côté de la vérité. Toute la vérité est dans les livres des philosophes; mais elle y est par morceaux. Il ne nous reste plus à nous, héritiers de tant de grands hommes, qu'à réunir ces fragments et à en faire un tout, éclatant de lumières. C'est le caractère exclusif des systèmes de philosophie qui soulève contre eux le sens commun. Au fond, la philosophie n'est que le développement des notions populaires. Le sens commun sait tout, mais il sait mal, mais il ne se rend pas compte de ce qu'il sait. Sa science est plutôt instinctive que raisonnée, pratique plutôt que théorique. Cette fleur est-elle belle? Cette action est-elle bonne? Le sens commun

va vous répondre sur-le-champ. Qu'est-ce que le beau? Qu'est-ce que le bien? Voilà le sens commun fort embarrassé parce qu'il ne se rend pas compte des lois générales en vertu desquelles il prononce ses jugements particuliers. Que fait la philosophie? Elle développe, elle généralise, elle rend évidentes à la raison les notions obscures du sens commun. Pour mettre la philosophie d'accord avec le bon sens, que faut-il donc? Qu'elle soit aussi complète que le sens commun, en étant plus claire et plus précise.

Tel est le langage actuel des philosophes. Mais, franchement, parler ainsi est-ce résoudre la difficulté? Est-ce donner le mot de l'énigme? Au premier abord, il semble consolant de penser que la vérité existe dans nos bibliothèques et qu'il ne s'agit que de la tirer des livres où elle dort paisiblement. Un peu de Platon, un peu d'Aristote, un peu de Malebranche et de Locke; prenez partout, laissez partout, vous recomposerez la vérité! Oui, mais quelle sera l'érudition assez vaste et assez sûre pour aller saisir la vérité sous la poussière de tant de langues mortes, de tant de monuments oubliés, de tant de systèmes souvent inintelligibles? Qui se chargera d'aller arracher quelques parcelles de vérité aux platoniciens anciens et nouveaux, aux sceptiques, aux mystiques, aux scholastiques? Quel esprit assez sagace pour faire le discernement du peu de vérité, enseveli sous ces myriades d'erreurs? Quelle voix assez puissante pour dire aux débris de vérité, épars dans le vaste champ de la philosophie : Rapprochez-vous! vivez! levez-vous! Ceux qui entreprendront ce grand ouvrage ne seront-ils pas eux-mêmes des hommes sujets à

se tromper? Ne laisseront-ils pas quelquefois, souvent peut-être, la vérité pour prendre l'erreur? Ne faudra-t-il pas faire sur eux le travail qu'ils auront fait sur les autres? Quand cela sera-t-il fini? Est-il possible d'ailleurs de briser ces systèmes ; et quand on en aura ôté ce qui les fait systèmes, leur caractère exclusif, qu'en restera-t-il? L'esprit d'un système n'en anime-t-il pas toutes les parties? Chaque fait particulier, observé et décrit sous l'influence d'une idée générale, paraît-il tel qu'il paraîtrait vu au jour de l'idée opposée? J'avoue qu'à tout prendre il me paraît plus simple, plus court et aussi sûr de fermer les volets de son cabinet et de se mettre à raisonner au coin de son feu [1].

Le sens commun doit beaucoup de reconnaissance à la philosophie de l'humilité avec laquelle elle consent enfin à reconnaître ses droits. A dire vrai, que la philosophie les reconnût ou les niât, cela était assez indifférent au sens commun, qui n'en continuait pas moins à gouverner ce monde. La difficulté reste toujours la même ; il s'agit toujours de mettre d'accord les résultats du sens commun et ceux de la philosophie ; voilà le problème ! Le sens commun prend le monde tel qu'il est et le laisse aller comme il va ; la philosophie veut l'expliquer ; je suis loin de lui en

[1] La contradiction est manifeste entre cet article et l'article qui précède. Cela s'explique d'une manière très-naturelle. Quatre ans s'étaient écoulés entre la publication des deux articles, et la révolution de Juillet, survenue dans l'intervalle comme un coup de foudre, nous avait tous vieillis, en outre, de dix bonnes années au moins L'enthousiasme de la jeunesse avait cédé la place en toutes choses à l'expérience, pour ne pas dire au désenchantement de l'âge mûr.

faire un reproche ; il ne faut pourtant pas qu'elle se fasse illusion ; le but qu'elle poursuit pourrait bien être au-dessus de l'humanité ! Quelle est notre origine ? Quelle est notre fin ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Pourquoi sommes-nous ici-bas ? Terribles questions qui nous poursuivent bon gré malgré , et dont l'homme demande la solution à la philosophie, mais une solution évidente ! L'homme ne s'est pas mis à philosopher pour observer curieusement quelques faits moraux et s'en tenir là. C'est la vérité même, la vérité absolue, la dernière raison des choses qu'il cherche depuis tant de siècles. Dieu, l'âme, leurs rapports, voilà ce qu'il lui importe de connaître. Ce qu'il cherche, le trouvera-t-il ici bas ? Verra-t-il enfin la vérité face à face ? Alors la nature humaine ne serait plus ce qu'elle est. L'homme ne serait plus l'homme. L'homme possédant la vérité ne ressemblerait guère à cet homme que tous les siècles ont vu se tourmenter pour la découvrir et ne saisir le plus souvent que l'erreur. Étrange et cruelle destinée ! En vain, dans des moments de désespoir et de lassitude, voulons-nous prendre notre parti de rester tranquilles dans le doute et dans l'ignorance. Si cela est possible à quelques hommes que les affaires et les plaisirs étourdissent, cela n'est pas possible à l'humanité. Le besoin de savoir ce qu'elle ne saura pas la tient et la tiendra éternellement en haleine.

Qu'en conclure ? Que la Providence se joue de l'homme ou qu'il n'y a pas de Providence ? Non ; mais qu'au bout de sa course ici-bas, tout couvert de sueurs et de poussière, l'homme est destiné à trouver ailleurs la vérité, dont il n'a en ce monde que le pressenti-

ment et un immense désir. C'est un avertissement continuel de son noble avenir, que cette soif de vérité que tous les fleuves de la philosophie n'étancheront jamais. L'homme poursuit ici-bas la vérité, comme il poursuit le bonheur, comme il poursuit la gloire, n'en saisissant que des images imparfaites et des ombres fugitives. Gloire, bonheur, vérité, idées éternelles dont le reflet n'arrive jusqu'à nous qu'à travers bien des nuages ! La philosophie a été bien ingrate envers la foi. La foi est le supplément nécessaire de la philosophie pour qui ne veut pas ou ne peut pas languir dans le doute. La foi ennoblit la philosophie, lui donne un but, et nous apprend ce que signifie ce tournoiement perpétuel des plus illustres génies dans un cercle de mystères dont tous leurs efforts n'ont pu réussir à percer les ténèbres. Ceux-là, d'un autre côté, ne comprennent guère la philosophie, qui l'insultent et qui se moquent d'elle. La philosophie sera toujours la plus noble des études, moins par ce qu'elle trouve que par ce qu'elle cherche. Sa véritable destination est d'habituer l'homme à détacher ses regards de cette vie et de cette terre pour les reporter plus haut, et de lui apprendre, par les erreurs mêmes dont elle est pleine, à tourner son cœur vers un avenir où il jouira enfin de cette vérité qu'il aime et qui lui échappe ici-bas.

M. Jouffroy, si je ne me trompe, porte ses prétentions plus loin. Il entrevoit un jour, très-éloigné encore il est vrai, où la philosophie, où l'évidence ne laisserait plus de place à la foi. « La mission « du christianisme, dit-il, me semble avoir été « d'achever l'éducation de l'humanité et de la ren-

« dre capable de connaître la vérité sans figures, et « de l'accepter sans autre titre que sa propre évi- « dence. Cette mission sublime du christianisme, elle « est loin, bien loin d'être accomplie sur la terre... » Si loin, à mon sens, qu'elle ne s'y accomplira jamais; sans quoi la mission du christianisme aurait été de changer ici-bas la nature humaine en la nature angélique, et de faire une seconde création. On ne pourra point, en tout cas, reprocher au christianisme de manquer à sa parole; car on lui fait promettre ce qu'il n'a jamais promis pour cette vie. Quant à la philosophie, elle en sera toujours réduite, je le crois, à de simples probabilités sur le grand problème de la destinée humaine. Il n'en faut pas moins savoir gré à M. Jouffroy de la hardiesse avec laquelle il aborde, soit dans son cours, soit dans ses écrits, ces terribles mystères. Les lignes que nous venons de citer indiquent assez que M. Jouffroy n'entend pas remplacer la religion par une philosophie qui dirait à l'homme: « Souffre, tais-toi et ignore! » Il est loin de faire comme ces gens qui, pour se mettre plus à l'aise, commencent par retrancher de la philosophie toutes les difficiles questions qui en font l'intérêt et la grandeur. Les problèmes auxquels la religion répond par l'humilité de la foi, il veut y répondre par l'évidence. N'y avait-il pas assez longtemps, en effet, que la philosophie chez nous, oubliant sa dignité, vivotait sur de petites observations d'anatomie morale? On eût dit qu'elle avait peur d'elle-même!

Loin que la philosophie gagne à rétrécir ainsi son champ, elle éloigne d'elle les hommes qui ne se donnent pas la peine de philosopher pour si peu! Ils

aiment mieux s'adresser aux sciences physiques, riches d'observations et de faits. Plus la philosophie agrandit sa carrière, plus elle mérite le noble nom qu'elle porte. Son vrai but, je l'ai déjà dit, est d'élever l'âme et de la fortifier. Sans être platonicien, j'ai assez profité de la lecture de Platon s'il m'en reste un sentiment plus vif du beau et du bien. La philosophie de M. Jouffroy est toujours élevée. On sent dans son style, élégant et clair, une chaleur d'âme, une émotion douce et noble qui pénètre. Personne ne développe mieux une idée que M. Jouffroy et ne l'analyse avec plus de soin et de finesse jusque dans ses moindres parties. Il serait assez facile, je crois, d'indiquer en quelque sorte l'âge des divers fragments dont se compose le recueil de M. Jouffroy. Il y a dans les plus anciens un ton d'ironie sans amertume, qu'un peu de mélancolie remplace dans les derniers. M. Jouffroy les a rangés tous sous ces trois chefs : *Philosophie de l'Histoire, Histoire de la Philosophie, Psychologie morale.* Le plus complet et le plus éloquent me semble le *Discours sur le problème de la destinée humaine.* Il faut indiquer encore un excellent morceau sur *le Spiritualisme et le Matérialisme*, quelques pages où le *Scepticisme* est on ne peut mieux apprécié dans ce qu'il a de vulgaire, quand ce n'est qu'un scepticisme de salon, et dans ce qu'il a aussi de grand et d'invincible; enfin, des observations singulièrement délicates et spirituelles sur *le Sommeil;* si bien que, tout compte fait, j'ai presque regret à ma diatribe contre les *Mélanges.*

7 septembre 1833.

XIII

LEÇONS DE PHILOSOPHIE,

PAR M. LAROMIGUIÈRE.

Cinq éditions en quelques années ! C'est beaucoup pour un livre de philosophie, surtout pour un livre modeste qui n'a pas eu la prétention de faire révolution en ce monde, mais d'y jeter quelques idées justes et claires de plus. Au train dont vont les choses, il semble que la philosophie de M. Laromiguière aurait déjà dû passer de la vieillesse à la décrépitude, et de la décrépitude à la mort. Songez que ces Leçons remontent aux années 1811 et 1812 ! M. Laromiguière les prononçait paisiblement devant le petit nombre de jeunes gens échappés à la conscription, au bruit des victoires et des désastres de l'empire. Les deux volumes où elles sont réunies ont paru l'un après l'autre en 1815 et en 1818. Depuis ce temps, que de systèmes se sont disputé le sceptre de la philosophie, l'école écossaise, le kantisme, l'éclectisme ! Au mi-

lieu de toutes ces révolutions le livre de M. Laromiguière a fait doucement son chemin. On l'achète, on le lit, on le réimprime.

M. Laromiguière n'aura pas, je crois, l'honneur d'avoir fondé ce qui s'appelle une école. J'allais dire, Dieu me pardonne! il n'est pas assez fou pour cela; du moins n'a-t-il pas l'esprit assez exclusif et assez hardi. On ne fonde une école, on ne remue profondément le monde qu'en mettant en relief un des côtés de la vérité, qu'en le généralisant au détriment de tous les autres. C'est là surtout où l'important est de frapper fort. Dites que la sensation, le corps, la matière est tout l'homme : rien de plus simple; on vous comprendra, on vous suivra; vous fonderez une école. Dites que l'esprit, l'intelligence est tout l'homme; vous serez aussi un maître; vous aurez tout un peuple de disciples. Mais si M. Laromiguière ne doit pas espérer de laisser son nom et sa doctrine à une secte, s'il n'est pas assez original et assez oseur pour avoir pris place à la tête d'une de ces grandes opinions qui divisent les hommes, il a fait un livre, un vrai livre, chose déjà rare parmi les philosophes de notre temps qui n'écrivent que le moins possible, et un livre qu'on lit encore et qu'on réimprime depuis près de vingt ans qu'il a paru pour la première fois, chose plus rare!

C'est, avant tout, que M. Laromiguière est un écrivain plein de bon goût, de clarté et d'élégance. Sa métaphysique n'a rien qui effarouche et rebute l'esprit; elle n'est point hérissée de termes insolites et barbares. M. Laromiguière parle notre belle langue française, la langue de Descartes, de Pascal,

de Malebranche et de Condillac. En traitant des causes et des origines de nos idées, des facultés de l'esprit humain, de leur action et de leurs résultats, il développe ses propres idées dans l'ordre le plus lumineux; il nous apprend, par son exemple, à bien diriger l'emploi de nos facultés. Là sans doute est la première cause de son succès auprès du public. Ce n'est pas la métaphysique qui fait peur au public, ce sont les métaphysiciens. Quelle science peut donc intéresser plus vivement les hommes que la métaphysique? Quelle science est plus la science de l'homme même? Quoi! les tableaux de la nature extérieure, que les rayons seuls de notre intelligence illuminent et vivifient, nous transportent : l'organisation du plus petit des insectes, d'une fleur, d'une herbe, est pour nous un sujet d'étude curieuse et d'admiration; et nous n'aurions que mépris et froideur pour les merveilles intérieures de cette intelligence qui est nous? C'est l'épouvantail des mots et l'air affreux que la plupart des métaphysiciens ont donné à leur science qui rebutent le monde. Je ne crains pas de le dire : un livre de métaphysique bien fait est le plus amusant de tous les livres.

La métaphysique de M. Laromiguière a ce grand mérite d'une exposition simple, claire, élégante et pure dans ses formes. Il n'avance que pas à pas; il conduit avec une rare aisance l'esprit de son lecteur du connu à l'inconnu; chaque idée s'enchaîne à l'idée qui précède, et prépare celle qui va venir. L'esprit résisterait au fond même des choses, qu'il ne résiste pas à la séduction de ce beau style. Il en naît une sorte de conviction, au moins une de ces convictions

du moment dont l'honneur appartient à l'écrivain plus encore qu'au philosophe; on se laisse faire. La forme même de ces leçons, faites pour être prononcées en public, en facilite singulièrement l'intelligence. C'est presqu'un dialogue, moins les longs détours et les brusques interruptions du dialogue ordinaire. M. Laromiguière est toujours en présence de son auditoire; on dirait qu'il suit les gestes, qu'il lit dans les yeux de ceux qui l'écoutent; il parle seul, et cependant il répond! Il insiste, il vous presse, il ne vous quitte pas qu'il ne vous ait persuadés. Voilà son secret pour donner à des discussions assez épineuses par elles-mêmes un air de chaleur et de vie qui soutient l'attention.

Il règne d'ailleurs dans tout l'ouvrage une sorte de bonhomie morale qui lui donne beaucoup de charme. M. Laromiguière ne manque pas de ramener la plupart de ses leçons à quelqu'une de ces vérités morales dont la grandeur, l'évidence et la beauté saisissent à l'instant même toutes les âmes, et devant lesquelles se taisent les interminables discordes des philosophes. L'esprit, fatigué des recherches métaphysiques, se repose avec délices dans les vérités morales. Il se sent là sur un terrain solide, dans un asile de paix, inaccessible aux systèmes de l'école. On laisse la philosophie faire ce qu'elle veut de la métaphysique; il en coûterait trop de l'aller contrôler dans ses recherches; au contraire, la conscience du genre humain veille éternellement sur la morale. La voix qui contrôle est en nous-mêmes. Nous voudrions la faire taire que nous ne le pourrions pas. La philosophie est presque toujours éloquente et vraie quand

elle en vient à ces immuables principes de la morale. On ne saurait dire combien ce fond de pensée morale qui perce dans toutes les pages de M. Laromiguière les anime d'une douce et pénétrante chaleur. C'est ainsi qu'après avoir divisé toutes nos idées en trois classes, idées sensibles, idées intellectuelles, idées morales, M. Laromiguière ajoute en terminant :

« Plaisirs des sens, plaisirs de l'esprit, plaisirs du « cœur : voilà, si nous savions en user, les biens que « la nature a répandus avec profusion sur le chemin « de la vie. Et qu'on se garde de mettre en balance « ceux qui viennent du corps et ceux qui naissent du « fond de l'âme ! Rapides et fugitifs, les plaisirs des « sens ne laissent après eux que du vide, et tous les « hommes en sont dégoûtés avec l'âge. Les plaisirs « de l'esprit ont un attrait toujours nouveau : l'âme « est toujours jeune pour les goûter, et le temps, « loin de les affaiblir, leur donne chaque jour plus « de vivacité. Pythagore offre aux dieux une héca- « tombe pour les remercier d'un théorème qui porte « encore son nom. Keppler ne changerait pas ses « règles contre la couronne des plus grands monar- « ques. Est-il de jouissance au-dessus de telles jouis- « sances?

« Oui, Messieurs, il en est de plus grandes ! Quels « que soient les ravissements que fait éprouver la « découverte de la vérité, il se peut que Newton, ras- « sasié d'années et de gloire, Newton, qui avait dé- « composé la lumière et trouvé la loi de la pesanteur, « se soit dit, en jetant un regard en arrière : vanité ! « Tandis que le souvenir d'une bonne action suffit

« pour embellir les derniers jours de la plus extrême « vieillesse et nous accompagne jusque dans la « tombe. »

J'ai beaucoup parlé de M. Laromiguière comme écrivain. Était-ce pour éviter de parler du philosophe et de son système? Non, quoique, à dire vrai, je n'aie pas la moindre envie d'entrer ici dans des discussions métaphysiques à perte de vue. Les recherches de M. Laromiguière ont pour objet *les causes et les origines de nos idées ou les principes de l'intelligence humaine;* son système est fort simple; il consiste avant tout à bien séparer dans l'homme ce qui est actif et ce qui est passif. Ce qui est passif, c'est le sentiment; ce qui est actif, ce sont les facultés de l'esprit. Nous avons la *capacité* de sentir et la *faculté* d'agir. Il n'est pas en notre pouvoir de sentir ou de ne sentir pas; il est en notre pouvoir d'agir ou de ne pas agir. De l'action de notre esprit sur nos différentes manières de sentir naissent nos idées. Dans son expression la plus générale, voilà le système de M. Laromiguière. On conçoit qu'il renverse sur-le-champ le fameux système de Condillac. Condillac n'admet dans l'homme qu'une faculté, la faculté de sentir; toutes les autres dérivent de celle-là ou ne sont que des sensations transformées; toutes nos idées naissent par conséquent de la seule faculté que nous ayons, de la faculté de sentir, de la sensation. Or, M. Laromiguière établit irrésistiblement que l'homme a la capacité et non la faculté de sentir, qu'il est passif dans la sensation, et que, réduit à la sensation, il aurait des sentiments, il n'aurait pas d'idées. L'esprit applique son activité aux sentiments, produits encore

bruts et confus; il les travaille, il les démêle, il les organise, il en fait des idées.

L'activité de l'esprit s'exerce par plusieurs facultés que M. Laromiguière, contre l'opinion générale, réduit à six, trois rangées sous la dénomination commune d'entendement : l'attention, la comparaison, le raisonnement; trois sous la dénomination de volonté : le désir, la préférence, la liberté. Dans ce système, l'entendement et la volonté ne sont pas des facultés à part. Ce sont des mots dont le premier exprime la réunion de trois facultés, le second la réunion de trois autres facultés. Qui dit entendement dit attention, comparaison, raisonnement. Qui dit volonté dit désir, préférence, liberté. Ces six facultés, travaillant sur nos sentiments, en font naître les idées ou sont *les causes* de nos idées. Le sentiment en fournit les matériaux, en d'autres termes le sentiment est l'*origine* de nos idées. Mais par sentiment, M. Laromiguière n'entend pas seulement le résultat de l'action des objets extérieurs sur nos organes, ou la sensation proprement dite. C'est là une de nos manières de sentir; ce n'est pas la seule. Quand les facultés de l'homme agissent, l'homme a le sentiment de leur action. Quand l'esprit saisit des rapports, il a le sentiment de rapport. Enfin, quand nous rattachons un fait, une action à une volonté libre, bonne ou mauvaise, nous avons le sentiment du bien ou du mal moral, le sentiment moral. M. Laromiguière montre comment ces trois dernières manières de sentir, si elles se produisent à la suite de la sensation proprement dite, ne sont pourtant pas la sensation. De l'application de l'activité de notre esprit à la sensation

proprement dite naissent les idées sensibles. Du sentiment de l'action même de nos facultés et du sentiment de rapport, éclairé en quelque sorte par l'activité de notre esprit, naissent les idées intellectuelles. De l'exercice enfin de notre activité sur le sentiment moral naissent les idées morales. Voilà toute l'intelligence de l'homme.

N'avons-nous que six facultés et quatre manières de sentir? Ce mot de sentiment, qui s'applique à quatre faits si différents, ne jette-t-il pas un peu de confusion dans l'esprit? Pour discuter avec M. Laromiguière, il faudrait avoir un autre système à lui opposer, et ce ne serait pas l'affaire d'un article de journal. Il vaut mieux dire ce que j'éprouve quand je lis dans les livres des philosophes leurs analyses de l'esprit humain, et ce que sans doute beaucoup d'autres ont éprouvé comme moi. Voilà un livre bien fait, un système où tout se suit et s'enchaîne, des observations fines et délicates, des réflexions ingénieuses, une dissection admirable de l'esprit humain. Mais de qui s'agit-il? est-ce de moi? est-ce de ce principe actif que je sens vivre, penser, se passionner au-dedans de moi-même? Est-ce mon intelligence que vous croyez me représenter, cette intelligence qui, en ce moment même, réfléchit sur vos propres réflexions, raisonne sur vos raisonnements, vous juge, vous condamne, vous approuve? Est-ce ma volonté si une, si simple, si active que je vois là décomposée sous le scalpel du philosophe anatomiste? Ce que vous me montrez là, je suis fâché de vous le dire, ce n'est pas moi. C'est quelque chose de très-ingénieusement arrangé, sans doute, mais quelque chose où je ne

peux pas me reconnaître. Si j'avais à faire un entendement et une volonté, je les ferais comme cela peut-être ; mais ce que je ferais, je le sens, ce ne serait pas ce que je suis. Il y a en moi quelque chose qui domine tout le reste, quelque chose sans quoi tout le reste n'est rien, quelque chose qui vit enfin et qui ne ressemble guère à cette nature morte que vous venez de mettre sous mes yeux. Pour connaître il faut analyser. Analyser, c'est séparer. Séparer, c'est tuer.

L'anatomiste me montre un estomac ; il m'en explique les ressorts merveilleux. Il compte les os, les muscles, les nerfs ; rien ne lui échappe dans cette machine admirable du corps humain. Tout est-il vu ? Maintenant montrez-moi l'homme ! Il ne reste sous mes yeux qu'un cadavre mutilé dans lequel il m'est impossible de reconnaître celui qui hier se composait de tout cela, il est vrai, mais avec quelque chose de plus que tout cela, la vie ! Encore sommes-nous tellement habitués à séparer notre corps de nous-même, à le traiter comme une machine obéissante, que nous sommes moins étonnés d'en voir les pièces et les ressorts privés du principe qui les animait. Nous pouvons, jusqu'à certain point, les reconnaître ; il n'y manque que le moteur. L'intelligence humaine, au contraire, ce principe de toute vie et de tout mouvement, que je ne sens jamais que par son action, qui se dérobe à mes yeux et à mon toucher, comment voulez-vous que je le retrouve dans cette dissection froide comme la mort ? Ce sera, si vous le voulez, l'entendement de tous ceux qui ne sont pas moi que vous aurez analysé. Mais j'ai beau faire, j'ai beau me prêcher, ce ne sera jamais le mien !

De là il arrive que ces sortes de livres, que j'aime pourtant de préférence, où, selon moi, la sagacité humaine brille dans tout son éclat, quelque bien faits qu'ils soient ne produisent pourtant sur mon esprit qu'une conviction du moment, une conviction purement logique. N'est-ce pas là aussi, pour mon excuse, ce qui arrive à tout le monde? Sans cela, comment comprendrait-on que les philosophes fussent si divisés sur la nature de l'esprit humain et sur ses opérations? Comment les hommes ne se reconnaîtraient-ils pas sur-le-champ dans le portrait qu'on leur fait d'eux-mêmes? Le modèle, nous le portons tous en nous. Voilà le tableau! Est-il ressemblant? Quoi de plus simple! Et cependant depuis des siècles on dispute. La querelle ne paraît pas prête à finir! Je n'oserais pas même affirmer qu'elle avance. Les points en litige se déplacent de temps en temps; les mots changent; le fond du procès sera jugé quand il plaira à Dieu.

On sent bien que ceci n'est pas la critique du livre de M. Laromiguière; c'est une critique générale. Trop heureuse la philosophie quand elle trouve un interprète qui n'ajoute pas encore à la difficulté des choses par d'inextricables embarras de mots! Le livre de M. Laromiguière, je l'ai déjà dit, est un modèle de méthode et de clarté. M. Laromiguière fait une guerre à mort aux mots équivoques; il a horreur des définitions orgueilleuses; il ne définit lui-même que le moins possible; en raisonnant avec lui on apprend à raisonner. Ce que j'estime bien plus encore c'est le charme avec lequel il exprime des sentiments élevés et doux; cet amour sincère, je dirais presque naïf,

du vrai, du bien et du beau qui échauffe sa pensée et se reflète dans son style. On doit regretter que M. Laromiguière en soit resté là et qu'il n'ait pas ajouté au moins un traité de morale à sa métaphysique. L'exposition des vérités morales conviendrait si bien au don qu'il possède d'émouvoir et de persuader !

8 novembre 1833.

XIV

COURS DE PHILOSOPHIE,

PAR M. DAMIRON.

Dans la première partie de son cours de philosophie, M. Damiron traite de la nature de l'homme ou de la psychologie ; dans la seconde partie, de la destination de l'homme ou de la morale. Ce mot de destination de l'homme, que M. Damiron fait synonyme de celui de morale, m'avait d'abord choqué comme une expression peu nette, comme une de ces façons de parler qu'on affecte aujourd'hui, et qui n'ont pour objet que de rhabiller de vieilles idées avec des mots nouveaux. Triste manie de notre époque ! Symptôme trop manifeste de stérilité d'esprit ! Qui dit destination semble dire nécessité. Tout être a sa destination; c'est la loi de son existence. Aussi remplit-il infailliblement sa destination et, au moment où il cesse de la remplir, il s'anéantit, il n'est plus. Le monde a sa destination, les brutes ont leur destination, l'homme

aussi, en ce sens, a sa destination. Rien ne convient donc moins à la morale qu'une dénomination qui l'assimile aux lois nécessaires de la nature. Tout acte moral est essentiellement un acte libre. M. Damiron va, il est vrai, au-devant de l'objection. L'homme, dit-il, étant libre par sa nature, la destination de l'homme est d'agir librement. A la bonne heure. Mais si l'homme est libre par sa nature, l'homme aussi est imparfait par sa nature ; à côté de sa raison qui l'éclaire, il y a sa passion qui l'aveugle ; à côté de la loi du bien, il y a chez lui la loi du mal ; la destination de l'homme, en qualité de créature à la fois libre et imparfaite, est donc de faire le mal comme le bien. L'homme péche quand il fait le mal ; il ne manque pas aux lois de sa nature qui est peccable. Les lois qu'il offense, ce sont les lois de la raison et de l'ordre universel que Dieu lui a révélées en même temps qu'il lui a donné la liberté, c'est-à-dire le pouvoir d'observer ces lois ou de ne les observer pas.

Mais cette expression inexacte, j'ai fini par le comprendre, n'est autre chose que l'esprit même du système de M. Damiron. Quoi qu'en dise M. Damiron, ce système va droit au fatalisme, en confondant sans cesse les lois nécessaires et les lois morales, les penchants irrésistibles de la nature et les résolutions délibérées de la vertu, l'instinct qui nous pousse en aveugles et la raison qui n'a droit que de conseil. La liberté même n'est plus, en quelque sorte, qu'un des instruments de la fatalité. C'est dans le même esprit que M. Damiron, de même qu'il donne pour synonyme au mot de morale celui de destination de l'homme, remplace le mot de vertu par celui de bien

qui s'applique à la fois au bien matériel et au bien moral, au bien qui n'est que le plaisir de développer nos facultés naturelles, jouissance de l'esprit ou du corps, et au bien qui suppose l'effort de la raison victorieuse des passions. C'est au moyen de cette confusion perpétuelle que M. Damiron fait rentrer dans la morale la logique, la rhétorique et la poétique. Par la logique l'homme conduit son esprit; par la poésie il l'échauffe, il le pare, il l'élève; par l'éloquence il le produit au dehors. C'est *le bien* de l'intelligence, ou la morale de l'intelligence. A côté de l'intelligence il y a la sensibilité. Les instruments de la sensibilité ce sont les organes, c'est le corps. La sensibilité a aussi *son bien* ou sa morale, pour parler comme M. Damiron. Soigner le corps, ménager ses forces, le guérir de ses maladies, développer ou entretenir la souplesse de ses organes, voilà la morale du corps. La gymnastique et la médecine vont devenir des sciences morales, et je ne sais vraiment pas pourquoi on en exclurait l'art du *Cuisinier français*.

Par ses organes l'homme est en communication avec toute la nature. Il l'admire quand elle est sublime comme dans le cours régulier des astres, ou terrible comme dans les éruptions volcaniques et les tempêtes. Il l'aime, il la trouve douce et belle dans le parfum des fleurs et dans leurs vives couleurs. Il se l'assujettit, il la travaille pour en tirer les aliments qui le nourrissent, les vêtements qui le couvrent, les maisons qui l'abritent. L'art de l'homme façonne l'or en monnaie, le marbre en statue, le bois en vaisseaux qui le portent d'un bout du monde à l'autre. Il n'y a pas jusqu'aux vibrations de l'air que l'homme

n'asservisse aux lois de l'harmonie. C'est ce que nous appelons, nous autres, civilisation, progrès des arts, industrie, commerce. L'instinct de l'homme cherche la jouissance et le bien-être. Le travail les lui donne. La destination de l'homme est incontestablement de tirer de la nature tout le bien qu'il peut. C'en est assez; voilà une nouvelle partie de la morale dans laquelle entreront tous les arts, les mathématiques, l'agriculture, l'industrie qui colore la laine ou qui polit les métaux. Ce sera un devoir, un précepte positif de la morale de M. Damiron de chercher le beau dans la nature et de repousser le laid, d'écraser un insecte hideux et d'approcher de soi les animaux aux formes sveltes, aux belles fourrures, aux mouvements gracieux et légers. Dieu avait oublié de mettre dans son Décalogue un article pour défendre à l'homme de fouler aux pieds une belle fleur; la morale de M. Damiron y supplée. Voilà bien des devoirs nouveaux que nous suscite M. Damiron, mais dont la plupart, il est vrai, ne seront difficiles à remplir que pour les gens qui ont les oreilles sourdes aux charmes de la musique, ou les yeux fermés aux beautés de la nature. En un mot, ce que nous appelons bon goût, délicatesse d'organes, recherche naturelle du bien-être, devient chez M. Damiron devoir, morale, je n'ose pas dire vertu!

Heureusement, il y a aussi *le bien* de l'âme dans ses rapports avec la famille et la société, et *le bien* de l'âme dans ses rapports avec Dieu. M. Damiron, tout à l'heure presque épicurien, reprend aussitôt la gravité d'un stoïcien. Sa morale va jusqu'à l'héroïsme et jusqu'au martyre. On trouve même chez

lui le chrétien, l'homme de la prière et de la charité. Rien de mieux en soi assurément. La théologie est beaucoup plus près de la morale que la médecine et la rhétorique. Mais le dirais-je? J'aimerais presque mieux une morale tout épicurienne. Il y a quelque chose qui me blesse d'une façon étrange dans ce rapprochement, sous un même titre, de la religion et du bon goût, de la prière et de la gymnastique, du bien de l'âme dans ses rapports avec Dieu, et du bien de l'âme dans ses rapports avec le parfum d'une rose. Je sais que M. Damiron est bien loin de placer au même rang les devoirs qui naissent, selon lui, de ces différents rapports. Il n'en est pas moins vrai qu'il les ramène tous au même principe, celui d'agir conformément à notre nature, et que, sans le vouloir, il matérialise, en quelque sorte, jusqu'à la religion. Il n'en est pas moins vrai qu'il leur donne à tous le même caractère, celui d'obligation morale, et qu'il confond ainsi ce qui est une loi de la nature, un goût, un appétit, avec ce qui est un effort de la vertu et une victoire de la raison sur les passions naturelles. L'homme est sans doute un être religieux par sa nature, comme il est par sa nature un être sensible. Quand il prie Dieu il se conforme à sa nature, comme il se conforme à sa nature quand il respire le parfum d'une fleur. Mais c'est qu'il y a plusieurs lois et plusieurs principes dans la nature de l'homme, les lois de l'instinct et les lois de la raison, les lois de l'esprit et les lois du cœur, les lois auxquelles l'homme obéit fatalement et sans y songer, et les lois contre lesquelles il trouve une vive résistance dans ses passions. Celles-là seu-

lement sont les lois morales. Je me plains de la confusion qu'a faite M. Damiron de ces lois, si différentes dans leur principe et dans leurs résultats.

Cette confusion, du reste, n'est pas l'effet du hasard. Au fond, quel est l'esprit du système de M. Damiron? Quel en est le dernier mot? C'est que pour être bon, l'homme n'a qu'à conformer ses actions à sa nature. Il est bon quand il est lui-même. Le mal n'est pas dans sa nature. Pour arriver là, que fait M. Damiron? Il établit que tout acte, conforme à la nature, est un acte moral. Or, la nature de l'homme agit et se déploie de mille manières. L'homme agit par son esprit, il agit par ses organes; il agit par la puissance de sa raison quand il soumet ses passions à la règle, quand il se dompte et se contient lui-même. Autant d'actes conformes à la nature, autant d'actes moraux! L'homme qui fait un poëme développe l'énergie de son imagination; il est moral en cela! L'homme qui se sert de ses bras pour tailler la pierre et pour plier le fer à ses usages, développe l'énergie de ses forces physiques; il agit conformément à sa nature; il est moral en cela! L'homme qui se sert de ses yeux pour voir autour de soi, et de ses oreilles pour percevoir les sons, développe la sensibilité de ses organes; il est moral en cela, car, encore une fois, il agit conformément à sa nature; il est moral, non pas au même degré sans doute, mais au même titre que le héros qui se sacrifie pour sa patrie, que le saint qui meurt pour sa foi! Il n'y a de différence que du plus au moins. La morale proprement dite, la vertu, pour l'appeler de son nom, se trouve ainsi comprise dans le reste comme

un simple développement de notre nature. L'homme est poussé au bien moral par sa nature, comme il est poussé à la jouissance par ses organes. Une faute contre le bon goût devient presqu'un crime, et un crime n'est guère qu'une faute de goût, un peu plus lourde que les autres. L'utile, c'est l'honnête, et l'honnête c'est l'utile. La dernière conséquence de ce système est évidemment que la morale n'est qu'une science et le mal qu'une erreur !

Par quelle manie l'espèce humaine tout entière s'est-elle donc si bien accordée jusqu'ici à distinguer les différentes sortes de bien comme les différentes sortes de mal, le bien physique ou la jouissance sensuelle, le bien de l'esprit ou le bon goût, le bien moral ou la vertu? Les lois physiques sont des lois nécessaires. En s'y conformant, l'homme ne fait moralement ni bien ni mal; il obéit à la nature des choses. Le bien qui en résulte pour lui n'a pas, à ses yeux, le caractère de récompense, mais celui de simple jouissance. Les lois de l'esprit ne sont ni nécessaires comme les lois physiques, ni obligatoires pour la conscience comme les lois morales. Une faute de goût n'est pas un péché. Si je n'admire pas la poésie d'Homère ou de Virgile, on dira de moi que je suis un esprit mal fait, on ne dira pas que je suis un malhonnête homme. Le bien de l'esprit, c'est encore le plaisir, plaisir plus délicat et plus noble sans doute que le plaisir physique; ce n'est pas le bien moral, le bien de la conscience. Le caractère particulier des lois morales est d'être obligatoires et non pas nécessaires. L'homme sent à la fois qu'il a l'obligation de s'y conformer, et le pouvoir de ne s'y

conformer pas. Il ne peut pas leur ôter leur caractère de lois, mais il peut leur refuser son obéissance. Ce sont des lois dures, inflexibles, impitoyables; elles ne passent rien, elles ne pardonnent rien; elles parlent en maître, et cependant elles laissent à l'homme sa liberté tout entière. Il ne s'y soumet que s'il le veut bien. Là, dans les profondeurs de l'âme, s'accomplit le grand mystère de l'union de la liberté et de la loi. De cette union naît la vertu. La loi sollicite au bien moral, la passion pousse au mal, la liberté choisit.

Tout bien n'est donc pas un bien moral, tout acte conforme à la nature, je dis tout acte légitime d'ailleurs, n'est pas un acte de vertu. Il y a mille actes les plus légitimes du monde et les plus conformes à la nature qui, moralement, ne sont ni bons, ni mauvais. Qu'on me permette de choisir le plus trivial de tous. Est-ce la morale qui commande de manger pour vivre? C'est la nature. En lui obéissant je fais fort bien sans doute. Fais-je un acte de vertu? Où commence la morale? Elle commence au moment où la passion s'empare de l'appétit naturel. Il y a combat alors entre la passion et la raison, il y a vice ou vertu, gourmandise ou sobriété, il y a morale. Pourquoi? Parce que je ne suis plus un instinct naturel, je ne cède pas à la nécessité, j'obéis librement à la loi. Quand je cherche mon plaisir ou mes aises, j'use de mon droit à coup sûr si je n'emploie que des moyens honnêtes. Croirai-je néanmoins que moralement j'en vaux mieux? Je satisfais tout simplement mes goûts, et ce n'est pas à ce titre-là que je me présenterai pour avoir place dans le

paradis. Par mon industrie je me procure toutes les jouissances d'uu luxe bien entendu et toutes les commodités de la vie. Je suis mieux logé, mieux meublé, plus mollement couché qu'un autre. Je m'entoure des objets d'art les plus exquis. C'est de l'élégance, du bon goût, de la politesse. Est-ce de la morale? Me ferais-je payer de mon plaisir comme d'un effort de vertu? Il ne s'agit pas d'examiner l'influence indirecte que le bon goût, les arts, l'industrie, la civilisation, en un mot, peuvent avoir sur la morale, et de rechercher si les peuples se corrompent ou deviennent meilleurs à mesure qu'ils s'enrichissent et s'éclairent. C'est une autre question. Je dis qu'il n'y a pas de vertu sans sacrifice, et pas de morale sans effort sur soi-même !

Effort sur soi-même! cette expression pour caractériser les actes moraux est aussi vieille que le monde. Que signifie-t-elle? Qu'a voulu dire par là le bon sens du genre humain? Il y a donc dans l'homme un *moi* qui répugne au bien, une nature qu'il faut vaincre pour la soumettre à la règle? Pour être moralement bon, l'homme a donc autre chose à faire que d'étudier sa nature et de s'y conformer? Si l'homme a de bons penchants à suivre, il en a donc aussi de mauvais à combattre? Je conçois qu'un être souffre pour surmonter sa nature ; comment souffrirait-il pour s'y conformer? Le torrent suit sa pente et coule sans effort. Essayez de faire rebrousser ses eaux! Le penchant de la nature humaine l'emporte avec une effrayante facilité du côté du mal. Ce n'est qu'en se roidissant contre le courant qu'elle parvient à le remonter. Reconnaissons au moins que, s'il y a

dans la nature humaine aptitude au bien, il y a aussi aptitude au mal. Ce n'est pas à sa nature qu'il faut que l'homme se conforme pour être bon, il courrait trop souvent risque d'être mauvais; il faut qu'il obéisse à la loi, loi supérieure à la nature, loi qui la réforme et qui la dompte non sans douleur, loi qui n'est autre chose que la raison et l'ordre universels, loi divine! Par sa raison l'homme connaît cette loi, par sa conscience il sent l'obligation qu'il a de s'y ranger; mais il est libre, et la passion lui parle aussi haut que la raison! De là l'effort, de là la vertu, de là la morale, que j'appellerais bien plutôt l'art de surmonter la nature que l'art de s'y conformer.

Je ne voudrais pas, au surplus, qu'on imputât à M. Damiron les conséquences qu'à tort ou à raison j'ai tirées de ses principes. En philosophie surtout, un auteur n'est responsable que de ce qu'il a exprimé en termes formels. Tous les jours on prouve à un spiritualiste qu'il est matérialiste sans le savoir. C'est un peu la tour de Babel que la philosophie. On y parle beaucoup, on ne s'y comprend guère. Tout le monde se sert de la même langue à peu près; mais on dirait que tout le monde attache aux mêmes mots un sens différent. Aujourd'hui particulièrement, il n'est pas facile de démêler le principe qui domine dans un livre de philosophie. Conciliante comme elle l'est, la philosophie moderne n'admet et ne repousse aucun principe d'une façon absolue. Elle leur trouve à tous du bon, elle leur fait à tous une petite part. Ils se rangent et se casent comme ils peuvent. L'épicuréisme a sa place à côté du stoïcisme, la morale du devoir à côté de la morale de l'intérêt, et quand

la philosophie ne sait plus trop que dire, elle se fait même un peu chrétienne. C'est très-bien assurément de n'avoir pas l'esprit exclusif : j'avoue que les principes absolus conduisent infailliblement à des conséquences absurdes; il ne suffit pourtant pas de rapprocher tant bien que mal des systèmes qui se combattent, il faudrait les concilier et trouver le point où ils s'unissent. Trois systèmes rapprochés, et non fondus et conciliés, donnent trois difficultés au lieu d'une. Pour se tirer d'embarras, la philosophie moderne a trouvé un moyen bien simple : elle dit sur une question ce que tout le monde sait à peu près; elle développe fort spirituellement les points sur lesquels on est d'accord depuis deux ou trois mille ans, et quand la difficulté vient, elle l'indique et passe outre.

Ces critiques générales ne m'empêchent point de sentir et d'apprécier le mérite du livre de M. Damiron. M. Damiron discute avec vigueur, analyse avec finesse, ne néglige rien, n'omet rien. Sans être un grand écrivain, M. Damiron a l'éloquence de la conviction et de l'honnêteté. Sa morale vient du cœur. On sent qu'il est ce qu'il voudrait que les autres fussent. L'homme fait honneur au livre. Rien ne convient mieux à l'exposition des vérités morales que ce ton de candeur qui touche et qui pénètre. Il ne faut pas croire que M. Damiron soit un casuiste relâché. Il aurait plutôt le tort de donner le caractère sacré du devoir et de l'obligation morale à ce qui n'est qu'aménité, convenance et politesse de l'esprit. La morale a cela de bon d'ailleurs, que les principes ne peuvent rien sur des conséquences d'avance arrê-

tées. J'appelle conséquences ces maximes simples, éternelles, ces axiomes gravés par Dieu même dans le cœur de l'homme, et auxquels tous les systèmes sont bien obligés d'aboutir. Le principe philosophique de la morale varie selon les auteurs ; la morale pratique ne varie pas. Ce sont des lieux communs toujours nouveaux. Rien de plus pur et plus exemplaire, sous ce rapport, que la morale de M. Damiron. Elle ne peut faire que de bons citoyens, d'excellents pères de famille, des gens très-honnêtes et tout disposés à être chrétiens. Quand elle ferait en outre des hommes polis, bienveillants, de bon goût et de bonne compagnie, il n'y aurait pas de mal à cela.

19 septembre 1834.

XV

DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE,

PAR M. HAURÉAU.

Ce n'est pas le côté savant des recherches de M. Hauréau que je veux examiner et juger ici. J'avoue très-franchement mon incompétence à cet égard. Pour apprécier le mérite de l'érudition dans l'ouvrage de M. Hauréau, il faudrait avoir fait soi-même une longue étude de la philosophie scolastique, et je n'ai guère vu que de loin, sur les rayons de nos bibliothèques où ils reposent, les formidables in-folios des Albert le Grand, des saint Thomas, des Duns Scot. Encore l'impression n'a-t-elle pas tout recueilli, même dans le premier âge de la presse, dans cet âge héroïque où l'on imprimait très-bien dix volumes de philosophie ou de théologie pour le délassement des lecteurs, comme on imprime aujourd'hui des romans. Il faut aller chercher dans les manuscrits ce que l'imprimerie a oublié ou négligé, autre abîme! et

se rendre familier l'étrange langage substitué par les docteurs de l'école du cloître ou de la montagne Sainte-Geneviève à la langue resplendissante des Aristote et des Platon. Voilà la rude besogne à laquelle M. Hauréau a dû se livrer pour répondre au programme qui lui était tracé. Je sais que toute érudition n'est pas une érudition de bon aloi, et qu'il est facile d'en étaler à peu de frais de quoi éblouir l'honnête public, ce public qui est presque tout le monde. M. Hauréau a passé devant un tribunal plus compétent et plus sévère. Il a été jugé par l'Académie des sciences morales et politiques. Nous pouvons donc en toute sûreté de conscience, nous autres ignorants, tenir l'érudition de M. Hauréau pour une érudition de la meilleure espèce, et rendre hommage, sur la foi de l'Académie, à ce que ces deux volumes attestent de veilles laborieuses, de patience dans l'investigation des textes, de sagacité dans leur interprétation, à un travail, en un mot, qui semble avoir exigé quelque chose de l'indomptable ténacité des docteurs scolastiques eux-mêmes.

Mais si M. Hauréau a fait son ouvrage pour l'Académie, c'est pour le public maintenant qu'il l'imprime. Le Mémoire paraît sous la forme de livre. Il ne s'agit plus de contenter une vingtaine d'académiciens (je dis trop peut-être) qui savaient d'avance de quoi on allait leur parler; il s'agit d'introduire le simple lecteur dans les mystères de cette philosophie dont le nom seul est depuis la renaissance du goût et des lettres un objet de risée ou d'épouvante. Qu'est-ce que la philosophie scolastique? Quel est le fond

de la querelle qui a fait retentir l'école de tant de cris, et divisé, sous le nom de réalistes et de nominalistes, les plus grands esprits du moyen âge? Que contenait la fameuse question des universaux, le mot nous semble aujourd'hui barbare, cette question le dernier legs de la philosophie antique au monde replongé dans l'ignorance, l'étincelle destinée à conserver la tradition philosophique pendant quatre siècles de ténèbres? Quelle a été la valeur réelle de ces hommes que nos pères, dans leur enthousiasme, qualifiaient de grands, de docteurs admirables, d'anges de l'école, et que quelquefois aussi l'Église frappait de ses anathèmes, pendant que le peuple les confondait trop souvent avec les magiciens? Quelle a été leur doctrine, quelle est leur place dans la science, quels obstacles ont-ils eu à vaincre? L'ouvrage de M. Hauréau, pour être compris du public, je dis du public sérieux et ami de la science, sinon savant, doit répondre à toutes ces questions, et surtout être clair, chose difficile en ces matières.

M. Hauréau a gagné sa cause devant l'Académie; si mon goût ne me trompe pas, il la gagnera également devant son grand juge, le public. Le Mémoire a été couronné; le livre mérite d'être lu, et le sera avec un vif intérêt par quiconque veut bien donner à un ouvrage de haute philosophie un peu plus d'attention que n'en demande l'histoire ou la simple littérature. Sans doute M. Hauréau n'a pu surmonter entièrement l'aridité de son sujet. Saint Anselme n'est pas un Platon. Ce n'est pas au pied du Parthénon, sous le beau soleil de la Grèce, qu'Abeilard et Guillaume de Champeaux se livraient ces terribles

batailles d'arguments auxquelles accourait toute la jeunesse parisienne. Pour aller jusqu'à l'idée, il faut percer les ténèbres d'une phraséologie barbare, et s'habituer à des procédés d'esprit qui ne sont plus les nôtres. Ne vous rebutez pas cependant. Prenez le fil que vous tend M. Hauréau, et avancez. Peu à peu la lumière se fera. La chaleur vous gagnera. Vous reconnaîtrez que le problème agité par les docteurs du moyen âge était l'éternel problème qu'agite encore la philosophie, le mystère de l'être, la question de savoir d'où vient l'homme et où il va! Vous verrez les deux grandes solutions de ce problème, à mesure qu'elles s'éloignent l'une de l'autre, s'éloigner aussi du bon sens et aboutir à deux abîmes, le réalisme à l'unité de substance et à un panthéisme absolu, le nominalisme à la négation de tout ce que nos sens n'aperçoivent pas, et, par des conséquences lointaines, au matérialisme et à l'athéisme! La philosophie s'est beaucoup policée sans doute depuis Bacon et Descartes. Elle s'est dépouillée des formes qui lui donnaient un air sauvage et refrogné. Elle ne s'est pas même contentée de parler au public le langage mâle, simple, sévère du *Discours sur la méthode;* elle a voulu se familiariser avec les oreilles les moins savantes. Elle a emprunté l'élégance de Fontenelle, la raillerie de Voltaire. Mais ce qu'elle a gagné en agrément, ne l'a-t-elle pas perdu en profondeur? Il y a une manière très-facile d'être clair, c'est de rester à la superficie des choses. Si la philosophie n'est qu'une façon comme une autre de tuer le temps en ce monde, j'avoue qu'il n'est pas nécessaire de remuer si profondément les questions, et qu'il vaut

mieux passer une heure avec Montaigne ou Horace, que consumer des jours et des nuits dans le commerce des philosophes en titre et des hommes d'école. Mépriser la question des universaux est une manière commode de la résoudre; c'est même celle qui se présente d'abord à l'esprit. Quand on l'examine d'un peu plus près, on s'aperçoit bientôt pourtant de sa gravité. Si les genres et les espèces n'ont point d'existence réelle et ne sont formés que par de simples rapports de ressemblance plus ou moins arbitraires; s'il y a des hommes, mais si l'homme n'est rien qu'un mot pour la commodité du langage, qu'une idée abstraite qui ne répond à aucune réalité, où est le lien qui nous rattache les uns aux autres? Si l'homme n'est pas, qu'est-ce que l'humanité? Que se doivent des individus qu'un nom commun rapproche, qui forment une classe dans les abstractions de notre esprit, mais que la nature et la vérité des choses séparent?

Je ne fais qu'indiquer l'intérêt de cette grande question des universaux, qui est toute la philosophie scolastique. Les idées générales répondent-elles à des réalités, ou sont-elles soit de simples mots, soit de pures abstractions enfantées par notre esprit? Est-ce nous qui constituons arbitrairement les genres et les espèces, par les rapports que nous saisissons entre les individus, rapports qui peuvent n'être qu'une vue de notre esprit? Ou bien les genres et les espèces existent-ils par eux-mêmes, et forment-ils un fonds commun où les individus puisent ce qui fait qu'ils se ressemblent, une nature générale à laquelle ils participent? Voilà toute la querelle des nominalistes et des réa-

listes. Je n'en parle qu'avec timidité. Je sais très-bien que je n'en ai qu'une imparfaite connaissance, et que je puis broncher à chaque pas. Je crains de n'être pas assez clair ou de n'arriver à la clarté qu'en cessant d'être exact. J'aperçois seulement, comme de loin, la majestueuse immensité du problème, et un instinct confus m'avertit que tout s'y rattache, Dieu, l'homme, l'univers, et que selon qu'on résout la question d'une façon ou de l'autre, tout change de face, non-seulement dans l'ordre purement métaphysique, mais dans l'ordre moral, religieux et politique. Chaque secte, comme cela arrive toujours, abonde dans son sens. Pour les réalistes, tout devient réalité. Le ciel et la terre se peuplent d'êtres inouïs. Les abstractions les plus manifestes s'animent et prennent rang parmi ce qui est. Les genres s'absorbent les uns dans les autres, et, se généralisant toujours davantage, finissent par ne plus former qu'une même substance et un être unique. Les nominalistes arrivent à leur tour et triomphent de ces folies. Ils renvoient tous ces êtres prétendus dans le pays des chimères. Le monde se simplifie. L'individu seul existe réellement. Les genres et les espèces ne sont plus que des classifications. Mais bientôt aussi le lien se rompt entre les êtres, la chaîne d'or qui rattachait le ciel à la terre se brise, et pour les plus conséquents des nominalistes, la fraternité, l'humanité, le devoir ne sont plus que des mots. Les hommes n'ont à choisir qu'entre une liberté sauvage, qui serait la guerre universelle, et un ordre arbitraire imposé par la force !

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, qu'on soit libre

d'éviter ces problèmes et de se reposer à leur égard dans l'ignorance ou dans l'insouciance. L'ignorance et l'insouciance, c'est encore un système. Nier l'importance du problème ou le déclarer insoluble, c'est encore une manière de le résoudre, c'est un parti à prendre qui entraîne comme conséquence ou le scepticisme absolu ou le mysticisme : le scepticisme qui, mettant tout en doute, y met nécessairement la loi et le devoir et aboutit à la jouissance brutale ; le mysticisme,qui, s'il ne veut pas s'égarer de folie en folie, est forcé de se jeter aveuglément dans les bras de l'autorité. Tous ces systèmes, considérés sous leur forme scientifique, ne semblent guère faits que pour agiter des solitaires et des esprits à part ; et pourtant ils pénètrent par des canaux secrets jusque dans les masses, donnent à chaque siècle sa couleur et son caractère, produisent des révolutions dans l'État, dans l'Église, et gouvernent, sans qu'ils le sachent, ceux même qui croient s'en moquer. Heureux les siècles où le bon sens triomphe et pacifie, en les contenant dans de justes limites, tous les systèmes ! Avec le nominalisme le bon sens chasse et dissipe tous ces êtres que l'imagination créait à plaisir, et maintient en même temps l'éternelle distinction des individus et des substances. Avec le réalisme, le bon sens admet que les genres, les espèces, les classes répondent à quelque chose de réel, c'est-à-dire au plan de Dieu, au but de la création, aux idées de l'architecte suprême.

Je ne sais si dans ce peu de lignes j'aurai réussi à donner une idée de la question des universaux telle que je la comprends. Je n'aurai pourtant pas manqué

mon but si j'ai fait sentir du moins l'immense portée de cette question, et si j'ai donné quelque envie de l'étudier dans le savant livre de M. Hauréau. Ces hommes du moyen âge qui l'ont tant approfondie, qui s'en occupaient avec passion, ce sont nos ancêtres, et les pères de la philosophie moderne. C'est grâce à eux, grâce à leur courage, que l'esprit humain a conservé ses droits et que le libre examen n'a pas péri. Que ne leur a pas coûté le soin qu'ils ont pris pour faire fructifier et pour nous transmettre ce précieux dépôt? Quelle vie de patience et de souffrance n'ont-ils pas menée? A quels travaux, à quelles études ne se sont-ils pas condamnés? C'étaient d'ailleurs, malgré la barbarie des temps, ne nous y trompons pas, des hommes d'un prodigieux esprit et souvent d'une imagination puissante, dévoués au culte de la science et de la vérité avec un abandon que nous ne connaissons plus. Il ne leur a manqué, hélas! que ce qui donne aux œuvres de l'esprit une vie immortelle et populaire, l'instrument du style! Nous leur devons bien au moins, comme tribut de notre reconnaissance, un souvenir, une place dans l'histoire, un nom parmi les maîtres de l'humanité. Il est bon que quelques esprits patients, passionnés pour les recherches savantes et pour la philosophie, se dévouent à étudier les livres de ces grands hommes, dont tout le tort est d'être venus dans de mauvais siècles, et qu'ils nous fassent connaître au moins en abrégé leur vie et leurs œuvres. C'est un devoir de piété à rendre à leur mémoire. Tel est sans doute le but que l'Académie des sciences morales et politiques s'était proposé en mettant au concours l'exa-

men de la philosophie scolastique ; et ce but M. Hauréau l'a atteint. Son livre est un excellent exposé de l'histoire des idées philosophiques au moyen âge. A l'histoire des systèmes M. Hauréau a joint l'histoire des hommes et leur biographie dans une mesure que le lecteur aurait aimé à voir dépasser quelquefois, mais que M. Hauréau a dû garder pour être fidèle au programme de l'Académie. En un mot, l'Académie avait eu une bonne idée, et cette idée a produit un bon livre, qui place M. Hauréau parmi les travailleurs les plus consciencieux et les esprits les plus distingués de notre temps.

28 avril 1852.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

I

LITTÉRATURE.

II

MORALE.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS.—IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.



